
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

GoogleTM books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

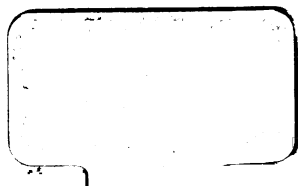
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

1126

Soc. 20485-e. $\frac{93}{11}$



BULLETIN
DE LA SOCIÉTÉ ACADEMIQUE
DE LAON.

Leen. Imprimere da E. FLEURY.

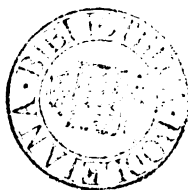
BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE

DE LAON.

—
TOME XI.
—



ON SOUSCRIT :

A LAON, chez tous les Libraires.

PARIS.

Librairie archéologique de DIDRON, rue St-Dominique-St-Germain, 25.

—
1861.

Société Académique de Laon.

RAPPORT

SUR

LES TRAVAUX DE L'ANNÉE 1859-60.

MESSIEURS,

Votre règlement veut que chaque année il vous soit présenté un compte-rendu de vos travaux par le secrétaire-général. Appelé par vos bienveillants suffrages à la délicate mission d'analyser le dixième volume de votre bulletin, j'éprouve une émotion involontaire que vous comprendrez : quand je me rappelle la perfection et l'excellence des rapports laissés par M. Rouit, quand je relis le dernier compte-rendu des années 1857-58 et 59, écrit d'une façon si nette et si approfondie par M. Ed. Fleury, je sens que j'ai besoin d'indulgence, et si j'espère fixer votre attention, c'est par le mérite même de vos publications.

Mais avant de passer en revue les travaux de votre Société, il n'est pas inutile de compter ceux qui la composent. Des changements de résidence, des deuils, malheureusement trop nombreux, quelques rares défections, ont plusieurs fois décimé votre studieuse phalange. Il a donc fallu, en attendant de

nouvelles recrues, suppléer au nombre par un redoublement de zèle. Les travaux de l'année 1859-1860, deux volumes en un an, sont la preuve de votre persévérance et de votre activité.

Le dixième volume à lui seul contient sept notices et neuf communications importantes. L'histoire, l'archéologie, la biographie, le sol et ses produits vous ont fourni vos sujets de prédilection. En effet, c'est à ces sources fécondes que la Société académique de Laon a puisé, dès son début, les éléments de sa force et de sa bonne renommée.

Fidèle à vos tendances, M. Piette vous a donné la suite de son étude sur l'ensemble des voies romaines, qui couvraient notre contrée d'un immense réseau. Après avoir précédemment publié les grandes voies de Reims à Paris, à Arras, à Amiens, les chaussées de Reims à Terrouane, à Soissons, à Troyes, à Senlis, à Paris, celles de St-Quentin à Nesles et à Amiens par Condren, M. Piette vous a fait suivre pas à pas les voies de Châtillon-sur-Oise au Câteau, de Noyon à Villers-Cotterêts, de Reims à Crépy-en-Valois.

Grâce à ce travail de bénédictin, chacun pourra entreprendre en imagination et sans fatigue, à travers une portion de la vieille Gaule, un voyage d'autant plus intéressant que les moindres traces antiques sont signalées à chaque étape. Cependant bien des énigmes restent et resteront longtemps à résoudre. De quel côté chercher l'introuvable Bibrax ? Sur quel point de la rivière d'Aisne s'est effectué le passage de César ? Sur quel plateau le général romain a-t-il assis son camp ? Les érudits ont torturé en tous sens quelques lignes des Commentaires, pour fixer ces mystérieux emplacements un peu partout, suivant leur fantaisie, mais nulle part d'une manière certaine.

A ce sujet, M. Melleville vous a lu sa réponse au mémoire de M. de Saulcy sur le passage de l'Aisne par César. C'est une discussion pleine de courtoisie, très-savante, très-serrée, qu'il faudrait reproduire en entier pour en donner l'analyse. Il me suffira de dire que l'auteur n'a en vue que d'ébranler le système nouveau de M. de Saulcy par de sérieuses objections,

en démontrant que César n'a pas traversé l'Aisne à Pontarcy, que son camp ne pouvait être assis sur la colline de Comin, et que Bibrax n'est ni St-Thomas, ni Berrieux. M. Melleville, sans chercher à résoudre ces problèmes, a voulu contribuer à leur solution en jetant une lumière nouvelle sur la question.

Je passe sans transition à la notice sur les corporations et communautés d'artisans de la ville de La Fère. M. Rousselle, quoiqu'étranger à votre compagnie, a puisé pour elle, dans les archives de la mairie de La Fère, dont il est le secrétaire, de nombreux renseignements sur les statuts, les règlements, les devoirs, les privilèges des corps de métiers et jurandes. Les corporations d'artisans sont aussi anciennes que les arts, dont elles réglaient la discipline et la marche. Les Romains les appelaient collèges. Ces confréries ouvrières paraissent n'avoir jamais cessé d'exister. Aux ^{v^e}, ^{vi^e}, et ^{vii^e} siècles, on en retrouve des vestiges qui autorisent à croire, sinon à leur prospérité, au moins à leur persistance. Quoi qu'il en soit, ce n'est qu'au ^{xi^e} siècle qu'elles essayèrent de se constituer sur une base solide, en se rattachant par plus d'un lien au mouvement communal. A La Fère, dit M. Rousselle, leur origine est antérieure à la charte de commune ; mais elles ne furent régulièrement organisées que sous Louis IX. Elles n'étaient alors qu'au nombre de sept ; elles se multiplièrent sous les règnes de Charles IX et de Henri IV. En 1676, on en comptait vingt-trois. M. Rousselle complète naturellement sa notice par quelques mots sur les confréries religieuses. Au moyen-âge, en effet, la religion se mêlait à toutes les actions de la vie, et les corporations n'eurent garde de l'oublier. Chacune d'elles se plaçait sous la protection d'un saint dont elle célébrait pompeusement la fête. Appeler sur la corporation les bénédictions du Ciel, venir en aide aux confrères malheureux, secourir les veuves et les orphelins, rendre les honneurs funèbres à ceux que la mort enlevait, tel était dans l'origine le but honorable de ces associations religieuses.

Qu'il me soit permis d'ajouter que les corporations s'organisaient aussi en sociétés dramatiques. Gens de robe, bourgeois,

nobles mêmes, s'affiliaient aux confrères et ne dédaignaient pas de jouer un rôle dans ces interminables mystères ou moralités, où figuraient jusqu'à six cents personnages. Mais tout s'altère avec le temps, et ces confréries, nées d'une foi sincère et de l'émancipation politique, tombèrent peu à peu dans les plus graves excès et ne devinrent que trop souvent le prétexte de séditions, de folles mascarades et de débauches.

Nous voilà bien loin de la pensée chrétienne qui soutenait les confrères et les poussait vers le bien.

Comme tradition de ces élans de piété antique, MM. Matton et Thillois ont recueilli pour vous, dans les archives et les manuscrits confiés à leur garde, des prières en vers et en prose des XIII^e et XIV^e siècles. Ce sont des recommandations pleines d'onction et de calme, à très *bele douce dame Marie, à son benoit fils, à saint Jean-Baptiste et à saint Jean, évangeliste*. Deux invocations en vers, consacrées à la Vierge, vous initient aux idées du moyen-âge sur le mystère de l'Incarnation. M. Matton vous a aussi communiqué une curiosité bibliographique intitulé la *Prognostication de Louvain, pour l'an 1538, par Bernard de la Foretz*. Il vous a montré que les procédés pour fabriquer nos almanachs n'ont pas varié depuis trois siècles et que jadis ces petits livres populaires étaient, tout comme de nos jours, des moyens puissants de propagande. Nos Mathieu Lænsberg modernes sont bien les descendants de maître Bernard de la Foretz.

Tandis que les uns demandent aux poudreux parchemins leurs derniers secrets, d'autres, dans un même but d'investigation, s'en vont sonder les entrailles de la terre; c'est ainsi que vous devez à un de vos membres la conservation et la possession de la splendide mosaïque de Blanzv.

Chargé par M. le Préfet d'en constater la valeur et de diriger les fouilles et les travaux d'extraction, M. Ed. Fleury vous a rendu compte de sa mission. Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'il l'a remplie avec tout le zèle et la réussite possible.

Cette précieuse mosaïque restera à la place d'honneur du Musée, à côté des peintures de Nizy-le-Comte, comme un modèle de l'art romain dans nos contrées.

Votre laborieux collègue, aujourd'hui notre président, ne se contente pas de sauver et de décrire les débris artistiques des temps passés, il en perpétue encore le souvenir en enrichissant votre bulletin de dessins d'une rigide exactitude. Son étude sur les peintures murales, dans les églises de l'arrondissement de Laon, nous initie aux caractères d'un genre de décoration tombée dans l'oubli, à ses progrès, à sa décadence.

C'est sous un linceul de badigeon qu'il a fallu retrouver, fragments par fragments, les débris de cet art, et la récolte a été abondante. Malheureusement, beaucoup de ces peintures n'ont revu le jour que pour disparaître bientôt. Des plus curieuses, il ne resterait rien, sans le crayon exercé et rapide qui les a copiées et la plume habile qui les a classées par siècle, décrites et expliquées.

M. Fleury vous a encore donné lecture de son Introduction à un catalogue de dessins et gravures sur le département de l'Aisne. Vous avez pu juger de l'importance de son immense collection qui contient plus de 6,000 vues, plans, cartes, portraits, costumes, œuvres d'artistes, sceaux, armoiries se rattachant à notre contrée. Voilà certes un gigantesque album où l'histoire du département se lira plus vite et avec non moins de profit que dans un livre.

Il manquait à ce recueil le plan de nos belles et antiques forêts. Cette lacune peut être aujourd'hui comblée; car M. Fleury vous a encore signalé un splendide manuscrit envoyé à l'exposition de Chartres en 1858. Il est intitulé : *Plan des forêts, bois et buissons du département de la grande maîtrise des eaux et forêts de l'île de France, Picardie et pays conquis*. Des vignettes représentant les abbayes, châteaux et monuments principaux ont été enluminées en 1668, par Campardelle.

M. le Préfet, présent à la séance, a donné l'espoir que le Conseil général accorderait les fonds nécessaires, si l'on obtenait du propriétaire de l'album l'autorisation de copier les plans concernant le département.

A propos d'une autre découverte (celle de cinq enseignes ou médailles en plomb de Notre-Dame de Liesse recueillies

dans la Seine, et remontant aux premières années du xve siècle), M. Prioux, l'un de vos plus actifs correspondants, vous a rappelé l'origine de Liesse, son commerce de menus objets religieux, la célébrité de sa chapelle et son pèlerinage royal.

Voilà pour les travaux d'histoire et d'archéologie. Vous avez encore reçu trois communications biographiques et généalogiques.

M. Champfleury a complété par de nouvelles notes les renseignements fournis précédemment par MM. Ed. Fleury et Valet de Viriville sur le peintre Colart, cet artiste laonnois si longtemps oublié, et que pourtant la cour et les grands seigneurs du xive siècle, qu'ils fussent Armagnacs ou Bourguignons, se disputaient à l'envie. Ce qui prouve que son talent l'élevait au-dessus des passions politiques, et qu'il était dignement apprécié par les plus illustres personnages de l'époque.

M. Matton vous a retrouvé l'acte de naissance de François Blondel, architecte de la porte triomphale St-Denis. Il était né à Ribemont, le 15 juin 1618.

Vous devez à M. Lecomte, de La Ferté-Milon, la généalogie de la famille de Jean Racine, notre grand poète dramatique.

Avant de terminer cet examen rapide de vos travaux, il ne me reste plus que quelques mots à propos de deux notices : l'une sur les vins d'honneur de Laon, l'autre sur la pureté des eaux de notre montagne.

M. Duchange, notre vénérable président honoraire, guidé comme toujours par son amour pour le pays natal, vous a communiqué ses intéressantes recherches sur les produits autrefois renommés de nos vignobles.

« Vins si bons et précieux ,

« A boire moult délicieux, »

comme le dit un poète du xive siècle, énumérant les vins servis dans un festin royal.

Vous avez vu se perpétuer jusqu'à la fin du siècle dernier, la coutume de nos pères d'offrir le *vin d'honneur* aux grands per-

sonnages, soit en signe de bienvenue, soit en témoignage de reconnaissance, soit même comme moyen de séduction.

Vous avez vu le vin de Laon figurer honorablement sur la table de nos rois. Notamment au sacre de Charles IX, on présentait des vins du *Rémois* et du *Laonnois*, et ces derniers *étaient le plus cher*.

Il faut convenir que le champagne a pris une éclatante revanche. A quelles causes attribuer la défaite complète de son rival ? Ce n'est pas que le sol soit moins fertile, ni le soleil moins ardent ; mais la facilité et l'économie des transports, en introduisant dans nos contrées les meilleurs vins de France, ont établi une concurrence mortelle. D'un autre côté, nos vignes ayant été divisées, depuis la révolution, entre une foule de petits propriétaires, les uns, c'est la majorité, ont jugé plus sage d'arracher la vigne pour la remplacer par une culture assurant de plus gros bénéfices et moins exposée aux caprices des saisons. Les autres, préférant la quantité à la qualité, ont substitué les grosses natures aux petites.

M. Vallès vous a lu un mémoire de M. Damery (conducteur des ponts-et-chaussées) sur le procédé si simple et si rapide, inventé par MM. Boutron et Boudet, pour déterminer au moyen de la teinture alcoolique de savon les proportions de sels calcaires et magnésiens contenus dans les eaux de sources et de rivières. Cette méthode est basée sur la propriété du savon de rendre mousseuse l'eau pure, et de ne produire de mousse dans les eaux chargées de matières en dissolution qu'autant que ces sels ont été neutralisés par une addition équivalente de savon. On comprend donc que la dureté d'une eau étant proportionnelle aux sels qu'elle renferme, il faudra pour produire la mousse une dose de savon d'autant plus forte que cette eau sera plus chargé de matières étrangères.

C'est au moyen d'une petite burette, appelée hydrotimètre, graduée et bouchée à l'émeri, que se constatent les degrés d'impureté de l'eau.

M. Damery a fait l'application de ce système aux eaux calcaires de Laon et a consigné, dans un tableau synoptique, le

résultat de ses expériences sur trente-neuf puits et sources de notre montagne. En prenant comme point de départ l'eau distillée, représentée par 0°, l'eau la plus pure serait celle du puits de l'Evêché, marquant vingt-quatre degrés; l'eau d'un puits de la rue St-Martin, marquant quatre-vingt-sept degrés, serait la plus chargée.

Le travail de M. Damery est la seule communication scientifique contenue dans le dixième volume.

Tel est, Messieurs, le résumé de vos travaux. Ils témoignent une fois de plus de votre culte pour tout ce qui rappelle les souvenirs dont notre département s'honore.

CH. HIDÉ,

*Secrétaire général de la Société Académique
de Laon.*

Laon, 25 décembre 1860.



BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE

DE LAON.

PREMIÈRE SÉANCE.

(2 Novembre 1859.)

Présidence de **M. Duchange**, Président.

Ouvrages reçus : 1^o Bulletin de la Société Archéologique, Scientifique et Littéraire de Beziers ; 2^o Annales de la Société d'Emulation du département des Vosges ; 3^o Mémoires de l'Académie des Sciences, Belles-lettres, Arts, Agriculture et Commerce du département de la Somme ; 4^o Mémoire de la Société des Sciences, Arts et Belles-lettres du département de l'Aube ; 5^o Mémoires de la Société Académique de Maine-et-Loire, 5^e et 6^e volumes. — Revue de l'Art chrétien, septembre et octobre 1859. — Rapport sur l'Emigration française, par M. Desmazes, Membre correspondant. — Rapport sur l'Emigration européenne par M. Neurtier, Conseiller d'Etat.

Il est procédé à la réélection du bureau pour l'année 1859-1860.

Douze membres sont présents.

Sont nommés :

M. DUCHANGE, Président, par 8 voix.

Vice-Président, **M. VALLÈS**, par 7 voix.

Au premier tour, pas de résultat pour la nomination du Secrétaire général.

Secrétaire particulier, M. FLEURY, par 7 voix.

Un second scrutin n'amène pas encore de résultat pour la nomination du Secrétaire général. Au troisième tour, M. Éd. FLEURY est nommé par 7 voix.

Secrétaire particulier, M. DEMILLY, en remplacement de M. Ed. FLEURY nommé Secrétaire général.

MM. VINCHON et PIETTE sont continués à l'unanimité dans leurs fonctions de Trésorier et d'Archiviste.

La commission de lecture pour la même année se composera de MM. BATON, VALLÈS, THILLOIS et FILLIETTE.

MM. PIETTE et FLEURY présentent comme membres titulaires MM. Janetas et Devaulx, professeurs au collège de Laon. La Société vote leur admission.

MM. Périn, juge au tribunal de Soissons, Pelletier, propriétaire à Marle, et Nourry, artiste dessinateur à Paris, sont admis au titre de membres correspondants.

M. le Président donne à la Société communication d'une lettre de M. le Ministre de l'Instruction publique, qui remercie la Société de la promesse qui lui a été faite, en août dernier, d'une active collaboration pour la préparation du Dictionnaire géographique de la France.

M. Ed. FLEURY dit qu'étant, il y a quelques semaines à Paris, dans les bureaux du Ministère de l'Instruction publique, la commission du Dictionnaire a beaucoup insisté sur la nécessité de fournir bientôt le travail quant à ce qui regarde le département de l'Aisne. Déjà d'autres départements ont fourni leur contingent de renseignements complets dont un ou deux fascicules, fournis par les archivistes départementaux, sont déjà prêts pour l'impression.

M. MATTON annonce que lui aussi s'est déjà mis à l'œuvre. Elle avance et sera appuyée par la citation des sources diverses

où M. Matton aura puisé. Son travail sera soumis au Ministère au nom de la Société académique de Laon.

M. le Président remercie M. Matton de sa communication. En consentant à présenter le travail de M. Matton au Ministre, la Société voudra que tout le mérite en soit reporté à celui qui l'aura entrepris et mené à bien. M. le Président rappelle que la circulaire et les instructions du Ministre de l'Instruction publique avaient été remises, dans la dernière séance d'août, à M. Melleville qui s'était chargé de les étudier et d'en faire un rapport. M. Melleville vient de quitter la séance; il eût été désirable qu'il pût faire connaître à la Société sa pensée sur le projet en question.

M. le Président donne lecture d'une lettre par laquelle M. le Secrétaire de la Société des Antiquaires de Picardie d'Amiens fait connaître que, à l'occasion du concours régional qui aura lieu à Amiens au mois de mai prochain, cette Société se propose d'ouvrir une exposition de tableaux, d'objets d'art, de collections précieuses. Elle appelle le concours de la Société de Laon pour propager cette œuvre et recueillir, dans sa circonscription, les objets d'art qui pourraient augmenter l'éclat de l'exposition projetée.

M. BOUVENNE, artiste dessinateur à Paris, écrit à la Société pour la remercier de l'avoir nommé membre correspondant. Il se met à sa disposition pour les dessins qu'elle pourrait avoir à publier dans ses mémoires.

M. ÉD. FLEURY donne lecture de son rapport sur la trouvaille d'une mosaïque romaine faite à Bazoches (canton de Braine), dans les derniers jours d'octobre 1859.

MESSIEURS,

L'histoire de la domination pacifique et intellectuelle de nos contrées par les Romains vient de s'enrichir d'un monument et d'une preuve de plus. Le vendredi, 29 octobre, les ouvriers terrassiers occupés par la Compagnie du chemin de fer de

Reims à Soissons aux travaux de nivellement dans la section entre Fismes et Bazoches, ont mis à jour, juste dans l'axe de la voie, un large fragment de mosaïque multicolore formant un carré long de 5 mètres 30 de côté sur un côté de 4 mètres 30 centimètres environ.

Averti, dès les premiers moments, par M. Prioux, membre du Comité, d'un évènement qui avait de l'importance pour tous les amis de la science et pour moi surtout qui avais déjà été à même d'examiner et de comparer les œuvres des mosaïstes antiques deux fois à Nizy et une fois à Blanzey, je m'empressai de me rendre à Bazoches dans la crainte que les travaux de terrassement ne fissent disparaître bientôt le résultat de la trouvaille condamnée fatalement à périr par les circonstances locales et de réinvention, ensuite afin de recueillir les fragments de la mosaïque si elle était déjà détruite, enfin pour la dessiner si le hasard voulait qu'elle existât encore entière.

Le mercredi 2 novembre, j'étais donc à Bazoches où je trouvais les choses en excellent état. La mosaïque se trouvait à peu près à la hauteur de Ville-Savoie, entre les piquets 300 et 301 du tracé du chemin de fer, à un kilomètre environ du village de Bazoches et à 500 mètres de la voie romaine qui allait de Lyon à Boulogne, en traversant la Bourgogne, la Champagne, Reims, Fismes, Braine, Soissons et la Picardie, et qui maintenant est recouverte exactement sur le terroir de Bazoches par la route impériale sous laquelle elle apparaît encore par intervalles.

Les ouvriers aux ordres de M. Bonnet, directeur des travaux du chemin de fer, avaient, dès que la pioche avait rencontré la table artistique, prévenu leur chef d'atelier. Celui-ci avait compris toute la valeur de la découverte et pris de suite les mesures nécessaires pour en assurer la conservation. Toute la terre qui couvrait la mosaïque avait été enlevée avec beaucoup de précaution et rejetée au loin. L'humidité des derniers jours ayant causé la cessation momentanée des travaux de nivellement, on avait dressé, en manière de clôture, des claies de parc autour de l'emplacement déblayé; de la terre et de la paille avaient été répandues sur le tableau, et deux gardiens

furent posés avec la consigne de veiller nuit et jour et de ne permettre à personne de pénétrer sans surveillance dans l'enceinte réservée. En même temps, on prévenait l'ingénieur en chef de la Compagnie qui habite Reims, et il annonçait son arrivée pour le jeudi 3 novembre. On voit avec quelles précautions on procéda à Bazoches, précautions intelligentes qu'on ne peut trop louer et qu'il faut présenter comme exemple à toutes les autorités quelconques des localités où des trouvailles archéologiques ou artistiques, quelles qu'elles soient, peuvent quotidiennement être faites. Ce ne sera pas, du reste, le seul exemple de bonne volonté et de dévouement à la science que j'aurai à vous signaler en cette circonstance.

Quand j'arrivai sur le terrain, la mosaïque était loin d'être prête pour l'étude. Une épaisse couche de crasse y adhérait fortement et la rendait à peu près complètement illisible. Ça et là seulement apparaissaient quelques fragments de dessin multicolore, quelques lignes compliquées et ne se laissant pas deviner. Le grattage à la bêche ne parvenait pas à débarrasser la surface polie de la couche de terre grasse que le voisinage très-prochain de la Vesle avait tenue constamment humide et avait fait pénétrer dans les interstices des cubes que les mortiers, désagregés par l'eau, n'enveloppaient plus, du moins à la surface de la table.

En attendant l'arrivée de M. Prioux qui m'avait donné rendez-vous à Bazoches, je fis préparer la mosaïque et la mis en état d'être étudiée et facilement dessinée. J'employai le procédé dont j'avais usé déjà avec tant de succès sur la mosaïque de Blanzv. La croutte de crasse fut largement et longtemps arrosée à grande eau ; quand je la jugeai pénétrée à fond, je la fis frotter avec des fragments plats de gré tendre, et la réussite la plus complète couronna les efforts de deux ouvriers que j'employai pendant six à sept heures. Un peu avant la tombée du jour, la mosaïque était débarrassée de tout ce qui pouvait gêner l'œil. Elle lui offrait un tableau qui, pour ne pas valoir celui de Blanzv, ne manquait cependant pas d'intérêt.

La mosaïque de Bazoches ne ressemble en rien, ni pour les

proportions, ni pour son dessin, à celles de Nizy et de Blanzy. Dans ces deux localités, les dimensions de la table artistique étaient très-considérables; à Bazoches elles sont assez restreintes. A Blanzy, on obtenait quatre-vingt-dix mètres carrés de mosaïque, sans compter les hémicycles qui en donnent plus encore; à Bazoches, dix-huit à vingt mètres à peine. A Blanzy, au milieu des combinaisons les plus variées et les plus pures du dessin linéaire, un personnage humain, des animaux, des oiseaux, des poissons se groupaient; à Bazoches, comme à Nizy, nous n'avons que de l'ornementation linéaire, mais polychrome dans le village qui confine le Rémois, et de deux tons seulement dans la vieille cité que la Société de Laon avait retrouvée, en 1858, sur l'extrême limite des Ardennes. Par un hasard que l'on peut appeler bonheur extrême, nous avons donc chez nous, à quelques lieues de distance, plusieurs spécimens très-dissemblables d'un art que nous pouvons à bon droit appeler complet dans nos contrées.

Je vous disais tout-à-l'heure que la mosaïque de Bazoches est un parrallélogramme à côtés inégaux de 5 m. environ sur 4 m. 30. Le principal motif compose un carré parfait de 3 m. 55 sur chaque face; il est encadré, au nord et au midi, dans une bordure ou plate-bande blanche et très-étroite, car elle n'a guère que 30 centimètres de largeur, tandis qu'à l'est et à l'ouest la bordure plus large est ornée de fleurons et de rinceaux sur le style et la coloration desquels j'aurai plus tard à revenir. La mosaïque de Bazoches ne consiste donc, à proprement parler, qu'en un seul compartiment de forme extérieure très-régulière. Voici, autant qu'il est possible de la décrire, la disposition très-compiquée, — que les uns admirent comme très-riche d'invention, que les hommes de goût accuseront de manquer de simplicité, — du dessin où le regard ne se retrouve qu'avec peine, tant les lignes y sont multipliées, tant les courbes y sont nombreuses et diverses, tant les entrelacements y paraissent inextricables, bien que cependant les principaux éléments y soient faciles à distinguer, lorsque l'œil a pris enfin son parti dans ce dédale plus apparent que réel :

Un enroulement de deux cables sert d'encadrement au grand carré. Cette corde joue un grand rôle dans toute la mosaïque antique : on la retrouve partout, jusqu'en Algérie. Dans notre département, nous l'avons eue à Soissons, à Vailly et à Blanz y comme à Bazoches. Une rosace orne le milieu et quatre autres les quatre côtés du tableau, ne différant entre elles que par les fleurons qui forment leur centre. Sur les côtés de ces rosaces, seize ovales ou figures de forme ellipsoïde se disposent de façon à former, dans le carré principal, quatre carrés parfaitement symétriques où les interstices laissés par les cinq rosaces et les seize ovales qui y correspondent, sont remplis par des motifs carrés à côtés rentrants, par des triangles, par des figures innommées dont l'ornementation intérieure est toujours variée. Ces entassements des courbes les plus dissemblables et de raccordements très-divers, ce jeu de compas ingénieux se développent dans un réseau interminable de cordes enroulées qui tournent partout, enlacent le tout, se relient sans fin, souvent assez maladroitement, et composent ce trompe-l'œil d'où le crayon ne sort qu'après une longue étude et de fréquentes erreurs. C'est déréglé d'imagination, compliqué sans nécessité. C'est un art qui finit et, comme tous les arts expirants, cherche l'effet hors de l'unité et de la simplicité, pour ne pas toujours le trouver dans la multiplicité de combinaisons tourmentées à l'excès. Ainsi l'artiste, qui eût pu donner à ses cinq rosaces le même cœur, les a variés trois fois. Les seize ovoïdes n'ont pas plus de ressemblance; l'un est décoré d'un fleuron à quatre pétales, le second de lozanges inscrits l'un dans l'autre, un troisième d'une figure à six pans; dans cet autre on voit des espèces de sabliers aboutés par la pointe, et dans cet autre deux petits boucliers adossés. De même des quatre carrés sur les côtés de la rosace du milieu : l'un a au centre un quatre-feuilles, l'autre un rectangle, deux autres des nœuds ou entrelacs. A Blanz y, à trois kilomètres de Bazoches, tout était simple; on arrivait à l'effet dans la décoration par l'unité de la figure dans d'immenses espaces; à Bazoches, au contraire, dans un espace très-restreint, on est frappé par l'excès apparent et systématique de la recherche.

Cette volonté bien arrêtée de ne rien faire de semblable dans la symétrie apparaît jusque dans l'encadrement du principal motif. A l'est, c'est un grand fleuron multicolore qui forme le centre de la bordure et d'où partent des enroulements noirs dont le centre est formé de feuillages de couleur. A l'ouest, au contraire, la bordure se compose de rinceaux d'un dessin tout différent et n'ayant qu'un seul ton, le noir sur fond gris. Ces rinceaux et ces feuillages sont mal dessinés, d'un mauvais style; les feuillages sont carrés et massifs, et maigres les crochets qui terminent ou accompagnent les tiges.

La gamme des couleurs se compose de sept tons : un blanc éclatant, un blanc gris, deux sortes de jaune, un jaune de chrome et un moins intense, un rouge vif, un gris ardoisé et un noir. Les cubes noirs sont faits de pierre ardoisière des Ardennes; le gris, le rouge et les jaunes, de terre cuite diversément colorée, ou bien poussée à des degrés différents de cuisson; le blanc grisâtre, de ce *cliquard*; pierre dont j'ai signalé l'existence en grands bancs à Blanzay où elle joue un si grand rôle dans la belle mosaïque trouvée en août 1858; et enfin le blanc vif est fait de fragments de cailloux roulés de silex.

Ces sept couleurs, bien que ne se fondant pas toujours l'une dans l'autre par des intermédiaires très-préparés, composent cependant un ensemble agréable à l'œil et qui n'a rien de heurté. Quand le ciment dans lequel les cubes polychromes étaient noyés, n'avait pas encore été détruit par l'action combinée de l'eau et des sels de la terre, il est probable qu'il fonctionnait aussi comme élément coloré et donnait plus d'unité au tableau par la masse du brun qui devait adoucir les contrastes des tons trop violents et trop voisins. Je pense que l'artiste a compté sur ce ciment; car les cubes ne sont pas aussi serrés qu'à Blanzay où ils pourraient se tenir rien que par leur intime réunion, tandis qu'à Bazoches un interstice sensible a été conservé entre eux, ce qui a facilité la destruction extérieure des mortiers. Aussi je ne pense pas qu'au moment de la division de la mosaïque pour l'emporter, on puisse agir aussi

hardiment et sur d'aussi grandes masses qu'à Blanz y d'où l'on a enlevé, chargé et déchargé des blocs pesant près de huit cents kilogrammes et dont aucun cube n'a été séparé et perdu pendant le transport.

Il faut dire aussi qu'à Blanz y l'assiette de la mosaïque était remarquable par son épaisseur et sa solidité tout-à-fait exceptionnelles. Sans compter le lit de cailloux et de grève liés par un mortier indestructible, la couche de ciment rouge dans laquelle étaient fixés les cubes n'avait pas moins de quinze à vingt centimètres, tandis qu'à Bazoches elle n'en a que cinq à six à peine. Comme la mosaïque est sur trois de ses faces encadrée par des substructions en pierre, je n'ai pu m'assurer de la solidité de son lit; mais à supposer que les ciments s'en trouvent en bon état, ce que je ne pense pas, et tout à l'heure j'en dirai la raison, leur peu d'épaisseur permet dès aujourd'hui de craindre qu'ils ne se fragmentent beaucoup lors du travail d'extraction.

Pris en masse, l'état de ce pavage artistique paraît extérieurement assez satisfaisant. La bordure à l'ouest, côté par où l'on a abordé inopinément la mosaïque lors de la trouvaille, est assez endommagée; on n'en a guère que la moitié. A l'est, la bordure à rinceaux polychromes a un peu souffert aussi. Mais le grand compartiment principal n'a que de légères lacunes sur le midi et à son angle de raccord avec l'est. Cependant je crois la table plus sérieusement malade. Assise sur un sol rendu spongieux par le voisinage à peu près immédiat de la Vesle, elle s'est tassée inégalement et a enfoncé le sol sous son poids. Ainsi, tandis que sur la bordure du nord, elle présente un exhaussement sensible, elle incline vivement vers l'angle nord-est par où s'écoulaient toutes les eaux du lavage, et, de ce même côté, elle est à la surface partagée par une fissure qui probablement pénètre jusque dans la couche de mortier. L'opération de l'extraction, si on doit la tenter pour enlever la mosaïque en grandes masses et la reconstruire plus tard, me paraît donc devoir présenter de très-grandes difficultés. Elle sera d'autant plus délicate qu'on ne pourra opérer comme à

Blanzay, dans les vastes champs de teinte neutre où l'artiste avait semé ses personnages, ses animaux et ses poissons. A Bazoches, il faudra nécessairement tailler en pleins dessins géométriques et dans une masse que je crois fort ébranlée.

Quoi qu'il en soit, la mosaïque de Bazoches, je le répète, offre en apparence un ensemble assez satisfaisant; on n'y voit que peu de lacunes. On n'en éprouvera que plus de surprise, quand on saura qu'elle était recouverte à peine par vingt à vingt-cinq centimètres de terre végétale. Heureusement elle pouvait un appartement dont les murs n'avaient pas été, lors de la ruine du monument auquel ils appartenaient, rasés jusqu'aux fondations. Ils affleuraient presque le sol; de sorte que le laboureur, lorsqu'il arrivait sur cet emplacement, était obligé de relever le soc de sa charrue qui se heurtait aux assises solides de murailles contre lesquelles elle s'arrêtait et se serait brisée. Des domestiques de ferme se rappellent avoir, dans le même canton et à très-peu de distance, ramené au jour, il y a quelques années, des cubes de couleur qui sans nul doute appartenaient à un autre dallage de mosaïque; celle-ci, moins bien défendue contre le puissant outil d'agriculture, a été détruite sans profit pour l'art et sans qu'on puisse adresser de reproche aux auteurs involontaires de la destruction. Les murs de clôture dont je viens de parler ne sont point encore découverts tout-à-fait; ils offrent d'ailleurs peu d'intérêt pour l'instant, car il n'est pas probable que l'on puisse arriver, par des fouilles faites dans tous les sens, à obtenir le plan complet de l'édifice dont ils ne délimitaient qu'une seule chambre.

A l'ouest et avant de parvenir à la mosaïque, les ouvriers, en déblayant le sol, avaient trouvé des substructions nombreuses, des caves où des fours bien reconnaissables avaient été construits. Il est sorti peu d'objets intéressants de cette tranchée : des pierres de fondation en grande quantité, beaucoup de ces immenses tuiles à rebords dont la dimension, le poids et la forme accusent bien l'origine, un fragment du mors d'un cheval, quelques ferrailles, plusieurs morceaux de plâtres

de décoration intérieure où l'on voit des oves assez frustes, enfin un fragment d'un beau vase rouge cire à cacheter, marqué d'un lion au galop et de ces dessins symétriques bien connus des archéologues. Dans la terre qui recouvrait la mosaïque elle-même, gisaient trois petites monnaies romaines parfaitement illisibles.

La découverte de la mosaïque de Bazoches n'est point un fait qui puisse étonner. D'avance on n'eût pu la prédire; mais ce qu'on pouvait affirmer à coup sûr, c'est qu'il sortirait quelque chose des travaux entrepris sur ce point par la compagnie des Ardennes. A 200 mètres de l'endroit qui occupe plus spécialement notre attention en ce moment, la vue est comme attirée par la masse des débris jonchant le sol, pierres à bâtir, tuiles à rebords et à recouvrements, certaines entières encore, poteries rouges et grises, tout cela foisonne en couvrant de grands espaces où l'on croirait que la ruine est d'hier, tant elle a laissé de traces éloquantes. La masse des débris qui nous étonnaient à Nizy-le-Comte n'était rien à côté de ce qui se voit à Bazoches, dans ce lieudit *les Pâtures* dont le nom est cependant bien insignifiant et ne pouvait rien indiquer aux chercheurs avides de ces mystères qu'une appellation cadastrale et locale renferme souvent en germe.

Plus que probablement les travaux de tranchée qui vont se poursuivre à l'est de la mosaïque sur les murs d'enveloppe de laquelle ils se sont arrêtés, amèneront d'autres trouvailles qui compléteront et expliqueront peut-être celle du 29 octobre dernier. Ils ne reprendront qu'au moment des gelées. Il faut donc attendre avec patience.

Maintenant que le monument est reconnu et décrit, deux questions se présentent à l'esprit : Quel est son âge et son origine? A quelle sorte d'édifice appartenait-il?

La première de ces questions ne me semble pas difficile à résoudre, surtout si l'on ne veut pas se laisser enfermer dans une limite trop étroite en dedans de laquelle les esprits sages ne pourraient raisonnablement se hasarder à affirmer avec précision.

La mosaïque de Bazoches appartient incontestablement à l'époque romaine ou, si l'on veut pour être plus large, gallo-romaine.

Si la présence des conquérants de la Gaule est certaine quelque part et pendant longtemps, c'est à Bazoches, dans cette localité restée historique jusqu'au milieu du moyen-âge. Tout nous les y montre sans conteste, et leurs traces, et l'histoire, et la tradition, et la légende. Une des quatre grandes voies de l'empire passe à deux pas de Bazoches que ses couches, encore visibles, dominant à mi-côte de la montagne séparant les deux bassins de la Vesle et de l'Aisne. Ce sont peut-être les soldats de César qui l'ont construite eux-mêmes pour assurer leur prompt et libre circulation au milieu des riches contrées qu'ils venaient de conquérir. La tradition locale veut même que César ait campé à Bazoches. L'année 1848 a vu disparaître dans ce village un vieux pont auquel tous les archéologues s'accordaient à reconnaître les caractères incontestés d'une construction romaine; on l'appelait, paraît-il, le pont de César (1).

Si l'on pouvait douter encore, il ne faudrait que jeter un coup d'œil sur la collection de monnaies qu'un homme d'intelligence et qui avait depuis longtemps annoncé d'instinct la découverte faite ces jours derniers aux *Pâtures*, M. Ruffin, marchand à Bazoches, a réunie, comme s'il avait deviné qu'il travaillait pour l'avenir. Cinquante-et-une médailles trouvées ça et là autour du village qu'il habite, sont exclusivement romaines et enferment un espace de plus de trois siècles, depuis Auguste jusqu'à Posthume.

Dans cette collection faite sur un espace si restreint, le Haut-Empire est représenté par deux César-Auguste, en argent petit module; deux Tibère, un en argent petit module, et un moyen bronze très-beau; deux Néron, un en argent petit module et un moyen bronze; un Trajan, moyen bronze; deux Adrien, grand bronze; cinq Antonin-le-Pieux, un grand et quatre

(1) Abbé Lecomte. *L'Epoque romaine dans le canton de Braine*. (Bulletin de la Société archéologique de Soissons. T. 2, p. 176),

moyen bronze ; une Faustine l'aînée, sa femme, grand bronze ; deux Marc-Aurèle, grand bronze ; une Faustine la jeune, sa femme, petit bronze ; deux Caracalla, argent petit module.

Du Bas-Empire, M. Ruffin a cinq Maximien, moyen bronze ; deux Constance Chlore, moyen bronze ; un Crispus, petit bronze ; trois Constantin-le-Grand, petit bronze ; trois Gallien, petit bronze ; une Salonina Augusta, femme de Gallien, petit bronze ; quatre Probus, petit bronze ; quatre Magnus Maximus, petit bronze ; un Victorinus, petit bronze ; deux Claude-le-Gothique, petit bronze ; un Décentius, petit bronze ; deux Posthume, un grand et un moyen bronze ; enfin quatre pièces illisibles (1).

Les monnaies gauloises qu'a recueillies M. Ruffin ne sont qu'au nombre de deux, une des *Remi* et une qui paraît, selon M. de Saulcy, avoir été frappée à Marseille.

L'emplacement étant romain, la mosaïque est donc romaine ; c'est une conséquence forcée. Faut-il un instant faire attention au nom d'un lieudit qui confine immédiatement les *Pâtures* et s'appelle *Notre-Dame* ou le *Purgatoire*, et à une tradition qui veut que jadis, en des temps qu'on ne précise pas, une chapelle ait été fondée et dédiée à la Sainte-Vierge en cet endroit qui en aurait pris son nom de *Notre-Dame* ? Faut-il supposer que le mosaïste chrétien, dont l'art durerait encore au dixième siècle, a orné cette chapelle dont les débris auraient été retrouvés le 29 octobre dernier ? Nous ne pouvons admettre cette supposition qui ne concorde nullement avec la masse et la nature des débris incontestablement romains qui ont surgi du sol dans les environs de Bazoches, et surtout avec la présence des trois monnaies romaines recueillies sur la table artistique elle-même. Cette supposition que la mosaïque de Bazoches pourrait appartenir à l'époque carlovingienne, nous devons cependant la mentionner et la combattre, parce que nous l'avons entendu soulever, comme on l'avait faite aussi une fois déjà, lors de la

(1) M l'abbé Lecomte parle aussi d'un Septime-Sévère en argent et d'un Gordien en argent encore, trouvés à Bazoches.

découverte de Blanzky. A Blanzky, le choix du sujet éminemment payen et la présence des deux tuiles gravées au nom du potier INIVO, affirmaient suffisamment une origine gallo-romaine, comme elle est aussi énergiquement affirmée à Bazoches par les médailles des Haut et Bas Empires.

Essayons de mieux préciser encore l'âge de la mosaïque de Bazoches. Si une fois de plus nous remontons les sentiers qui conduisent à Blanzky, nous croyons trouver là des éléments de comparaison qui nous aideront à répondre. Le grand et beau caractère qui marque si profondément le masque tout-à-fait romain de l'Orphée de Blanzky, la sobriété dans la multiplicité des dessins linéaires, des bordures et des grands hémicycles, attestent, de l'aveu des savants qui ont étudié la mosaïque antique en Italie, en Afrique et en Grèce, la belle époque de l'art. M. de Saulcy croit qu'on peut attribuer la mosaïque de Blanzky à la fin du premier siècle, ou tout au plus au deuxième siècle de la domination romaine dans nos contrées. Elle serait donc contemporaine des Antonins et du temps où l'art romain, dans ses manifestations diverses, brillait dans toute sa splendeur.

Mais la décadence arrive, et avec elle l'oubli de la simplicité dans les moyens. Les formules sont épuisées. Le beau disparaît devant l'ingénieux. C'est ainsi que l'art gothique, si large et si simple aux douzième et treizième siècles, dégénère en se compliquant au quinzième. Il en est ainsi de la Renaissance qui périt par son excès d'esprit. Il en est pour les expressions particulières d'un art et pour ses monuments pris comme unité, ce qu'il en est de l'ensemble d'une époque. C'est ce qui, selon moi, permet de penser que la mosaïque de Bazoches si tourmentée, si difficilement agencée, si cherchée dans ses combinaisons, date de la décadence romaine, c'est-à-dire du troisième siècle, peut-être même du quatrième. C'était un art qui finissait. Je la crois tout-à-fait contemporaine des deux mosaïques bi-coloires et à dessins linéaires de Nizy-le-Comte. Dans l'art des maîtres mosaïstes de l'époque gallo-romaine, il y a encore une manifestation plus récente : la mosaïque trouvée

dans l'archevêché de Reims et placée dans une chapelle de la cathédrale de cette ville. Là ce n'est plus même un art en décadence, mais un art qui expire et devient presque barbare.

En finissant, il convient de chercher à quel monument, religieux ou civil, a dû appartenir le pavage polychrome de Bazoches. Il semble qu'ici le doute n'est pas permis; la tradition et la Légende dorée, la qualité et la richesse agricole du sol nous tracent la voie où la pensée doit chercher une conviction solide.

La vie et le martyrologe des premiers apôtres de la Gaule doivent toujours être étudiés et sont consultés avec fruit lorsque s'agitent les questions de géographie et de topographie de notre patrie sous la domination romaine. Ainsi, c'est dans ce que les écrivains anciens nous ont appris de la vie de saint Rufin et de saint Valère que la science et la critique doivent aller puiser ce que l'on peut obtenir de certitude sur l'histoire de l'ancien Bazoches. Paracelse Radbert, abbé de Corbie, qui, au neuvième siècle, paraît avoir raconté le premier les actes des deux saints martyrs, Frodoard un siècle plus tard, l'hagiologue Ribadeneyra au seizième siècle, Tillemont, *Acta apost*, Baillet dans ses *Vies des Saints*, Marlot, dans son *Histoire de Reims*, etc., tous ceux enfin qui, dans leurs études sur la grande histoire nationale ou sur l'histoire de nos contrées, se sont occupés du Valois, sont unanimement d'accord pour affirmer que les Romains avaient, dès leur arrivée dans le Soissonnais, établi à Bazoches un entrepôt considérable de céréales, un grand centre d'approvisionnements, des greniers enfin qu'alimentaient les merveilleuses terres des plateaux de Blanzay et de Lesges, du bassin de la Vesle. Des auteurs trouvent même (1) l'étymologie du nom de Bazoches dans le mot latin *Basilica* qui, selon eux, désignerait un édifice public servant de lieu de négoce, de cour de justice, de grenier public, une de nos Bourses modernes. Quoi qu'il en soit de cette étymo-

(1) M. l'abbé Poquet. *Excursion à Bazoches*. Tome 12 du Bulletin de la Société de Soissons.

logie dont je ne prends point la responsabilité, un point incontesté est acquis : c'est que les conquérants de la Gaule avaient à Bazoches un centre d'approvisionnement en blé.

La tradition veut que saint Rufin et saint Valère que mit à mort le préfet Rictius Varus sous le règne de Maximien Hercule, cet empereur dont on a retrouvé des monnaies à Bazoches même, aient eu, dit Baillet, « une sorte d'intendance ou » d'inspection, soit comme fermiers ou receveurs, soit comme » simples commis, sur les rentes d'une terre du fisc, c'est à » dire du domaine impérial situé près de la rivière de Vesle, » au territoire de Bazoches où ils avaient soin des granges. »

Nous n'avons point à écrire l'histoire des deux saints martyrs patrons de Bazoches et qui y reçurent la mort en présence de Rictius Varus, ce terrible exterminateur des chrétiens. Nous ne voulons emprunter à leur vie qu'une indication, qu'un renseignement sur leur industrie, sur les rapports qu'ils avaient avec la grande spécialité agricole qui créa Bazoches au milieu d'un pays éminemment agricole aussi.

L'édifice qui, aux temps gallo-romains, s'élevait sur le lieu-dit aujourd'hui *les Pâtures*, l'édifice qui n'a gardé pour nous d'autres traces apparentes qu'un fragment de son pavage, était ou l'un des greniers de la *Basilica*, ou plutôt l'habitation d'un riche propriétaire terrien, d'un administrateur de ces greniers dont la tradition consacre l'existence.

C'était déjà l'opinion que j'avais émise l'an dernier, à propos de la découverte de l'admirable et immense mosaïque de Blanzy. J'avais signalé l'existence sur tout le plateau de Blanzy de substructions romaines, de débris qui portent avec eux leur origine ; je les montrais à Barbonval, au-dessus de Vieil-Arcy, entre Dhuizel et Vauxcéré, au lieu-dit le *Buissonnet*, et je n'avais pas tout vu. Evidemment, ces ruines dans un pays uniquement de culture étaient les ruines d'habitations de cultivateurs ; ces cubes de mosaïque qu'on avait de partout avaient pavé les appartements des maîtres du sol. Ces maîtres du sol, il ne faut pas les juger d'après nos agriculteurs d'aujourd'hui. A Rome, sur un million et plus d'habitants, il y avait à peine quelques

centaines de familles de propriétaires. Ce n'était point par hectares qu'il nous faudrait compter avec ces heureux de la société d'alors. La grande propriété telle qu'elle est constituée dans les provinces danubiennes, et surtout en Russie, peut seule nous donner une idée de l'immense fortune en terre des fils des conquérants qui s'étaient fait la part si large et si belle, ou des descendants des grandes familles gauloises qui, pour conserver et agrandir leurs possessions, s'étaient soumises des premières et avaient préparé l'œuvre de la pacification.

Le luxe effréné dont les historiens de la décadence romaine nous ont raconté les excès dans la métropole, dut être imité dans les Gaules. Pour ne parler que de ce qui nous est arrivé sortant des ruines et de la terre dans nos contrées, on peut citer les statues et les mosaïques de Soissons, les mosaïques et les galeries peintes de Nizy, la mosaïque et les bassins de marbre de Blanzky. Ce que l'agriculture donnait de richesses à ces grands seigneurs de la terre explique les sommes folles qu'ils durent jeter au mosaïste pour orner l'immense villa de Blanzky dont deux appartements, situés à cent cinquante mètres de distance, contenaient l'un la déification de l'harmonie dans l'Orphée commandant aux animaux de la terre et dans l'Arion domptant les monstres de la mer, et l'autre des personnages à cheval de grandeur naturelle, ce qui indiquait probablement une course.

A mon avis, c'étaient donc des villas appartenant à de riches particuliers que ces monuments situés sur le bord des voies romaines et dont les pavages nous sont restés à Nizy, à Blanzky, à Bazoches. Ces villas devaient renfermer tout ce qui faisait la vie agréable et luxueuse au maître, tout ce qui était nécessaire à son nombreux domestique, et peut-être tout ce qui servait à l'exploitation de sa ferme agricole.

Pour certain, ce que prouvent les mosaïques de Blanzky et de Bazoches, ce que prouvent les précieux débris du pont d'Ancy à quatre kilomètres de ce dernier village, et les indications sérieuses de Ciry-Salsogne, c'est que le canton actuel de Braine fut jadis le centre d'une occupation aussi riche et

intelligente que profondément pacifique; car ce n'est pas en un temps de lutte et de désordres qu'on met l'artiste à l'œuvre d'infinie patience qu'on appelle la mosaïque, surtout s'exerçant comme à Blanz y sur des espaces de plus de quatre-vingts mètres carrés, sans compter les intérieurs des trois grands hémicycles.

J'ai dit plus haut que la fouille de la tranchée s'arrêtait juste sur l'extrémité Est de la mosaïque de Bazoches. On ne peut rien annoncer en ce moment; cependant, tout porte à croire que ce terrain, fertile en antiquités tout autant qu'en céréales, n'a pas dit son dernier mot. On a promis de me mettre au courant de tout ce qui se ferait là d'intéressant.

Si la mosaïque de Bazoches doit être détruite, comme tout porte à le croire, car la compagnie des Ardennes ne se chargera probablement pas de la grosse dépense qu'entraînerait une restauration difficile, si ce n'est impossible, j'ai promesse de M. l'ingénieur en chef de faire participer nos musées au partage.

J'ai l'honneur de vous soumettre un dessin exact. J'ai, comme à Blanz y, pris, de concert avec M. Prioux, des calques sur place et je les ai réduits au pantographe.



DEUXIÈME SÉANCE.

(22 Novembre 1859.)



Présidence de M. **Duchange**, Président.

M. **MELLEVILLE**, pour satisfaire à la demande exprimée dans cette séance, explique que s'il a retardé la production de son travail pour la composition du Dictionnaire géographique, c'est

qu'il se propose de se renseigner au Ministère de l'Instruction publique sur la forme qui a paru préférable.

Ouvrages offerts : 1° Les deux Arithmétiques, la Décimale et la Duo-Décimale ou la Zonnomie, par Gauthier (ouvrage remis à M. Vallès, qui se charge d'en faire l'objet d'un rapport) ;

2° Recueil de travaux de la Société libre d'Agriculture, Sciences, Arts et Belles-Lettres de l'Eure ;

3° Revue de l'Art chrétien, numéro de novembre 1859.

M. FLEURY communique à la Société un spécimen d'un fragment de la mosaïque de Bazoches. Il annonce avoir le projet de faire le dessin complet des restes de cet ouvrage.

De la part de M. GRÉGOIRE, le même membre lit une notice sur les travaux de restauration de l'ancien Château de Coucy, lesquels sont en cours d'exécution.

1° MAISON DE GARDE.

L'édifice nouveau est une maison destinée au gardien des ruines ; elle est placée au rond-point central de la porte d'entrée, récemment acquise par l'Etat. Sa base est un rectangle disposé de manière à ce que l'un des angles flanqué d'une tourelle, soit en face de l'allée d'arrivage, l'autre angle, également perdu dans le centre d'une autre tourelle, fait face à l'allée des ruines. Cette disposition donne un aspect heureux à l'œuvre.

Le porche élevé sur trois marches, les tourelles angulaires, les fenêtres étroites à meneau central, à lignes recto-courbes, les pignons en lignes brisées, en font un petit monument gracieux ; on y retrouve le cachet original des conceptions de M. Viollet-Leduc.

Depuis l'achat de la cour d'entrée du fort, un pilier a aussi été construit à l'angle extérieur de la porte d'entrée de cette cour, et une porte a été encastrée pour fermer aujourd'hui l'ensemble du fort devenu la propriété de l'Etat.

Depuis quatre ans, le bosquet qui cotoie les ruines avait été annexé à celles-ci. Cette année, l'Etat a exproprié partie des anciens fossés extérieurs qui les longent au sud et au nord ; il lui reste à acquérir le surplus qui n'en est pas moins une annexe indispensable.

La principale portion extérieure du fort, le large fossé de défense qui le séparait de la ville et qui porte aujourd'hui le nom des Mines, est également encore à acquérir. Espérons qu'il le sera bientôt et qu'une indemnité équitable allouée aux familles d'ouvriers qui, depuis trois siècles s'y sont créé des demeures, transmettra à l'Etat la propriété de ce point capital pour la défense et la réédification de l'ancien manoir. Chaque jour, s'y élèvent de nouvelles constructions ; chaque jour de retard en rendra l'acquisition plus désagréable aux familles et plus onéreuse au Gouvernement.

Avant de savoir tirer parti d'un monument important comme Coucy, il faut en posséder le sol. Il serait imprudent d'oublier que Coucy a fait trembler les rois de France ; qu'il a sauvé le pays des dévastations normandes ; qu'il arracha les populations voisines à la fureur de la sœur de Charles-Quint, brûlant Folembray, ravageant Chauny, Roye, Péronne et autres localités où le sang coula sur son passage. A l'heure qu'il est, qui peut répondre de l'avenir et qu'un jour un rôle protecteur ne sera pas de nouveau réservé à Coucy ? La question se résume en quelques milliers de francs d'un côté, en une importance, peut-être immense, de l'autre, en tous cas, supérieure pour l'avenir à la dépense.

II. FOUILLES.

Les premières fouilles avaient fait découvrir le dallage du rez-de-chaussée de la salle des Preux ; des dernières est sortie une ligne de piliers au centre de cette salle ; huit arêtes de chaque partie de la voûture reposaient sur chacun d'eux ; dans le sous-sol, se remarquent des arcs de décharge destinés à protéger les voûtes des souterrains ; ils feraient penser qu'on bâtissait alors pour l'éternité.

Le fossé de défense au pied de la grosse tour est entièrement déblayé, jusqu'à son dallage primitif à sept mètres en contrebas du pont-levis ; on y voit les restes d'un pilier placé sous ce pont probablement pour la manœuvre ; des restes de fossés d'aisance à l'usage des gardes d'entrée du fort. Le dallage du fossé, intact dans la partie nord, a disparu dans celle du sud, où il a été brisé par les projectiles des sièges, sans que l'écorce du donjon en ait été entamée. Ce point renfermait 3 boulets de 48 en fer ramés, 2 de 24 également en fer, 40 en pierre dure ou grès de ces deux modules ; des traits d'arbalète, le canon dont il a été parlé, un grand nombre de fragments de sculpture et du pavage émaillé, de la poterie du XV^e siècle.

Dans la grande cour, les fouilles sont également importantes.

Les premières ont fait découvrir un fragment de mur de soutènement des terres du grand fossé extérieur placé sous la chemise du donjon pour défendre les approches du fort. Ce fragment de mur semble indiquer que le pont-levis avait une direction différente de celle indiquée par Ducerceau ; la découverte du surplus fixera la direction réelle.

Dans le pied du rempart qui protégeait la grande cour du fort, au nord de la porte d'entrée de cette cour, ont été découverts également les restes d'une ancienne porte ; son seuil, en pierre dure, est à cinq mètres environ au-dessous du sol de la cour intérieure. Cette porte doit avoir appartenu à un couloir souterrain dont la continuation reste à découvrir, et qui aboutit en ce point à une porte de surprise ou de sortie contre des assiégeants, si, ce que la fouille décidera, elle ne donnait pas accès au sous-sol d'une tour disparue et dont l'histoire n'a pas relevé la trace.

La fouille la plus importante a mis à nu les fondations de la chapelle détruite lors du siège du comte de Saint-Pol, dont rien ne précisait l'époque exacte de la construction.

Placée à huit mètres de la maison nouvelle du gardien, vers l'entrée des ruines, cette chapelle n'a plus que les fondations et quelques restes de chapiteaux pour débris ; un mètre et demi de terre les recouvrait. La direction de la nef est, comme de

coutume, vers l'orient, *capite inclinato*. Elle se termine par une demi-circonférence de 6 mètres de diamètre. Le transept a 6 mètres de large, autant de côté ; une seule nef de 10 mètres de large sur environ 24 de long a son entrée par un porche ; au centre existe encore des débris du pavage émaillé unicolore.

Tout accuse que c'est là une œuvre de la fin du ^{xii}^e siècle, contemporaine du château.

Ce fut après sa destruction que la famille d'Orléans fit ériger la grande chapelle intérieure du château, auparavant fort restreinte, en même temps qu'elle restaurait l'ensemble de son nouveau manoir, et faisait, dans le même style, sortir de terre le château de Pierrefonds.

III^e RESTAURATION.

On sait que depuis longtemps on avait converti en salle de spectacle la salle de garde placée à droite de la porte d'entrée de la grande cour. L'un des premiers travaux de restauration, dès l'entrée en possession par l'Etat de cette partie de l'ancien domaine, a été de rendre cette salle à son premier aspect. Le rétablissement du sol ancien a cette importance, qu'il fait présumer le niveau du pavé de la porte d'entrée de la grande cour recouvert encore de plus d'un mètre de terre. Ce point indique le niveau de l'ensemble de la cour dont le sol était fort bas et a été ultérieurement chargé des déblais des cavaliers appuyés à l'intérieur contre les courtines des remparts.

Mazarin avait voulu que la charrue passât à l'endroit du manoir qui lui avait résisté. Le manoir fut plus fort que lui ; mais le premier travail des démolisseurs, secondé par celui des habitants eux-mêmes, avait défiguré la place forte et chargé la cour des déblais de ces cavaliers, en recouvrant davantage les points où perçaient encore des fondations, spécialement la chaussée centrale et les restes de l'église, et des arbres et des légumes avaient, depuis cette date néfaste pour l'archéologie et l'histoire, poussé sur ces décombres de la destruction.

Le donjon ou grosse tour, placé au centre des ruines, a

particulièrement reçu, comme les années précédentes, l'œuvre de restauration de 1858 et 1859.

La porte a reçu la principale part du travail de ces deux dernières années. Son pied est rétabli depuis le fossé de défense; ses arêtes déchirées redressent leurs lignes, les bas-côtés sont refaits à neuf, dans le pied tout entier; la coulisse de la herse a retrouvé ses rainures et peut recevoir sa porte de chêne; la voûte et le couloir supérieurs restaurés pour recevoir le mécanisme qui mouvait ce pont-levis semblent l'attendre; partout, pierre dure et solidité.

L'ogive et le tympan de cette porte étaient le point délicat de la restauration; la première contenait de gracieuses figurines; le second, le combat de Prémontré; il ne restait plus qu'un fragment de cet ensemble. Une pierre de près de 6,000 kilos a été hissée dans ce vide et l'a rempli; dans la partie droite est greffé le fragment échappé à la dévastation. Dans la gauche, le sculpteur a reproduit le reste; son ciseau y a rendu l'ensemble du combat, lion et lutteur, autour desquels ont reparu de nouvelles figurines. La restauration de ce point est aujourd'hui entière.

A l'intérieur de ce monument, la restauration a terminé la cheminée du rez-de-chaussée jusqu'au sommet du donjon, encore son chapiteau, ses clochetons pour la parfaire. Toutes les voûtes ogivales y ont reparu avec leurs arceaux; les piliers intercalaires hérissés de pierres d'attente sont prêts à recevoir les voûtes intérieures; déjà la sculpture a rendu à une partie des cordons de la frise du rez-de-chaussée la ligne circulaire de ses légers fleurons.

Au second étage, la reprise des fenêtres est entière.

Il en est de même de celles à meneau du troisième, dont le linteau est comme précédemment surmonté d'un arc de décharge.

La galerie supérieure du donjon, nécessaire au mouvement de sa défense, est bituminée et rejette au dehors, par des égouts encore provisoires, les eaux qui, depuis deux siècles, s'infiltraient dans les murs du colosse et y portaient la désorganisation avec elles.

Un parapet couronne le vide intérieur de cette tour et forme garde-fou ; 24 piliers reçoivent la couverture provisoire qui garantit l'intérieur du monument. Celle-ci fort inclinée est disposée de manière à n'être pas aperçue du dehors du donjon, dont elle ne dépasse pas la corniche ; elle est en zinc ; à son centre un vide circulaire d'un mètre environ de diamètre laisse pénétrer la lumière.

Au dehors comme à l'intérieur, l'œuvre la plus onéreuse de la restauration de ce donjon s'est appliquée aux trois brèches que la mine avait ouvertes aux flancs du colosse, que deux tremblements de terre augmentèrent, et que déchiraient davantage les intempéries de chaque année.

Reprises depuis le sol du fossé de défense, chacune d'elles a reçu depuis l'origine les travaux de la restauration ; pendant ces deux dernières années, le travail a eu surtout pour but de rejoindre la restauration extérieure à celle intérieure, œuvre difficile et longue, dans les flancs d'un monument dont la muraille a 21 pieds d'épaisseur, 300 pieds de circonférence et une hauteur presque égale, dont la pierre dure, résistante, calcinée par le temps, ne pouvait être qu'avec peine entamée par le ciseau de l'ouvrier. Deux opérations distinctes en résultèrent : fouiller d'abord à 10 pieds $1/2$ de profondeur de chaque côté de la surface, remplir ensuite ces vides par des blocs pesant souvent plusieurs milliers.

Ce travail est aujourd'hui terminé.

Architectes, entrepreneurs, tous ont rivalisé de précautions et de mesures prudentes pour cette œuvre difficile à accomplir depuis le sol jusqu'au sommet du donjon. Hélas ! ce fut en vain, on le sait. Trois malheureux y perdirent la vie ; ils cherchaient à replacer une pierre à la 14^e assise au-dessous de la ligne des corbeaux supérieurs, une pierre neuve entre deux anciennes à la lézarde du nord-ouest ; d'autres ont terminé l'œuvre, et la main dévouée d'un de leurs camarades a gravé sur cette pierre fatale une croix et au-dessous la date néfaste du 11 juin 1858. Espérons que Coucy n'en verra pas d'autre.

Le donjon, magnifique reste d'un des plus beaux monuments

du moyen-âge est ainsi aujourd'hui à l'abri des injures du temps et des commotions souterraines. Mais l'œuvre est loin d'être complète, comme nous le dirons dans une note prochaine. S'il est fermé aux agents destructeurs du dehors, son intérieur est encore plein de plaies et de déchirures, et aucune autre partie de ces belles ruines n'a reçu encore le secours de l'Etat.

Nous ne pensons pas, comme on l'a dit, que les secours du Gouvernement se bornent au donjon. Toutes les autres parties sont également dignes de sa sollicitude et de son intérêt.

Il y a, nous le savons, urgence d'un autre côté; les restes plus anciens encore de la porte de Laon, définitivement placés entre les mains de l'Etat, vont, à leur tour, recevoir sous peu de jours les secours qu'ils réclament depuis trop longtemps.

Là encore sont des richesses historiques, archéologiques surtout, des richesses ignorées.

C'est l'aîné des deux monuments du pays; mais le plus jeune est déjà vieux de cinq siècles. Tous deux sont également invalides, et ont droit à la protection due aux vieillards qui par un hasard heureux restent providentiellement encore debout pour nous raconter les actes de nos aïeux.

M. ÉD. FLEURY ne peut admettre avec M. Grégoire que les fondations de la chapelle retrouvée dans la cour du château de Coucy, indiquent une construction de la fin du 12^e siècle. Les chapiteaux sont pur roman, et la forme trois fois circulaire de l'absyde annonce un édifice appartenant à une époque qui a précédé notre style ogival de transition. Cette chapelle ne peut être, au plus tard, que du commencement du 12^e siècle, et probablement il faut l'attribuer à une date plus ancienne encore.

M. Fleury regrette que les égouts provisoires qu'on a donnés à la galerie supérieure du donjon, jettent leurs eaux sur la muraille qu'elles salissent par de longues traînées dont la couleur ne disparaîtra plus. On aurait pu prendre plus de précautions.

M. DE BEAUVILLÉ offre pour le Musée un grand et beau Sceau en cire rouge du premier empire.

TROISIÈME SÉANCE.

(6 Décembre 1859.)

Presidence de **M. Vallès**, Vice-Président.

Communication est donnée par M. le Président d'une lettre de M. le Président de la Commission de l'Exposition archéologique d'Amiens, qui invite les Sociétés à concourir par leur influence au succès de l'exposition projetée pour le mois de mai prochain.

M. Éd. FLEURY présente la suite de son étude sur la mosaïque de Bazoches et sur les travaux d'extraction qu'il a entrepris sur les ordres de M. le Préfet de l'Aisne :

MESSIEURS,

Après vous avoir rendu compte en détail, il y a un mois, de la découverte d'une nouvelle mosaïque romaine à Bazoches, canton de Braine ; après vous avoir exposé l'état apparent de la table artistique que l'on n'avait fait encore que débayer et nettoyer pour la reconnaître et dessiner ; après vous avoir exposé mes idées sur l'âge probable de ce précieux morceau de l'art antique et sur la destination du monument auquel il appartient jadis, je vous exprimais l'espoir que la Société du chemin de fer des Ardennes ferait l'abandon d'un objet dont la restauration serait d'ailleurs, disais-je à l'avance, « difficile, sinon impossible ».

Je ne m'étais pas trompé : consulté par M. Gallois, ingénieur de la Compagnie des Ardennes, sur ce que l'on ferait de la mosaïque de Bazoches, le conseil d'administration de cette Société fut d'avis qu'elle fût remise à M. le Préfet de l'Aisne pour en tirer le meilleur parti possible.

M. le Préfet, ainsi investi de la propriété, ordonna que la

mosaïque fût enlevée promptement pour déférer aux désirs exprimés par M. l'ingénieur Gallois; qu'elle fût apportée à Laon si on pouvait l'extraire dans un bon état de conservation, ou qu'elle fût partagée entre les divers musées du département, si son état de détérioration ne permettait que d'en enlever des fragments impossibles à relier entre eux. M. le Préfet voulut bien me charger de l'opération délicate de l'extraction et de l'enlèvement, et mit à ma disposition un crédit de 400 fr., somme qui paraissait plus que suffisante vu l'exiguïté des proportions de la mosaïque de Bazoches, puisque l'on n'avait dépensé que 750 fr. pour déblayer celle de Blanzky recouverte de plusieurs mètres de terre et l'apporter à Laon, bien qu'elle présentât une surface trois ou quatre fois plus considérable.

Avant de vous rendre compte du travail auquel je me suis livré et de l'insuccès à peu près complet qui l'a suivi, j'ai besoin de vous rappeler textuellement un passage du rapport que je vous adressais le mardi 8 novembre et que j'ai publié :

« Comme la mosaïque, vous disais-je avec un pressentiment qui ne s'est que trop complètement vérifié, est sur trois de ses faces encadrée par des substructions en pierre, je n'ai pu m'assurer de la solidité de son lit; mais à supposer que les ciments s'en trouvent en bon état, ce que je ne pense pas, et tout à l'heure j'en dirai la raison, leur peu d'épaisseur permet dès aujourd'hui de craindre qu'ils ne se fragmentent beaucoup lors du travail d'extraction.

» Pris en masse, l'état de ce pavage artistique paraît extérieurement assez satisfaisant. La bordure à l'ouest, côté par où l'on a abordé inopinément la mosaïque lors de la trouvaille, est assez endommagée; on n'en a guère que la moitié. A l'est, la bordure à rinceaux polychromes a un peu souffert aussi; mais le grand compartiment principal n'a que de légères lacunes sur le midi et à son angle de raccord à l'est. Cependant je crois la table plus sérieusement malade. Assise sur un sol rendu spongieux par le voisinage à peu près immédiat de la Vesle, elle s'est tassée inégalement et a enfoncé le sol sous son poids. Ainsi, tandis que vers la bordure du nord elle présente un

exhaussement sensible, elle incline vivement vers l'angle nord-est par où s'écoulaient toutes les eaux du lavage, et, de ce même côté, elle est à la surface partagée par une fissure qui probablement pénètre jusque dans la couche de mortier. L'opération de l'extraction, si on doit la tenter pour enlever la mosaïque en grandes masses et la reconstruire plus tard, me paraît donc devoir présenter de grandes difficultés. Elle sera d'autant plus délicate qu'on ne pourra opérer, comme à Blanzky, dans les vastes champs de teinte neutre où l'artiste avait semé ses personnages, ses animaux et ses poissons. A Bazoches, il faudra nécessairement tailler en pleins dessins géométriques et dans une masse que je crois fort ébranlée. »

Après vous avoir dit ce qu'était le dessin et vous avoir montré la gamme des couleurs dont s'était servi le maître mosaïste, j'ajoutais :

« Ces sept couleurs, bien que ne se fondant pas toujours l'une dans l'autre par des intermédiaires très-préparés, composent cependant un ensemble agréable à l'œil et qui n'a rien de heurté. Quand le ciment, dans lequel les cubes polychromes étaient noyés, n'avait pas encore été détruit par l'action combinée de l'eau et des sels de la terre, il est probable qu'il fonctionnait aussi comme élément coloré et donnait plus d'unité au tableau par la masse du brun qui devait adoucir les contrastes des tons trop violents et trop voisins. Je pense que l'artiste a compté sur ce ciment ; car les cubes ne sont pas aussi serrés qu'à Blanzky où ils pourraient se tenir rien que par leur intime réunion, tandis qu'à Bazoches un interstice sensible a été conservé entre eux, ce qui a facilité la destruction extérieure des mortiers. Aussi je ne pense pas qu'au moment de la division de la mosaïque pour l'emporter, on puisse agir aussi hardiment et sur d'aussi grandes masses qu'à Blanzky d'où l'on a enlevé, chargé et déchargé des blocs pesant près de huit cents kilogrammes et dont aucun cube n'a été séparé et perdu pendant le transport. »

Enfin, en rappelant qu'à Blanzky on avait trouvé la mosaïque assise sur une couche indestructible de ciment romain d'une

qualité, d'une solidité et d'une épaisseur tout exceptionnelles (25 centimètres), je vous disais que le ciment que j'avais aperçu à Bazoches n'en « avait pas cinq à six peut-être, » et il faut se rappeler encore que la mosaïque de Bazoches « était recouverte à peine par vingt à vingt-cinq centimètres de terre végétale. »

Lors de mon premier voyage, j'avais pu, en la sondant et en en frappant du doigt la surface, constater, au bruit creux qu'elle rendait, de nombreuses soufflures indiquant déjà qu'un certain nombre de cubes ne tenaient plus que par leur juxtaposition et n'adhéraient point à leur lit de ciment romain. Tous les pronostics étaient donc défavorables.

Ceci rappelé, j'aborde de suite l'opération de l'enlèvement.

Sur ses quatre faces, la table de mosaïque qui pavait l'intérieur d'une chambre, était bordée de murs encore en saillie, vous vous en souvenez, et dont le relief protégea la surface des cubes contre les approches trop immédiates et compromettantes du soc de la charrue. Ces murs et leurs fondations disparus, on put apprécier l'assiette et sa solidité. Voici comme elle se composait :

1° Un lit de sable dressé horizontalement et, en raison de la déclivité du sol, plus épais au sud-ouest du côté de la rivière que du côté de la montagne au nord-est. C'est à la présence de ce sable qu'il faut attribuer l'inclinaison sensible de la mosaïque vers le sud-est ; pressé par le poids du massif sur la portion la plus épaisse, il s'est tassé et déplacé dans le sens de cette épaisseur, une fois que l'ensemble se fut imprégné d'humidité par la suite des temps.

2° Un blocage de pierres minces et longues, toutes posées sur une pointe et reposant sur la couche de sable. Épais de 15 centimètres, ce blocage qui n'est pas noyé dans le mortier, rappelle exactement celui de nos routes vicinales. Il est lié à sa partie supérieure par le mortier qui forme le n° 3 de cette construction.

3° Un lit, épais de 10 centimètres, de mortier, de sable et chaux germée, c'est-à-dire préparée à l'air, au lieu de l'être à

l'eau. Ce mortier, maintenant complètement détérioré, s'écrase sous la simple pression des doigts comme celui de nos plus vieilles mesures.

4° Une couche d'un centimètre, et très-résistante encore, de ciment rouge dit romain, composé de trois parties inégalement réparties, chaux, sable quartzeux et brique concassée. C'est une excellente combinaison qui n'a eu que ces deux défauts : d'être trop mince et de reposer sur un fond insolide.

5° Enfin les cubes, épais aussi d'un centimètre environ et reposant sur le ciment rouge où ils se sont fait un lit dont les alvéoles sont très-marquées.

A la simple vue, les inquiétudes inspirées par la première inspection de la table ne firent que s'augmenter. On n'allait plus, comme à Blanz y, avoir affaire à une couche épaisse et homogène d'un ciment aussi et peut-être plus résistant qu'au moment où la truëlle le déposa sur le terrain, mais à une combinaison d'éléments se commandant l'un à l'autre : le sable qui s'était déplacé sous la charge ; le blocage dérangé avec le sable et dont les pierres, qui adhéraient au mortier blanc, ébranlèrent, au moment de leur enlèvement, ce mortier qui n'était déjà que poussière ; enfin la mince galette de ciment rouge qui ne se liait pas avec le ciment blanc et de plus avait été abandonnée par une certaine quantité de cubes sonnant le creux.

En examinant de plus près cette assiette déjà si compromise par le fait de sa propre construction, on put s'apercevoir que la surface colorée de la mosaïque n'était pas partagée seulement que par la fissure que j'avais constatée au nord-est lors de mon premier voyage et dont mon rapport du 8 novembre dernier vous signalait la présence. Il fallait que ces fissures ou failles fussent nombreuses, car entre chacune des pierres plates du blocage, il se trouvait une couche assez épaisse de boue humide et d'une ténuité infinie de molécules. C'était un témoin incontestable de l'infiltration des eaux soit pluviales, soit d'inondation, et une explication suffisante de l'insolidité du mortier et de sa destruction.

Une double cause de ruine, l'une intérieure, l'autre exté-

rieure, rendait donc à peu près impossible l'entreprise de l'enlèvement : à l'intérieur, le mode lui-même de la construction, puisque la couche de mortier, déjà compromise par l'eau, dépendait essentiellement du blocage dont chaque pierre, quand on essaierait de l'extraire du mortier supérieur, ébranlerait ses environs et ne sortirait pas de son plafond pourri sans le déchirer et l'exposer à s'écrouler ; à l'extérieur, l'eau qui, reçue par la couche absorbante de terre végétale, avait séjourné sur la table, n'avait pu s'écouler puisque cette table était enveloppée par des murs en relief dans le terrain, avait alors filtré à travers les interstices des cubes et la mince couche de ciment rouge, et avait été plus bas décomposer le mortier blanc en déposant sa vase entre chaque pierre. Combien de siècles a duré cet état de choses ? Qui pourrait le dire ? La destruction du monument auquel appartenait la mosaïque de Bazoches, à quel âge faut-il la faire remonter ? Quelle que soit l'ancienneté de la ruine, depuis qu'elle a été accomplie, la couche arable et grasse du sol a constamment reçu et conservé les eaux du ciel, de la rivière et des suintements de la montagne qui fournit à la Vesle des ruisseaux si abondants et si voisins. Quand l'hiver venait, cette couche, épaisse ou, si l'on veut, mince de quelques centimètres, fut facilement transpercée par les gelées assez sévères chez nous pour atteindre parfois une intensité de dix-huit degrés comme en 1856, et peut-être ne faut-il pas fixer là leur maximum de puissance. Dilatée par la gelée, l'eau, qui enveloppait les cubes dessus, dessous et entre eux, les soulevait et causa ces *soufflettes*, pour parler le langage des ouvriers de Bazoches, qui sonnaient le creux et auxquelles on allait avoir affaire sans aucun doute.

Si la mosaïque ne se fût pas trouvée en plein dans l'axe du railway de Reims à Soissons, c'est-à-dire si elle n'avait pas été fatalement et sans ressources vouée à la destruction, j'aurais fait comme à Nizy-le-Comte où, chargé par notre Société et de concert avec M. le capitaine du génie Lefèvre, alors notre collègue, de procéder à la reconnaissance de l'état des deux mosaïques, je dus ouvrir l'avis de nous arrêter devant le peu

de solidité des ciments faits seulement de chaux et de craie roulée du pays. Là aussi tout tombait en décomposition ; on n'amenait, malgré les plus infinies précautions, que des fragments sans valeur, parce qu'ils manquaient de dimensions. Les mosaïques de Nizy, bien qu'elles nous appartiennent par donation en due forme, -gissent donc encore en terre à l'heure qu'il est, parce que rien ne nécessitait leur extraction immédiate, et elles vivent encore sous ce sol qui les a si longtemps protégées. A Bazoches, au contraire, la sape de la tranchée s'avancait; ce que la pioche eût infailliblement détruit quelques jours plus tard, il fallait se décider à l'enlever, même avec la presque conviction de le ruiner aussi complètement par la tentative de sauvetage.

On se mit donc à l'œuvre avec toutes les précautions commandées par les circonstances. De nouveau la mosaïque fut tatée partout pour en chercher les endroits les plus défectueux et où les coupures seraient moins dangereuses. C'est alors qu'il devint certain que rien ne tenait, que les cubes étaient séparés de leur gîte. Ils venaient tous à la main les uns après les autres. La couche de ciment romain était ouverte par des fissures nombreuses et n'adhérait pas au ciment blanc. Chaque coup de ciseau frappé pour opérer une coupure ébranlait les environs. L'enlèvement des pierres du blocage qu'on ne pouvait, à cause de son poids, songer à emporter, amenait la chute du plafond de mortier. Plusieurs essais restèrent infructueux et ne laissèrent guère d'espoir pour ceux que l'on allait tenter encore.

Enfin, l'on trouva sur la partie nord-ouest un morceau de un mètre 50 cent. sur un mètre de large, qui parut un peu plus solide. Tous les efforts se tournèrent sur ce point afin d'obtenir au moins un spécimen, un souvenir. Là, les soufflures étaient moins larges, les pierres du bâti purent être enlevées sans ébranlement dangereux dans la masse qui fut emportée sans autre accident que son partage en quatre fragments inégaux qui pourront être rapprochés facilement, si le voyage ne les a pas compromis. Plâtrés, enchassés, enfermés avec soin dans une caisse, ils sont arrivés à Laon sans encom-

bre, je l'espère; car l'emplacement définitif n'étant point encore prêt, je n'ai pas voulu faire ouvrir la caisse qui les contient et les exposer trop tôt à de nouvelles chances d'accidents.

Deux grandes caisses sont remplies de cubes pour la réparation, qui, je le crois, ne sera ni difficile, ni coûteuse, des fragments à l'aide desquels on pourra se faire une idée suffisante de ce que fut la mosaïque de Bazoches.

Pendant que les ouvriers opéraient, je voulus faire quelques fouilles dans les terrains à la surface desquels se montraient principalement les débris antiques. Ces fouilles, bien qu'entreprises par trop peu de monde et trop tôt interrompues par les pluies diluviennes du commencement de la semaine dernière, ne furent pas sans résultat. Dès les premiers coups de pioche, elles amenèrent la découverte d'un monument préexistant à la mosaïque et qui avait été détruit par un effroyable incendie.

Des ouvriers que j'avais placés sur les côtés est et sud de la mosaïque, en dehors des substructions de ses murs d'enceinte, eurent à peine amené leurs fossés à un mètre 25 centimètres de profondeur, qu'ils trouvèrent sous la couche de magnifique terre noire et arable qui s'est accumulée sur tout cet emplacement, et dans une terre jaunâtre un peu mélangée de sable, quelques ferrements de construction, clous et gonds, et bientôt des débris de ces enduits colorés comme il en est tant sorti du sol à Nizy-le-Comte. Il y en avait de rouges, de verts, de blancs; d'autres portaient des traces de ces baguettes ou filets multicolores d'encadrement, que nous avons eus en si grand nombre à Nizy. Du côté de l'est, ces enduits étaient éparpillés par petits morceaux dans la terre et les débris; au sud, au contraire, et surtout le long de la mosaïque, on en trouva de beaux et grands fragments. Ils gisaient en terre par masse et environ à trente ou quarante centimètres en contre-bas de la table de mosaïque. Un lit épais de grosses tuiles brisées les recouvrait. Ils avaient, comme à Nizy, la face colorée contre terre. Des charbons et des cendres se voyaient parmi eux. Il était évident que les murs et lambris, sur lesquels ces enduits colorés avaient été appliqués comme décoration, ainsi que

notre luxe moderne fait de nos papiers peints, étaient tombés en avant, tirés par les crampons des poutres que dévora le feu, et qu'ils furent enfouis sous les décombres de la lourde toiture dont les tuiles se retrouvaient toutes là, plus ou moins endommagées.

Des preuves évidentes et nombreuses de cet incendie et de ses ravages sont étendues sur le sol et sortaient des fouilles à chaque instant. Toutes les pierres mises à jour par les ouvriers avant qu'ils découvrirent la mosaïque, étaient calcinées et noircies par le contact d'une flamme intense. Les pierres plates qui formaient le blocage sur lequel était assise la mosaïque portaient toutes, sans exception, la même empreinte du feu. Un fossé que je faisais faire à l'est et à quelque distance de la mosaïque amena la découverte d'un terri, ou pavage de terre pilonée, sur lequel étaient accumulées des cendres en monceaux, mêlées de quelques gros charbons.

Pourquoi ces cendres, ces charbons, ces pierres calcinées à un étage souterrain plus bas que la surface de la mosaïque, quand sur celle-ci et à son niveau rien de semblable?

J'eus bientôt le mot de l'énigme. Pendant que j'examinais les enduits colorés qui venaient de sortir de la fouille à l'est de la mosaïque, un ouvrier trouva, dans la couche de sable qui sert à celle-ci comme de fondation, trois ou quatre fragments des mêmes enduits, l'un d'un vermillon éblouissant, un autre d'un vert tendre très-vif aussi, un troisième d'un blanc très-pur.

Il n'y avait plus de doute : il y avait eu là deux monuments dont l'un s'était assis juste sur les ruines de l'autre. Le plus vieux était celui auquel avaient appartenu les ciments colorés de si belles nuances et dont les fragments se retrouvaient sous la mosaïque, pour ainsi dire dans ses entrailles; le plus jeune était celui qui s'était approprié les débris de son prédécesseur, ces débris et ces pierres calcinés par le feu et dont il avait fait un lit à sa mosaïque.

Je vous demande, Messieurs, la permission de vous citer encore un passage de mon rapport du 8 novembre dernier relatif à l'âge probable de la mosaïque de Bazoches : après avoir

établi que, son emplacement étant romain, (ce que prouvaient la tradition, les trouvailles réitérées de monnaies romaines, les débris de vases recueillis récemment, le voisinage immédiat de la voie romaine,) la mosaïque était romaine, j'essayais de démontrer qu'elle appartenait aux derniers moments de la domination. Je la comparais à celle de Blanzky que sa simplicité d'effet, sa pureté de dessin, le beau et grand caractère de la tête d'Orphée faisaient attribuer par les connaisseurs à l'époque des Antonins, c'est-à-dire à la première moitié du deuxième siècle. Alors j'ajoutais :

« Mais la décadence arrive, et avec elle l'oubli de la simplicité dans les moyens. Les formules sont épuisées. Le beau disparaît devant l'ingénieux. C'est ainsi que l'art gothique, si large et si simple aux XII^e et XIII^e siècles, dégénère en se compliquant au XV^e. Ainsi de la Renaissance qui périt par son excès d'esprit. Il en est pour les expressions particulières d'un art et pour ses monuments pris comme unité, ce qu'il en est de l'ensemble d'une époque. C'est ce qui, selon moi, permet de penser que la mosaïque de Bazoches si tourmentée, si difficilement agencée, si cherchée dans ses combinaisons, date de la décadence romaine, c'est-à-dire du III^e siècle, peut-être du IV^e. C'était un art qui finissait. »

Je suis heureux de voir l'évènement donner raison à mon argumentation. La jeunesse relative de la mosaïque de Bazoches est prouvée, non plus seulement par une étude sur l'art qui l'a produite et sur sa décadence, mais par la présence dans ses flancs des débris d'un monument plus âgé et d'un art plus pur.

Maintenant, je vais plus loin et, à l'aide des indications fournies par la présence de ces enduits colorés dans les couches de fondation de la mosaïque de Bazoches, je vais aborder d'importants problèmes d'art et d'histoire.

Lorsque j'aurai ouvert la caisse qui contient les débris que je rapporte de Bazoches, lorsque je vous montrerai les fragments d'enduits colorés qui en proviennent, vous les trouverez si ressemblants à ceux qui nous sont arrivés de Nizy-le-Comte que vous pourriez croire qu'ils tombèrent ensemble des mêmes

murailles décorées par le même pinceau et des mêmes couleurs. Mêmes tons, comme même mode d'ornementation à l'aide de baguettes d'encadrement formant des panneaux rectangulaires. L'habitation qui s'élevait à Nizy au lieudit *La Justice*, — je ne parle pas du *Clair-Puits* et de ses mosaïques que je crois un peu plus jeunes d'après leur style, — était donc absolument du même âge que le premier monument brûlé à Bazoches. Je dis âge et par là je n'entends pas un an, dix ans, mais une époque plus ou moins prolongée en dedans des limites de laquelle une mode, un art exercent une influence que l'on reconnaît à leurs manifestations, comme nous disons l'époque du plein-cintre, l'époque de l'ogive de transition, la Renaissance, le siècle de Louis XIV. Deux monuments bâtis à cinquante ans de distance sont de la même époque s'ils portent les traces incontestables de la même influence artistique et architectonique.

Pour moi, les peintures murales de Nizy, celles de Bazoches et la belle mosaïque de Blanzky sont contemporaines, c'est-à-dire de la même époque artistique. L'ensevelissement des enduits colorés de Bazoches sous la mosaïque fixe, à mon avis, non pas une date précise, mais une époque qui n'a pas duré beaucoup plus loin que la première moitié du deuxième siècle, car en Italie on a des équivalents de la mosaïque de Blanzky, et de plus, à Bazoches, la grande majeure partie des monnaies trouvées sont frappées aux coins du Haut-Empire. Je vous les ai nommées : des César-Auguste, des Tibère, des Néron, des Trajan, des Antonin-le-Pieux et des Marc-Aurèle avec leurs femmes, des Caracalla.

Je n'impose pas mon idée ; mais je crois appuyer mon argumentation sur des inductions sérieuses.

Le plus ancien monument de Bazoches a péri dans un incendie violent dont les traces ne se perdront plus ; la tranchée du chemin de fer a mis à jour des couches de terre noircie par le feu, et toutes les pierres qui en sortent sont colorées comme par un oxyde de fer. L'an dernier, je vous montrais aussi l'incendie à Blanzky, incendie si violent qu'il a modifié et comme

carbonisé cubes et ciments de la moitié de la mosaïque. Une de ses belles bordures, que nous avons à Laon, en porte aussi l'empreinte ineffaçable. En remontant encore un peu plus loin en arrière, vous retrouveriez les souvenirs de Nizy-le-Comte où la colonnade et la galerie peinte de l'habitation que vous y avez retrouvée et décrite, étaient enfouies sous un demi-mètre de cendres, de charbons et de terres calcinées; les talus de la route départementale ont des tranchées noires et veinées comme celles des premiers plans d'une cendrière. Partout la ruine violente, partout l'incendie.

On a cherché, à propos des trouvailles de Nizy, les causes probables du grand cataclysme qui avait enterré là toute une civilisation. Nizy se trouvant sur une des routes d'Attila qui accourait par les Ardennes vers Laon et Reims, on a accusé les fureurs systématiques de ce sauvage envahisseur de nos contrées mises par lui à feu et à sang, au rapport de nos plus anciens historiens.

Il est certain que la mosaïque de Bazoches étant antérieure à Attila et recouvrant un monument ruiné totalement dans un incendie semblable à ceux qui ont dévoré les palais ou villas de Nizy et de Blanzly, ce n'est pas sur Attila qu'il faut rejeter la faute de l'immense désastre dont la trace éloquente et vivante encore se remarque sur les grands emplacements romains de notre département.

De la domination des Romains dans les Gaules, nous ne connaissons guères que le commencement et la fin, la conquête dans les *Commentaires* de César, la décadence dans les hagiographes et les écrivains de l'époque mérovingienne, c'est-à-dire la lutte contre les autochtones et la lutte contre les bandes barbares des invasions par les hommes du nord. On n'aperçoit rien ou presque rien entre ces deux dates suprêmes.

Entre la conquête et l'expulsion il y eut possession. Mais que fut-elle cette possession? Fut-elle aussi paisible qu'incontestable? Je ne puis le croire. Nos pères les Gaulois, ces guerriers qui descendirent dix fois en Italie aux plus beaux jours de l'histoire de Rome, qui conquièrent une partie de la Grèce, qui

poussèrent jusqu'en Asie où ils fondèrent des colonies vivaces et durables, se laissèrent-ils dompter chez eux sans essayer de chasser leurs ennemis, leurs vainqueurs ? Ce n'est acceptable pour personne. Comme nous avons eu des révoltes d'Arabes en Algérie où nous ne sommes que depuis trente ans et où il ne faut pas conclure de la paix d'aujourd'hui à la paix de demain, il dut y avoir des révoltes ou partielles, ou générales, des Gaulois, surtout dans nos contrées qui purent un jour envoyer sur les bords de l'Aisne 300,000 combattants pour disputer le passage de la rivière à César. Les nombreux camps romains dont on trouve partout les traces chez nous, à Vermand, à St-Thomas, à Condé-sur-Suippe, à Monthenault, à Fontenoy, à Champieu, et je ne les nomme pas tous, sont pour moi des preuves éloquentes d'un état de choses qui ne fut pas toujours si facile que les esprits superficiels se le veulent représenter. Nous serions honteux de nos pères, s'ils n'avaient pas osé lutter même contre Rome. Un esprit si guerrier, des mœurs et des habitudes remuantes et fières comme nous les connaissons, amenèrent sans nul doute des réactions contre la conquête. N'est-ce pas dans une de ces luttes, qu'il faut supposer terribles, que périrent les premiers établissements romains, ces palais splendides, ces villas luxueuses, dont le vainqueur avait paré sa belle conquête ?

Sans parler des Franks dont les invasions périodiques dans les Gaules commencèrent dès la fin du deuxième siècle et marquèrent toute la durée des deux siècles suivants, n'aurions-nous pas encore, pour expliquer l'incendie de toute la contrée, les treize effroyables années (260-273) pendant lesquelles les Gaulès furent séparées de Rome sous les trente Tyrans, surtout sous les Posthume, les Victorin, les Tetricus, ces grands hommes qui représentent avec tant de gloire la réaction de l'esprit national contre la conquête, réaction impuissante, mais réaction que nous n'avons pas le droit de blâmer, réaction dont les succès autant que les revers causèrent tant de désastres dans toute la Gaule ?

Il y a là, ce me semble, des restitutions à faire à une partie

de notre histoire à peu près veuve jusqu'ici de faits et de renseignements. Je ne fais qu'indiquer ; je ne précise pas. Avec un morceau d'ossement, avec une dent, Cuvier refaisait un animal perdu depuis des milliers de siècles. Je n'ai pas la hardiesse d'une pareille réédification ; mais à Nizy une pierre inscrite a fait conclure à une ville, mais un cube a fait conclure à une mosaïque, une mosaïque à toute une civilisation ; mais à Blanzzy une mosaïque a fait conclure à la condition de la propriété et à la concentration d'immenses domaines dans les mêmes mains ; mais le petit fragment d'enduit coloré retrouvé sous la mosaïque de Bazoches doit faire travailler les esprits ingénieux et curieux qui pensent que tout n'a pas encore été dit sur une époque éminemment intéressante de notre histoire nationale.

Les ouvriers du chemin de fer des Ardennes aborderont bientôt, du côté du sud-est en venant des bois de Fismes, le canton où apparaissent tant de débris à fleur de terre. Il faut espérer que leurs travaux ne seront pas sans importance pour nous.

QUATRIÈME SÉANCE.

(20 Décembre 1859.)

Présidence de M. **Duchange**, Président.

Ouvrages offerts : 1^o Revue de l'Art chrétien, numéro de décembre 1859 ; 2^o Bulletin de la Société des Antiquaires de Picardie, n^o 3 de 1859.

M. le Président donne communication d'une lettre de M. le recteur de l'Académie de Douai, en date du 13 décembre, qui

demande l'envoi des derniers volumes des mémoires de la Société de Laon, pour un compte-rendu à faire des travaux des Sociétés savantes de la circonscription de l'Académie de Douai. Il annonce que les deux derniers volumes (8^e et 9^e) ont été envoyés en conséquence.

Il donne lecture d'une circulaire de M. le Ministre de l'instruction publique du 10 décembre, qui demande de nouveau s'il peut avoir le concours de la Société pour la rédaction d'un *Répertoire archéologique* et qui envoie un specimen des notices à fournir. La Société, qui est disposée à répondre affirmativement, décide qu'à la prochaine séance il sera présenté un projet de questionnaire qui sera imprimé et qui sera envoyé dans les communes avec les instructions nécessaires pour obtenir les renseignements que désire posséder M. le Ministre.

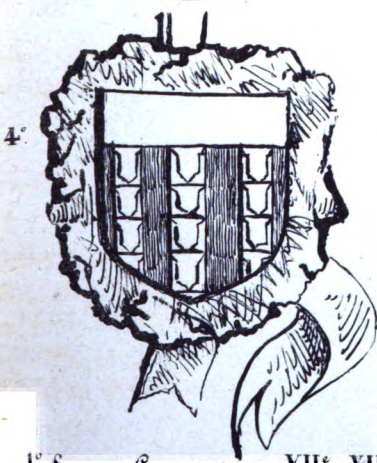
M. le Président, en sa qualité de secrétaire général, lit la première partie de son rapport sur les travaux des membres de la Société depuis l'année 1857 inclusivement. Cette première partie rappelle les mérites de l'ancien secrétaire-général, M. Rouit, et exprime les regrets qu'a fait éprouver à la Société tout entière la mort de ce digne confrère. Elle renferme certaines observations sur le but spécial qu'ont, selon M. Fleury, les Sociétés académiques de province.

M. HIDE lit une notice sur l'*Administration et la Juridiction municipale* de la commune de Bruyères, du 12^e au 18^e siècle.

I.

Le Laonnois, la Thiérache et le Vermandois ont été particulièrement livrés à tous les abus de la féodalité. Courbés sous le joug de leurs seigneurs, les habitants de ces tristes contrées étaient main-mortables et ne connaissaient que la captivité la plus avilissante. Ils étaient, disait-on, attachés à la glèbe; on les revendiquait lorsqu'ils passaient dans un pays autre que celui de leur naissance. Assimilés aux animaux domestiques,

BRUYÈRES.



1° Sceau en Contre-Sceau des XII^e. et XIII^e. Siècles. — 2° Sceau en Contre-Sceau du XIV^e. Siècle, arch. Imper. — 3° Sceau de Jehan de Seris, seigneur (1289) arch. Imper. — 4° Sceau de Adam de Compiè (1297). 5° Sceau des XVI^e. et XVII^e. Siècles. 6° Sceau de la Justice du XVII^e. au XVIII^e. Siècle.

ils étaient pour leurs maîtres, tantôt des objets de commerce, tantôt les instruments aveugles de leur ambition et de leurs vengeances. Ils ne pouvaient contracter mariage sans le consentement de leurs oppresseurs et parfois ils devaient se soumettre à des conditions dures et flétrissantes. Les enfants n'héritaient pas de leurs pères ; les biens péniblement acquis par ceux-ci retournaient au seigneur. Les populations, dans leur détresse, portaient-elles plainte à l'autorité royale (1), on les accusait de rébellion et les châtiments ou la mort en faisait prompte justice. Mais si les rois se décidaient eux-mêmes à employer la force pour les protéger, ils se voyaient repoussés par la ligue de ces despotes.

Cependant les bourgeois des villes et les manants (*manere, habiter*) des campagnes grossissaient silencieusement leurs pécules, tandis que les grands se livraient sans frein à tous les excès du despotisme ; ils s'associaient peu-à-peu en corps politique et se comptaient. Le jour vint, où confiants en leur force, ils regardèrent les oppresseurs en face et marchandèrent leur soumission.

Au XII^e siècle, le réveil fut général. Jusque-là les villes et les bourgades se trouvaient sans police, sans défense contre la tyrannie des seigneurs. Elles demandèrent à grands cris le droit d'avoir des juges et d'élire des magistrats chargés de la direction des affaires communes et du repos public. Ces privilèges ne leur furent octroyés le plus souvent qu'après des luttes longues et sanglantes, ou à prix d'argent. Dès lors la sûreté des personnes et des biens fut assurée ; les droits d'aubaine, les servitudes de morte-main et de fors-mariage furent abolis ; une redevance modérée envers les anciens seigneurs fut fixée d'une manière définitive par la charte. Cette dette acquittée, la commune s'administre comme elle l'entend, choisit ses magistrats, dégrève, ou charge son budget, attaque et défend en justice, arme sa milice et fortifie son enceinte. Elle use du droit d'appeler les habitants aux assemblées pacifiques ou guerrières au

(1) Voy. appel au roi. (Cap. III, ann. 812, cap. 2.)

son de la cloche du beffroy et de sceller ses actes de ses propres armes (1).

La commune de Bruyères, calquée sur celle de Laon, mais plus heureuse que celle-ci, fut pacifiquement établie par le roi (1130), du consentement du seigneur Clarembaut du Marché et de l'évêque de Laon, en récompense peut-être des services que la milice de Bruyères avait rendus à la royauté, en la soutenant énergiquement contre la féodalité (en 1094, 1104, 1115, 1119, enfin en 1130) (2). La charte, ayant étendu à Chérêt, à Vorges et à Valbon le bénéfice d'affranchissement, ces villages devinrent par là les membres d'un même corps fédératif, dont Bruyères fut le chef-lieu. Nous ignorons si dès l'origine ces villages eurent des maires particuliers. Ces officiers, du reste, ne s'occupaient que de police et d'administration intérieure ; ils ne pouvaient faire la moindre transaction sans la coopération du mayeur et des jurés de Bruyères, sous la dépendance desquels ils étaient en quelque sorte (3).

(1) Voy. *Bulletin de la Soc. Acad. de Laon*, p. 163, tome 2. Sceau de la commune de Bruyères.

(2) Les membres de la milice de Bruyères avaient pris le nom de *Leups*. Ils se montrèrent si redoutables aux ennemis de la commune, que le nom de *Loups* est resté aux habitants. D'après la tradition, le caractère de ceux-ci était violent et indomptable ; aussi les collecteurs de taxes y couraient de grands dangers. Le chapitre de Laon les nommait d'office parmi les chanoines, à la pluralité des voix et leur accordait une forte indemnité. Elle était de 20 livres parisis (520 fr.) pour Bruyères et de cent sols laonisiens (65 fr) seulement pour Laon et ses alentours. Un Simon de Vendeuil était chargé de percevoir la taxe à Bruyères en 1182. (*Cart. du Chap. de N.-D. de Laon.*)

Voy. Mandement et publication de la franchise des Leups. XIII^e siècle.

(*Arch. communales.*)

(3) Voy. : Arrêt de la cour, 1411, qui établit que Bruyères est la principale ville de la commune et le siège du gouvernement d'icelle ;

Comptes présentés aux officiers de la justice de Bruyères par le syndic de la paroisse de Vorges en 1620, 1631, 1640, 1693, 1694, 1697, 1775, etc. ;

Transaction entre les maire et jurés de Bruyères et les maire et syndic de Vorges, sur les droits de lods et ventes, 1662 ;

Publications du ban de vendanges par le maire de Bruyères, à Chérêt le 2 octobre 1698, à Vorges le 3 octobre 1698, le 24 septembre 1715, etc.

Destruction des animaux nuisibles ; le maire paie, en 1682, 4 livres 4 sous

Les magistrats, préposés aux intérêts de la commune, étaient désignés ordinairement par les noms de mayer et jurés (*major et jurati*), rarement de consuls (1), quelquefois d'échevins (*scabini*) et plus tard de maire-juge ou de premier échevin.

Le mayer tenait le premier rang; en cas d'absence, il était remplacé par un officier appelé *lieutenant du mayer*. Il réunissait à la fois les fonctions de juge et celles d'administrateur. Sa justice, haute, basse et moyenne, s'étendait sur Chérêt, Vorges et Valbon. Nul habitant ne pouvait être cité au dehors de la commune, hormis le cas de sacrilège (2). Aussi voyons-nous les réclamations du village de Vorges rejetées dans les circonstances suivantes : un homme de Bruyères, *Vaissot-Cadon*, avait tué *Wauthier*, le *charnier* de Vorges, dans une de ces *mêlées* si fréquentes entre ces deux localités, par suite d'une haine héréditaire. Le coupable, par ordre du mayer de Bruyères, est renfermé dans la prison de la commune, pour y attendre son jugement. Mais les habitants de Vorges, se défiant de l'impartialité des juges de la commune, en appellent au prévôt de Laon. Celui-ci donne ordre d'écrouer le prisonnier dans la geôle de cette ville et fait défense aux mayer et jurés d'instruire le procès. Ils en appellent à leur tour au bailli de Vermandois. Le grand bailli, par sentence du 11 août 1341, décide que, malgré l'opposition du prévôt, la *connaissance, correction, punition des homicides fais es termes de la commune, en fait de*

pour loup et renards tués à Chérêt, et en 1703, 2 livres 10 sous pour renards détruits dans cette localité.

(*Arch. communales.*)

(1) Voyez no^o 1335. Accord entre l'évêque et les consuls de la commune : les hommes de corps de l'évêché ne pourront être pris à Bruyères qu'en flagrant délit. *Arch. imp.*, cab. des ch. roul. du Parl., 1^{er} cart. p. 98. Encore : sect. jud. Parl. de Paris. Accords. Cart. 2. Lettres du prévôt de Paris.

(2) En vertu d'un jugement rendu le 5 novembre 1709, par les maire et jurés, contre un habitant qui avait soustrait le linge de l'autel *St-Troncin*, l'affaire est renvoyée devant les officiers du bailliage, attendu le sacrilège.

(*Arch. communales.*)

chaudemerlée, appartiennent aux mayeur et jurés, en vertu de leurs *chartes, privilèges et arrêts* (1).

Nul ne pouvait être arrêté sur le territoire de la commune par les officiers de justice des seigneurs du voisinage. Il y avait cependant exception pour les hommes de corps de l'évêché, arrêtés à Bruyères dans une émeute. Ils devaient être livrés aux officiers de l'évêque, en vertu de lettres-patentes du roi, de mars 1282 (2). Par suite de transactions, les habitants de la commune furent francs et exempts de tous arrêts entre les rivières de la Serre et de l'Aisne (3).

Le mayeur, assisté des jurés, pouvait prononcer la confiscation des biens au profit de la commune, ou leur destruction complète, la peine de la privation des droits coutumiers, la peine du talion, ou le rachat de celle-ci à prix d'argent, le bannissement, ou la condamnation à mort pour cause d'homicide. Ainsi, d'après un arrêt du parlement (13 février 1332), un Jacob Luce avait été banni du territoire et un nommé Cloutet enterré vif, tous deux pour crime de meurtre. Le parlement,

(1) Voy. encore une sentence du 21 août 1366, contre un habitant de *Vorges* qui déclinait la justice de Bruyères et s'était pourvu directement au bailliage de Laon.
(*Arch. communales.*)

(2) Voy. contre le chapitre : lettre de l'arrêt de Corbelet de Bruyères, arrêté à Laon par le sergent du Cloître en 1372. Il sera remis aux officiers de justice de la commune.
(*Arch. communales.*)

(Tout étranger pouvait acquérir la qualité de communier, par un an et un jour de domicile, pourvu que son seigneur n'ait fait aucune réclamation. Il était dès-lors affranchi du droit de fors-mariage et de morte-main et ne reconnaissait d'autre justice que celle de la commune.

1398. Procès à l'occasion du décès de Griset de Bruyères, né hors du royaume.
(*Arch. communales.*)

(3) Charte du 26 novembre 1371, confirmant cette franchise. Guillaume de Monchâlons, agissant aux nom et place de noble homme Morel, seigneur de Parfondru, décédé sans héritiers, reconnaît illégale l'arrestation par ses gens de Gilles li Pages de Bruyères.

Sentence du 20 février 1411, du bailli de Vermandois, contre Thomas de Souppy, qui avait porté atteinte à cette franchise en arrêtant Simonette, *feme Goudemant, portant peaulx de sourris, lièvres et aultres bestes*, et en exigeant d'elle une somme d'argent pour un prétendu droit de *winage ou aultre servitude, pour ce quelle passoit et repassoit par les détroits et terres de Souppy, en retournant en la ville de Bruyères.* (*Arch. communales.*)

consulté sur la question de savoir si les maire et jurés n'avaient pas abusé de leurs privilèges, répond négativement et déclare qu'ils n'ont pas encouru de peine (1). En 1359, Nicaise de Marbois (de Bruyères), avait *tué et occis en la dite commune Jacquemart de l'Isle*. Le mayeur, *haut justicier*, le fait *mettre en prison*, pour le juger et lui appliquer la *punition*, qu'à l'exemple des *maire, jurés et habitans de la commune de Laon*, ou *temps que commune y avoit*, les magistrats de Bruyères *usoient de ainsi enfouir un home tout vif, qui avoit fait homicide*. Mais le bailli de Vermandois fait *défendre que le dit Nicaise ne soit justicier* par les officiers de Bruyères et le fait *prendre en leur prison et admener à Laon*. Les mayeur et jurés supplient alors le régent du royaume de les maintenir en possession de leur charte et privilèges « esquels, entre autres choses, est contenu et de ce » en saisine sont, que se aucun bat ou navre et se aucun est » trouvé coupable, il doie rendre chief pour chief, membre » pour membre, à l'arbitraige des *maire et jurés*, selon la » qualité du meffait. » Le régent défend au bailli de troubler à *l'avenir et empêcher eulx en leur saisine, à tort, sans cause indûment* (2).

Nous passerons sous silence d'autres arrêts du même genre, prononcés dans le cours du moyen-âge, pour arriver à une sentence du 7 décembre 1676, contre Marguerite Meurice, coupable d'infanticide, et contre ses père et mère. En voici un extrait : « Nous maire, etc., ordonnons que Marguerite Meurice soit condamnée, nue tête et à genoux et la corde au cou, » faire amende honorable au-devant de la grande porte de » l'église de Bruyères, où elle sera conduite par l'exécuteur » de la haute-justice; où étant et ayant une torche ardente en » la main, du poids d'une livre, elle demandera pardon à Dieu, » à la commune de Bruyères et à sa justice du fait énorme et

(1) Voy. la charte de 1130. Voy. Lettres, du 13 janvier 1332, de Philippe de Valois, maintenant les maire et jurés dans leurs droits de justice.

(Arch. communales.)

Voy. Lettres du roi, de novembre 1221.

(Arch. communales.)

(2) Arch. communales.

» exécrable par elle commis, pour ensuite être menée et conduite aux lieu et place publique du dit Bruyères en une potence, qui y sera plantée, pour y être pendue et étranglée » par le même exécuter, tant que mort s'en suive; et à l'égard » des dits Meurice, ses père et mère, qu'ils seront bannis à » perpétuité des terres de la dite commune, avec injonction » de garder leur ban, sous peine de la hart, et qu'en outre ils » seront condamnés solidairement en l'amende de 1,000 livres » envers la commune du dit Bruyères et leurs biens confisqués » au profit de qui appartiendra, sur iceux préalablement sera » prise la dite amende (1). »

Enfin nous mentionnerons encore une sentence du 24 septembre 1781, contre Claude l'Herminier, notaire royal, condamné à faire amende honorable, à sortir du royaume, à voir ses biens confisqués et à payer 4,400 livres d'amendes pour malversations, abus et contraventions au préjudice de la ville et des particuliers (1).

La commune conserva donc jusqu'à la révolution ses droits de haute justice. Elle avait, comme marque de sa puissance seigneuriale, un pilori et un carcan, solidement scellés à la façade de l'hôtel de ville. On voyait en outre, à l'angle formé par la rencontre du chemin de Parfondru et de la voie qui mène au Mont du Champ de Pie, une borne appelée la pierre *bannissoire*. C'était là que les bannis étaient conduits pour entendre la sentence. Les fourches patibulaires se dressaient encore menaçantes vers 1565, sur la limite des terroirs de Bruyères et d'Athies, du côté de Laverigny.

L'autorité de la commune, en la personne des maire et jurés, relevait directement du roi. C'était toujours le maire de Bruyères qui donnait l'investiture des biens vendus dans toute l'étendue de la commune; aucune vente de meubles, provenant de succession, n'avait lieu sans son ordonnance (2). C'était comme une sorte de république au milieu du royaume.

(1) *Arch. communales.*

(2) Extrait d'un acte de vente du 12 novembre 1545 :

• Comparut en sa personne Antoine Bourgeois, demourant à Bruyères, âgé

Le maire devait, outre les soins de la justice, veiller à l'entretien des murs, des rues, des fontaines, des monuments, à la conservation des biens communaux et des établissements de bienfaisance (1). Il avait le droit, avec l'assistance des jurés, d'élever des fortifications, d'établir des taxes, de lever des impôts, de vendre, de transiger au profit de la commune. Nous avons réuni à ce sujet une quarantaine de titres d'acquisitions et de transactions des XII^e, XIII^e et XIV^e siècles, qui sont le plus bel éloge de l'administration municipale de Bruyères au moyen-âge. Ils sont la preuve de l'esprit de suite qui l'anima de siècle en siècle et des progrès incessants qu'elle fit vers son complet affranchissement.

• de 21 ans ou environ, usant de ses droits, et recognut que pour son prouffict faire pour soy aller à l'escolle à Paris, si come il disoit, il avoit, par ces présentes, bien justement et légalement vendu, cédé, transporté, quicté, délaissé, renoncé dès maintenant à toujours à honeste homme Jehan de May, tanneur à Laon, une pièce de vigne..... contenant 2 hommées ou environ.... moyennant la somme de 46 livres tournois payées par le dit acheteur au dit vendeur en or et argent, compté et nombré en la présence de moy notaire et des témoins soubscripts..... Du quel héritage le dit vendeur s'est aujourd'huy dévestu, démis et désaisi par fust et baston, par devant et ès mains de Jehan de l'Escluse, maire de la ville et commune de Bruyères, Simon Lamy, procureur d'office, et Lambert Vieillard, avant juré en la dite justice; et du consentement du dit vendeur et par la tradition d'un petit baston, icellui vendeur en fut vestu, saisi et mis en saisine; et pour ce faire, reçurent les dits officiers leurs droits en tels cas accoustumés, etc. »
(Arch. communales.)

Un acte de donation d'une vigne, fait en 1163 au profit de l'église de Bruyères, renferme ces détails intéressants : *Ego Radulfus de..... obtuli eam solemniter super altare, ramo et cespite, coram majore et juratis, etc.* Ainsi dans les donations faites aux établissements religieux, l'on déposait avec pompe sur l'autel le rameau, le baton, la terre, le gazon ou tout autre chose par laquelle s'opérait la tradition.

(Notes de l'abbé de L., ancien curé de Presles.)

(1) Ce ne fut que le 6 juillet 1674 et après de longues résistances, que la commune abandonna l'administration de la maladrerie. (Arch. des hosp. de Laon.) En 1695, elle se vit encore enlever son Hôtel-Dieu qui fut réuni à celui de Laon; mais elle garda les biens de l'aumônerie, moins quelques-uns, qu'elle fut obligée d'aliéner pour subvenir à des dépenses pressantes.

En effet, la commune, à peine instituée, déploya la plus grande énergie, s'imposa les plus lourds sacrifices pour éteindre ses redevances et affranchir le sol des droits seigneuriaux que possédaient nobles, bourgeois ou communautés religieuses. Car les habitants de la commune, malgré leur charte, étaient loin d'être seuls seigneurs et maîtres chez eux. Clarembaud, seigneur en partie de Bruyères, Chérêt, Vorges et Valbon, n'avait pu affranchir que les vassaux soumis à son autorité, et encore avait-il conservé le titre de seigneur de Bruyères, titre qui devint le nom patronymique d'une branche de ses descendants. Les autres seigneurs, qui occupaient le pays, ne s'étaient pas dessaisis de leurs droits. Il fallut entrer en arrangement avec chacun d'eux. Nous citerons sommairement les principaux :

En première ligne, les chevaliers de Montchâlons, seigneurs dominants de la contrée. (Actes de 1232, 1268, 1273, etc.)(1);

Les sires de Parfondru (1339, 1371);

Les seigneurs d'Aulnoy (1170, 1489);

Les chevaliers de Bruyères (de 1130 à 1361);

Les chevaliers de Chérêt, appelés *moines rouges* par la tradition;

Les seigneurs { Hugues de Novion,
Robert de Bourguignon,
Jean de Dunes, dont les fiefs étaient entre Bruyères et Monchâlons, Athies et Parfondru, Laverigny et le terroir des Templiers d'Ardon. L'acte de cession au profit de la commune est daté de 1237 (1).

En 1221, une dame *Gilette de Vervins* cède à la commune un domaine, près de la léproserie, avec haute, basse et moyenne justice (1).

En 1238, Milon de Besu, de Soissons, chevalier, vend le tiers des droits de vinage, de terrage et de justice qu'il tenait en fief du vicomte de Laon, au lieudit *les Potez* à Vorges. Les deux autres tiers appartenaient aux chevaliers du Temple (1).

(1) *Arch. communales de Bruyères.*

En 1239, Marie, veuve de Gobert Doudolez, bourgeois de Laon, cède, moyennant cent quinze livres parisis, à la communauté de Bruyères, la moitié du roage et de la vicomté de Bruyères, acquise pendant son mariage de Gobert de Malval, citoyen de Laon. Ce fief dépendait de Messire Nicolas, chevalier de Loizy, qui donne son consentement (1). Beaudouin de Loizy, vend l'autre moitié à la commune en 1245. Roger de Rozoy possédait de grands biens à Bruyères, Vorges, Chérét, Chéréguel, Montbérault et Martigny, consistant entre autres choses en dîmes, droits de cens et de justice, hommes de corps et vinager. Il les cède, en 1247, à l'évêque de Laon qui retient le tiers du prix de vente comme seigneur domaniau (2).

Clarembaud de Chivres, beau-frère de Pierre, chevalier de Bruyères, s'intitulait, en 1269, seigneur du *Mont de Parmaille* et de toute la côte plantée de vignes (1). En 1288, un Gobert avait le titre de seigneur de Vorges et de Chéréguel (1). En 1289, Jehan de Seris, écuyer, vend au roi les droits de justice et seigneurie qu'il possédait du chef de Béatrix, sa femme, sur Bruyères et Athies (3). Une partie de ce domaine, appelée la *Folie en Breuil*, fut cédée par Philippe-le-Bel à l'abbaye de Saint-Martin de Laon, puis vendue, en 1291, à la commune moyennant 1,000 livres tournois payées comptant. La commune avait acheté l'autre partie au roi, au prix de 5,000 livres tournois, vers 1290.

Il y avait encore une foule de petits fiefs tenus par Jehan de Loisy, seigneur de Monampteuil, 1147; Beaudouin de Gonesse, 1140 (4); Jehan de Saint-Anstrude et messire Nicole de Vignoir, vers 1308; Tassin de Biamin, dont le nom figure en 1386 dans un dénombrement de la châtellenie de Monchâlons; Guillaume, dit le *Concierge de Chérét*, possédait en 1311, à Vorges, la

(1) Arch. communales.

(2) Arch. de la Préfecture de l'Aisne.

(3) Arch. imp., sect. hist. J. 229, n° 21. — Arch. commun. de Bruyères.

(4) Ces deux seigneurs se trouvaient aux obsèques de Gérard, vidame de Laon, parmi les personnages qui escortaient l'évêque Barthélemy et les deux archidiacres, 1140.

Mairie le Roy (1); messire Eustève, chevalier, seigneur de Renansart, 1429, etc., etc.

Puis venaient les religieux de Sainte-Geneviève, de Saint-Nicolas, la commanderie de Puisieux, le chapitre de Notre-Dame de Laon, les abbayes de Saint-Martin et de Saint-Vincent.

Comme on le voit, la contrée, malgré son peu d'étendue, était divisée entre un certain nombre de petits seigneurs; de sorte qu'une seule maison pouvait être tenue de plusieurs seigneuries à la fois.

L'administration communale parvint non-seulement à réunir toutes les seigneuries foncières et les justices de son territoire, mais même à les soustraire à toute suzeraineté. Elle les possédait comme des francs-alleux féodaux; ce qui suppose une concession formelle du roi. Nous en trouvons la trace dans une reconnaissance de Philippe-le-Bel, de 2,000 livres payées pour droits de justice. Elle eut l'habileté, à mesure que l'opération s'effectuait, de ne pas déclarer franchises de droits féodaux les propriétés dont elle acquérait la seigneurie; si elle eût agi autrement, les forains auraient partagé une franchise qu'ils n'avaient pas acquise, et la commune n'entendait travailler que pour elle-même. Elle était si jalouse de ses privilèges qu'elle ne voulait permettre à aucun étranger d'acquérir des biens sur son territoire. Les habitants de Laon ne parvinrent à s'affranchir complètement de cette prohibition exorbitante qu'en 1262 (2). La perception des droits féodaux au profit de la commune aidait celle-ci à subvenir à ses charges. C'était donc tout à la fois un acte de justice et de bonne administration, que d'effacer l'inégalité qui existait entre les biens d'une même commune et d'affranchir de la domination étrangère

(1) Ce fief vendu aux Pères Minimes de Laon, puis aux religieux de Saint-Nicolas, fut ensuite cédé à la commune moyennant 26 livres de cens, avec droit de faire à Vorges mayeur et échevins, droits de plaids et amende.

(Arch. communales.)

(2) Tom. 1^{er} des *Olim*, pag. 546.

ceux qui y restaient encore soumis. Ce but atteint, les communi-
niers de Bruyères purent se dire avec un légitime orgueil :

« Il n'y a chez nous de seigneur que nous-mêmes (1). »

Cette seigneurie qu'elle ne partageait avec qui que ce fût, lui avait procuré un autre avantage non moins précieux. La juridiction que la charte de 1130 leur accordait, n'était pas plus étendue que celle de Laon, et cependant les communi-
ers de Bruyères étaient parvenus à avoir toute puissance sur leur territoire. Il arrivait que leurs causes fussent portées au bail-
liage royal; mais c'était en vertu du droit de présentation que ce siège exerçait sur toutes les juridictions du ressort. En effet, la plénitude de la justice émanant de l'autorité royale, au roi revenait le droit formidable de juger les justices. Les justicia-
bles de Bruyères essayèrent de se soustraire complètement à cette juridiction souveraine; mais deux arrêts de 1269 et 1271 les obligèrent de subir les appels de la cour de Laon (2). Ne se tenant pas pour battus, ils résistent énergiquement et nous les retrouvons quelques années plus tard obtenant de Philippe-le-Bel le droit de ne pas être tenus de se rendre aux appels de Laon, à moins de cas extraordinaires (3).

On pense bien que si les magistrats de la commune se mon-
traient si soigneux d'étendre leur juridiction contentieuse (4), ils furent aussi très-attentifs à ne pas la laisser entamer. De là leur empressement à la soustraire à l'abus des *appeaux frivoles*

(1) La nomenclature des seigneurs de Bruyères du XII^e au XVIII^e siècle est assez longue; mais à leur égard s'appliquait rigoureusement la maxime *fief et justice n'ont rien de commun*. Les seigneurs, dont la liste est renvoyée à la fin de cette notice, ne possédaient généralement que de simples fiefs ou *fiefs-en-l'air*, c'est-à-dire ne consistant qu'en mouvances et en censives.

(Voyez page 67).

(2) Tom. 1^{er} des *Olim*, pag. 769 et 875.

(3) Deux minutes d'un acte non daté de Philippe-le-Bel. — *Arch. imp. A*, 1^{re} sect. hist. *Trésor des Ch.*, J. 233, nos 40 et 41.

(4) La commune paie, en 1295, 2,000 livres tournois, pour ses droits de justice. (*Mémoire contre la duchesse de Narbonne*, 1789.)

et volages (1). Ils en obtinrent l'exemption par lettres du mois d'août 1340, moyennant une rente annuelle de 2 sols parisis par feu, que les habitants payaient au roi (2).

II.

L'élection des magistrats de la commune avait lieu chaque année le lendemain de la Pentecôte, malgré l'ordonnance de 1256. Saint Louis, voulant régulariser le service municipal et introduire un système d'unité par tout le royaume, avait réglé la matière en cinq articles : 1^o l'élection des maires aura lieu le lendemain de la fête de saint Simon, saint Jude (vers le 17 novembre) ; 2^o ils rendront compte à Paris de la situation financière de la commune pendant les octaves de la saint Martin ; 3^o les communes ne pourront, sans l'autorisation royale, prêter ni faire de présent, *hors vin en potz ou bariz* ; 4^o les maires, voyageant pour les affaires publiques, observeront la plus grande économie et ne seront assistés que d'un procureur et d'un greffier. Enfin les deniers publics seront renfermés dans la *huche commune* et celui qui est chargé de la dépense n'aura jamais plus de 20 livres à sa disposition.

Les communes étaient trop jalouses de leurs droits pour exécuter avec empressement cette ordonnance. Aussi continuèrent-elles de faire leurs élections d'après les anciennes traditions. L'article 2 rencontra moins de résistance : Noyon et Chauny se décident à rendre leurs comptes en 1259 ; Vailly, Crépy-en-Laonnois, Compiègne attendent jusqu'en 1260 ; l'hésitation de Saint-Quentin, de Senlis, de Laon, de Braye, de Cerny-en-Laonnois, de Bruyères, ne cède qu'en 1261 ou 1262.

(1) Nom qu'on donnait aux appels.

(2) Notes manuscrites de de Vismes. — Voyez encore une charte de décembre 1295, en vertu de laquelle les habitants de Bruyères sont exemptés des appeaux volages. (Bibl. de la ville de Laon.)

Autre charte de février 1295 sur la même matière.

Petit cartul. de l'évêché. — Arch. de la Préfecture de l'Aisne.

Sur le registre *nostr* de la chambre des comptes se trouve l'état de Bruyères-en-Laonnois, fourni par le mayeur Delluin en termes laconiques et de mauvaise grâce (1).

Les officiers de la commune pouvaient être continués dans leurs fonctions plusieurs années de suite et choisis parmi les communiers, de quelque condition qu'ils fussent. Ce dernier privilège fut contesté en 1337; mais le bailli de Vermandois, par son ordonnance du 24 mai 1338, considérant que la commune « ne se pooit maintenir et bonement être gouvernée, à » cause de l'insuffisance de ses ressources, maintint les habitants dans leur droit d'élire maieur, jurés et gouverneurs de telles gens et de sy faictes personnes, come dessus est dit, c'est assavoir de clerks, de frères, de cousins-germains, de secourges et de gens de condicion....; excepté que deux frères ne soient mis, ly ung maire et ly autre juré ensemble, mais bien faient de l'un maieur ou juré et l'autre mettent s'il leur plait en aucun des autres offices (2). »

Les électeurs formaient plusieurs collèges : ceux du chef-lieu se réunissaient dans quatre quartiers : celui de la porte de Reims, celui de la porte d'Hommée, celui des Marais, celui des Tilleuls.

Les électeurs de Chérêt, de Vorges et de Valbon s'assemblaient dans leur village pour élire leurs jurés, dont le nombre était ordinairement de deux ou de trois pour Chérêt et de quatre ou cinq pour Vorges.

Le jour des élections, le mayeur, assisté de plusieurs officiers municipaux, se rendait à l'assemblée générale des habitants de la commune. Le procureur fiscal faisait publiquement la remontrance que de temps immémorial les habitants étaient en droit de se rassembler au son de la cloche et avaient coutume de procéder le lendemain de la Pentecôte à la nomination du

(1) *Arch. imp. Mémoires de la ch. des comptes*, t. 1, pag. 748. Cote P. 3288.

(2) *Voy. Confirmation de l'élection des maire, jurés et gouverneurs de Bruyères, le lendemain de la Pentecôte, 24 mai 1338. (Arch. communales.)*

Voy. encore sur la mairie de Bruyères, tom. 1^{er} des Olim, pag. 875.

mayeur, des jurés et des autres officiers de la commune. Puis le maire, escorté du greffier, du procureur et des sergents, se transportait dans les diverses sections, où les délégués des corporations et les *communs*, ou habitants de la commune, se réunissaient sur la convocation des capitaines de quartier, appelés autrefois *mayeur d'enseignes*. Il leur faisait prêter serment de procéder fidèlement au choix et à la nomination de six jurés par quartier.

Nous copions mot à mot dans un registre d'élections municipales de 1502 à 1620, les anciennes formules en usage (1) :

« Vous qui est commun levès la main ;

» Vous et ung chacun de vous jurès Dieu nostre père créateur, sur la part que prétendès en paradis, que bien et justement à vostre povoir vous exerceres les droicts, franchises et liberté de la dicte ville et commune, le droict de l'église, de la malasdrie, de l'hostel-Dieu, de l'hosmone. Toutteffois que voirès gens ou bestes faisant domaiges, vous en ferès votre rapport et visiterès le domaige pour le rendre à partye et sy aiderès aujourd'hui à eslire les maire et officiers à vostre conscience et aussy garderès et tiendrés le secret de la cour, sans le dire à aultruy ; et tout ce quy est licite et y doine de faire à ung chacun de vous, au dit office de commun, vous le ferès et aussy le jurès. »

Les élections se faisaient avec une grande célérité. Les jurés, élus à Bruyères et dans les villages de Chérêt, Vorges et Valbon, se présentaient, aussitôt après leur élection, à la maison-commune du chef-lieu et prenaient place sur les bancs qui leur étaient assignés dans la chambre du conseil.

Le maire recevait d'eux le serment en ces termes :

« Messieurs les jurès levès la main,

» Vous et ung chacun de vous jurès Dieu nostre père créateur, crèsme et baptesme, qu'avès rapporté des saints fonds, que vous garderès et exercerès l'office de jurés le plus

(1) *Arch. communales.*

» justement que povrès; vous garderès aussy les droicts, franchises et libertés de la dicte ville et commune, les droicts de l'église, la malasdrrie, l'hostel-Dieu, l'homosne; toutteffois » que vous oirès la cloche sonner hors heure, vous y assisterez pour donner conseil, confort et ayde à justice; et garderès les droicts des femmes vefves, des orphelins; et en » plus garderès et tiendrés le secret de la cour, sans le dire à » aultruy. Et là où vous voirès gens ou bestes faisant domaiges, » vous en ferès votre rapport et visiterès le domaige pour le » rendre à partye; et tout ce quy est licite de faire à ung juré, » vous le ferès et aussy vous le jurès. »

Les jurés, ayant prêté serment, procédaient aussitôt, par la voie du scrutin et billets clos, à la nomination du nouveau maire, de son lieutenant, de l'avant-juré de Bruyères, du procureur d'office, du greffier, du receveur, des maîtres de l'église, de l'hôtel-Dieu, de l'aumône, de la maladrerie, des sergents. A cet effet, les jurés de chaque quartier se retiraient à l'écart et délibéraient entre eux, mais sans communiquer avec ceux des autres quartiers. Les jurés, venus de Chérêt, de Vorges et de Valbon, agissaient de même, sans se confondre.

Séance tenante on nommait les jurés des *plaidis*, c'est-à-dire ceux qui étaient chargés de défendre les causes appelées devant le tribunal de la commune; puis les jurés du *buffet*....(?) On choisissait encore une commission de notables, pour la garde des clefs du présidial; on nommait les sonneurs de cloche, les crieurs de vin, et on relevait sur le registre le nom des maîtres des corporations.

Le résultat du scrutin était annoncé en ces termes par le procureur d'office à la foule qui avait envahi la salle du conseil :

« Messieurs,

» Vous savez que, de sy longtemps qu'il n'est mémoire du » contraire, les feus roys, que Dieu absolve, et celui quy est » à présent, à quy Dieu donne bonne vye et longue, nous ont » fondé en corps et en commune. C'est assavoir Bruyères,

» Vorges, Chérêt et Saint-Pierre-en-Valbon, et que par chacun
» an, en tel jour, qui est aujourd'huy, avons constume des-
» lire ung maire et les officiers au dict Bruyères pour le gou-
» vernement d'icelle, dont ceste année avons eslu pour maire...
» pour lieutenant.... pour avant-juré.... pour jurés, etc. Des
» quels nous prétendons croire qu'ils seront et feront tout pour
» conserver les droicts et franchises et libertés de la dicte
» commune et ville de Bruyères. »

Le maire, nouvellement proclamé, prêtait ensuite serment, selon la formule lue par le procureur d'office :

« Monsieur le maire levès la main ,

« Vous jurès Dieu, nostre père créateur, crèsme et bap-
» tesme, qu'avès rapporté des saints fonds, seur le péril et
» dapnation de vostre âme, que bien et justement vous garde-
» rès les droicts, franchises et libertés des femmes vefves et
» orphélins. Et aussy ne ferès nul jugement, sans appeler les
» jurès vos compaignons. Et sy ferès droit aussy bien aux ri-
» ches comme aux pauvres gens et aux pauvres gens comme
» aux riches. Et surtout, ce quy est licite à un bon juge de faire,
» vous le ferès et aussy vous le jurès.

La séance était terminée par l'allocution du maire :

« Messieurs ,

» Je vous remercy de l'honneur qu'il vous a pleu de m'avoir
» eslu maire pour ceste année et aussy d'avoir eslu mon lieu-
» tenant, auquel je pryé que vous luy portyes autant d'honneur
» en mon absence que en ma présence.

» Je pryé aussy tous gens de mestier de vendre à bon poid
» et bonne mesure et que chacun se garde de mesprendre. »

Ce système d'élection à deux degrés, si fréquent au moyen-âge, était en rapport avec la nature essentiellement démocratique des communes. Il donnait à tous, marchands, bourgeois, artisans, hommes de loi, le moyen d'exercer leurs droits de cité avec connaissance de cause. Ainsi ceux que leur ignorance écartait des affaires publiques nommaient pour jurés des hommes probes et éclairés. Ces derniers choisissaient parmi

eux ceux qui paraissaient les plus capables d'être maire, lieutenant, procureur, receveur, etc. Ainsi se formait le corps municipal. Les jurés composaient le conseil, et les derniers officiers élus le bureau. Dans les circonstances graves, la majeure partie des habitants notables s'adjoignait au corps municipal qui se formait alors en conseil général de la commune. Ces élections étaient entourées de toutes les garanties désirables. Il n'y avait pas alors d'ambition, d'esprit de parti; on avait, avant tout, besoin d'une administration libre, forte et laborieuse, s'occupant du bien public avec sollicitude, tout en veillant aux intérêts des particuliers. A chacun était tracée la ligne de ses devoirs. Electeurs et élus, tous convaincus, comme on l'était jadis, que Dieu punissait le parjure, juraient de remplir fidèlement leurs obligations, en prenant à témoin ce qu'il y a de plus sacré et en engageant leur part en paradis. Qu'il y a loin de ce respect de la foi jurée, de cet acte solennel, au serment banal du **xix^e siècle !**

La charge de mayer n'était pas gratuite dans l'origine. Nous trouvons dans le registre qui nous a fourni ces détails la mention des sommes d'argent en marge et en regard des noms des officiers municipaux. C'est généralement :

- 8 liv. pour le maire;**
- 4 pour le lieutenant;**
- 6 pour le procureur d'office;**
- 6 pour le greffier;**
- 4 pour chacun des sergents de Bruyères;**
- 6 pour les sergents de Vorges;**
- 4 pour le sergent de Chérêt;**
- 6 pour le maître de l'aumône;**
- 4 pour le maître de l'hôtel-Dieu;**
- 4 pour le maître de la maladrerie.**

Ce seraient là des honoraires bien modestes; mais relativement à la pauvreté des habitants et au bas prix des choses nécessaires à la vie, pendant le cours des **xii^e, xiii^e et xiv^e siècles, ils représentaient encore une certaine valeur (1). On**

(1) La monnaie d'autrefois représentait une valeur beaucoup plus grande

pourrait penser que ces différentes sommes n'ont été portées sur notre registre (1502 à 1620), qu'en souvenir des indemnités accordées dès le principe aux officiers de la commune. Ils percevaient encore, toutes les fois que leur concours était nécessaire à la confection des actes translatifs de propriété, une sorte de droit de lods et vente, sans préjudice de celui qui revenait à la commune (1).

Un édit royal, du mois d'août 1692, rendit vénale la charge de maire, dont la nomination fut attribuée au roi. Il ne paraît pas qu'il ait reçu son exécution à Bruyères. Mais par suite d'un nouvel édit de 1714, il fut enjoint à toutes les villes du royaume de rembourser à l'État l'office de maire, créé en 1692, et de payer au titulaire les gages de cet office sur le produit des biens communaux. La commune ne put acquitter l'impôt; les guerres et les procès l'avaient ruinée. Alors un avocat de Laon, François Delarbre, obtint du roi, moyennant remboursement, la cession de l'office. Grand fut le mécontentement des habitants, quand il prit le titre de maire royal et perpétuel. Cependant on voit, en 1718, Louis Harent le remplacer. Précédemment, un édit, de 1707, portait que les communes auraient plusieurs maires qui prendraient le titre de maires *alternatifs et triennals*. Aussi trouve-t-on plusieurs maires en fonctions dans la même commune et dans la même année.

que celle d'aujourd'hui; les denrées étaient à bas prix et par suite les salaires peu élevés. Ainsi une livre valait de 36 à 26 francs de notre monnaie pendant le cours du XIII^e siècle; au XIII^e siècle, de 25 à 19 fr.; au XIV^e, elle était tombée à 5 fr.; au commencement du XV^e, elle ne valait plus que 4 fr. environ.

A la fin du XIV^e siècle, un taureau coûtait 50 sols; un veau, 3 s.; 30 agneaux, 10 s.; 300 fagots, 13 s.; 300 harengs, 5 s.; un septier de pois, 2 s. 6 den.; une livre de chandelles, 10 d.; une paire de souliers, 8 s. En 1459, les vendeurs gagnaient, à Bruyères, 8 deniers par jour; les manouvriers, 1 s.; les plâtriers et les couvreurs, 3 sols; un charretier touchait 6 sols par jour pour lui, sa voiture et quatre bêtes. En 1560, un porc gras se vendait 5 sols.

Voy. *Antiq. de Caen*, par Ch. de Bourgueville, p. 82.

(1) Voy. acte de vente de 1545, page 50, note 2.

L'acheteur d'héritage roturier devait au seigneur foncier un droit de lods et ventes, qui est le douzième denier du prix principal. (*Cout. de Vermandois*.)

Les privilèges, dont la commune de Bruyères était si fière, furent de nouveau restreints par deux édits d'août 1764 et de mai 1765, qui réservaient au roi le choix des maires, sur la présentation d'une liste de trois candidats choisis au sein du conseil municipal par les électeurs. Enfin un édit, de juillet 1784, rétablit les communes dans le droit d'élire leurs maires. Quelques années plus tard, la révolution, en abolissant les abus de l'ancien régime et les juridictions municipales, supprimait pour toujours les institutions qui, pendant cinq siècles, avaient fait la gloire de la commune de Bruyères.

LISTE DES MAIRES DE BRUYÈRES.

- 1130 à 1137. Clarembaud de Foro, seigneur de Clacy, Bruyères, Barenton-Cel, maréchal du Laonnois.
1163. Robert de Bruyères, chevalier.
1194 et 95. Clarembaud II de Bruyères, chevalier. Il a pour lieutenant Jean de Noveschères.
1236. Clarembaud III de Bruyères, chevalier.
124.. Jean de Bruyères.
1261. Delluin.
1269. Clarembaud de Chivres, dit *le Camus*, seigneur du Mont de Parmaille, chevalier.
1275. Sire Pierre de Bruyères, dit *le Cornu*, beau-frère du précédent.
1281. Gérard, dit *Froment* (arbitre dans un différent entre le chapitre de Laon et le Temple).
1289. Gobert de Bruyères, écuyer, fils de Pierre.
1297. Adam de Compri, écuyer, beau-frère du précédent.
1305. Messire Beaudouin de Bruyères, dit *Briois*, écuyer, fils de Gobert.
1350. Beaudouin II de Bruyères, chevalier, fils du précédent.
1353. Jehan de la Hache, consul.

- 1358. Gilles Demont.
- 1363. Watier Bonet.
- 1365. Simon Pillart.
- 1369. Jehan de Labbye.
- 1373. *Id.*
- 1380. Jehan de Saint-Avart.
- 139.. Wibert le Loistre (bienfaiteur de l'église).
- 1405. Le Broustier.
- 1406. Thiébaut Vatigny.
- 1409. Thiébaut Vatigny.
- 1414. J. le Charlier (1).
- 1461. Thiébaut Lequeulx.
- 1505. L. Torlet, notaire royal.
- 1506. Le Voirier.
- 1518. N. Prudhomme.
- 1520. Robert Clément.
- 1521. Jacques Gilbert.
- 1522. Antoine de May, tanneur.
- 1527. Robert Clément.
- 1530. Duchesne, notaire.
- 1542. Jacques Gilbert.
- 1543. Antoine de May.
- 1544. N^{as} Watelier.
- 1545. Jehan de l'Escluse.
- 1547. Antoine de May.
- 1548 à 1550. Gaspard Gilbert.
- 1551. Gilles Maruy.
- 1552. N^{as} Watelier.
- 1553 à 1557. Simon Lamy.
- 1558. François Malbeste, notaire.
- 1559. Thomas Poisson.
- 1560. Antoine le Moine.

(1) Toutes les compagnies d'archers et d'albalétriers de la province se réunissent cette année à Bruyères pour tirer le *geai*. Il en vint même d'Abbeville. (*Hist. d'Abbeville*, t. 1, pag. 309. Ch. Louandre.)

1561. F. Malbeste.
1562, 1563. Simon Lamy.
1564. Jacques de Bièvres.
1565, 1566. Thomas Poisson.
1567. Jacques de Bièvres.
1568. Antoine de May.
1569. Jacques de Bièvres.
1570 à 1573. Robert Bourgeois.
1574. Thomas Poisson.
1575. Claude Prudhomme.
1576. Gille Brisset.
1577, 1578. Robert Bourgeois.
1579. Gille Brisset.
1580. Robert Bourgeois.
1581, 1582. Thomas Watelier.
1583 à 1589. Charles Danye, notaire.
1590 à 1592. Malbeste.
1598. Antoine Antoine.
1600 à 1607. Charles Danye.
1608. A. Antoine.
1640 à 1645. Claude Maruy.
1652. Jacques Delancy.
1656. Rouen Sébastien.
1659. Charles Danye.
1660 à 1662. Jehan le Riche.
1664 à 1668. N^{as} Maynon.
1668. Antoine Antoine.
1669. Antoine de May.
1671. N^{as} Maynon.
1672, 1673. Jean Vieillard.
1674, 1675. Claude l'Herminier, notaire.
1676, 1677. Jacques Buvry.
1680. Michel Clément, maire juge.
1681. Jean Vieillard, *id.*
1682. Blaise Richard, *id.*
1683. Blaise Pascal, *id.*

1684. Claude Antoine, maire juge.
1685 à 1687. Louis Harent, *id.*
1688. Charles Maynon, *id.*
1689 à 1693. F.-Charles Soyez, *id.*
1694. Jean Vieillard, *id.*
1696. F.-Ch. Soyez, *id.*
1697. F.-Ch. Soyez, *id.*
1698, 1699. Charles Maynon, *id.*
1701 à 1706. Louis Harent, *id.*
1709. Sébastien Goyenval, *id.*
1710. L. Harent, *id.*
1711 à 1713. Sébastien Goyenval, maire juge.
1714 à 1717. François de Larbre, maire royal et perpétuel.
1718. Louis Harent, maire juge.
1720. Jacques Hubert, *id.*
1721, 1722. Louis Antoine, *id.*
1723. J. Hubert, *id.*
1724. L. Antoine, *id.*
1725. J. Hubert, *id.*
1727. François de Larbre, *id.*
1729. Jacques Harent, notaire, *id.*
1730. Louis Prudhomme, *id.*
1731 à 1739. Jacques-Michel Harent, maire juge.
1740, 1741. Louis Hochet, maire juge.
1742 à 1748. Jacques Buvry, *id.*
1749, 1750. François Rétraint, *id.*
1751, 1752. Louis Hochet, *id.*
1753. Louis Hubert, notaire, *id.*
1754. N^{as} Maruy, *id.*
1755. Jean Chamberlin, *id.*
1756. F^{ois} Maillefert, *id.*
1757 et 1758. Louis Hubert, *id.*
1759. L. Hochet, *id.*
1760. Louis Hubert, *id.*
1761. Jean Antoine, *id.*
1762. L. Hubert, *id.*

1763. Jean Antoine, maire alternatif.
1764. Pierre Petit, *id.*
1765. François Dorigny, *id.*
1766. Pierre Petit, *id.*
1767. Florimond Maillefert, maire juge.
1768. François Dorigny, *id.*
1769. Florimond Maillefert, 1^{er} échevin.
1770. Louis Harent, notaire, *id.*
1771. Jean Antoine, *id.*
1772 à 1774. Jean Rousselle, maire alternatif.
1775. Emmanuel Buvry, *id.*
1776. Remy Chedeville, *id.*
1777, 1778. Louis Leriche, *id.*
1779. Nicolas Varlet, *id.*
1780. Jean-Marie Compain, *id.*
1781. Louis Hubert, *id.*
1782. Toussaint Chamberlin, *id.*
1783. Jean-Marie Compain, *id.*
1784 et 1785. Charles-Emmanuel de Vassaut, notaire, maire alt.
1786. Nicolas Housset et Ch.-Em. de Vassaut, *id.*
1787. Louis Harent, maire alternatif.
1788. Sigisbert Lecomte, *id.*
1789. Charles Michel, dernier maire-juge.
-

NOTE SUPPLÉMENTAIRE.

Comme complément de cette notice se place naturellement ici la liste des seigneurs de Bruyères.

Le rôle important que les chevaliers de Bruyères ont joué dans la commune, leurs libéralités comme seigneurs, leur bravoure comme chefs de la milice, les services rendus comme mayeurs pendant plus de trois siècles, sont des titres sacrés à la reconnaissance du pays. Aussi avons-nous recherché, avec

une persévérance extrême, les moindres traces de leur passage, afin de rassembler les membres oubliés de cette vieille et noble famille, à la protection de laquelle la commune de Bruyères doit trois siècles de prospérité et d'honneur.

1092. — CLAREMBAUD DU MARCHÉ (*Clarembaldus de Foro*), proche parent du saint évêque Barthélemy de Vir, « que des liens de famille rattachaient au roi d'Espagne Alphonse et à la reine de France, » paraît être la souche des seigneurs de Bruyères. Il était seigneur de Clacy, Barenton-Bugny et Bruyères, et maréchal du Laonnois. Femme, Béatrix. Enfants : Clarembaud de Bruyères; Gobert de Clacy, vidame de Laon, marié à Mahaus de Quierzy; Gérard de Clacy; Sarrasin; Geoffroi; Raoul; Gauthier le Roux, qui abandonna en 1153, en faveur de l'évêque, la cure de Saint-Julien-au-Bourg.

On voit Clarembaud prendre part à l'expédition contre Ebles de Roucy en 1094.

Sous ses ordres, la milice de Bruyères se fait remarquer de Louis-le-Gros au siège de Montaigu, 1104.

On le retrouve encore avec sa vaillante troupe, soutenant le roi, en 1115, contre Thomas de Marle; en 1119, contre la Normandie; en 1130 à la prise de Coucy.

Lié très-intimement avec Gérard de Quierzy, il partage l'aversion que ce loyal seigneur éprouvait pour l'évêque Gaudry. Après de vifs démêlés avec l'évêque, il est mis à la raison en 1107. Ses vassaux prennent une vive part à l'insurrection de Laon. L'un d'eux brise la tête de l'évêque d'un coup de besaigüe. Il figure, en 1113, comme témoin, dans un acte par lequel Barthélemy confirme une donation d'Ingelran de La Fère, au profit de Saint-Vincent de Laon.

Il affranchit, en 1130, ses vassaux de Bruyères, Vorges, Chérét et Valbon, du consentement de Béatrix sa femme, et de l'évêque son suzerain. Il est dit dans la chartre que le douaire de Béatrix resterait assigné sur Bruyères et sur Chérét.

En 1132, il essaye de porter atteinte à la nouvelle franchise; le roi intervient et termine le débat moyennant une somme d'argent.

1140. — CLAREMBAUD II, l'aîné de ses fils, lui succède comme maréchal du Laonnois, avec le titre de chevalier de Bruyères, et Gobert, le second de ses enfants, comme seigneur de Clacy. Clémence, femme de Clarembaud. Enfants : Robert de Bruyères; Helgot, dont le nom figure dans des actes de 1163 et 1170.

Clarembaud abandonne, entre les mains de l'évêque et en faveur de Saint-Vincent, la cure de Festieux en 1141.

Il paraît en 1170, avec son fils Robert, dans l'acte d'abandon des droits de justice au profit de la commune par Hector d'Aulnoy.

Il assiste en 1195, comme mayeur, à l'inauguration solennelle de l'hôpital de Bruyères, escorté de Jean de Noveschères, son lieutenant, des jurés, du doyen de Bruyères (*dei amicus*) et d'Helgot, clerc de celui-ci. L'évêque de Laon, entouré des principaux seigneurs du laonnois et d'un nombreux clergé, présidait l'assemblée.

1196. — ROBERT DE BRUYÈRES. Femme..... Enfants : Clarembaud; Emeline, mariée à Baudouin, chevalier, seigneur de Loizy, Ade, mariée à H... de Cohartille; Ida, mariée à Gobert de Bourguignon.

Le *Dictionnaire historique* fait mention d'un Guilhaume, marquis de Bruyères en 1182 ? (1).

On attribue à Robert la construction du petit fort (2). Il était mayeur en 1163.

1224. — CLAREMBAUD III DE BRUYÈRES, chevalier, seigneur du Mont de Parmaille et de toute la côte plantée de vignes. Marié en premières nocces à Emeline, dont il eut René, chevalier; en secondes nocces à Jeanne de Sévigni, dont il eut : Pierre; Helvide, femme de Clarembaut de Chivres, le jeune, dit *le Camus*, chevalier. Ce dernier portait étendard à la bataille de Bouvines et se couvrit de gloire à la tête des milices de Bruyères. Il remit entre les mains du roi sept prisonniers de marque, dont l'histoire a conservé les noms.

Clarembaud de Chivres vend, en 1269, à la commune, du consentement de sa femme, 38 muids de vinage et 10 sols de cens et rentes, moyennant 400 livres parisis.

Il était alors mayeur.

En 1237, Clarembaud III de Bruyères vend au chapitre de Laon la terre de Barenton-Bugny.

Mayeur en 1236.

Cette même année, il cède à perpétuité à la commune, de concert avec Gobert de Bourguignon, son beau-frère, Hugues de Nouvion et Jean de

(1) On voit figurer à côté des noms d'Anselme, de Raoul de Verges, d'Ives de Chivres, celui d'un Guillaume, prévôt de Bruyères, dans un acte de 1099, par lequel Enguerrand de Coucy confirme une donation par Heluin de Montaignu au profit de Saint-Vincent.

(2) Voy. *Bulletin de la Société académique de Laon*, tom. VI, page 30.

Dunes, le droit aux pâturages et aisances totales sur tout le manse seigneurial qu'il possédait en commun sur le terroir. Il tenait ce fief de Gobert de Bourguignon, qui en avait eu l'hoirie du chef de sa femme.

Un acte de vente de 1245 nous apprend le lieu de sa résidence : « une maison vendue à la commune par Thomas Cocu, bourgeois de Laon » était située *retro muros villæ de Brueriis, contiguam manerio Domini » Clarembaldi militis).* »

Cette même année, Beaudouin de Loisy, son autre beau-frère, vend, moyennant 41 livres parisis, à la commune, du consentement de sa femme, la portion de rouage que Bernard, dit *li Drogues*, de Bruyères, tenait de lui en fief et hommage.

En 1250, Clarembaud III donne en aumône, à l'abbaye du Sauvoir, des biens situés *in vico Thæni apud Bruerias (?)* Cet acte nous apprend que Clarembaud avait une seconde résidence près de Clacy.

1259. PIERRE DE BRUYÈRES, dit *le Cornu*, chevalier. Femme, Marie. Enfants : Gobert; Joye, mariée à Adam de Compri, écuyer; Colard; Emma, abbesse du Sauvoir, 1294, morte vers 1299.

Pierre s'engage, en 1259, après de longues contestations, à ne plus troubler l'abbaye du Sauvoir dans la jouissance des biens donnés par son père.

Mayeur en 1275.

Colard de Bruyères, témoin avec Ligier de Crépy dans un acte de 1297 « par lequel l'évêque de Laon achète la châtellenie de Laon et « la terre de Barenton-Cel », reconnaît en 1284, n'avoir aucun droit en tout le culage des terres situées dans la commune.

L'année suivante une semblable déclaration est fournie par demoiselle Joye.

Cette dame paraît de nouveau dans un acte de janvier 1297 : « Adam » de Compri, escuier, et damoiselle Joye, sa femme, fille jadis monsieur Perron de Bruiers, » cèdent à la commune les droits dont ils avaient hérité de Pierre, dans le culage des terres situées entre les chaussées de Laverigny et de Parfondru.

1289. — GOBERT DE BRUYÈRES, écuyer. Femme, Jeanne. Enfant : Beaudouin, dit *Briois*.

Gobert approuve, en 1289, une vente faite cette année, au profit de la commune, d'une mairie à Bruyères et d'une main-mairie à Chérêt, par Arnoul Marandiaux, écuyer, qui les tenait de lui en fief et hommage.

Il était mayeur en 1289; son beau-frère, Adam de Compri, le remplace dans cette charge vers 1297.

1300. — BEAUDOUIN DE BRUYÈRES, dit *Briois*, écuyer. Femme....

Enfants : Beaudouin ; Jacques , dont il est parlé dans une lettre de 1327 sur le vinage d'Eppes. (V. plus loin.)

Beaudouin et dame Joye , sa tante , reconnaissent , en 1305 , qu'ils ont justice et seigneurie par moitié avec la commune « en la chaussée de » Lavergni , sur le terroir de Bruières , tenant à Lavergni , à la chaussée » vers Parfondrue , jusque aux vignes de la ville. »

Mayor en 1305.

1341. — BEAUDOUIN II DE BRUYÈRES , chevalier. Femme, Thomasse , veuve de Jean de Bonne , écuyer , de Bruyères. Jean de Bonne vivait encore en 1327 ; il figure à cette date comme arbitre avec « mon- » seigneur Jaque de Bruières , Jehan de la Buscaille , escuier , monsi- » gneur Gui Sarrasin , seigneur de lois , dans un débat entre la commune » et Jehan , seigneur d'Eppe , chevalier. »

Beaudouin reconnaît , par une lettre de 1341 , qu'il est tenu de payer « une grant somme d'argent , montant jusqu'à la somme de livres » parisis , » pour les biens qu'il possède sur la commune.

Mayor en 1350.

Dame Thomasse , veuve de messire Beaudouin , chevalier , est taxée , en 1361 , à 16 florins d'or , payables à la Saint-Martin , pour la moitié des biens qui lui reviennent dans la succession. « On ne pourra pour- » suivre la dite dame , ne ses hoirs , pour l'autre moitié..... Nonobstant » ces présentes , li maire , jurés et habitans ont et auront saufs tous » leurs droits , pour cause des dis arrérages et des dis tailles , contre les » hoirs du dit feu messire Baudouin et autres à lui il appartient et peut » appartenir. »

La descendance mâle des seigneurs de Bruyères paraît s'être éteinte en la personne de Beaudouin II.

Faut-il rattacher à cette famille les personnages dont les noms suivent ? Nous les citerons plutôt comme enfants du pays :

1^o *Thierry de Bruyères* , un des six bourgeois de Laon chargés de recueillir , conjointement avec huit chanoines de la ville , les aumônes de France , d'Angleterre et de Flandre , pour la reconstruction de la cathédrale , 1113 ;

2^o *Jean de Bruyères* , mayor de Laon , en 1253 et 1276 ;

3^o *Thomas de Bruyères* , abbé de Saint-Vincent , de 1256 à 1264. Sa mère s'appelait *Forca*.

4^o *Guy de Bruyères* , abbé de Saint-Vincent de 1270 à 1284 , fils d'Herbert de Bruyères et d'Havide. Il a composé , en 1296 , un recueil d'homélies ;

5^o Jean de Bruyères, abbé de Saint-Victor de Paris, 1350;

6^o Jean de Bruyères, abbé de Saint-Martin, de 1333 à 1347 (suiv. Leleu);

7^o Jean de Bruyères, abbé de Vauclerc, en 1419; mort en 1445. Il était l'oncle de messire Saint-Anstrude, de Bruyères, écuyer et fiefé du seigneur de Montchâlons; (les titres de la commune, du xiii^e au xv^e siècle, mentionnent souvent le nom de Saint-Anstrude);

8^o Renaud de Bruyères, abbé de Thenailles vers le milieu du xv^e siècle;

9^o Thomas de Bruyères, abbé de Saint-Pierre-au-Mont, de 1442 à 1446.

Vers 1370, le titre de seigneur de Bruyères passe à la famille de Moy, probablement par suite d'alliance, ou peut-être à cause de quelque fief ou mairie de ce nom. Quoi qu'il en soit, Tristan de Moy, seigneur de Parfondru, en 1370, et Jehan de Moy, prévôt de Laon, son successeur, en 1380, s'intitulent seigneurs de Bruyères.

Tristan II de Moy prend ce titre, de 1392 à 1408.

Le domaine de Parfondru étant passé dans les mains des Rencourt, il n'est plus question de la seigneurie de Bruyères. Cependant, dès les premières années du xvi^e siècle, Jacques de Rencourt, lieutenant-général des gens d'armes du roi, tente de s'emparer de la justice de Bruyères. Il fait dresser ses fourches patibulaires au milieu des terres de la commune; mais pour en faire l'inauguration, il ne lui manque qu'un criminel. Heureusement, ses officiers de justice n'attendent pas longtemps : un habitant de Parfondru *s'estoit désespéré et de soy mesme pendu à ung arbre, estant près d'illec*; son procès est bientôt fait : le suicidé est détaché, puis rependu haut et court au gibet. Grand émoi des justiciers de Bruyères; procès et sentence de 1524 qui condamne Jacques de Rencourt à mettre bas ses fourches patibulaires.

Un Jean-Jacques de Foucaut, époux de Marie de Foucaut, fille de Robert de Toulis, porte, en 1670, le titre chimérique de seigneur de Bruyères. Il était peut-être fils de Louis de Foucaut, seigneur de Parfondru, en 1664.

D'autres ont encore ajouté cette qualité à leur nom. Nous ne citerons qu'Antoine-François de Récourt, en souvenir de la bienfaisance et des bonnes œuvres de sa sœur Marie-Jeanne Remie, dont la mémoire est restée chère aux habitants de Bruyères (1).

Nous arrivons au comte César d'Estrées, un vrai seigneur de Bruyères,

(1) Contrat de mariage de François de Récourt, seigneur en partie de Bruyères et Chérêt, et de Marie-Anne-Thérèse Fremyn, passé le 15 avril, devant M^e Michault, notaire à Reims.

entre les mains duquel le titre ne fut pas un vain mot. En 1656, les habitants de Bruyères lui abandonnèrent leurs droits de fief et de justice (moyennant une somme de 10,000 livres, dit-on). Il est probable que, très-appauvris par les procès qu'on leur suscitait de toutes parts, à cause de leur seigneurie et non moins fatigués des logements de guerre, ils voulurent se mettre sous la protection du comte d'Estrées, lieutenant général aux armées du roi, gouverneur de l'Ile-de-France, des villes de Laon et Coucy, etc. C'était dégénérer de la noble ambition de leurs pères. Aussi les habitants de Vorges et de Chérét leur donnèrent une leçon de courage en refusant leur consentement. En conséquence, César d'Estrées ne put se dire seigneur que de la seule ville de Bruyères. Il y fit son entrée en cette qualité le 4 juillet 1657, après avoir institué des officiers pour rendre la justice en son nom (1). Cet état de choses dura près de neuf ans. Il y avait des lois qui autorisaient les communautés à rentrer dans les biens qu'elles avaient aliénés. Les habitants de Bruyères s'en prévalurent en 1665, alors que le comte sollicitait vivement l'investiture féodale. En vain essayait-il de les effrayer de son crédit, ils furent inébranlables dans leur résolution et se firent rétablir dans leurs anciens droits. Il fallut payer une forte indemnité ; mais ils s'y résignèrent avec d'autant plus d'empressement qu'ils étaient revenus à des sentiments dignes de leurs ancêtres :

Patrios renovare decet honores.

(1) Voy. lettres-patentes de Louis XIV, septembre 1657, portant érection en vicomté de la terre de Bruyères. (*Arch. imp.*, A. 1. sect. jud. parl. de Paris.)

Voy. arrêté du 1^{er} mai 1657, au nom du comte, entre autres défenses, « celles de chasser à cheval, à pied, avec chiens courants, sous peine de » 24 livres parisis ; de porter armes à feu ; de laisser courir les porcs dans les » rues ; de déposer, sous peine de 8 livres parisis, des fumiers sur les places, » dans le petit fort, dans les rues de Laon et de Reims ; de blasphémer le » saint nom de Dieu ; d'aller boire dans les cabarets pendant le service divin. » sous peine de 60 sols parisis ; de vendre à faux poids et à fausse mesure).

(*Arch. communales.*)



CINQUIÈME SÉANCE.

(10 Janvier 1860.)

Présidence de M. Duchange , Président.

A propos de la lecture du procès-verbal de la précédente séance , M. Demilly demande la permission de présenter une observation relativement au rapport rédigé par M. Fleury , en sa qualité de secrétaire-général , sur les travaux des membres de la Société depuis 1857 (1). « Ce rapport , dit-il , développe cette opinion que la Société a un but particulier , celui de s'occuper des choses locales plutôt que des questions générales d'histoire , de philosophie , de science et de littérature. Je me hâte d'annoncer , ajoute-t-il , que j'ai applaudi intérieurement à l'émission de cette opinion , si bien exprimée , et que j'y donne toujours ma complète adhésion. Mais j'avoue que , réflexion faite , une crainte m'a pénétré. Je me suis demandé si l'on ne pourrait pas interpréter l'avis de M. Fleury d'une manière trop absolue et , en présence d'un assentiment général , dire que *désormais* la Société ne devra s'occuper que des monuments et des intérêts de la localité , de notre pays , de notre département.

» M. Fleury , à qui j'ai soumis ce doute , a bien voulu me répondre que telle n'était pas sa pensée , que s'il a montré la nécessité de la préférence de la Société pour les questions locales , il n'a nullement entendu proposer une exclusion ; que la preuve , c'est que , membre de la commission de lecture dans les années précédentes , il a voté pour l'impression de divers mémoires traitant de questions générales , et qu'il ne demande aujourd'hui que la continuation de ce qui a été fait,

(1) Tome X.

mais toujours dans le même esprit de réserve qui s'est manifesté jusqu'à présent.

» J'ai été satisfait de cette bonne et loyale explication, et j'ai cru utile de vous la communiquer pour que le doute qui m'a poursuivi un instant ne saisisse aucun esprit, et qu'il soit bien entendu que l'art. 1^{er} de nos statuts est toujours en pleine vigueur, article qui, on se le rappelle, est ainsi conçu : « La Société académique de Laon est constituée dans le but de contribuer au développement des sciences, belles-lettres et arts, de décrire et de conserver les monuments que l'antiquité et le moyen-âge ont laissés dans le département de l'Aisne, de recueillir et de publier les matériaux qui peuvent servir à l'histoire de la contrée..... »

» Nous pouvons d'autant plus être convaincus que nous serons dans le vrai, que nous ne ferons que suivre les errements qui nous ont été tracés par notre regretté confrère, le digne et bienveillant M. Rouit, dans son rapport général du 29 novembre 1852, rapport qui se termine ainsi : « Permettez-moi une dernière réflexion. La liste seule des travaux que vous avez produits pourrait faire croire à une préférence exclusive en faveur des recherches archéologiques et peut-être intimider ou refroidir le zèle de ceux d'entre nous qui ne se sentent pas entraînés vers ce genre d'études. Ce serait là une erreur : la carrière est libre ; chacun est maître de suivre ses goûts et de continuer ses études favorites. Tout travail consciencieux est et doit être le bien-venu ; autrement, ce serait méconnaître le but de votre Société et l'esprit de vos statuts. Si vous vous êtes proposé de décrire et de conserver les monuments de l'antiquité et du moyen-âge, vous avez aussi voulu, autant qu'il peut dépendre de vous, contribuer au développement des sciences et des arts. Enfin, ne l'oublions pas, les belles-lettres sont inscrites en tête de votre programme. Et pouvait-il en être autrement, comme l'a si bien dit l'un de vous, lorsque d'ici l'on peut voir le berceau de La Fontaine et de Racine ! »

M. HIRÉ dit qu'il a entendu en ce sens l'opinion développée par M. Fleury dans son rapport.

M. Fleury répète en quelques mots les explications qu'il a données à M. Demilly. Il ajoute qu'il ne cache pas sa préférence pour les questions locales ; qu'il en est de même de la plupart des membres, puisque personne, dans ces derniers temps, n'a traité de questions générales ; que ce mouvement est encouragé par le ministère puisqu'il accorde ses subventions aux seules Sociétés qui s'occupent principalement des choses locales, et qu'il est dès-lors à désirer que ce même mouvement soit continué.

En résumé, il est entendu par la Société que rien n'est changé dans la marche ancienne et que l'on continuera d'appliquer, et avec une sage réserve, les dispositions de l'art. 1^{er} des statuts.

Ouvrages offerts : 1^o Mémoires de l'Académie de Stanislas, 1858 ; 2^o Bulletin de la Société d'émulation, du commerce et de l'industrie de la Seine-Inférieure, 1857-58.

M. le Président donne lecture d'une lettre par laquelle M. Vallès, vice-président, ingénieur en chef du département de l'Aisne, annonce qu'une décision ministérielle l'appelle dans le département de Seine-et-Oise, et que malgré ses regrets, il se voit obligé de donner sa démission de membre de la Société. Tout en applaudissant à une nomination avantageuse à M. Vallès, la Société regrette le départ d'un membre distingué dont le concours lui a été si utile. A l'unanimité des membres présents, elle le nomme membre honoraire.

M. HIDE donne de vive voix quelques explications sur les peintures murales de l'église de Bruyères, qui feront l'objet, ultérieurement, d'un travail de sa part.

M. ÉD. FLEURY, au nom de M. Barbier, agent-voyer en chef du département et membre de la Société, offre à la Société pour le Musée, un certain nombre d'objets antiques et de médailles qui ont été trouvés par les ouvriers occupés, sous la direction de l'agent-voyer cantonal de Braine, à la reconstruc-

tion d'un vieux pont qui traverse la rue Saint-Ived à Braine. C'est en déblayant le lit de la Vesle des décombres et pierres qui formaient la pile du milieu que ces objets ont été recueillis, sans que les ouvriers puissent dire s'ils gisaient dans la vase ou dans la maçonnerie.

Les monnaies qui étaient au nombre d'une vingtaine environ et que M. Thillois a déchiffrées, consistent en :

Un gros tournois de Louis-le-Hutin, 1314;

Un denier parisis de Louis XI, 1470 ;

Un Antonin, grand bronze, très-fruste.

Une médaille romaine, petit bronze, fruste.

Une douzaine de monnaies de Marguerite d'Avesnes, comtesse de Valenciennes, fille de Louis, dernier comte de Flandres, et femme de Philippe-le-Hardi, duc de Bourgogne (1361). A la face, une croix et quatre croissants entourés de deux cercles, au premier, *signum crucis* ; au deuxième : *Margarita comitissa*. Au revers, un cavalier avec cette légende : *Moneta Valencen casis*.

Les objets antiques sont :

1^o Une énorme clé oxydée.

2^o Un charmant petit chandelier en bronze de onze centimètres de hauteur posé sur trois pieds armés de griffes. C'est un joli petit modèle, probablement du quatorzième siècle.

3^o Une enseigne en plomb représentant saint Eloi, évêque de Noyon, patron des orfèvres et des maréchaux. Le saint évêque est mitré; de sa main droite il tenait une crosse qui est brisée; le bras gauche manque. Il est revêtu d'une chasuble finissant en pointe par devant, partagée sur le milieu par une riche broderie qui se continue autour du cou et qui ressemble beaucoup à celle que portent les prêtres et abbés de nos belles tombes du treizième siècle. Les bouts de l'étole ou peut-être le vêtement de dessous retombent sur les pieds qui reposent sur un parquet ou pavage à compartiments. Le fer à cheval traditionnel se voit sur la droite du Saint et, avec les attaches qui se trouvent derrière cette petite figurine, sert à prouver que c'était là une de ces enseignes que les membres des corpora-

tions portaient à leur bonnet dans le moyen-âge. Celle-là a appartenu ou à un orfèvre ou à un forgeron.



SAINT ÉLOI. Enseigne en plomb trouvée dans la Vesle,
à Braisne.

Cette petite image, qu'on peut regarder comme une rareté, est d'un joli travail, très-fin et très-soigné; ce qui indiquerait une enseigne d'orfèvre plutôt que de ferronnier.

M. ED. FLEURY l'a montrée à M. Arthur Forgeais, l'un des membres les plus actifs de l'ancienne Société de sphragistique, auteur d'une importante notice sur *les Plombs illustrés trouvés dans la Seine*, notice dont il nous a fait hommage et sur laquelle M. Thillois nous a adressé, l'an dernier, un rapport d'éloges bien mérités, M. Forgeais l'a trouvée très-remarquable, très-rare, sans équivalent dans sa nombreuse collection, et il engage vivement la Société à la faire graver et à la publier.

M. Arthur Forgeais, qui a déjà mis à la disposition de M. Prioux des dessins de plombs rappelant le pèlerinage de Notre-Dame de Liesse, dessins que la Société a édités dans

son dernier volume (tome x), offre à la Société de faire graver pour elle une petite image en plomb de saint Quentin qu'il possède et qu'elle pourra publier. Cette image était destinée à illustrer une nouvelle notice écrite par M. Forgeais. M. Fleury met sous les yeux de la Société un dessin de ce plomb de saint Quentin.

La Société accepte ces offres et vote des remerciements à M. Arthur Forgeais.



SAINT QUENTIN. Enseigne en plomb. (De la collection de M. A. Forgeais.)

M. FLEURY donne quelques détails sur la collection de M. Forgeais qu'il va vendre très-cher au gouvernement, et sur l'origine des petits et curieux monuments dont elle se compose.

Les travaux exécutés dans le lit de la Seine depuis quelques années, ont amené la découverte d'une grande quantité de plombs historiés qui, recueillis et étudiés par les numismates, ont jeté un jour nouveau sur les mœurs du moyen-âge. C'est en 1837 que, pour la première fois, le savant docteur Rigollot appela l'attention sur ces espèces de fibules dans sa notice sur les *Monnaies inconnues des évêques, des Innocents et des Fous*.

Comme personne n'avait songé à garder des objets autrefois si connus, ces plaques de plomb avaient à peu près disparu, et lorsque le hasard les faisait rencontrer soit dans des fouilles, soit dans les lits de nos rivières, on ne savait pas ce que signifiaient ces objets dont l'usage avait été oublié. On les confondait avec des jetons.

Lès travaux entrepris depuis quinze ans dans le lit de la Seine ont ramené au jour un certain nombre de ces petits objets jetés peut-être dans le fleuve des fenêtres de l'Hôtel-Dieu par des pèlerins qui y avaient reçu l'hospitalité. Ces trouvailles, en fournissant de nouveaux sujets de comparaison, ont provoqué l'attention des savants. On a retrouvé enfin dans ces objets des jetons de confréries, de corporation, des souvenirs de pèlerinages célèbres.

L'histoire a noté le souvenir des images de plomb à l'effigie de Notre-Dame que Louis XI portait attachés à son chapeau. Ces images étaient alors fort à la mode; les gens du moyen état en portaient tous, soit comme signe de leur affiliation à des corporations de métiers, soit comme souvenir de pèlerinages accomplis. Certains auteurs croient même à une chevalerie plébéienne dont ces plaques de plomb seraient les insignes.

On les portait soit à son bonnet, soit à son habit, attachées par les trois petits tenons que nous remarquons sur l'image de saint Eloi récemment retrouvée dans les décombres du pont de Braine et qui enrichit notre musée. Souvent l'art n'y était pas plus recherché que la matière; cependant cette image de saint Eloi est parfaitement ciselée; c'est peut-être, répète M. Fleury, parce qu'elle venait d'un orfèvre faisant partie d'une corporation sous le patronage du saint évêque.

Ramenée ainsi aux objets trouvés à Braine, la Société vote des remerciements à M. Barbier et exprime le vœu que MM. les Ingénieurs, Agents-voyers et Architectes, imitant l'exemple intelligent donné aujourd'hui par l'honorable Agent-voyer en chef du département, mettent à profit les occasions que leur offrent leurs fonctions pour recueillir et sauver les

antiquités qu'ils peuvent découvrir, et les fassent déposer dans les musées qui existent dans nos villes et qui s'enrichiraient ainsi d'une foule d'objets qu'on a trop négligés jusqu'ici.

La Société s'occupe du Questionnaire à faire imprimer et à répandre pour permettre d'envoyer à S. Exc. M. le Ministre de l'instruction publique des renseignements devant servir à la confection du *Répertoire archéologique*. M. Fleury présente un projet de Questionnaire qui est adopté et qui sera imprimé pour être transmis à MM. les maires, curés, instituteurs et agents-voyers des arrondissements de Laon et de Vervins. En outre, la Société décide que pour récompenser les rédacteurs des réponses au Questionnaire, elle distribuera gratuitement, le travail terminé, cinq titres de membres correspondants.



SIXIÈME SÉANCE.

(24 Janvier 1860.)



Présidence de M. **Duchange**, Président.

M. le Président communique une lettre par laquelle M. Vallès remercie la Société de sa nomination comme membre honoraire.

M. MARTIN, membre correspondant à Rozoy, lit une notice sur un Tumulus existant dans une de ses propriétés, à Brunehamel.

Le nord de la France en général, mais surtout les départements du Nord, du Pas-de-Calais, de la Somme, de l'Aisne et

des Ardennes, sont couverts de ces tertres ou monticules faits de main d'hommes, de forme ronde, ovale ou oblongue, qui portent bien des noms différents suivant les lieux où ils se trouvent, mais que les savants s'accordent à désigner sous ceux de *Tombelles* ou *Tumulus*.

Plusieurs opinions ont été émises sur la destination de ces éminences artificielles : des auteurs (et c'est le plus grand nombre), s'attachant tout d'abord à la signification soit du mot latin *tumulus* qui signifie tombe ou tombeau, soit du mot gaulois ou gaélique *tom* qui a la même signification, en ont fait ou des monuments funèbres recouvrant les restes de chefs de guerre, de druides ou de personnages importants, ou des sépultures communes, comme celles de membres d'une même famille ou de guerriers tués dans une bataille. Il est vrai de dire que cette opinion sur les tombelles a été justifiée par l'inspection du plus grand nombre de celles qui ont été fouillées de nos jours. Dans quelques-unes on a trouvé des squelettes couchés, assis ou debout, les uns recouverts d'une ou plusieurs pierres, ayant sous la tête, aux pieds ou près d'eux des armes, de petits vases ou des ossements d'animaux, les autres la tête serrée entre des pierres. « Ces restes, » dit M. de Caumont (*Cours d'antiquités monumentales*, t. 1^{er}, p. 128), « se trouvent » ordinairement au centre du tertre, tantôt dans une espèce » de loge formée de plusieurs grandes pierres, tantôt simple- » ment déposés au milieu d'une excavation pratiquée dans le » sol sur lequel le *tumulus* est élevé. »

C'est suivant le premier de ces deux modes qu'avaient été inhumés plusieurs guerriers gaulois, sous un *tumulus* situé à moins de onze kilomètres de celui de Brunehamel, près de Rumigny, chef-lieu de canton des Ardennes dont le terroir confine au département de l'Aisne. Un nivellement, exécuté dans l'intérêt de la culture et qui a fait disparaître cette tombelle au commencement de ce siècle, n'avait amené aucune découverte archéologique; mais, il y a quelques années, le soc de la charrue ayant été arrêté par un obstacle puissant, sur l'emplacement qu'elle occupait, on creusa la terre pour en reconnaître

la nature et, à quelques centimètres de la surface du sol, on découvrit une pierre brute, longue de deux mètres, large d'un mètre cinquante centimètres environ et dont l'épaisseur n'était guère moindre de deux pieds. Elle en recouvrait plusieurs autres également brutes, mais de dimensions inférieures, de manière à former avec celles-ci un caveau dans lequel on trouva, parmi d'autres ossements humains mêlés de quelques-uns d'animaux, neuf crânes et autant de hachettes en os et en silex.

Cette découverte d'un monument d'origine évidemment gauloise, fut faite, il y a dix ans environ, près du moulin de Jantigny, commune de Rumigny. Elle démontre, en même temps qu'une conformité frappante des anciennes sépultures dans les deux pays, une grande ressemblance pour les dispositions intérieures, entre le *tumulus* détruit de Rumigny et ceux qu'on a fouillés de nos jours en Angleterre et dont l'examen a fourni à l'auteur cité précédemment la classification et les règles qu'il a établies relativement à ces monuments funèbres, dans son cours d'antiquités monumentales.

Dans d'autres tombelles on n'a trouvé que des cendres renfermées soit dans une urne placée le plus ordinairement l'ouverture en bas, soit seulement dans une petite excavation pratiquée dans le sol, mais toujours au centre du *tumulus*.

Dans quelques-unes enfin, les deux modes d'inhumation avaient été employés, à savoir : le dépôt des corps intacts et l'incinération préalable.

Toutes ces sortes de tombelles ou *tumulus* sont regardées par les archéologues modernes comme des monuments qu'ils nomment celtiques, sans doute parce qu'ils sont communs à la Gaule-Belgique, à la Gaule-Armorique, à la Bretagne (Angleterre), à l'Irlande et enfin à la Gaule-Celtique ou Centrale, la plus vaste de ces diverses contrées ; mais quand on ne s'occupe que des tombelles existant dans les contrées indiquées au commencement de cette notice, qui ne forment qu'une portion assez circonscrite de nord de la France, il semble plus convenable de les désigner (et c'est ce que nous ferons) sous le titre de monuments gaulois que sous celui de monuments celtiques,

parce que cette partie de l'ancienne Gaule ne se nommait pas Gaule-Celtique, mais bien Gaule-Belgique, séparée de la Gaule-Celtique par la Seine et la Marne.

Mais si les savants s'accordent généralement à reconnaître au *tumulus* une origine celtique ou gauloise, c'est-à-dire antérieure à la conquête de la Gaule et de la Bretagne par les Romains, ils sont beaucoup moins unanimes pour déterminer le temps pendant lequel dura encore dans la Gaule, postérieurement à cette conquête, l'usage d'élever de ces monuments. Le temps varia probablement beaucoup, suivant les circonstances et les lieux, selon que la puissance et la civilisation romaine y furent plus ou moins promptement reconnues et acceptées, introduisant avec elles la religion et les usages, aussi bien que la langue et les lois du vainqueur. Ce qu'il y a de certain, c'est que des *tumulus* furent encore construits après l'établissement des Romains dans la Gaule; « car on y trouve, » dit M. de Caumont qui partage cette opinion, « des médailles et » des poteries romaines. » Le même auteur, tout en reconnaissant qu'il serait téméraire de fixer d'une manière absolue l'époque à laquelle on cessa d'élever des *tumulus* dans la Gaule, regarde comme probable que, « dès le second siècle de l'ère » chrétienne, on y en éleva peu. » Mais il ajoute « qu'il a des » raisons pour croire que quelques-uns sont d'une date postérieure. »

La fouille de la butte de Brunehamel nous fournira peut-être l'occasion de revenir sur cette opinion de l'auteur cité et de l'apprécier.

D'autres auteurs, et notamment ceux qui ont écrit avant les fouilles modernes, ont vu dans les tombelles des autels où les Druides sacrifiaient à leurs divinités, et, à l'appui de cette opinion, ils font valoir la situation de ces monuments presque tous placés, avant les nombreux défrichements qui ont déboisé la France, dans les forêts qui étaient le siège ordinaire de leur culte, et sur les lieux élevés où ils se croyaient plus rapprochés de leurs dieux et d'où ils pouvaient aussi plus aisément se faire voir et entendre de ceux qui assistaient à leurs sacri-

fices. Dom Grenier, qui est de ce nombre (Introduction à l'*Histoire générale de la Picardie*, p. 257. Manus. de la Bibliothèque impériale), ajoute que les tombelles fouillées à sa connaissance n'ont présenté aucun indice de sépulture. Le nom de Montjoie (Mont-Jovis), un de ceux qu'on a donnés à ces monticules faits de main d'homme, favoriserait, d'après lui, cette opinion que semble également confirmer l'existence sur plusieurs buttes artificielles ou naturelles de ces monuments de la Gaule primitive, auxquels personne ne conteste une destination relative au culte druidique : nous voulons parler de ces énormes pierres brutes isolées ou groupées en forme de tables, de portes ou de caveaux, qu'on distingue par les noms de menhirs, peulvaul, pierres-fiches, pierres-posées, lichavens, trilithes, dolmens, pierres-lais, craint et autres dénominations encore.

Une troisième opinion sur les tombelles, plus généralement adoptée toutefois par la tradition populaire que par la science, consiste à dire qu'elles auraient été élevées dans un but stratégique, soit pour découvrir le pays ou l'ennemi, soit pour reconnaître ou faire apercevoir de plus loin des signaux placés sur ces tertres dont on fait ainsi des sortes de télégraphes en herbe. Il est bien entendu que cette destination ne pourrait s'appliquer qu'aux buttes dont une fouille suffisante aurait constaté qu'elles n'offrent réellement aucun caractère ni druidique, ni funéraire. Au reste, il est plus que probable qu'en mainte circonstance, les *tumulus* ont dû être utilisés par les chefs d'armées en campagne, dont le moindre talent n'est pas de reconnaître les accidents naturels ou artificiels du terrain et de les mettre à profit.

On doit reconnaître enfin une quatrième catégorie de *tumulus* dans ceux qui ont été élevés pour recouvrir soit des dolmens, soit d'autres pierres ou constructions affectées autrefois au culte druidique et qu'il n'eût pas été possible de cacher autrement. Plusieurs monticules artificiels ont dû en effet leur origine à l'exécution soit des édits des empereurs, soit des conciles qui à diverses époques proscrivirent les restes de ce

culte et ordonnèrent d'enfouir ou de faire disparaître tout ce qui avait pu y servir ou s'y rapporter. La butte située sur le terroir de Prouilly, canton de Fismes, fouillée en 1837, semblerait appartenir à cette catégorie de *tumulus*, si l'on en juge par le compte-rendu de cette fouille qui se trouve au tome III de la *Chronique de Champagne*, pages 75 et suivantes.

Plus durables que les édifices de pierre et de marbre élevés depuis par les arts, les *tumulus* sont, dans notre pays comme dans beaucoup d'autres, les plus anciens monuments que les hommes aient construits, ceux qui ont apporté jusqu'à nous le souvenir et le cachet des âges primitifs. C'est donc faire chose utile à l'histoire en même temps qu'à la science archéologique, que de demander compte du passé à ces témoins qui ne restent muets que parce qu'on néglige de les interroger.

Un des *tumulus* les plus remarquables, quoiqu'un des plus ignorés du département de l'Aisne, est celui qui se trouve sur le terroir de Parfondeval, à quatre cents mètres au couchant de la route départementale n° 2 de Rozoy à Bellevue, à un kilomètre environ au nord du hameau de la Garde-de-Dieu, et qui est connu dans le pays sous le nom de *Butte de Brunehamel* ou de *Parfondeval*.

Placée sur un point culminant et le plus élevé des alentours, la butte de Brunehamel, malgré la nature accidentée du sol, se voit aisément de huit à dix kilomètres à la ronde. Il serait même facile de l'apercevoir, à l'aide d'une longue-vue, des remparts de Laon dont elle n'est pas éloignée de moins de douze lieues à vol d'oiseau, puisqu'en se plaçant sur ce tertre ou seulement dans le voisinage on les découvre aisément à l'œil nu.

L'ancien chemin de Rozoy à Brunehamel, aujourd'hui remplacé et rendu inutile par la route départementale, n'en est éloigné que de cent mètres à peine et séparé seulement par une pièce de terre qui paraît avoir servi d'emplacement à une fabrique de tuiles et de poteries romaines, si l'on en juge par la grande quantité de fragments de tuiles larges, épaisses et à rebord et de débris de poterie rougeâtre dont le sol y est jon-

ché et que le fer de la charrue ramène chaque année à sa surface.

La tradition locale rapporte qu'il aboutissait autrefois à la butte de Brunehamel un autre chemin peut-être gaulois, peut-être romain, d'un ordre inférieur, mais en tous cas fort ancien, dont la trace appelée le Chemin des Fées, se faisait encore apercevoir, il y a quelques années, jusqu'au hameau de Raillimont, commune de Rouvroy, situé à quatre kilomètres du *tumulus*, par une différence de teinte et de hauteur bien tranchée à travers les récoltes en vert de céréales ou de fourrages.

Le nom de *Chemin des Fées* rappelle naturellement les autres traditions superstitieuses qui se rattachent à la tombelle de Parfondeval comme à tous les tertres du même genre. Il n'y a pas encore bien longtemps qu'on la disait habitée par une fée; et il faut croire que c'était une bonne fée, si l'on en juge par les habitudes et les mœurs que lui prêtait la naïve légende. Cette bonne fée possédait, disait-on, une vache, et au lieu de se prévaloir de sa puissance magique pour la nourrir sans bourse délier, elle envoyait tous les ans au pâtre du village le salaire de sa garde, placé entre les cornes de la bête qui s'acquittait fidèlement de cette mission de confiance. Payer sa dette, ce n'était que justice; mais ce qui dénote à la fois une générosité digne d'un personnage surnaturel et une tendre sollicitude pour sa laitière, c'étaient les petits cadeaux que la fée destinait apparemment à entretenir de bons rapports entre la vache et son gardien. Assez fréquemment renouvelés, ils consistaient le plus ordinairement en gâteaux de forme annulaire, connus dans le pays sous le nom de *tournoles* et que la fée adoptait de préférence comme objet de ses libéralités envers le pâtre, à cause de la facilité avec laquelle ils pouvaient être suspendus aux cornes de l'animal toujours chargé de les lui porter.

Toutes les traditions ne sont pas toutefois aussi pastorales à l'endroit de la butte de Brunehamel; d'abord elle porte un autre nom qui n'est pas de bon augure, celui de la *Hottée du*

Diable (1) ou de la *Grande Hottée* pour la distinguer de la *Petite Hottée*, autre éminence artificielle de dimension bien inférieure, située aussi sur le terroir de Parfondeval. Fatigué de cette énorme charge de terre qu'il portait on ne sait où, mais dans une hotte, le diable, par un mouvement d'impatience, l'aurait jetée là pour s'en débarrasser. Ce qui semblait justifier cette origine et ce nom malencontreux, c'est qu'on aurait parfois entendu, dans les profondeurs de la butte, des bruits souterrains aussi étranges qu'effrayants.

Mais sans s'arrêter plus longtemps aux récits merveilleux que le vulgaire fait et faisait autrefois surtout de la tombelle de Parfondeval, comme c'est sa coutume à l'égard de tout ce qui sort des formes, de l'usage et des proportions ordinaires, il est temps de parler de ce qu'elle est à l'extérieur d'abord, sauf à rendre compte plus tard de ce qu'elle recèle dans son sein, ou tout au moins du résultat des fouilles commencées pour le découvrir.

La butte de Brunehamel offre à l'œil la forme d'un œuf partagé en long, en deux portions égales et posé à plat sur la partie tranchée. Lorsqu'on en fait le tour, on remarque qu'elle présente un octogone oblong dont les faces obtuses ne sont toutefois apparentes qu'au bas du tertre et proviennent moins de sa forme réelle que des lignes tirées à l'entour par la charrue pour régulariser la culture des terres voisines.

Son diamètre le plus long (de l'est à l'ouest) est de cinquante et un mètres, et celui du nord au sud de trente-trois. Elle a, à sa base, cent-quarante-deux mètres de circonférence. Au reste, les deux extrémités orientale et occidentale de cette tombelle ne sont ni plus larges ni plus hautes l'une que l'autre.

Dominant les terres voisines de six mètres environ, elle est couverte d'un épais fourré de genêts dont la teinte vert-foncé

(1) Le même nom de *Hottée du Diable* est donné à d'autres monuments gaulois du département de l'Aisne, et notamment dans le Soissonnais où il en existe qui portent aussi ceux de *Tables des Fées*, *Tables du Diable*, *Tables de César*, *Butte de Gargantua*. Bulletin de la Société historique et archéologique de Soissons, t. I, p. 92 et 93.

la détache du sol mieux encore que sa hauteur et la fait remarquer de plus loin.

Au centre et au sommet, on a planté, il y a quelques trente ans, un frêne dont la taille et l'apparence chétive prouvent que cette position élevée et isolée ne convient pas à la végétation des arbres forestiers.

Une légère dépression du terrain qui environne le petit arbre accuse un commencement de fouilles essayé, dit-on, vers le temps où on l'a planté et auquel il n'aurait pas été donné suite.

La forme ovale du *tumulus* semblait indiquer que la fouille en devait être opérée dans le sens de sa longueur. En conséquence, un premier puits d'un mètre de diamètre a été percé, à dix-huit mètres de l'extrémité orientale du tertre, et sur la ligne qui, partant de ce dernier point, le partage en deux portions égales. La profondeur de ce puits devait être déterminée par la rencontre du sol naturel qui fut trouvé à cinq mètres soixante-quinze centimètres de l'orifice ; mais on continua de creuser encore d'un mètre quinze centimètres de plus afin de pouvoir suivre plus facilement de l'œil la ligne d'intersection entre le sol naturel et la terre rapportée, sur laquelle on espérait trouver plus ou moins haut ou moins bas des indices bons à suivre. A six mètres quatre-vingt-dix centimètres, on ouvrit dans la paroi occidentale du puits et dans la direction de la ligne de partage du *tumulus* dont il a été question plus haut, une galerie horizontale d'un mètre trente centimètres de hauteur sur un mètre environ de largeur. On prolongea cette galerie vers l'ouest jusqu'à ce que le transport des terres qui en provenaient au bas du puits par lequel elles devaient être remontées devint trop long et trop pénible pour qu'on la poussât plus avant. Elle fut interrompue à huit mètres de son ouverture.

Nous voudrions avoir à faire une description longue, variée et surtout intéressante du puits et de la galerie dont nous venons de parler ; cela prouverait qu'on y a fait quelques précieuses trouvailles. Il n'en est malheureusement pas ainsi ;

depuis le haut jusqu'au bas du puits, toujours même terre rapportée, jaune, argileuse, uniforme et semblable à celle du tuf des terres voisines.

Trois petits fragments de briques seulement, très-légers et très-friables, furent trouvés, les deux premiers à deux mètres, et le troisième à quatre mètres de profondeur, et, sur le plan où commence le remblai, trois petits morceaux de bois brûlé ou braises reposant sur un terrain qui paraît avoir été nivelé, entassé, et où la terre qu'on trouve purement et uniformément jaune et argileuse, dessus et dessous, est mêlée d'une matière blanchâtre beaucoup moins compacte et qu'on peut prendre aussi bien pour de la cendre de bois que pour du sable. Ce n'est toutefois qu'à une distance de plusieurs lieues qu'on rencontre du sable de cette couleur.

Puis, à travers les premières courbes du sol naturel, on remarque de nombreux filaments noirâtres qui font penser ou à d'anciennes infiltrations d'eaux pluviales, ou aux vestiges de la partie chevelue de quelques racines d'arbres.

A défaut de découvertes archéologiques, il faut bien se contenter d'autre chose. En pénétrant dans l'intérieur du puits, ce n'est pas sans étonnement qu'on trouve, coupées par la pioche de l'ouvrier qui l'a creusé, des racines très-fortes et très-vivaces des genêts qui couvrent la surface du *tumulus*, jusqu'à quatre mètres et plus de profondeur, comme si ce modeste arbuste des landes incultes cherchait à regagner, dans les profondeurs de la terre, l'espace que l'air et le soleil semblent lui refuser.

Un autre spectacle aussi inattendu frappe l'œil du curieux qui hasarde cette promenade verticale. A divers endroits et à des profondeurs différentes, il remarque, dans les parois du puits, des trous de forme ronde ou à peu près, variant de quinze à trente centimètres de diamètre et dans lesquels le bras pénètre jusqu'à l'épaule sans qu'on en sente le fond.

La galerie n'est pas plus productive. Il ne s'y voit pas même un fragment de brique; mais on y retrouve les mêmes trous qu'aux parois du puits, et au sommet du cintre, à un mètre

environ de l'ouverture, on rencontre un vide formant une sorte de loge ou caveau à peu près sphérique de soixante-quinze centimètres environ de diamètre, dont le fond ou la partie inférieure se trouvait presque de niveau avec le sol naturel, avant d'avoir été emporté dans le déblai. A ce caveau aboutissaient au nord et au sud deux conduits ou boyaux de la même nature et de la même dimension que les trous débouchant au cylindre formé par le puits. En examinant avec attention les parois de ce logis souterrain, on y remarque de nombreuses déchirures à l'aide desquelles il semble avoir été creusé tout entier, et dont chacune offre les traces de quatre pointes ou crochets parallèles et d'égale longueur à peu près. Un archéologue pourrait y être embarrassé; mais un chasseur a bientôt trouvé le mot de l'énigme : les trous du puits, le caveau de la galerie et les conduits qui y aboutissent constituent ensemble un terrier de renards ou plus probablement de blaireaux, qui trouvèrent jadis dans les terres remuées et asséchées de ce tertre artificiel, un abri aussi sain que facile à pratiquer tant contre le froid et l'humidité que contre la poursuite de leurs ennemis.

Cette remarque corrobore l'observation de Dom Grenier qui assigne aux tombelles, pour emplacement le plus ordinaire, les nombreuses forêts dont la Gaule et surtout la Gaule-Belgique était couverte avant les défrichements successifs qui en ont mis le sol à nu; car, pour donner asile aux animaux qui ont creusé les conduits souterrains dont elle est percée, il fallait que la butte de Brunehamel se trouvât au sein ou sur la bordure d'une forêt. Cette position convenait également à la fabrique de tuiles et de poterie romaines dont nous avons parlé plus haut, à cause de la proximité du combustible nécessaire à la cuisson de ces objets.

Bien que le percement du premier puits et l'ouverture de la galerie qui y fait suite n'eussent amené aucune découverte importante, un second puits de six mètres trente centimètres de profondeur et du même diamètre que le premier fut percé à dix-sept mètres à l'ouest de celui-ci et toujours sur la ligne

qui, partant de l'extrémité orientale du *tumulus* qu'on se rappelle être ovale, le partagerait dans sa longueur en deux parties à peu près égales. Le sol naturel y fut rencontré, comme dans le premier, à cinq mètres soixante-quinze centimètres de profondeur. On n'y trouva point de bois brûlé, mais des marques de nivellement, de compression du sol et surtout des traces évidentes de feu; car la surface de ce sol, sur la totalité du plan circulaire formant le fond du puits, était noircie, carbonisée et en quelque sorte cuite au point d'offrir au toucher la dureté et à l'œil l'aspect d'un métal oxidé ou d'une poterie siliceuse. Ce sol brûlé est recouvert d'un lit de gros cailloux noirs liés et comme maçonnés avec un mélange de terre naturelle et de cette matière blanchâtre (cendre ou sable) signalée au fond du premier puits.

Une nouvelle galerie est immédiatement ouverte dans la direction de celle-ci qu'elle doit rejoindre (1) vers le centre du *tumulus*. Le lit de terre brûlée recouvert de cailloux se prolonge à la même hauteur qu'au fond du puits, et lorsque la galerie atteint un mètre de développement, la pioche du puisatier frappe immédiatement au-dessous du lit de cailloux, un corps dur qui résonne et fait croire à la présence d'un vase ou d'une pierre..... Ce n'est ni l'un ni l'autre, mais un fragment long de douze centimètres et large de huit d'une tuile épaisse et à rebord semblable, pour la forme et pour la matière, à celles dont de nombreux débris couvrent encore aujourd'hui quelques-unes des parcelles de terre labourable qui aboutissent au pied du *tumulus*. Ces débris semblent réunir tous les caractères auxquels les archéologues les plus accrédités reconnaissent les tuiles de l'époque gallo-romaine.

Toute modeste qu'elle est, cette découverte n'est pourtant pas entièrement dénuée d'intérêt; car elle éclaire, jusqu'à un certain point, pour la Thiérache, la question de savoir pen-

(1) Cette jonction n'a point eu lieu, malgré le développement de onze mètres qui a été donné à la seconde galerie, à cause d'une déviation qu'auraient dû prévenir la direction indiquée au puisatier et les moyens employés pour l'assurer.

dant combien de temps on continua d'élever des *tumulus* après la conquête de Jules César. La présence de nombreux débris de tuiles romaines près de celui de Brunehamel et d'un de ces débris sous ce *tumulus* même prouve deux choses : la première qu'il a été élevé depuis l'invasion romaine , et la seconde qu'il l'a été assez longtemps après cette invasion pour que, soit la fabrique dont l'existence a été supposée précédemment, soit un bâtiment à la construction duquel des tuiles romaines avaient été employées fût déjà en ruines , puisque les terres prises à la place qu'il occupait, pour élever le *tumulus*, étaient mêlées des débris de ces tuiles.

On peut donc admettre sans hésitation pour le nord du pays rémois dont Brunehamel et les environs faisaient partie, la durée assignée par M. de Caumont à la continuation, dans la Gaule occidentale, de l'usage d'élever des *tumulus*, après la conquête romaine , durée qu'après l'avoir élevée à un siècle et plus , tome 1^{er}, page 152 de son Cours d'antiquités monumentales, il prolonge, au second volume du même ouvrage, jusqu'au quatrième siècle de notre ère.

Sans mener à une conclusion aussi absolue, les traces d'un feu considérable qui se remarquent sous notre tombelle ne laissent pas de donner lieu dès-à-présent à des inductions importantes.

D'abord le feu ardent, prolongé, et qui paraît avoir été allumé sur toute la surface du terrain occupé par le *tumulus* (on se rappelle que les débris de bois brûlé ont été trouvés au fond du premier puits), prouve surabondamment que le monument est autre chose qu'un tertre élevé dans un but stratégique. Si la butte de Brunehamel avait eu cette destination, c'est à son sommet, et non point à sa base, qu'on observerait les traces des feux allumés pour servir de signaux.

Si c'était seulement un autel druidique, à quoi aurait servi ce foyer, recouvert à tant de frais, quand il était à peine éteint ?

Pour avoir laissé des traces aussi remarquables, carbonisé, durci et en quelque sorte vitrifié la terre qui y a servi de base, le feu allumé là a dû être celui d'un bûcher aussi élevé

qu'étendu, vraisemblablement destiné à brûler le corps ou plus probablement les corps dont les restes incinérés furent ensuite recouverts par le monument qui nous occupe. L'ouverture de certains *tumulus* a démontré qu'ils recélaient ou des ossements brûlés, ou des vases contenant des cendres humaines. La fouille dont nous rendons compte n'en a pas tant révélé jusqu'ici à la vérité ; mais , quand même la continuation qui en est projetée ne ferait rien découvrir de plus, il ne nous paraîtrait pas moins prouvé que la butte de Brunehamel recouvre l'emplacement d'un bûcher funéraire.

Les vestiges incontestables d'un immense foyer , le soin avec lequel le sol avait été nivelé et préparé pour le recevoir, celui qu'on apporte ensuite à en recouvrir le résidu d'une couche épaisse de maçonnerie comme pour en soustraire les cendres respectées à l'action destructive des éléments , toutes ces circonstances nous semblent démontrer assez clairement que le bûcher servit à incinérer les restes d'un ou de plusieurs personnages auxquels on voulait rendre de grands honneurs , et que le *tumulus* de Brunehamel est, comme la plupart de ceux qui ont été fouillés de nos jours , un monument funèbre élevé par la reconnaissance ou par le respect de nos ancêtres.

Les fouilles commencées dont plusieurs motifs ont nécessité l'interruption , seront reprises aussitôt que la saison le permettra , et , quel qu'en soit le résultat , la Société académique de Laon en recevra l'exacte communication .

Il est procédé à l'élection d'un vice-président en remplacement de M. Vallès. M. Fleury est élu par sept voix sur dix.

Par suite de cette élection , il est procédé à la nomination d'un secrétaire-général en remplacement de M. Fleury. Après deux tours de scrutin , M. Thillois est élu secrétaire-général par six voix sur dix.

M. HIDE lit un rapport sur des peintures murales qui viennent d'être récemment découvertes dans l'église de Bruyères.

La restauration intérieure de l'église de Bruyères , entreprise

depuis plusieurs années, a mis à découvert de nombreuses traces de peintures murales. L'on peut dire aujourd'hui que la décoration polychrome de cette église était aussi remarquable par le nombre et la variété des sujets pieux et les détails qui en formaient le cadre, que par l'ensemble harmonieux qui en résultait. De ce côté, Notre-Dame de Bruyères n'avait rien à envier aux riches basiliques du voisinage. Si elle ne possédait pas, comme elles, de précieux tissus, de magnifiques tapisseries pour les grandes cérémonies, elle avait, peintes sur ses murs, de douces ou dramatiques légendes, de mystérieuses images, qui tous les jours parlaient au peuple en prière. Sur toutes les parois de l'intérieur on a retrouvé des restes de peinture décorative. Les nervures des voûtes, les voûtes elles-mêmes, les chapiteaux, les colonnes, les contours des fenêtres et des arcades étaient rehaussés de couleurs. Sur le nu des murs se déroulaient tantôt des dessins géométriques, des enroulements ou des feuillages, tantôt des scènes complètes.

Nous en avons indiqué plusieurs dans une précédente notice sur l'église : à la voûte hémisphérique de l'abside centrale, Jésus-Christ bénissant, au centre d'un grand losange, aux angles duquel les quatre symboles des évangélistes ; à droite et à gauche la Vierge et saint Jean, peinture du XIII^e siècle ; sur les murs de l'hémicycle de gauche, la Circoncision, peinture du commencement du XV^e ; dans l'hémicycle de droite, des fragments de la légende de Simon le Magicien, artistement traités par quelque peintre du XVI^e siècle. Ajoutons une clef de voûte au dôme, portant ces armoiries :

« De gueules à l'agneau crucifère d'or, au chef d'azur chargé
» à dextre d'une tête de bœuf de..... » (1)

Enfin les traces d'un saint Sébastien dans la chapelle de la Vierge (2).

(1) Nous avons recueilli à Bruyères un petit sceau ecclésiastique en bronze, qui porte en légende le nom de VBERT TOVPET et qui reproduit les mêmes détails, sauf qu'une étoile remplace la tête du bœuf.

(2) Les serments d'archers et d'albalétriers d'Abbeville assistèrent en 1414, à Bruyères, au tir du geai, qui avait attiré toutes les confrairies des villes voisines. (V. Ch. Louandre. — *Hist. d'Abbeville et du Ponthieu*, t. 1, p. 309.)

De nouvelles peintures viennent encore d'être trouvées dans la chapelle dite des Cloches, qui formait l'ancien transept romain.

Indiquer l'aspect et la disposition des lieux, c'est rendre la description des peintures plus facile et plus intelligible. Rappelons donc que la voûte ogivale de la chapelle est soutenue par des nervures à triple tore, croisées en X et venant s'appuyer sur des faisceaux de colonnettes placées aux angles; qu'elle supporte le poids du clocher qui date comme elle du commencement du XIII^e siècle. De profondes et trop nombreuses lézardes, des pierres disjointes et réduites en poussière n'attestent que trop une charge écrasante. Aussi des travaux de consolidation ont eu lieu à différentes époques. Ainsi deux arcades ogivales, soutenues par un élégant et riche pilastre, mettaient primitivement la chapelle des Cloches en communication avec celle de la Sainte-Vierge; mais bientôt après, vers la fin du XIII^e siècle, on fut obligé de boucher les vides par un massif de maçonnerie épais de deux mètres, dans lequel on a ménagé une porte basse et horrible de forme. Une immense arcade cintrée s'ouvrait sur le chœur; il fallut encore en réduire les proportions au moyen d'une arcade ogivale moins élevée. Au XVI^e siècle, la solidité des murs, du côté du levant, donnait de vives craintes, et l'entrée romane de l'hémicycle, qui accompagnait si bien, avec la rotonde de droite, l'abside circulaire (formant le sanctuaire), fut sacrifiée et remplacée par une ouverture ogivale, basse et informe. Ces détails nous aideront à déterminer l'âge *approximatif* de nos décorations. Nous appuyons sur le mot *approximatif* à cause de la difficulté d'assigner une date certaine aux peintures murales. En effet, cet art demeura à peu près stationnaire du XII^e au XIV^e siècle. Ce sont toujours les mêmes types byzantins, la même naïveté, les mêmes costumes de convention, la même raideur. Tandis que l'architecture, la sculpture, l'orfèvrerie, la peinture sur verre, faisaient d'immenses progrès, la peinture murale de nos églises restait presque étrangère au mouvement. On sent qu'elle n'était qu'un simple moyen de décoration; que le fini de l'exécution

était sacrifié à l'effet général de l'ensemble; que cet art enfin n'avait d'autre mérite aux yeux de nos pères que celui de cacher la nudité et la froideur de la pierre, afin de la mettre en harmonie avec les splendides verrières et les pavages émaillés.

Cette opinion posée, nous arrivons à la description des peintures.

La voûte était parsemée de longues fleurs-de-lys brunes sur fond d'azur.

Les nervures étaient peintes en rouge brun, sur lequel se détachaient en blanc de maigres enroulements; les chapiteaux qui reçoivent les retombées étaient décorés de couleurs vives, et leurs colonnettes offrent encore çà et là des traces d'imitation de marbre et d'agate.

La représentation symbolique des quatre évangélistes figurait à la partie supérieure des murs qui offrent à leur sommet un contour ogival par suite de leur rencontre avec les nervures de la voûte :

A l'ouest, un ange déploie une banderolle;

A l'est, un bœuf, ailé et nimbé, retient entre ses pieds une légende effacée;

Au nord, les traces d'un lion;

Au midi, un aigle tient dans ses serres une banderolle qui vient finir dans son bec et qui porte le nom de IOANNIS.

Ces images sont accompagnées à droite et à gauche d'enroulements végétaux très-naïfs de composition. Le tout a pour support une barre de trente-cinq centimètres de largeur, bordée de noir. Une ligne blanche la divise de manière à former des compartiments où le rouge et le bleu s'alternent.

Ces peintures et celles qui précèdent sont de la même époque que celles du sanctuaire, c'est-à-dire du XIII^e siècle.

Plus bas, sur tout le pourtour des murailles, existaient de grands panneaux représentant, à en juger par quelques têtes de Vierge qui ont résisté au *grattage*, des épisodes de la vie de la mère du Sauveur. Ainsi, sur le massif de maçonnerie qui ferme les deux anciennes arcades, donnant accès autrefois dans

la chapelle de la Vierge, on voit encore une image de Marie, haute de plus de deux mètres.

Le peintre a négligé les détails secondaires pour ne s'attacher qu'aux lignes essentielles. La pose est pleine de noblesse et les draperies agencées avec goût. Les contours principaux sont tracés en noir, à l'imitation des vitraux. La Vierge est voilée et nimbée. Elle porte un long manteau, ouvert sur le devant et laissant voir une tunique ornée de riches galons. Elle étend la main droite en signe de protection, et de la gauche, qui retient un livre, elle relève avec élégance les plis de son manteau. A ses pieds, un long vase d'où s'échappe une tige de lys; derrière elle, un siège antique. Le fond est jaune et parsemé de rosaces et de clochettes brunes.

Les teintes grises, ocreuses ou rougeâtres, dominant et ont un aspect terreux. Il est évident qu'on ne les a jamais recouvertes d'un encaustique quelconque, comme la plupart des fresques romaines.

La muraille, située au nord, est percée de trois fenêtres romanes. Entre la première et la seconde se trouvaient les traces de plusieurs personnages ailés de grande dimension. Entre la seconde fenêtre et la troisième, un cavalier dans l'attitude du combat (mais dont une grande portion a disparu), monte un gigantesque cheval, richement harnaché. Entre la troisième fenêtre et le mur, de faibles vestiges de peinture ne donnaient que de vagues contours. Cependant nous présumons que cette scène devait se rapporter à ce passage de l'Apocalypse (XII, 7, 8) : *Micael et angeli ejus præliabantur cum dracone et draco pugnabat et angeli ejus.*

Une magnifique bordure encadrait chaque fenêtre.

Sur la muraille située à l'est, on aperçoit encore le buste de la Vierge, portant la couronne royale en tête.

Ces peintures, d'un aspect très-antique, ne remontent pourtant qu'à la fin du XIII^e siècle ou au commencement du XIV^e, puisqu'elles ont été faites sur des murs de consolidation construits à cette époque ou sur des parties réparées vers le même temps.

Enfin on voit au-dessus de l'entrée de la sacristie actuelle une scène à peu près entière et des plus intéressante par ses détails. Ce tableau, encadré par une large bande jaune entre deux filets noirs, mesure deux mètres soixante-quinze centimètres de long sur un mètre cinquante centimètres de largeur ; mais il avait plus d'étendue primitivement.

Il représente un paysage dans lequel on distingue, au centre, une sorte de castel ; plus loin, un horizon de montagnes et à travers des bosquets, çà et là, quelques fabriques ou clochers. Sur le premier plan, à droite et à gauche, deux cavaliers allant en sens inverse ; entre les deux on entrevoit un homme nu et renversé, dont la tête vénérable est nimbée. Les cavaliers ont l'uniforme des mousquetaires rouges de Louis XIII. Ils font claquer leur fouet et portent cranement leur chapeau gris, orné d'un panache rouge. De longs cheveux bouclés encadrent leur visage très-agréable et plus souriant qu'il ne conviendrait à la mission sinistre que ces élégants mousquetaires sont en train de remplir ; car on distingue deux longues cordes retenues à l'arçon de leur selle et qui sont attachées au poignet et au pied gauches de leur victime étendue à terre.

Quel est le martyr qu'ils écartellent ?

Où la scène se passe-t-elle ?

Représente-t-elle un souvenir local ?

Ce tableau, peint évidemment au milieu du *xvii^e* siècle, nous rappelle un drame analogue qui eut lieu à Bruyères en 1567. La ressemblance singulière du castel avec une des portes de Bruyères, dite de Reims, le site lui-même et l'analogie des faits, nous engagent à terminer ce rapport par le récit auquel nous faisons allusion. Nous ne prétendons pas pour cela satisfaire à ces trois questions et encore moins en tirer de conclusion. C'est une simple conjecture de plus à ajouter à toutes celles qu'on pourra faire en étudiant le sujet de ce tableau.

Le 10 novembre 1567, François d'Hangest, seigneur de Genlis, se présenta devant Bruyères ; mais trouvant les habitants sur leur garde, il se retira vers Liesse, où campaient les troupes allemandes.

Les protestants revinrent plusieurs jours après, soutenus par le prince d'Orange et quelques milliers d'Allemands. La ville fut prise par escalade et mise à feu et à sang. Les archives furent livrées aux flammes et l'église profanée. Les femmes, les vieillards, les enfants, s'étaient réfugiés dans les caves; mais leur retraite fut découverte et ils furent impitoyablement égorvés. La place ne fut évacuée que le 25 mars 1568.

La tradition rapporte encore que les Huguenots firent *périr dans les tortures le doyen de l'église*. Son nom ne nous est point parvenu; (1) mais parmi les habitants morts courageusement l'épée à la main, trois ont survécu à l'oubli :

Adam Pelletier, — Nicolas Garet, — Nicolas Gallois.

Il n'y aurait peut-être rien d'in vraisemblable dans l'opinion que cette peinture aurait été faite, un siècle plus tard, (2) pour rappeler ces tristes événements?

La Société reçoit les ouvrages suivants :

1^o Rapport à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, au nom de la commission des Antiquités de la France.

2^o Mémoires de l'Académie du Gard, 1858-59.

M. l'abbé BATTON demande à la Société la permission de signaler à son attention la vente par un conseil de fabrique d'objets précieux faisant partie du mobilier d'une église. Le fait lui apparaît à l'instant même dans le dernier numéro de la

(1) Nous serions heureux de retrouver le nom de ce vénérable prêtre. Jusqu'alors il nous a été impossible de compléter la liste des doyens de Bruyères, depuis 1522, date de la mort du chanoine Guillaume Hennequin, jusqu'à 1594, époque à laquelle le doyenné était occupé par messire Hangard.

(2) Louis et Claude Cauroy furent successivement doyens de 1641 à 1688. Ces deux bons pasteurs, dévoués corps et âme aux intérêts de leur paroisse, avaient mis tous leurs soins à conserver les archives et à relever les titres de gloire du pays. Au nombre des ouvrages publiés par Louis Cauroy il faut citer son Obituaire et ses renseignements sur les confréries, les dévotions particulières, les établissements de bienfaisance et les sonneries de la paroisse.

(Ancienne Bibliothèque du Séminaire de Laon.)

Revue de l'Art chrétien qui vient d'être déposé sur le bureau et s'exprime ainsi :

« Il y a dans l'église de La Flamangrie (canton de La Capelle),
» trois autels du *xv^e* siècle fort curieux. Il y en avait jadis un
» quatrième qui a été acquis par l'église Saint-Germain-l'Auxer-
» rois et qui a été parfaitement restauré. Deux de ceux qui
» restent présentent encore plus d'intérêt que celui-là : on voit
» sur le premier une scène de martyre, sur le second l'histoire
» de la Sainte-Vierge. Le troisième paraît offrir la généalogie
» de Notre-Seigneur. D'après la tradition, ces curieux monu-
» ments proviendraient de l'abbaye de Liessies, près d'Avesnes.
» La paroisse se trouve trop pauvre pour faire restaurer ces
» autels; elle ne veut point avec raison les vendre à un musée;
» mais elle les céderait volontiers à un autre sanctuaire et
» emploierait le prix de l'acquisition à restaurer son église qui
» en a grand besoin. Nous devons ces renseignements à l'un de
» nos abonnés, M. Demiselle, curé-doyen de La Capelle, et
» nous croyons comme lui que c'est là une rare et précieuse
» occasion pour les fabriques qui ont besoin d'un autel et qui
» pourraient, moyennant un prix modéré, acquérir une œuvre
» d'art d'une véritable valeur archéologique. »

M. l'abbé Batton croit devoir appeler l'attention de la Société à la fois sur les projets de vente par la fabrique de La Flamangrie des curieux rétables qui se trouvent dans son église, et sur l'aide que le rédacteur de la *Revue de l'Art chrétien* vient donner à cette vente impossible en principe et blamable en fait.

Prêtre lui-même et chargé d'une église où se trouvent aussi des objets d'art, du mobilier précieux, M. Batton, auquel se joignent tous les membres présents, rappelle d'abord que les fabriques ne sont pas propriétaires, mais administratrices, et qu'à ce titre elles ne peuvent pas aliéner sans autorisation supérieure. Il a invoqué ensuite une circulaire émanée de l'évêché de Soissons et qui a défendu expressément à tout curé la vente d'objets mobiliers et d'art appartenant aux églises. Déjà la dispersion et la destruction des objets précieux et anciens qui

paraient nos églises n'a fait que trop de progrès dans un temps où l'on n'en comprenait pas la valeur. Aujourd'hui qu'on la connaît tout entière, aujourd'hui qu'on regrette ce qui est perdu pour jamais et qu'on veut conserver ce qu'on a pu sauver de la destruction, l'exemple donné par la fabrique de La Flamangrie et, ce qui est plus fâcheux, par un journal qui s'est donné pour mission l'amour de l'*art chrétien* et de ses œuvres; cet exemple est regrettable. Il faut le blamer pour que la vente annoncée n'ait pas lieu et que l'autorité ecclésiastique intervienne pour conserver dans le pays ce qu'il a toujours possédé et ce qu'il faut lui apprendre à aimer et à respecter.

On dit que ces rétables seront mieux dans une église plus riche et qui les fera restaurer. Si on avait dit et redit aux habitants de La Flamangrie que ces rétables étaient magnifiques, qu'ils avaient une grande valeur d'art, ils auraient fourni avec empressement l'argent nécessaire à la réparation, et ils seraient fiers de voir les artistes, les étrangers venir admirer chez eux ces meubles splendides dont ils se feraient honneur. Ce qu'il faut apprendre aux habitants de la campagne et aux fabriques de nos églises, ce n'est pas la dilapidation de ce qu'ils peuvent avoir de beau, ils n'y sont que trop disposés, mais au contraire le respect et l'appréciation d'un art perdu et qui ne revivra jamais.

Quant à l'application du produit de la vente des rétables à la réparation des toitures de l'église, ainsi que conseille le rédacteur de la *Revue de l'Art chrétien*, la commune populeuse de La Flamangrie n'est pas si à bout de ressources qu'elle ne puisse entretenir à ses frais son église. Tous les jours, on voit entreprendre, dans tout le département et dans des communes moins riches, des réparations d'église et même des reconstructions pour lesquelles on ne vend pas ce que l'on a et surtout son mobilier, ce qui s'appelle vulgairement dépouiller saint Pierre pour couvrir saint Paul.

Que dirait-on si, sous prétexte de carreaux brisés ou d'ardoises qui manquent, la fabrique de Saint-Martin de Laon, par exemple, vendait son curieux tombeau du XIII^e siècle, ou sa

belle statue de marbre d'abbesse ? Il n'y aurait qu'une voix pour blamer ce vandalisme.

Les membres de la Société croient donc utile de signaler publiquement des projets fâcheux auxquels on pourra mettre ordre à temps par une manifestation utile.

La Société a donné son entière approbation à cette proposition qui a été formulée séance tenante et dont elle a désiré l'insertion dans le *Journal de l'Aisne*.



SEPTIÈME SÉANCE.

(4 Février 1860.)



Présidence de M. **Duchange** , Président.

La Société reçoit les Mémoires de la Société de la Marne , année 1859.

La Société examine la question de savoir si elle s'occupera du *Dictionnaire géographique* demandé par M. le Ministre de l'Instruction publique, et du travail général qui doit le précéder. Elle se décide pour l'affirmative et déclare qu'elle se propose de concourir.

En outre, modifiant sa délibération du 10 janvier dernier, elle arrête que, pour le *répertoire archéologique*, elle ne s'occupera que de l'arrondissement de Laon.

M. FLEURY lit une note sur les travaux en cours d'exécution de la porte dite de Laon, à Coucy-le-Château.

Lest errassiers sont à l'œuvre de restauration de la vieille

porte de Coucy sur la route de Laon. Ils l'ont déchargée déjà de cette masse de terre qu'on y apporta, au milieu du xvi^e siècle et pendant les guerres de religion, pour y construire une batterie de défense. On sait que cette terre, alourdie par l'humidité, écrasait les voûtes et produisit ces désordres que nous signala M. Grégoire, de Coucy, un de nos correspondants, et qui compromettaient à la fois la solidité de l'édifice et la vie des voyageurs.

Les ouvriers ont pénétré jusque dans la salle des anciens *Plaids* que des éboulements, arrivés à une époque qu'on peut croire déjà fort ancienne, avaient entièrement remplie. Il ne paraît pas que jusqu'à présent on ait rien trouvé de curieux pendant ce travail de déblaiement. Les fouilles n'ont amené que la découverte d'un squelette humain gisant sur le pavé de la salle des *Plaids*, sous la masse des terres tombées des terrasses du haut. C'est évidemment un ouvrier maçon qui, occupé à consolider la voûte qui menaçait ruine, aura été surpris par la chute des terres et n'aura pu se sauver à temps. Ce qui semble le prouver, c'est que dans chaque angle de cette salle on voit des portions de pilastres non achevés et qui étaient destinés à réconforter la voûte qui sans doute s'ouvrait et promettait de s'écraser bientôt. Ces piliers, qu'ont n'eut pas le temps de monter jusqu'au plafond ogival, témoignent incontestablement et des désordres que la terrasse des batteries apporta par son poids dans un édifice déjà vieux, et de la volonté qu'on eut de le restaurer, et de la cause de la mort violente de l'homme qui vient d'être exhumé des décombres.

On n'a point encore retrouvé les peintures murales que les ravaux de 1829 ou 1830 avaient fait mettre à jour et dont un dessin est conservé dans vos archives.

Le même membre donne communication d'une lettre datée de 1561, écrite par un avocat de Laon, sur Nicole de Vervins.

La possession de Nicole de Vervins a eu ses historiens qui ont écrit des volumes entiers sur cette démoniaque dont les

folies historiques ont eu le pouvoir de fixer un instant l'attention de toute la France, et encore aujourd'hui, quand on parle des manifestations extérieures de la puissance du diable, le nom de Nicole Aubry arrive sur toutes les lèvres.

Tout le monde connaît le récit de Boulcœse et celui d'Héricourt. Ces deux ecclésiastiques ont fourni aux historiens modernes de Laon ce qu'ils ont dit d'un des faits les plus romanesques, mais les plus importants, qui ont marqué le passé de notre cité. La Bibliothèque impériale, fonds du Puy, tome 86, renferme une lettre très-intéressante, écrite de Laon même, à la date du 8 février 1565, par un de nos concitoyens anonyme, un avocat, qui envoie à une personne restée inconnue aussi, car la suscription et le nom de l'auteur n'ont point été conservés, les impressions toutes fraîches sur les bizarres épisodes de la comédie religieuse à laquelle il a assisté avec toute la ville comme témoin oculaire.

Cette lettre ne contient pas de renseignements bien nouveaux après tout ce qu'a dit le prolix Boulcœse; cependant elle est bonne à connaître et à conserver. Elle prouve la profonde stupeur où toute la population était plongée et en même temps l'importance exagérée qui fut donnée à toute cette affaire, puisque l'auteur de la lettre anonyme en question nous affirme que le roi fut tenu au courant de ce qui venait de se passer à Laon.

La voici :

« Monsieur,

» L'occasion se présentant et ayant seu qu'étiez à Paris, je n'ay voulu faillir vous faire par ceste lestre le discours de ce quy s'est faict en ceste ville digne d'être publié par toute la chëstienneté et digne qu'en soyez adverty.

» Le faict est que, depuis le jour de la Toussainct, une jeune femme de seize ans, demourant en la ville de Vervins, s'est trouvée possédée et fort agitée de malins esprits, lesquels par quelques intervalles et jour et nuyct se despartoient d'elle pour la laisser manger, boire et dormyr, et au partement parloien

par la bouche de ladite femme, quy lors a la langue tirée jusques au menton, ont soin de luy faire bailler à manger, commandant aux père, mère, mary de la dicte femme la faire manger, quelquefois déclarant le lieux où ils divertissent quelques foyz avec voleurs, et au retour par la même organe déclairent les tueries, voleries et aultres méchants actes qu'ils ont incité les hommes perpétrer, et se sont trouvez beaucoup de leurs dictz véritables. Et par la même organe nommoient les personnes qui venoient veoir la dicte femme par leurs noms et surnoms, déclarant en public ce que telles personnes avoient faict en privé en leurs maisons ou ailleurs, et quelque foyz déclarant des choses si secrestes qu'on n'estimoit jamais qu'elles fussent seues, mesme à gens estrangers et non conneus au pays.

» Deurant le tems de l'Avant dernier, en ce dict lieu preschoit ung capucin de Vailly qu'on nomme de Mota, quy a faict plusieurs conjurations et commandements auxdicts malins esperitz de partir du corps de ceste femme, auquel ilz faisoient response qu'ils ne sortiroient pour luy; ce parce que, quand lesdicts esperitz parloient d'elle, ledict jacobin l'admonestoyt et aultres gens d'esglize, lesdicts esperitz la rendoient sourde, muette et aveugle, en manière qu'il n'y avoit pas moyen de faire ouvrir les yeux ou la faire parler qu'en luy présentant la sainte hostie, quy fit faire audict jacobin pareille expérience pour faire despartyr lesdicts esperitz en vertu de la dicte hostie, laquelle présentant, se despartoient lesdicts esperitz, mais soudain rentroient. Et parce que tel faict despend de l'estat et office de l'évesque, notre évesque se transporta audict Vervins où il fit les mesmes expériences qu'ils estoient plusieurs et nommèrent leurs noms et vinrent la nuict tourmenter nostre dict évesque; et de ce quy se fit audict lieu en pourroit parler et vous le faire entendre un docteur de la Faculté de Paris que l'on nomme M. Chausse, demourant au collège de Lisieux, quy avec un aultre docteur accompagna nostre évesque.

» Et voyant les parens qu'elle demouroit tousjours tormentée, l'on l'amena en ceste ville en passant par Nostre-Dame de

Liesse, la laissèrent aucuns desdicts esperitz, de manière qu'il n'en restoit que deux, et à la première adjuration qu'a faicte en ceste ville nostre dict évesque, cela luy a esté affirmé par celuy desdicts esperitz qui se nommoit Belzébuth. Parce que les Huguenots maintenoient tout ce que dessusz estre une imposture pour laquelle descouvrir estoit besoing changer de garde à ladicte femme, elle fust par justice sequestrée, et luy furent baillées gardes nouvelles et des deux religions, et y furent toute la nuict le doyen de l'esglize, l'official et aultres gens d'esglize, nostre lieutenant-particulier, mon compaignon avocat, le bailly de l'évesque et aultres notables personnes assideus; avec eux médecins et chirurgiens les plus experts quy, deurant qu'elle fut délaissée comme morte, au partement du dyable par vertu de l'hostie présentée, firent toutes les épreuves de leur art pour l'exciter, jusques à luy mettre des épingles dans les ongles de ses doigts, sans que pour ce elle eut aucun mouvement, et à la seule présentation de la mesme hostie à la bouche elle reprit ses sens, louant Dieu, et aucuns d'eux m'ont récité qu'ils virent, au partement du diable, un signe visible comme d'une souris sortant de ses oreilles et trottant sur la main de ceux qui la tenoient, dont tous furent fort effrayez.

► Elle est rendue à l'évesque quy, puis quinze jours, a continué jeusner et soy mestre en oraison et faire annoncer et inciter par prédications le peuple à l'ayder de jeusnes et oraisons, à deschasser lesdicts esperitz, faisant tous les jours processions et prières publiques, èz quelles processions on portoit ladicte femme, laquelle après l'on mettoit sur un eschaffaud pour ce érigé près la chapelle Nostre-Dame, au portail du chœur, en laquelle nostre dict évesque chantoit la messe, durant laquelle, à l'élévation du corps de Jésus-Christ, ladicte femme, tenue de six ou sept des plus forts hommes qu'on pouvoit choisir, malgré eux s'élevoit droicte, faisant mine si horrible que chacung en estoit effrayez, et la messe célébrée, procédoit aux conjurations et abjurations, respondant ladicte femme d'elle mesme, quelques foys prononçant ladicte femme aucuns mots avant

nostre dict évesque. Et après avoir faict ce qu'il pouvoit par paroles, lui commandoit de laisser cette femme en vertu de l'hostie qu'il luy présentoit. Faisant ladicte femme si espouvantable face et si défigurée qu'il n'est possible naturellement de faire, et en ung instant demouroit comme morte entre les bras de ceulx quy la tenoient, ayant les bras et corps et jambes aussy roydes que baston, tournées à revers, sans qu'il fust possible de lui faire ployer les jointeures, fust des bras, fust des jambes, lui ouvrir la bousche ou les yeux, combien que ce faire ne soient forcez aucuns Huguenots qui estimoient estre imposteure; et par le seul attouchement de l'hostie sacrée que l'évesque lui présentoit à la bousche, la bousche s'ouvroit et la recevoit, et après ly revenoient tous ses mouvemens, hors d'ung bras qui demouroyt percluz et impotent.

» Finalement du jour d'hyer, septiesme de ce mois, continuant nostre dict évesque ce que dessus, après plusieurs résistances elle fut délivrée par la grâce de Dieu, et revinct son bras percluz sain, selon le signe que luy avoit dict ledict esperitz malin, et est encore la dicte femme fort malade de la fatigue qu'elle a endeurée.

» Aujourd'hui s'est faict la procession générale où le corps de Jésus-Christ a esté porté en grande magnificence, remerciant Dieu, où nostre dict évesque a chanté la messe avec telle assistance de dévotion que l'on ne sauroit souhaiter plus grande qu'elle n'a esté, au contentement des Huguenots desquels bonne partye se sont despartys pour reprendre la première et ancienne religion. Je vous puis asseurer ce que dessus pour y avoir plusieurs foys assisté, et en feront les tesmoignages plus de dix mille personnes. Je ne vous saurois sans par trop long discours réciter mille conjectures quy se sont présentées pour approbation de ce miracle si évident, comme aucuns estrangers flamans quy ont parlé à ceste femme estant possédée quy leur faisoit response pertinente en hault allemant. J'ay veu ung Allemant parler à elle en langaige allemant, la femme luy respondit pertiment en françois. Il me disoit que il luy avoit dict en allemant qu'il estoit huguenot,

et j'ouys qu'elle luy disoit qu'il ne l'estoit point et que il avoit menty. Puis il luy dict en allemant que l'abbé de Saint-Vincent quy estoit présent parloit bien allemant; elle luy fect response qu'il ne savoit aucunement parler, mais que il faisoit semblant de savoir parler

» Oultre que il n'y a quasi maison où le diable n'ait esté de nuict tormenter quelqu'ung de la maison, quelques foys hennissant comme ung cheval, mesme en la maison épiscopale hennir en mule ou asnesse, et le lendemain en donnoit tesmoingnage. J'espère que vous en saurez davantage par le tesmoingnage quy en sera faict au roy. »

HUITIÈME SÉANCE.

(6 Mars 1860.)

Présidence de M. **Ed. Fleury**, Vice-Président.

Ouvrages offerts : 1° Plusieurs numéros du journal *l'Archer français*, qui renferment de nombreux renseignements sur les compagnies du département de l'Aisne; 2° Essai historique sur les églises réformées du département de l'Aisne, par O. Douen.

M. **PIETTE** lit un mémoire de M. **PAPILLON** sur les antiquités franques-mérovingiennes de Voyenne et de Wimpy.

Pendant longtemps, on a considéré comme romains tous les débris anciens que les travaux des champs ou des fouilles plus ou moins profondes amenaient à la surface du sol. Aujourd'hui

encore, dans les campagnes, qu'une circonstance fortuite mette en évidence des haches en silex ou en bronze, des statuettes, des armes de métal, des monnaies ou médailles, des fragments de poteries, des débris de constructions, pierres taillées ou sculptées, tuiles ou briques, l'origine romaine de ces objets est admise sans conteste, tant est populaire le souvenir du passage de ce peuple conquérant sur notre sol, tant les monuments par lui laissés sont devenus, dans l'esprit des populations, le type de l'ancienneté, de la grandeur, de la perfection.

Mais si la commune renommée accorde, même encore de nos jours, et avec tant de facilité, un certificat d'origine romaine à des fragments si divers, la science, plus scrupuleuse, distingue avec soin ce que le vulgaire a toujours confondu, et restitue à des époques distinctes, à des peuples différents, des restes qui, quoique bien incomplets souvent, n'en sont pas moins les principaux témoins qu'il nous soit donné de consulter pour reconnaître les mœurs, l'industrie, la civilisation de générations disparues depuis longtemps.

Des hommes dévoués ont consacré leur existence à recueillir, à comparer, à déterminer les fragments de toute nature laissés dans l'Europe entière par les peuples qui nous ont précédés; leurs observations se sont graduellement érigées en corps de doctrine, et aujourd'hui, grâce à leurs travaux, l'observateur intelligent et expérimenté peut reconnaître le caractère et l'époque des débris que le hasard ou de patientes recherches mettent à sa disposition et livrent à son examen.

Comme toutes les parties de la France, le département de l'Aisne possède beaucoup de restes de monuments anciens, beaucoup d'emplacements autrefois considérables, dont le nom même est aujourd'hui perdu; beaucoup de champs funéraires remontant aux premiers siècles de notre ère, et même antérieurs à cette époque reculée, et dont la découverte a été souvent due au hasard. Il faudrait un livre tout entier pour faire l'historique des ruines d'Arlaines, du théâtre de Soissons, des mosaïques de Blanz y et de Bazoches, des camps de Vermand, de Saint-Thomas, de Macquenoise; des palais de Nizy-le-

Comte et de tant de ruines vénérables ramenées au jour après des siècles d'enfouissement et d'oubli.

Il s'agit seulement ici de dire quelques mots sur les antiquités recueillies dans deux champs funéraires francs-mérovingiens, découverts, le premier à Voyenne, près de Marle, et le deuxième à Wimys, près de Vervins.

Sans doute, pour parler en toute connaissance de ces intéressants objets, il faudrait avoir pu assister à toutes les fouilles qui ont été faites; mais les travaux ont duré pendant des années; ils n'avaient pas été entrepris dans un but d'investigations historiques, c'est le hasard qui a amené l'attention sur les découvertes. Ce qui va en être dit n'est donc que le résultat d'un examen fait après coup sur des objets presque tous déplacés et réunis dans des collections particulières. Pour ce qui est relatif à la situation des monuments dans le sein de la terre, il a fallu consulter les souvenirs soit des ouvriers, soit des personnes qui assistaient le plus souvent à leurs travaux.

VOYENNE.

Le village de Voyenne est une commune de 5 à 600 habitants, à 3 kilomètres sud de Marle, 22 kilomètres nord de Laon.

Son histoire peut se résumer en quelques mots.

Il appartenait dès le ^{xiii}^e siècle à l'abbaye de Saint-Jean de Laon, et son origine remonte à une époque beaucoup antérieure.

Les anciens noms, *Vænna*, *Voyenna*, *Voienna*, *Vienna*, indiquent probablement sa situation à proximité d'une voie romaine dont on vient de reconnaître l'existence entre cette commune et la ville de Marle.

Quoi qu'il en soit, rien ne pouvait faire pressentir l'existence, sur le terroir de Voyenne, d'un vaste dortoir funéraire, renfermant, avec des restes humains, un véritable trésor archéologique, lorsqu'en 1852, on ouvrit, au lieu dit le *Tombois*, une carrière pour l'extraction des cailloux (silex) destinés à l'entretien des routes.

Il est probable, cependant, que déjà, autrefois, on avait eu connaissance de ce champ de sépultures. Le nom de *Tombois* remonte, dans la commune, à une époque fort éloignée, et ce nom, dans le département de l'Aisne, comme dans le nord de la France et dans la Belgique, indique un cimetière franc ou mérovingien (1).

Le *Tombois* de Voyenne fut donc exploité comme gravière. Dans une tranchée à pic de quelques mètres d'élévation, les ouvriers attaquaient un banc de silex de rivière appartenant selon toute apparence à l'époque diluvienne, et renfermant, comme toutes les grèves de cette époque, divers débris d'animaux vertébrés.

En général, les cimetières des Francs étaient placés sur le penchant des coteaux. A Voyenne, il n'en est pas ainsi. Le territoire de cette commune occupe la large et féconde vallée de la Serre, et c'est dans un terrain plat provenant d'alluvion, que les fosses ont été creusées.

Cependant, ce choix d'un fonds de cailloux roulés, privé d'humidité et facilement asséchable en cas d'inondation, indique des préoccupations de conservation prolongée dont les Francs ont toujours donné la preuve. Partout, en effet, où se trouvent leurs ossuaires, les fosses sont ouvertes dans un sol sec et perméable, dans la pierre, la craie, le tuf, la grève; jamais dans la terre compacte.

Ces précautions étaient d'autant plus nécessaires qu'à cette époque, la majeure partie des inhumations se faisait dans la fosse même, et sans que le cadavre fût protégé par une bière.

Cependant, à Voyenne, un certain nombre de cercueils de pierre ont été découverts; on a même trouvé aussi des clous de fer, qui, par leur forme et leur longueur, paraissent avoir servi à fermer des cercueils de bois.

(1) Le *Tombois* de Barbonval, la ferme du *Tombois* près du Câtelet, sont également deux emplacements d'anciens cimetières. Il en est de même des *Tombois* d'Haulchin, en Belgique, ouverts et explorés en 1850. Le département du Nord a aussi ses *Tombois*.

Les cadavres étaient en général orientés la tête à l'ouest et les pieds au levant.

Dans quelques-unes des auges de pierre qui ont été examinées, on a remarqué qu'indépendamment des ossements indiquant la situation naturelle des individus qui y avaient été déposés en dernier lieu, il se trouvait quelquefois, vers les pieds, un monceau d'os brisés paraissant provenir de personnes d'âges différents. Ces pierres avaient-elles donné successivement asile à plusieurs habitants avant de recevoir leur dernier hôte ? Ou bien ces débris amoncelés étaient-ils le produit de la fouille faite dans la terre pour creuser la place destinée à recevoir la tombe, au moment de l'inhumation ?... La première hypothèse est la plus vraisemblable.

Les tombes, d'un seul morceau, étaient faites d'une pierre que l'on dit provenir de Mons-en-Laonnois ; plus larges à la tête qu'aux pieds, et recouvertes par une ou plusieurs dalles plates également en pierre. Un seul couvercle a présenté quelques ornements, sur la tranche. C'était un simple dessin grossier, denticulé irrégulièrement, gravé en creux, et simulant des axes imparfaites. Ce morceau est conservé avec quelque soin ; mais les auges ont toutes été brisées, à l'exception d'une seule, qui, placée sous l'égout d'un toit, reçoit l'eau comme un bac vulgaire, et se détériore chaque année d'une manière regrettable et irréparable.

Quant aux objets qui accompagnaient les morts et qu'on a trouvés en abondance dans leurs fosses, en voici l'énumération :

Vases en terre rouge vernissée ;

Vases en terre rouge sans vernis, rouge pâle, jaunâtre, gris, blancs, noirs, colorés à l'aide de la plombagine, en pâtes de différents degrés de pureté et de finesse ;

Vases en verre, coupes, bols, fioles ou ballons ;

Armes en fer, haches, francisques, sabres ou scramasaxes, épées à deux tranchants, couteaux, poignards, fers de lance, fers de flèches ;

Grains de colliers, de bracelets, de toute grosseur, en verre, et en pâte colorée ;

Boucles de ceinturons en bronze, bronze étamé, fer, fer damasquiné, fer argenté;

Petites boucles et anneaux en fer et en bronze;

Clés en fer;

Fibules variées en fer, en bronze, rondes, carrées, allongées, vermiculaires, évidées, pleines, en forme d'anneaux, d'oiseaux, de mains, émaillées et décorées;

Bassin en bronze à bords dentelés;

Styles, aiguilles ou passe-cordons en bronze; bracelets, anneaux, torques;

Cuiller en argent, etc.

Dans l'impossibilité de donner une description complète de chacun de ces objets dont la collection, dessinée et peinte par M. Piette, forme un album précieux, nous nous contenterons d'indiquer sommairement ce que chaque catégorie offre de plus intéressant.

Les vases en terre rouge vernissée n'étaient pas en majorité; quelques-uns, d'une belle conservation et d'une forme élégante, mais en général aucun dessin en relief.

Le plus grand nombre des autres consistaient en poteries de couleurs moins brillantes, de formes moins pures, de pâtes plus grossières, empreints d'ornements simples rappelant l'art romain dégénéré et faisant pressentir les détails qui, quelques siècles plus tard, se retrouveront dans beaucoup de nos églises et caractériseront le style roman : imbrications, moulures à compartiments, nattes, rubans, entrelacs, brisures, dentelures, losanges, chevrons, billettes, damiers, arêtes de poissons, croix de Saint-André, etc.

Cependant, la grande quantité de ces vases indique assez que si la période romaine avait cessé lorsqu'ils ont été confiés à la terre, le souvenir n'en était pas fort éloigné, puisqu'on en retrouvait la trace dans la forme générale, dans la couleur, et même dans les ornements modifiés de ces produits de la céramique.

Cette présomption reçoit d'ailleurs sa confirmation de la présence de verre de formes diverses (1).

Voici l'indication des plus remarquables :

Coupe sans pied , en forme de cloche allongée ; verre fin et presque blanc ; ornée de moulures et rubans en relief, en émail ou verre blanc opaque ;

Autre coupe en verre plus grossier , de la forme d'un tube irrégulier, fermé à l'une de ses extrémités, et légèrement évasé au bout opposé ;

Fiole de même verre commun rappelant la forme des ballons employés dans les laboratoires de chimie ;

Bol ou coupe en verre fin , malheureusement brisée en partie.

Les armes des Francs se composaient de haches, de lances, d'épées, de sabres, de coutelas, de poignards et de flèches.

La plupart des haches trouvées à Voyenne rappellent plus ou moins la cognée de nos bûcherons.

C'est la redoutable francisque des guerriers sous la première et peut-être sous la seconde race de nos rois.

Une de ces haches appartenant aujourd'hui à M. Lehault, de Marle, présente sur une de ses faces l'empreinte d'un tissu empâté dans l'oxide de fer. Cette hache était sans aucun doute placée sur l'étoffe composant le vêtement du cadavre. Le fer, en se décomposant, a opéré une espèce de pseudomorphose, et conservé le tissu en le solidifiant.

Chez quelques-unes, encore, le tranchant se prolonge en avant et en arrière, de manière à former une portion de cercle beaucoup plus développée que le corps de la francisque ; chez une autre, l'arme est double, c'est-à-dire que la tête dans laquelle se trouvait passé le bois du manche, se prolonge et

(1) Si les vases sont en terre et en verre, il y a grande présomption de paganisme, car les chrétiens se servaient de vases de terre, mais très rarement de vases de verre, et les vases de verres, si nombreux dans les sépultures romaines, sont extrêmement rares dans les sépultures mérovingiennes. Par la même raison, le mélange égal des deux substances indique un âge plus voisin de la première période que de la seconde. (*Normandie souterraine*).

forme une tête de marteau qui peut devenir une arme aussi redoutable que la hache elle-même.

Les fers de lance étaient nombreux ; ils affectaient la forme de diverses feuilles, lancéolées, en cœur allongé peu ou point échancré, en losange, de différentes grandeurs ; le bois du manche se reconnaît encore dans la douille oxidée d'un certain nombre.

Les épées, d'une longueur qui atteignait 70 centimètres, avaient la lame évidée et à double tranchant ; les fourreaux étaient détruits, mais on a trouvé la garniture d'un de ces fourreaux : c'est un anneau aplati, en argent, large de deux ou trois centimètres, orné de dessins bien exécutés.

Les sabres ou scramasaxes (1), épais, larges, offraient près du dos deux rainures parallèles et longitudinales destinées, disent les anciens auteurs, à recevoir du poison. La soie avait été enfoncée dans un manche en bois dont les traces sont souvent visibles.

Dans la Lorraine, le Luxembourg, la Normandie, la Picardie, les scramasaxes ou sabres francs ne mesurent que 40 ou 50 centimètres de longueur ; à Voyenne, ils atteignaient 64 centimètres.

D'autres lames de 23 à 45 centimètres représentent sans doute les couteaux et les poignards de l'époque. Ils étaient renfermés dans une gaine recouverte de peau.

Les agrafes de ceinturons fournies par les tombes de Voyenne étaient nombreuses. Les unes, en fer, ornées de damasquinures en argent, plus ou moins fortement attaquées par la rouille ; les autres, en bronze, rehaussées de clous de cuivre et de dessins gravés, en torsades, zig-zags, serpents et entrelacs, étaient parfaitement conservées.

Nous en dirons autant des fibules nombreuses qui ont été recueillies, aussi bien que des boucles, bracelets, bagues, an-

(1) *Scramasaxes* ou *scrama-sachs*, de deux mots teutons : *Scriman*, combattre, et *sachs*, couteau. Mézéray dit que le *scramasaxe* était l'arme du simple soldat, chez nos pères.
(Norm. souler.)

neaux, pointes ou goupilles triangulaires destinées à l'ornement des ceinturons. On remarque même encore sur certains de ces objets des traces d'étamage, des restes d'émaux aux vives couleurs.

Les styles sont en bronze. L'un d'entre eux présente, vers les deux tiers de sa hauteur, une petite croix en relief dans un écusson quadrangulaire. Est-ce par hasard et comme simple ornement qu'un tel signe a été placé par l'artiste sur cet instrument délicat et usuel? N'y faut-il pas voir plutôt l'indice des progrès que faisait déjà parmi les populations la religion du Christ, prêchée par des apôtres venus de Rome et de l'Italie?..

Citons encore plusieurs clefs en fer, plutôt romaines que franques; une longue aiguille ou passe-cordons en bronze et une cuillère à parfums en argent.

En terminant, nous indiquerons de nombreux grains ou perles en verre, en émail, en pâte colorée, de grosseurs et de formes diverses; les uns devaient former des colliers, des bracelets; les autres, beaucoup plus gros, se trouvent généralement dans la main ou dans la direction du genou des squelettes, et constituaient, à ce que l'on croit, des amulettes. La variété de ces grains est grande; les ornements qui les couvrent sont bien tracés, non pas en relief, mais dans la pâte molle : tubes, barillets, boutons, dés, losanges, perles rondes, ovales, plates; toutes les formes y sont représentées, tous les dessins, toutes les couleurs, employés, et la perfection de ces bijoux donne une bonne opinion de l'état avancé de cette partie de l'art chez les Francs.

Si, à l'aide de l'ensemble de ces produits, on cherche à se fixer sur l'époque à laquelle ils ont été confiés à la terre, avec les cadavres qu'ils accompagnaient, on est amené à reconnaître que cette époque doit être un peu postérieure à la fin de la domination romaine et contemporaine des premiers siècles de l'arrivée des Francs sur le sol de la Gaule. En un mot, ces sépultures doivent être considérées comme appartenant à la période mérovingienne, qui s'étend depuis Clovis jusqu'à Charlemagne, mais plus probablement à la période de transi-

tion qui, dans les iv^e et v^e siècles, a marqué le passage « entre » les Romains et les Francs, entre l'urne et le cercueil, entre » l'idée chrétienne et le système payen. »

Le nombre, la forme et la variété des vases de terre et de verre indiquent la proximité de l'influence romaine; mais l'inhumation des corps tout entiers et sans incinération dans des bières ou cercueils en bois ou en pierre, la présence d'armes et d'ornements appartenant aux guerriers francs, mélangées avec des épées à deux tranchants; la décoration et les détails de ces objets ne permettent pas d'hésiter à les attribuer aux premières générations des guerriers qui ont donné leur nom à notre patrie, et dont nous sommes les descendants directs quoique éloignés.

L'examen des crânes des squelettes par un homme compétent aurait pu jeter quelque clarté sur ce point; mais la science anthropologique n'a pas été mise à contribution. Deux têtes ont été recueillies; l'une d'homme, complètement intacte, possédant toutes ses dents, paraît, par son front fuyant, son nez court et relevé, son os frontal saillant, sa mâchoire inférieure proéminente, appartenir à la race noire; l'autre de femme, plus qu'adulte, ne présente aucun caractère étranger.

Il est à regretter que ces fouilles n'aient été suivies que dans l'intérêt des collections et non dans l'intérêt de la science; beaucoup de points restent indécis; le nombre et la place des vases, relativement aux morts; la disposition des armes et des grains colorés, aux pieds, à la tête, à la droite ou à la gauche des cadavres; l'absence ou la présence des monnaies, du *nautilus* antique, peut-être dans la main, dans la bouche ou dans l'orbite de l'œil des morts, et bien d'autres circonstances fort importantes qu'il serait fort difficile de constater aujourd'hui.

Toutefois, l'on doit des remerciements aux personnes qui ont recueilli les objets découverts et les ont sauvés de la destruction. En première ligne nous devons citer M. Lefebvre fils, de Bruyères-sous-Laon, dont la collection forme un riche et véritable musée mérovingien; M. Am. Piette, qui a dessiné

toutes ou presque toutes les pièces qui ont été recueillies et a enrichi le musée de Laon de celles qu'il a pu se procurer ; enfin M. le docteur Mouret et M. Lehault, de Marle.

Nous devons dire, d'ailleurs, que le *tombois* de Voyenne n'est pas encore épuisé. Une portion de ce champ funéraire, enclose dans une propriété particulière, a dû être respectée. Mais si, par la suite, les fouilles venaient à être reprises, la Société académique de Laon, qui professe un si grand respect pour les vestiges historiques que nous a laissés le passé, ferait bien de suivre les travaux, afin de leur donner le caractère d'utilité scientifique qu'ils doivent avoir. Ce serait une bonne fortune pour les personnes qui étudient plus particulièrement l'époque mérovingienne, époque la moins connue peut-être de toutes celles de nos origines nationales.

WIMY.

Le cimetière franc de Wimpy n'est pas aussi remarquable que celui de Voyenne ; cependant, il a droit à une mention qui en constate l'existence et en conserve le souvenir.

La commune de Wimpy appartient à l'arrondissement de Ver vins et au canton d'Hirson. Assise près de la rivière d'Oise, elle ne présente rien de remarquable.

A quelque distance des habitations et dans la direction du village d'Effry, au lieudit la Justice, on exploite, depuis longues années, des carrières à ciel ouvert qui fournissent des pierres de diverses espèces. Sous la couche végétale, un banc de cailloux à demi-roulés, quartz blanc et gris, grès schisteux paraissant provenir des environs d'Hirson et de Saint-Michel, donne des matériaux pour ferrer les routes, tandis que plus profondément, le calcaire connu sous le nom de *calcaire oolithique*, et appartenant au groupe des terrains dits *jurassiques*, livre des blocs plus volumineux employés comme moëllons dans les constructions, comme amendements sur les terres, comme *fondant* ou *castine* dans les verreries voisines.

C'est en visitant ces carrières en 1857 que notre attention fut

attirée par des ossements humains qui, de place en place, s'avançaient en dehors de la paroi de la carrière. Les ouvriers nous assurèrent qu'en effet, un ancien cimetière existait là, qui paraissait remonter à une grande antiquité.

Il nous fut facile de reconnaître que nous venions de découvrir un ossuaire franc.

La situation de cet emplacement confirme ce que nous avons dit des soins que prenaient nos pères dans le choix de leur dernière demeure. Le cimetière de Wimpy a été établi sur la déclivité d'une colline exposée au Midi ; la terre végétale y est peu abondante, tandis que le sous-sol est rocheux, sec et perméable. Depuis plus de quinze ans que ces carrières sont exploitées, on y a constamment découvert des squelettes. Ici, il n'existe pas de cercueils de pierre ; les fosses étaient tout simplement ouvertes dans le *cran*. Lorsque, sous la terre végétale, la roche était atteinte, on y déposait le corps ; près du mort, on plaçait ses armes, ses bijoux, ses ornements ; une large pierre brute et pesante était mise vers la région de la poitrine, puis la fosse était comblée.

Les tombes sont fort serrées dans le cimetière de Wimpy, orientées parallèlement entre elles, du couchant au levant. Cependant cette règle souffre quelques exceptions. Nous avons ouvert deux fosses voisines par les extrémités, et les squelettes y étaient placés tête contre tête. Ailleurs, une tombe renfermait les ossements de huit ou dix individus.

Lorsque, du fond des carrières, on considère la tranchée, on voit, de distance en distance, des taches quadrangulaires où la terre est plus foncée qu'ailleurs, et où des ossements saillent dans le vide. Ce sont des tombes. La terre est plus brune parce qu'elle est formée de détritrus humain ; les os sont ceux des habitants de ces demeures funèbres.

Ici, comme à Voyenne, les cadavres étaient accompagnés d'armes et d'ornements, et les fibules, les boucles de ceinturons, les lames, les scramasaxes ne le cèdent en rien en richesse, en conservation à ceux de cette dernière localité.

Mais les vases étaient beaucoup plus rares, moins riches de

pâte, moins variés de formes. Peu ou point de terre vernissée ; pâte noire, grise ou blanche, formes peu variées et moins élégantes. On sent que l'influence romaine s'éteint en s'éloignant.

Quant aux grains de pâte colorée, on paraît en avoir trouvé ; mais nous en avons cherché en vain, soit dans la carrière, soit chez les ouvriers, bien que ceux-ci nous aient parlé de grains de chapelets marqués de lignes *comme les cordes d'un tambour*.

Nous avons recueilli avec soin tous les objets conservés par les ouvriers et nous avons obtenu ainsi, indépendamment des armes, boucles et ornements, une tasse faite avec la partie basse d'un vase noirâtre et percée d'un trou au fond, comme nos pots à fleurs actuels. La *Normandie souterraine* ne signale aucun objet de ce genre, et cependant l'échantillon de Wimpy n'est pas unique ; car, un tombeau probablement moins ancien, mis au jour, à Vervins, dans le talus d'une route nouvellement ouverte, a fourni un fragment de fond de vase également transformé en tasse, et percé, après la cuisson, du trou qui vient d'être signalé. Il est probable que ces tasses imparfaites étaient placées sur des vases contenant des charbons ardents et des parfums, pour empêcher la terre d'y pénétrer. Or, cette coutume appartiendrait déjà aux pratiques de la religion chrétienne, et contribuerait, aussi bien que la rareté des vases en terre et en verre, et l'absence d'épées à double tranchant, à rapprocher de nous, de quelques siècles peut-être, l'époque de l'existence des populations qui reposaient dans ce champ funèbre.

Si le cimetière de Wimpy a été longtemps ignoré, si beaucoup de fragments ont été rejetés dans les décombres, on n'a plus à craindre qu'il en soit ainsi à l'avenir. Depuis que l'attention a été éveillée, MM. les directeurs du collège de Vervins ont recueilli pour le musée de leur établissement des pièces fort intéressantes : vases, haches, sabres, couteaux, lances, flèches en fer, agrafes, boucles en bronze, fibules en or enrichies de pierres ou d'émaux de diverses couleurs ; et

désormais tout ce que la pelle et la pioche pourrait ramener au jour serait recueilli avec soin. Malheureusement, toutes les tombes ont à peu près été atteintes par les travaux d'extraction des pierres, et l'on ne peut que regretter les pertes faites dans le passé.

Ce qui frappe à l'aspect de ces sépulcres, c'est leur isolement.

On se rend difficilement compte de l'existence de semblables ossuaires, lorsqu'on ne voit dans les environs aucune trace des cités où les populations qui y reposent ont dû vivre.

Mais il ne faut pas perdre de vue que, dans ces temps reculés, les agglomérations d'habitations étaient rares ; les bourgades qui s'établissaient alors étaient considérées comme des singularités, et c'est le christianisme seul qui eut la puissance de rapprocher les populations, de les fixer, de les attacher au sol.

M. Melleville trouve même dans l'étymologie du nom de Wimpy, l'indication, l'indice d'une de ces premières agglomérations sur les bords d'un des grands chemins construits par les légions romaines. Mais ce grand chemin existait-il ? C'est ce que nous n'avons pu reconnaître.

Il est donc permis de penser, sans trop d'in vraisemblance, que les cimetières de Voyenne et de Wimpy, comme tous ceux du même genre, étaient destinés à recevoir les morts des habitations éparses dans un certain rayon, et qu'on y déposait les cadavres des vieillards, des femmes et des enfants, aussi bien que ceux des hommes faits, presque tous guerriers, qui succombaient les armes à la main, dans les combats fréquents occasionnés par la lutte des deux nationalités.

M. MATTON lit un extrait des comptes de la ville de Laon, en ce qui concerne la royauté des Braies.

1410-11. — Au roy des mauvaises Braies pour un présent et don à lui fait le jour de sa feste, de viii pos de vin prins es hostelz de Jehan Fournier et du Hyeaume, vin d'Ay à xii

deniers parisis le lot (le litre d'aujourd'hui), montant xvi s.

14 janvier 1440. — Le dit jour fu présenté à M. de Maisies testes de Saint-Quentin et à plusieurs bourgeois du dit Saint-Quentin viii pos de vin, des pos de présent de la ville tenant chacun pot deux los, prins le dit vin en l'ostel de Pierre Lemercier, à xvi deniers le lot, valent ensemble xxi s. iv d.

Ce dit jour fu présenté à M. le cardinal des Joyeux de Reims et aux compaignons du dit lieu, iv pos de vin de présent de la ville, tenant chacun pot deux los, prins le dit vin en l'ostel de Pierre Lemercier, à xvi d. le lot, valent ensemble x s. 8 d.

16 janvier 1480-81. — A ceux de Saint-Quentin, 52 s. pour avoir venu, en teste de la ville de Laon, à la feste du vingtiesme dernier passé, 16 janvier 1480.

15 janvier 1482-83. — Deux esculs d'or aux compaignons de Saint-Quentin, pour leurs peines et salaires d'avoir, durant la feste bourgeoise des vingt-jours, venu du dit lieu de Saint-Quentin en la ville de Laon et illecq joué plusieurs jeux de personnaiges et y fait plusieurs autres pyeusetes durant la dite feste.

1483. — 81 s. parisis, savoir : 54 s. pour deux esculs d'or qui, à la feste des vingt jours, furent ordonnez estre bailliez et donnez pour et au nom d'icelle ville, aux compaignons, gens d'église et autres joueurs de personnaiges de la ville de Saint-Quentin, les quels estoient venus et comparus à la dite feste des vingt jours ainsi qu'ilz ont acoustumé.

18 janvier 1484. — Aux compaignons joueurs de la ville de Saint-Quentin-en-Vermendois, qui sont venuz jouer à la feste du roy des Brayes ainsi qu'ils ont acoustumé faire par cy-devant, la somme de liv s. parisis.

1489. — A certain nombre de compaignons de la ville de Soissons, qui vindrent jouer de personages du xx^e feste des bourgeois de cette ville, vi grands pots de vin à 2 s. p. le lot.

Idem, en faisant l'élection du roy des Brayes, nommé Benard, receveur des tailles, fut envoyé quérir par M. le prévôt de cité, Bertrand du Bocq, 4 lots de vin de Beaune à 2 s.

1490. — A certains compaignons tant d'église que séculiers

estant en nombre vingt-quatre personnes de la ville de Saint-Quentin et parcelllement à ceulx de Soissons en nombre de douze personnes, qui vindrent à la feste du xx^e jouer plusieurs moralitez, farses et autres esbastemens durant trois jours. A chacun repas et a chacune compagnie 4 grands pots de vin à 8 d., 53 s. 4 d. Lesquels jouexl furent logez à l'ostel de la Hure.

1496. — A Jehan Leroux, bourgeois, demeurant à Laon, roy de la feste des bourgeois et habitans de la dite ville et cité dudit Laon, que l'en a coustumez faire chacun an a la dite ville au xx^e après Noel, la somme de cent sols parisis pour luy aidier à paier les menestrez et trompettez, qui ont donnez aux joueurs de personnaiges venus à ladite feste de la ville de Saint-Quentin-en-Vermendois, pour aidier à leurs despens, lesquelles deux sommes montant ensemble à la somme de 7 l. 16 s. parisis, a esté délibérée par les officiers du roy nostre sire, plusieurs bourgeois et habitans de la dite ville a eulx donner affin d'entretenir amour et sosciété aveuques les bonnes villes voisinez, comme l'on a acoustumez faire de toute ancienneté.

1497. — Les 13, 14 et 15 janvier, trois jours durant, la royauté du vingtième chacun jour deux fois a été présenté aux joueurs de personnage de Péronne, Saint-Quentin et d'autres villes, 72 pots de vin à 10 d. et à 12 d. le lot, ci 66 s. tourn., à Jehan Beuvry, roi de la feste des bourgeois que l'on a acoustumé faire chacun an au vingtième après Noel, la somme de 9 l. p. savoir : 100 s. pour luy ayder a paier les ménestriers, trompettes et clarons qui ont servi durant la dite feste, et la somme de 4 l. p., lesquelz ont esté donnez par la ville, en notre présence, aux compaignons joueurs de personnages des villes de Saint-Quentin et de Péronne, lesquelz estoient venuz de chacune des dites villes dix ou douze personnages, ou a esté conclud par les officiers du roi notre sire et plusieurs bourgeois, leur donner la dite somme pour ayder a paier leurs despens et pour entretenir avec les dites bonnes villes société et amour.

1498. — A Pierre Courtier, roi de la feste des bourgeois que

l'on a acoustumez faire chacun an au **xx^e**, la somme de cent solz pour luy aidier à paier le menestrez de la dite feste, comme il est a coutumé de toute ancieneté, et la somme de cinquante-six solz aux joueurs de personnaige de la ville de Saint-Quentin-en-Vermandois, lesquels sont venus à la dite feste pour entretenir l'amour et société avecques les dites villez de Laon et Saint-Quentin, et ainsy qu'il leur a esté toujours fait pour eulx aidier à paier leur despens, 16 janvier 1498.

1500. — 14^e, 15^e et 16^e jours de janvier, a esté présenté par l'ordonnance de la dite ville aux joueurs de personnaige de la roiaulté des Braies, qui estoient quatre bendes de quatre bonnes villes, a plusieurs repas 58 grands pots de vin à 6 d. le lot. Remi Lebrun, marchand et bourgeois, et pour ceste année roy de la feste des bourgeois que l'on a acoustumé de toute ancieneté faire au **xx^e** après Noel, pour lui aidier à paier les menestrez, trompettes et clarons qui ont servi durant la dite feste et aussi comme la dite ville a acoustumé donner chascun an à ceulx qui sont esleu roy de la dite feste pour la dite année, et d'autre part les officiers du roy notre seigneur ont délibéré donner à quatre compagnies de gens, lesquels sont venus à la dite feste jouer de personnage, c'est assavoir une compagnie de la ville et cité de Noion de douze personnages, une autre compagnie de la ville de Chauny de dix personnages.

1501. Colart Mignot, sergent du roi en la prévôté de Laon, ordonne de remettre à Remy Lebrun, marchand bourgeois à Laon, pour ceste année roy de la feste des bourgeois que l'on a acoustumé de toute ancienneté faire au **xx^e** après Noel, pour lui aider à payer les ménestrels, trompettes et clarons qui ont servi durant la dite feste et aussi comme la dite ville a acoustumé donner chascun an à ceulx qui sont eslu roy de la dite feste pour la dite année, et d'autre part la somme de 8 l. p. que mes dits sieurs les officiers du roy notre dit sire ont délibéré donner à quatre compagnies de gens, les quels sont venus par la dite feste jouer de personnaiges, c'est à savoir : une compagnie de la ville et cité de Noion de douze personnages, une autre compagnie de la ville de Chauny de dix personnages, et deux com-

paguies de la ville de Saint-Quentin de vingt-quatre personnes, pour entretenir amour et société aux bonnes villes voisines, a esté ordonné leur donner à chacune compaignie 40 s. pour leur aidier à paier leurs despens.

1502. — La nuit de la royaulté des braies fut présenté au roy, à Saint-Martin et à Messieurs les officiers du roy estant au disné, quatre grans potz de vin à 8 d. le lot. Le dit jour et deux jours en suivans fut présenté aux joueurs de personnaiges venant de dehors à chacun jour 16 grans pots à 8 d. le lot, 26 s. 8 d.

Jehan d'Aubigny 7 l. p. à lui taxée et ordonnée par MM. les officiers du roi, les gouverneurs et habitants de Laon, pour luy aydier a paier la feste de la roiaulté des Braies, savoir : 100 s. pour les ménétriers et 40 s. aultre que l'on donne aux bourgeois et joueurs de personnaiges de la ville de Chauny, pour eux aydier à paier leurs despens qu'ilz ont fait à venir jouer de personnaiges à la dite feste dudit *xx^e*, ainsi que l'on a coutumé de faire de toute ancienneté pour entretenir amour et société avec les bonnes villes voisines.

1509. — De maitre Jehan Clocquant, pour avoir servi à la chevauchée du roy des Brayes au bareuil (tombereau) 2 sols (1). Thobie Mignot, varlet de la ville, au nom de la ville par l'ordonnance et commission de MM. les officiers du roy et aultre, c'est assavoir : la somme de cent solz parisis à Jacques de Marle, roy de la feste du *xx^e* jour lan de ce compte, pour luy aidier à paier les ménestrels, trompettes et clars, comme l'on a acoustumé faire à tous rois de toute ancienneté, et 40 s. p. d'autre part pour pareille somme que avoit baillée le dit Thobie à une compaignie venue de la ville de Chauny jouer des personnaiges durant la dite feste, avec autre somme de 40 s. p. baillée à une compaignie de trompettes venues à la dite feste outre les menestrez du roy pour eulx retourner. 15 janvier 1509.

(1) On donnait également 2 s. pour enlever trois barilliées d'immondices et un sol pour enlever une voiture de fumier.

(*Reg. des comptes de l'Hôtel-Dieu de Laon.*)

1510. — Les 12^e, 13^e et 14^e jours de janvier fut présenté 14 grans pots de vin, c'est à savoir : 4 au roy des Brayes luy estant au disner à Saint-Martin-l'Abbaye et les 10 autres à une compaignie qui estoit venu jouer de personnaige à la feste du xx^e, lesquels estoient de Chauny, monte ledit vin 20 s. Guillaume de Beaumont, roi, une compaignie de Soissons de 12 personages, une de Saint-Quentin de 3 présents, pour entretenir amour et société avec eux.

1511. — Les 31 décembre et 1^{er} janvier, le comte de Vendôme et Saint-Pol avec leur conseils, firent apporter par un gentilhomme de leur hôtel le 8 janvier un grant porc sengle aux bourgeois pour la feste du vingtième, 12, 13 et 14 janvier, six repas. Le 12, veille de la dite feste, à Saint-Martin-l'Abbaye, fut présenté au roy des Brayes et à MM. les gens du roy au disner quatre grans pots de vin, et le dit jour au souper quatre compaignies, Chauny, Soissons, Vailly, Bohain, chacune 2 pots.

1516. — Hyvart Maynon, roi de la feste des bourgeois, deux compaignies de Soissons, une de Chauny, une de Ham, 84 pots à 12 d.

1517. — Jehan Prévost, roy de la feste des bourgeois de la ville de Laon appelée les Brayes, la somme de cent sols pour lui subvenir à payer les ménestriez, trompettes et clarons en l'année 1517, etc., en suivant les bonnes et anciennes coustumes, 15 janvier 1517. 4 l. parisis, c'est assavoir à une compaignye de gens d'église de Soissons, nommée Réthorique, xl s. p. et autres xl s. p. à une autre compaignie de Bohain qui vindrent jouer des jeuz de personages à la dite feste.

1518. — 12 janvier, 13 l. parisis, c'est à savoir 100 s. p., à Agnien Regnier, roy des Brayes au diner à Saint-Martin, quatre grands pots de vin à 12 d. le lot, et au souper ce dit jour à quatre compaignies de joueurs de personnaiges à chacun 2 pots; Chauny, Soissons, Saint-Quentin, Vailly, deux repas, diner et souper.

Vins de présent, le quatorziesme jour de janvier fut présenté à Jehan Sonnet, roy des Braies, quatre grans pos de vin à

xii d. p. le lot, x s. — Le xiv^e jour de janvier, au soupper, à cinq compagnies de joueurs, chacun deus grans pos de vin à x d. t. le lot, c'est assavoir Saint-Quentin, Soissons, Chauny, Vailly et Liesse. Le quinziesme jour de janvier, à deux repas, ceus des cinq compagnies, xx grans pos de vin à xv d. le lot, 50 s. t. Le seiziesme jour de janvier.... des cinq compagnies chacun deus grans pos de vin à xv d. le lot, xxv s. t.

1524. — Jehan Prévot et Guiot Aubelin, gouverneurs de Laon, ordonnent à Jehan Lance, receveur de la ville, aux quatre bendes joueurs au roy des Brayes, assavoir : aux deux bendes de Soissons, la bende de Chauny et à la bende de Vailly, à chacune bende quarante solz parisis, et audit roy des Brayes pour payer ses trompettes comme l'on a acoustumé de faire cent solz parisis, font en tout xiii livres. — Aux quatre bendes joueurs au roy des Brayes, assavoir : deux bendes de Soissons, la bende de Chauny et la bende de Vailly, à cinq repas, à chacun repas dix grans pots de vin qui font xi grans pots, contenant chacun pot ii lots de vin, à xii d. p. le lot, font en tout iv l. p.

1525. — Les praticiens s'étaient mis en frais de venir de Soissons à Laon cuydant faire les esbatemens par eulx accoustumez, ce qui leur a esté deffendu pour ce qu'en la dite ville on ne faisoit aucun esbatement, on leur remet 40 s. le 15 janvier.

1529. — 15 janvier 1529, de Hérissart était roi des Brayes et recevait cent sols pour son droit d'avoir été roi des Braies.

Jacques Delobbe, prêtre, recevait 50 s. pour les compaignons et aventuriers de Chauny qui ont venus jouer à la feste du roy des Brayes, vendredi après la feste 1529.

Antoine Barat, demeurant à Soissons, reçoit 50 s. pour les gages accoustumés au jour du vingtième, 14 janvier 1529.

Guillaume Hilleba, demeurant à Pinon, 50 s. t. Ceux de Vailly, enfans de Malvisson, 50 sols.

1530. — Nous les enfans de Malle-Duison de Vailly, 50 s. t., pour et à cause d'avoir servi le roi des Brayes au jour accoustumez; Robillard, clerc adoc commis donné quittance. Nous aventuriers de Chauny, 40 s. p. pour nos gaiges accoustumez

de venir au xx^e visiter le roy des Braies. Georges du Fraisne , capitaine de la bende. — Robert Boucher , sergent , pour la bende des praticiens de Soissons, 40 s. p. Antoine Barat, 50 s. t. pour nos gaiges acoustumés. Roi des Braies Jehan Lamy , greffier de l'élection de Laon , 100 s, 14 janvier.

1531. — Pierre Charnier, praticien en court laye à Soissons, 50 s. t., pour le droit et gaiges d'avoir visité et joué pardevant le roy des Brayes, du prince connestable et autres notables de ladite ville; il était à la tête de la bende des praticiens de Soissons. Jehan Dupont, substitut de l'argenterie, Ambroise Lesieur, 100 s. p. comme de coustume et de ordonnance estre pour païé les trompettes en faisant par lui la royaulté des Brayes, 16 janvier 1531. — Les enfans de Malvisson de Vailly 50 s. p., pour les gaiges donnés aux bendes quy vinrent jouer à la feste du roi des Brayes, 17 janvier 1531. — Les compagnons aventuriers de Chauny, 50 s., pour noz gaiges d'avoir venu servir le roy des Brayes au vingtiesme mil vcxxxi. Antoine Barat, 50 s. t. pour nos gaiges acoustumés en faisant les joieusetes et récréations durant les jours du roi des Braies, 16 janvier 1531.

1532. 24 janvier. — Gilles de Chefdeville, roy des Braies , 100 s. p. à cause de la roiaultez des Braies.

1533. — Thomas Lemoine, roi des Braies, 100 s. pour payer ses trompettes, 16 janvier.

1536. — Les valets de ville , au nom de celle-ci, remettaient six grands pots de vin achetés 24 s. aux bourgeois qui ont faictes les récréations et passe temps de la royaulté des Braies dernièrement passée , 24 janvier 1536.

1537. — Jehan Lemoyne , roi des Brayes, quatre bandes de joueurs, 12 l.

1538. — Au roi des Brayes, à Saint-Martin-l'Abbaye , quatre grands pots au prix de 2 s. 6 d. t., 20 s. 6 l. pour &c potz de vin achetés chez Herbin Watier, pour donner et présenter durant la feste du roy des Braies v^e xxxviii aux jouleulx de farces arivez en ladite ville et à autres personnes.

1539. — Joueurs de Chauny, fête du roi des Brayes, quatre

lots à 18 d. Ceux de Vailly, *id.* — *Id.* le 13, aux deux bandes de joueurs, à diner et souper 4 grands pots de vin; 17, deux bendes de Soissons, 4 grands pots.

1540. — Cinq bandes de joueurs durant les 20 jours, a été présenté à chaque repas à chaque bande 2 grands pots de vin, qui monte pour cinq repas à 100 pots, au prix de 12 d. le pot Deux bandes de Soissons, une de Chauny, une de Reims, une de Vailly, présenté au roi des brayes étant au diner à Saint-Martin le jour de la chevauchée, 4 grands pots à 12 d. le pot.

1541. — Cinq bandes de joueurs durant les 20 jours, 13, 15 et 16 janvier, 100 pots à 18 d. le pot. Antoine de Marle, roy des Braies.

NEUVIÈME SÉANCE.

(20 Mars 1860.)

Présidence de M. **Duchange** , Président.

Ouvrages offerts à la Société : 1^o le Château de la Folie et le village de Cerseuil, par M. Prioux;

2^o Bulletin de la Société des Antiquaires de Picardie;

3^o Mémoires de l'Académie impériale de Caen, publiés en 1860;

4^o Revue de l'Art chrétien, février et mars 1860;

5^o Promenades aux environs de Saint-Quentin, par M. P. Gourmain;

6^o Catalogue des armoiries, meubles en bois sculpté, etc., à vendre par M. le vicomte de Courval les 17 et 18 avril 1860;

M. Éd. FLEURY annonce que M. Nourry, l'un des correspondants de la Société, rendra compte de cette vente ;

7^o Des contraventions à Londres et leur pénalité, par M. Ch. Desmaze ;

8^o Revue de l'Art chrétien, avril 1860 ;

9^o Bulletin de la Société des Sciences, Belles-Lettres, etc., du département du Var, 1859 ;

10^o Mémoires de la Société académique de l'Oise, tome IV.

11^o Dictionnaire de Sigillographie pratique ; par Chassant et Delbarre, 1859 ;

12^o Mémoires de l'Académie de Dijon, 1858-59 ;

13^o Revue des Sociétés savantes de la France et de l'étranger (5 vol., 1^{re} série terminée) ;

14^o Instructions publiées par le Comité historique des Arts et Monuments (6 brochures de différents formats) ;

15^o Annuaire de l'Institut des provinces, des Sociétés savantes et des Congrès scientifiques ;

16^o Travaux de l'Académie impériale de Reims (1857-58). 2 tomes formant un volume.

17^o Mémoires de la Société d'Agriculture, des Sciences, Arts et Belles-Lettres du département de l'Aube ;

18^o Bulletin de la Société des Antiquaires de Picardie (année 1860, n^o 1).

19^o Mémoires de la Société des Antiquaires de Picardie (2^e série, tome VII) ;

20^o Revue de l'Art chrétien (4^e année, n^o 5).

M. le Président fait connaître qu'en réponse à la lettre de M. le Ministre de l'Instruction publique, en date du 11 avril dernier, il a annoncé à Son Excellence que notre honorable collègue, M. Matton, a bien voulu se charger de la rédaction du *Dictionnaire géographique du département*, et que ce travail sera terminé et lui sera envoyé pour le mois de novembre prochain.

Conformément à la lettre de M. le Ministre en date du 21 avril dernier, M. le Président a fait réclamer au ministère,

grâce à l'obligeance de M. Thillois, secrétaire-général, les cinq volumes de la *Revue des Sociétés savantes* (série terminée), et aussi les *Instructions publiées par le Comité des travaux historiques, etc.* Il a adressé au Ministre une lettre de remerciement.

Il a également adressé à M. le Sénateur, Préfet du département du Rhône, un accusé de réception et une lettre de remerciement pour l'envoi fait par la ville de Lyon d'un exemplaire du *Dictionnaire des Antiquités et Objets d'art* contenus dans les galeries du musée de cette ville.

Il donne communication d'une lettre de M. le Ministre en date du 25 mai dernier, par laquelle Son Excellence informe la Société académique de Laon que, sur l'avis du comité des travaux historiques, etc., il attribue à cette Société une subvention de 300 fr. Le Président a adressé le 29 une lettre de remerciement avec prière de mandater ladite somme au nom de M. Vinchon, trésorier de ladite Société.

M. RIBEYRE, rédacteur en chef du *Journal de Saint-Quentin*, auteur de l'ouvrage en cours de publication sur l'industrie dans le département de l'Aisne, est nommé à l'unanimité membre correspondant de la Société.

M. MARTIN, docteur en médecine à Laon, présenté antérieurement par MM. Thillois et Piette, est nommé membre titulaire.

Il est arrêté par la Société que dorénavant on tiendra à l'exécution complète des art. 22, 23 et 24 du règlement d'administration intérieure, qui veulent que le membre chargé de l'examen d'un ouvrage reçu par la Société sera tenu de présenter son rapport dans un assez bref délai, et que la lecture de ce rapport sera mise à l'ordre du jour de la séance qui suivra l'expiration du délai.



DIXIÈME SÉANCE

(3 Avril 1860.)

Présidence de M. **Duchange**, Président.

M. **GOMART**, membre titulaire, a déjà donné à la Société une introduction à un travail d'ensemble sur les Rues anciennes et modernes de Saint-Quentin, introduction qui a été publiée dans le tome VII, page 123, du Bulletin. Aujourd'hui M. Gomart donne la première partie de ce travail d'ensemble qu'il intitule *Dictionnaire des rues anciennes et nouvelles, places, boulevards, impasses, cours, passages, de la ville de St-Quentin* (1).

ABATTOIR (RUE DE L'). Elle conduit du boulevard Ste-Anne à l'Abattoir, en traversant la rue de *Crimée* et en longeant le côté nord du *Marché-Franc*. — L'abattoir a été construit en 1832, 34, 37 et terminé en 1857.

ABREUVOIR (COUR DE L'). Aboutit sur la route de Cambrai, au faubourg St-Jean, derrière l'abreuvoir. Elle tire son nom d'un abreuvoir qui se trouvait presque au centre de la route n° 44 et qui a été changé de place et reculé sur le côté droit, en 1856, lors du pavage en chaussée avec trottoirs de la route de Cambrai à travers le faubourg St-Jean.

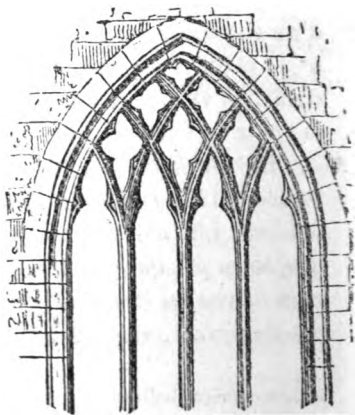
AGACHES ou AGACES (RUE DES). Elle aboutit de la rue du Petit-Pont à la rue St-Thomas, en traversant la rue des Cordelières. Elle doit son nom à une enseigne représentant une *agache* ou *pie*, qui y était appendue. Elle a longtemps porté le nom de rue du *Bournival* ou *Bornival*, à cause de la *maison du Bournival*, donnée à la ville en 1590 par Quentin Barré

(1) Les numéros indiqués sont ceux que portent les maisons en 1861. — Les dates sont celles mentionnées dans les anciens documents. — Cette phrase *rue qui conduit de B à N*, signifie qu'en allant de B à N, on aura les numéros pairs à droite et les numéros impairs à gauche.

(mayer 1572, 1576), pour y recevoir les orphelins de l'un et de l'autre sexe, leur donner l'habit et la subsistance et leur faire apprendre un état. — On ne comprenait autrefois sous le nom de Bournival que la partie de la rue située entre les rues des Cordelières et Saint-Thomas; c'est dans cette partie que subsistent encore les murs de l'ancienne église Saint-Thomas.

AMERVAL (RUE D'). Petite rue conduisant du boulevard de l'Ouest à la rue de la Pomme-Rouge. D'Amerval fut un des seigneurs du pays qui contribua, en 1557, à la défense de St-Quentin.

AMOUREUX (PLACE DES), aujourd'hui *Place des Enfants de Chœur*. Elle tirait son nom du portail l'*Amoureux* ou *des Amoureux*. Il y avait sur cette place le *puits des Amoureux* qui était entouré de barettes ou petites barres. Ce puits a été converti en pompe en 1855. Nous ne connaissons pas la légende du portail des Amoureux; cette issue de l'église aurait-elle été le rendez-vous de deux amants que la persécution a rendus intéressants? Que ce portail aurait-il été nommé *amoureux* comme étant le plus beau, le plus digne d'amour. Comme l'on trouve à Abbeville, l'une des portes de l'église Saint-Vulfran nommée *Porte des Amourettes*.



DÉTAILS DE LA FENÊTRE LOUIS XI,
AU PORTAIL L'AMOUREUX.

ANDELOT (RUE D'). Elle conduit de la rue *Charlevoix* à la place du *Marché-Franc* et à la rue *Ste-Pécinne*, en longeant l'entrepôt des sucres. — Ce nom lui a été donné en l'honneur de François d'Andelot, frère de l'amiral Coligny, qui prit une part si glorieuse à la défense de la ville de St-Quentin en 1557.

ANDRÉ (PLACE ST-). Elle est située à l'extrémité de la rue de même nom, vers la rue St-Remi. — Ce nom lui vient de l'église St-André dont elle isolait le chevet des maisons voisines. Sur cette place se trouve le puits St-André, très ancien; il est placé derrière le pignon de la maison portant le n° 57, dans la rue St-André.

ANDRÉ (RUE ST-). Elle conduit de la place de l'Hôtel-de-Ville au portail de l'église et aux places St-André et St-Quentin.



SAINT QUENTIN, MARTYR.

(D'après une ancienne gravure sur bois.)

Ce nom de rue St-André (1260) lui vient de l'église dédiée à ce saint qui y était située à l'angle gauche de la rue près la place St-André. Cette église, vendue après 1793, fut démolie de 1794 à 1796. La rue St-André a porté au XIII^e siècle le nom de rue *St-Quentin* dans la partie rapprochée de l'église, et rue du *Beffroi* (1280) dans la partie située vers la place. — C'est dans une maison de cette rue, qui conserva longtemps le nom de *maison de St-Louis*, que Louis IX logea, lorsqu'il vint, le 2 septembre 1257, avec ses deux fils, pour l'élévation de la châsse de St Quentin (1). — En l'an VIII, la rue St-André fut nommée rue de *l'Egalité*. — (Voir p. 126 de l'*Introduction* les enseignes des maisons qui se trouvaient dans cette rue, et le *Beffroi*, p. 126).

ANDRÉ (CUL-DE-SAC ST-). Au bout de la petite place du même nom. C'est aujourd'hui l'impasse De la Fons. On y voit encore un reste de mur avec contreforts de l'ancienne église St-André. En l'an VIII il a porté le nom de cul-de-sac de *l'Egalité*.

ANGOULÈME (PLACE D'). Nommée depuis place de Nemours, puis place Crétet, aujourd'hui *place du Chemin de Fer*. (Voir place du Chemin de Fer).

ANGOULÈME (BOULEVARD D'), précédemment projeté sous le nom de rue Haute-du-Rempart. Nommé ensuite boulevard de Nemours, puis boulevard du Midi, et converti en 1859 en rue *Dachery*. (Voir *Dachery*).

ANNE (RUE STE-). Elle conduit de la rue du Collège, entre les n^{os} 22 et 24, à la place du Chemin de Fer. Elle portait anciennement le nom de *rue des Flamands*, en l'an VIII rue Beaurepaire. (Voir *Beaurepaire*). — En 1344, un bourgeois de St-Quentin, nommé Gérard d'Esquehéries, y fonda un béguinage, maison n^o 32; Jacques Chantrel l'enrichit de ses libéralités en 1664 et l'augmenta d'une chapelle dédiée à Ste-Anne; le béguinage et la rue finirent par prendre ce nom — Un autre béguinage, sous le nom de Saint-Jacques, s'y

(1) Colliette, t. 3. p. 78.

trouvait également établi au n° 33; il a été supprimé en 1845 et rebâti sur le terrain des Vieux-Hommes, dans la rue de ce nom. — L'asile Ste-Anne, n° 31, et l'école mutuelle Ste-Anne, n° 27, ont été établis dans cette rue en 1842. (Fondation Brunel, 1823). — La rue Ste-Anne a été pavée en 1833 depuis sa jonction avec la rue Ste-Pécinne jusqu'en bas. Le puits qui s'y trouve a été converti en pompe en 1854. — (Voir, page 128 de l'*Introduction*, les enseignes de cette rue).

ANNE (BOULEVARD STE-). Il part de la place du Chemin de Fer, traverse le Marché-Franc, longe l'entrepôt des sucres, les Champs-Élysées et aboutit au boulevard de l'Est. — Le boulevard Ste-Anne a été pavé depuis la rue de Baudreuil jusqu'à la place du Chemin de Fer en 1837. Le pavé a été relevé et la pente adoucie en 1853.

AOUSTE (RUE D'). De La Fons cite cette rue comme étant autrefois la principale rue du détroit qui a porté longtemps ce nom dans le quartier St-Thomas. Le nom d'Aouste, *districtus Augustæ*, a été traditionnellement conservé au quartier principal de l'ancien municipe, comme un souvenir de la munificence du prince qui avait fait de St-Quentin la capitale du pays des Veromanduens. *Castrum Augustum*. (Voir la place de l'*Augusta* dans l'*Origine de la ville de St-Quentin*, p. 89 de l'*Introduction*).

ARBALÈTE (CUL-DE-SAC DE L'), aujourd'hui impasse Lambais, situé vers le milieu de la rue d'Isle, entre les rues d'Issenghein et des Cordeliers. *La maison de l'Arbalète* et son ancien jardin avaient fait donner à cette impasse le nom de l'Arbalète; les arbalétriers la quittèrent pour aller rue Ste-Marguerite. — On lui a donné le nom de *Lambais* à cause d'un hôpital fondé en 1340 par Lambais, bourgeois de St-Quentin, dans sa maison qui était située rue de la Gréance, en face de l'abbaye d'Isle (1).

ARBALÉTRIERS (IMPASSE DES), située à l'extrémité droite de la rue du Palais-de-Justice, entre la rue des Bouchers et la

(1) De La Fons, *Histoire de la ville de Saint-Quentin*, t. 2, p. 305.

place du Lycée. Elle tire son nom de la confrérie des Arbalétriers qui vint s'y établir après avoir quitté le *jardin de l'Arbalète* de la rue de la Gréance.

ARQUEBUSE (RUE DE L'), aboutit de la rue des *Canonnières* à la rue de l'*Evêché*. Elle a été appelée pendant un temps *petite rue des Canonnières* ; elle a repris depuis plusieurs années son ancien nom de l'Arquebuse.

ARSENAL (CUL-DE-SAC DE). Il conduisait anciennement de la rue Croix-Belle-Porte à l'arsenal. L'arsenal portait à St-Quentin en 1681 le nom de *Magasin du Roi*. — L'impasse de l'Arsenal a été supprimée en 1841, lors de la démolition de l'arsenal et de la maison Piot, pour faire place au marché couvert ; l'impasse a été remplacée par la rue de l'Arsenal.

ARTOIS (BOULEVARD D'), aujourd'hui boulevard de l'Ouest.

ARTOIS (PLACE D'), aujourd'hui nommée place *Dufour Denelle*, du nom de ce député de St-Quentin, en 1832.

AUMALE (RUE D'), anciennement rue du Fumier. Elle conduit de la rue des Canonnières à la place Foy. — Elle fut nommée rue d'Aumale après la révolution de Juillet. — Le puits qui se trouvait dans cette rue, enclavé dans la Brasserie, se nommait le *Puits-Godard*.

AVE MARIA (RUE DE L'), aujourd'hui rue de la Comédie. — Cette rue tire-t-elle son nom d'une maison que les *Religieuses de l'Ave Maria*, ou Béguiques, y auraient occupée au XIII^e siècle ?

BAGATELLE (RUE DE), rue moderne, qui conduit du boulevard de l'Ouest à la rue de Pontoiles. — Elle tire son nom de la maison de plaisance nommée *Bagatelle* dont le jardin touche à la rue. — Elle a été pavée en partie en 1840.

BAILLEUX (RUE), moderne. — Elle conduit du boulevard du Nord au carrefour des chemins de Rouvroy et du Moulin-Brûlé. — (Moyenne communication n^o 16). — Elle a pris le nom du propriétaire qui a ouvert la rue dans son terrain, vers 1830, qui l'a pavée à ses frais, afin qu'elle portât son nom, et qui en a fait don à la ville.

BARRETTES (RUE DES). C'est la petite portion de rue qui conduit de la place des Barrettes, aujourd'hui place des Enfants de Chœur, à la rue de l'Official. — Ce nom lui fut donné à cause des Barrettes ou petites barres de bois qui étaient placées autour du puits des *Amoureux*, établi sur cette place et qui fut converti en pompe en 1856. — M. Bona, dans le *Mémorial St-Quentinois*, dit que cette place a été autrefois le gibet de la justice du château, et il attribue aux barres ou soliveaux, auxquels on suspendait les suppliciés, l'origine du nom de cette place.

BARRETTES (PLACE DES). Voir Place des Enfants de Chœur.

BAUDREUIL (RUE DE). Tracée sur l'ancien rempart de Remicourt, elle commence au boulevard du nord et conduit, en ligne droite, au boulevard Ste-Anne, en longeant les promenades. Ce nom lui a été donné en l'honneur de M. de Baudreuil, maire de St-Quentin de 1816 à 1828. C'est pendant son administration que les remparts de la ville ont été abattus (1823, 1829), les fossés nivelés, les rues nouvelles tracées et les boulevards plantés. — M. de Baudreuil habitait la maison occupée aujourd'hui par les sœurs de la Croix, rue du Gouvernement, n° 51. La rue de Baudreuil a été macadamisée en 1848.

BAZIN (RUE), ancienne, située dans le quartier Coppecaire, supprimée vers 1500.

BEAUREPAIRE (RUE), aujourd'hui rue Ste-Anne. Elle fut ainsi nommée en l'an VIII en l'honneur d'un St-Quentinois qui préféra la mort à une capitulation; c'est ce que nous a appris une inscription qui était placée dans la salle des séances de la Société républicaine de St-Quentin et qui était ainsi conçue : *Beaurepaire aima mieux se donner la mort que de capituler avec les tyrans.*

BEAUVOIR (RUE DE L'ARBRE DE). Cette rue est citée dans l'*Inventaire général de l'Eglise* en 1244, et dans les *Mémoires du Vermandois*, par Colliette, tome III, p. 348. Elle est encore mentionnée en 1300 comme fort peu propre. (Voir Archives,

Inventaires). Elle était située dans le quartier *Coppecaire*, et elle a été supprimée vers 1500.

BEFFROY (RUE DU), aujourd'hui rue St-André. — Ce nom lui était donné dès 1280 à cause du beffroi qui y était situé vers le milieu de la rue, dans la partie gauche. (Parcelle n° 374 du plan cadastral). C'était une très-ancienne tour carrée dont les étages inférieurs, construits en grés et servant de prison de la ville, étaient surmontés d'une immense charpente couverte en ardoises. Cette tour, lourde et informe, était-elle l'une des deux tourelles qui défendaient l'entrée principale du *Castellum* ou château des comtes de Vermandois? En creusant dans la rue et dans les maisons de l'autre rang, on a trouvé les fondations de l'autre tourelle. Le beffroi a été démoli à la suite de la Révolution, en 1803. (Voir, p. 126 de l'*Introduction*, le Beffroi).

BÉGUINAGE (RUE DU), ancienne rue qui, en 1370, aboutissait à la vieille porte des Jacobins. Elle a aussi été nommée *rue des Grenetiers* à cause de la fondation, faite en 1303 par plusieurs bourgeois bienfaisants, d'un béguinage ou *retraite* en faveur des *veuves* ou *filles d'honnêtes citoyens de la ville*. (Voir la pierre tombale de Marie Lecat, béguine, page 141.)

BELLE-CROIX (RUE DE), partie de la rue Croix-Belles-Portes, qui conduisait de la *Maison des Pourcelets* au marché aux volailles.

BELLES-PORTES (RUE), nom donné à la rue St-Jean avant le xiii^e siècle, à cause de la porte St-Jean qui a longtemps porté le nom de *l'Arche-Belle-Porte*. Dans cette rue existait, au xii^e siècle, un hôpital nommé d'abord *de Belles-Portes*, à cause de sa situation dans la rue de ce nom. Il prit en 1256 celui de l'hôpital de la Trinité, d'une communauté de religieux Mathurins ou Trinitaires auxquels il fut cédé par le chapitre de St-Quentin, moyennant certaines obligations, parmi lesquelles se remarquaient surtout celles-ci : De ne rien entreprendre contre l'église de St-Quentin, ni par conseils, ni par secours..., d'assister aux processions du chapitre..., de recevoir et bien soigner les pauvres malades, etc., etc.



Pierre tombale de Marie Lecat, béguine (1320).

Le chapitre les autorisant d'ailleurs à avoir une chapelle et un cimetière particulier, mais *pour eux seulement*, et une seule cloche. Ces conditions furent remplies exactement par les religieux jusqu'à leur retraite à Templeux-la-Fosse dont ils avaient obtenu la cure, avec un revenu annuel de trente muids de blé que leur avait assuré le seigneur du lieu. L'hospice était situé vers le milieu de la rue St-Jean, presque vis-à-vis la rue du Wé-St-Jean, et contigu à l'église St-Jean, en descendant la rue. Ses biens furent réunis à l'hospice de Buridan, qui a été depuis l'Hôtel-Dieu de la ville.

BELLES-PORTES (RUE CROIX-), nommée également dans des actes anciens rue de la *Belle-Croix*. Elle aboutit de la place de l'Hôtel-de-Ville, endroit où elle porte le nom du marché aux Volailles, à la rue St-Jean. Elle tire son nom d'une *croix de fer* qui pendait à la maison de bois (1582) qui s'élève à l'angle de la rue St-Jean et de la rue Croix-Belle-Porte. (Voir cette croix, page 132 de l'*Introduction*). — C'est dans cette rue qu'est né, à la maison de la Ghèvre, Charles Gobinet, principal du collège de Plessis.

BELLEVUE (PASSAGE DE), conduisant des Champs-Élysées au jardin de *Bellevue*, situé à Remicourt. Ce passage vient d'être supprimé; il doit être remplacé par le prolongement du chemin vicinal, n° 1^{er}, de Saint-Quentin à Rouvroy.

BENDIER (IMPASSE), aboutit dans la rue St-Thomas presque vis-à-vis la rue des Faucons. Claude Bendier, chanoine de St-Quentin et curé de St André, est l'auteur de plusieurs ouvrages, entre autres de la *Défense des Prérogatives de l'Eglise et de la Ville de St-Quentin*, 1671.

BILLON (RUE DU), aujourd'hui rue du Moulin, au xiii^e siècle rue des Grenetiers. Elle tirait son nom soit de l'hôtel de la Monnaie qui en était très rapproché, soit d'un héritage appelé le *Billon* qui y était situé. (Archives. Liasse 42, dossier E.) Le puits qui se trouve dans cette rue se nommait le puits du Billon.

BLANCS-BŒUFS (RUE DES). — Elle aboutit d'un côté à la rue du Petit Pont et de l'autre à la rue d'Isle. — Ce nom lui

vient probablement de quelque enseigne de maison. — Elle passe pour avoir été au ^{xii}^e siècle la rue des Foulons. — Elle se prolongeait autrefois jusqu'à la rue des Cordelières et celle de Saint-Thomas, au bas des talus intérieurs du rampart. Ces portions ont été supprimées à la création du boulevard d'Angoulême.

BLANCS-MOINETES (RUE DES), ainsi nommée en 1764. C'est aujourd'hui la rue des Trois-Savoyards, qui commence à la rue de la Prison pour aboutir à la rue des Plâtres-Pierres. Le nom de *Blancs-Moinets* lui vient d'une enseigne de l'époque.

BLANC-MONT (RUE DU), moderne, située au faubourg St-Jean. Elle conduit à la route de Cambrai au carrefour du chemin d'Epargnemaille et du chemin de Fayet. (Vicinal n° 10).

BLANC-PIGNON (RUE DU), nom quelquefois donné à la rue des Oiselets à cause de la maison du Blanc-Pignon.

BIGNON (RUE), nouvellement ouverte dans le faubourg d'Isle et qui conduit de la route de La Fère à la rue d'Ostende. Elle tire son nom de Jean-Paul Bignon, prédicateur du roi Louis XIV, abbé de St-Quentin-en-l'Isle de 1693 à 1743.

BISSON (RUE). Cette rue, ouverte par M. Bisson en 1838, conduit de la rue d'Isle à la rue des Blancs-Bœufs ; elle est encore la propriété de l'héritier de M. Bisson.

BONNETS-ROUGES (RUE DES). C'est la rue des Capucins, ainsi nommée en l'an VIII, mais qui, peu de temps après, a repris son ancien nom.

BORDEAUX (RUE DES) ou des *Bourdeaux*. Colliette dit, tome 3, page 348, qu'elle était ainsi nommée à cause des enfants Drouart-Bordel, vivants en 1295. J'estime que cette rue, dont on trouve l'homonyme dans toutes les anciennes villes, tirait son nom des mauvais lieux qui s'y étaient établis ; c'est la même qui est appelée aujourd'hui *rue des Bouchers*.

BORDEAUX (PLACE DU DUC DE), établie après la démolition des fortifications à la porte St-Jean, nommée ensuite *place Ronde* ; puis, depuis 1848, *place Lafayette*.

BORNIVAL ou BOURNIVAL (RUE DE). C'était autrefois la partie de la rue des Agaces conduisant à la rue *St-Thomas* ; au-

jourd'hui elle porte le nom de rue *des Agaces*. Le nom de Bournival lui venait de la *maison du Bournival* donnée, en 1590, par Q. Barré, pour y recevoir les *orphelins des deux sexes, leur donner l'habit, la subsistance et leur faire apprendre un métier*. Le nom de *Bornival*, ou borne dans la vallée, nous paraît avoir la même origine que *Tour-y-Val*, tour dans la vallée. Elle est aussi appelée quelquefois rue *des Piliers St-Thomas*, à cause des *contreforts* de l'église St-Thomas qui formaient un des côtés de la rue et dont une partie de la muraille et des piliers subsistent encore.

BOUCHERS (RUE DES). Elle conduit de la rue du Palais-de-Justice à la rue du Wé-St-Jean ; elle portait anciennement le nom de rue des Bordeaux. (Voir ce nom.) — Cette rue a été repavée en 1857.

BOULANGERIE (RUE DE LA). C'est la partie de la rue St-Martin qui s'étend depuis la place jusqu'à l'église St-Martin. Elle a été ainsi nommée à cause du grand nombre de boulangers qui y étaient établis. Au xv^e siècle, elle portait le nom de *rue de la Quéterie*. (Voir Quéterie et St-Martin).

BOULOIR (RUE DU ou DES), anciennement *rue aux Ours*. La rue du Bouloir conduit de la rue des Glatiniers à la rue



ARMES DE LA COMPAGNIE DES ARCHERS.

d'Orléans. L'origine du nom de cette rue est très-curieuse. Il existait en 1633, à St-Quentin, un jardin fréquenté par la compagnie des *archers du bon vouloir*. Le jardin, qui était situé dans la rue actuellement nommée rue du Bouloir, fut appelé le *Jardin du bon Vouloir*; par abréviation, la rue prit le nom *du bon Vouloir*, mais ce nom fut encore abrégé en rue du *Vouloir* et changé par corruption en rue du Bouloir.

BOURBON (RUE). Rue ouverte sur l'emplacement des remparts St-Martin après leur démolition. C'est, depuis 1830, la rue d'Orléans.

BOURDELOUR (RUE), ancienne rue du faubourg St-Jean, près *les Coutures*. On nommait *Bourdois*, dans quelques villes, la maison publique où l'on se réunissait.

BOUT-DU-MONDE (RUE DU), aujourd'hui rue des Plates-Pierres. Cette rue s'appelait ainsi à cause de *l'auberge du Bout du Monde* qui y était située et dont l'enseigne, composée d'un mauvais rébus, représentait un bouc et le monde.

BOUTTE-FOUR (RUE), ou mieux *Bout-de-Four*, citée dans l'Inventaire de l'Eglise en 1383. Cette rue tire son nom du four Ste-Pécinne qui y était situé et qui fut racheté par la ville au chapitre en 1220, moyennant une rente annuelle. — Elle portait encore le nom de Bouttefour le 29 février 1668; mais depuis on l'a nommée rue Ste-Pécinne.

BOVELLES (RUE DE), nouvelle rue qui conduit du boulevard de l'Ouest à la rue de la Pomme-Rouge. Ce nom lui a été donné à cause de *Charles de Bovelles*, né à St-Quentin vers la fin du xv^e siècle, chanoine de l'église et auteur d'un grand nombre d'ouvrages sur la philosophie, la géométrie, la théologie et la grammaire.

BRAISETTE (RUE DE LA). C'est une corruption du nom de la rue *Brassette* ou *petite Brasserie*.

BRASSETTE (RUE DE LA), ou *Petite Brasserie*, mal orthographiée dans le plan de 1764, rue de *la Braissette*. Elle était nommée *rue des Visages* au milieu du xvii^e siècle. — Elle

aboutit d'un côté à la rue St-Thomas et de l'autre à la rue de l'Arquebuse. — Le sol ancien de cette rue a été considérablement abaissé lorsqu'elle a été repavée en 1857.

BREBIS (RUE DES), dès 1406; aujourd'hui *rue de la Prison*.

BRETAGNE (RUE DE), citée dans l'Inventaire général de l'Eglise en 1554.

BRULÉE (RUE). Elle aboutit d'un côté à la rue Ste-Anne et de l'autre à la rue Ste-Pécinne. — Son nom lui vient d'un incendie qui dévora presque toutes ses maisons.

BURIDAN (RUE DE). Elle conduit de l'embranchement de la rue des Cohens à la rue St-André. — Mathieu Buridan, bourgeois de St-Quentin, a été fondateur en 1290 de l'hôpital de ce nom, qui est aujourd'hui l'hôtel-Dieu.

CALVAIRE (CARREFOUR DU). Formé par les rues des Glacis, de la Pomme-Rouge, Pontoiles, Jean de Caulaincourt et les chemins de Vermand et de Fàyel. Ce carrefour a reçu le nom populaire du Calvaire, à cause d'une croix édiflée par la piété de l'un des propriétaires voisins, le sieur Mont. Ce calvaire a disparu en 1848.

CAMPIONS (PLACE DES), ou *des Champions*. Elle est placée entre les rues St-Thomas et des Cordelières. Son nom lui vient de la *maison des Champions* qui y était située. (Acquisition de surcens, 1401. — Il est très probable que cette place a servi de théâtre aux duels judiciaires pendant le XII^e siècle. Le mayeur de St-Quentin, quand il ne pouvait arranger les parties et concilier les intérêts, prononçait quelquefois que le différend serait terminé par la voie du duel; l'effet du duel n'eut pas lieu souvent, car il était évité par l'intervention des amis des parties. On sait que l'abolition du combat judiciaire est due à saint Louis et que la cour de St-Quentin abandonna la première cette jurisprudence qu'elle tenait de l'art. 41 de sa charte communale. — C'est la maison n^{os} 1 et 2 de cette place qu'a habité M. Jacques Arpin, importateur de la filature mécanique de coton

à St-Quentin. — Le puits des Campions a été transformé en pompe en 1856.

CANAL (RUE DU), dans les anciens titres *d'el Kanel*. Cette rue, qui a disparu, était en dehors de la porte d'Isle ; elle conduisait de la chaussée du Grand Pont au Vivier et à la Pescherie. Elle tirait son nom du canal ouvert en 1384, depuis la *Tour à l'Eau* jusqu'à la *Tour y Val*, pour défendre les murs et l'entrée de la porte d'Isle.

CANONNIERS (RUE DES). Elle conduit de la Grand'Place à la rue d'Aumale. Elle portait anciennement le nom de rue *des Faucilles*, depuis la Grand'Place jusqu'à la rue St-Thomas, et rue au Charbon, depuis la rue St-Thomas jusqu'à la rue



UN CANONNIER DE SAINT-QUENTIN.

d'Aumale. — La rue des Canonniers a pris ce nom depuis le xvi^e siècle, époque où la compagnie des canonniers-arque-

busiers y vint établir son hôtel dans la maison qui porte aujourd'hui le n° 15, (pensionnat Dournel). On voit encore sur les murs de la façade de la porte d'entrée, des emblèmes, des trophées d'armes sculptés dans la pierre. (Voir cette façade, p. 131 de l'*Introduction*). L'hôtel des canonniers fut vendu à l'époque de la Révolution à une société qui y avait établi un cercle. — En l'an VIII, la rue des Canonniers a porté le nom de rue de la République. — Le général *Pierre Dumoustier* est né à St-Quentin le 17 mars 1774, dans la rue des Canonniers, au n° 14. C'est dans la maison n° 10 qu'est né en 1810 *Henri Martin*, historien, auteur de *l'Histoire de France*. *M. Joly*, l'ainé, membre de l'Assemblée législative, 1791-1792, habitait la maison n° 9. — *M. Harlé*, député en 1830, habitait la maison de la rue des Canonniers, n° 8 bis. — *M. Joly*, aîné, négociant, député, 1792, restait dans la maison n° 9. *M. Duuez*, membre du Conseil des Cinq-Cents en 1795 et sous-préfet de St-Quentin en 1810, est décédé dans la maison n° 9. — La maison n° 5 a reçu en 1802 Napoléon, 1^{er} consul, lorsqu'il vint à St-Quentin pour déterminer la direction à donner au canal souterrain. Elle a encore, le 6 janvier 1833, reçu le roi Louis Philippe. — C'est dans la maison n° 16, chez *M. Joly de Bammerville*, alors maire de St-Quentin, qu'est descendu en 1810 l'empereur Napoléon 1^{er}. Le puits qui se trouve à droite en bas de la rue est l'ancien puits de l'Arquebuse. La rue des Canonniers a été repavée en chaussée en 1855. (Voir les enseignes de cette rue, p. 129 de l'*Introduction*).

CANONNIERS (PETITE RUE DES), entre la rue des Canonniers et la rue de l'Évêché, anciennement *rue de l'Arquebuse*, ainsi nommée parce qu'elle longe le jardin de l'hôtel des canonniers. Elle a repris son ancien nom de rue de l'Arquebuse.

CAPUCINS (RUE DES), anciennement rue du Trou à Pourceaux. Elle conduit de la rue du Palais-de-Justice à la rue Clotaire II et à la rue Montmorency. — Le nom de rue *des Capucins* lui vient du couvent des Capucins qui y fut établi en 1613

dans un héritage nommé auparavant la *Grange des Pauvres*. Le vaste jardin de cette maison provenait du sol de quinze ou seize habitations brûlées en 1691, qui fut cédé au couvent par le Conseil du roi. Le cloître des Capucins a été supprimé en 1793. L'église, qui a servi successivement de manutention, de manège, est aujourd'hui affectée au culte protestant. — En l'an VIII, elle a porté le nom de rue des *Bonnets rouges*. La rue des Capucins et la place ont été pavées en 1855. — C'est sur l'emplacement de l'enclos des Capucins qu'a été ouverte par la ville la rue Jumentier.

CAPUCINS (PLACE DES), formée par le carrefour de la rue des Capucins et de la rue Longueville. Son nom provient de l'église des Capucins bâtie en 1620. Cette église a été restaurée par la ville en 1855, et le temple protestant y a été installé convenablement. — En l'an VIII, on appela la place des Capucins place du Club.

CARRELIERS (RUE DES) ou Carreleurs de vieux souliers. Citée par De La Fons. — Rue des Savetiers.

CATHERINE (RUE STE-). Elle conduit de la rue de l'Evêché à la rue de Foy. Son nom lui vient de l'église *Ste-Catherine* qui y était située et qui a été démolie en 1796. — En l'an VIII, elle fut nommée rue *Malfuson*. (Voir Malfuson). Le puits de cette rue se nomme le *Puits-Neuf*. La première partie de cette rue avait, à la fin du XVIII^e siècle, reçu le nom populaire de rue des Grenouilles, sans doute parce qu'elle conduisait aux marais de Tour-y-Val.

CATHERINE (PLACE STE-). Située dans le bas de la rue Sainte-Catherine vis-à-vis le portail de l'ancienne église Sainte-Catherine, dont il reste encore un pan de mur.

CAUDIÈRES ou CHAUDIÈRES (RUE DES). C'est aujourd'hui la rue de l'Hôtel-Dieu. Elle a été aussi appelée rue du Chauffour.

CAULAINCOURT (RUE JEAN DE), rue nouvelle conduisant du boulevard de l'Ouest au carrefour du Calvaire, formé par les rues des Glacis, de la Pomme-Rouge, Pontoiles, et les chemins de Vermand et de Fayet. Ainsi nommée en l'honneur

de *Jean de Caulaincourt*, qui contribua d'une manière si glorieuse et si utile à la défense de St-Quentin en 1557.

CAUPEKAT (RUE) ou *Copekat*, ancienne rue du quartier St-Thomas dont Colliette fait mention dans ses *Mémoires du Vermandois*, tome 3, p. 348. — Ce nom lui vient-il de l'assemblage de deux mots patois *coper*, couper, *kat*, chat ? — M. Bona, dans son *Mémorial*, pense que c'était la petite rue des Canonniers. J'estime qu'elle devait plutôt être placée dans l'ancien quartier Coppecaire, c'est-à-dire dans les environs de la place Foy.

CEPY (PLACE DE), anciennement le *Marché aux Pourceaux*. Elle est située à l'extrémité de la rue des Jacobins et aboutissant à la place Lafayette. *Cepy* est une ferme importante située dans la banlieue au faubourg Saint-Jean. Sur la place de Cepy se trouvait anciennement l'une des montées du rempart. Elle a été nivelée et pavée en 1838. — En l'an VIII, elle a porté le nom de *Place de la Marseillaise*.

CERF (RUE AU), aujourd'hui rue St-Thomas. L'ancienne rue au Cerf s'étendait depuis la place des Champions jusqu'à la rue des Agaces. Ce nom lui vient de la *Brasserie du Cerf* qui y était située vis-à-vis l'église St-Thomas.

CHAMP-DE-MARS (RUE DU). C'est le nom donné en l'an VIII au pré St-Thomas, situé au bas de la rue St-Thomas à droite.

CHAPELLE (CHEMIN DE LA), autrefois sentier, aujourd'hui chemin conduisant de la route vicinale n° 4 à l'ancienne chaussée de Vermand. Son nom lui vient du lieudit la *Chapelle*.

CHARBON (RUE AU), aujourd'hui rue des Canonniers. — Le nom de rue au Charbon lui vient du *marché au charbon* qui s'y tenait, dès 1381, dans le bas de la rue à droite.

CHARLEVOIX (RUE). Elle conduit de la place St-Louis à la rue de Baudreuil. Elle est située positivement là où était, avant la construction des fortifications, la rue St-Louis dans laquelle se trouvait une église du même nom. — Le nom de rue Charlevoix lui vient du voyageur *Charlevoix*, né à St-Quentin

en 1682, auteur de l'*Histoire du Japon, du Paraguay, de la Nouvelle France et de St-Domingue*, pays qu'il parcourut à différentes époques; il mourut en 1761.

CHAUFOUR (RUE DU), aujourd'hui rue de l'Hôtel-Dieu. —

Cette rue tire son nom du *four à chaux* qui s'y trouvait autrefois et dans lequel on employait, pour faire la chaux, la pierre calcaire extraite du sous-sol des jardins de l'Hôtel-Dieu.

CHANTREL (RUE), conduit de la rue La Fontaine près le Lycée, au carrefour des rues de Montmorency, d'Orléans et au boulevard de l'Ouest. C'est dans cette rue que se trouve la nouvelle prison (cellulaire) bâtie en 1840 et agrandie en 1850. *Jacques Chantrel*, chanoine, est le fondateur (1664) du blé de chapitre pour doter les filles pauvres et honnêtes. Cette rue a été dans l'origine nommée rue Montpensier.

CHEMIN DE FER (PLACE DU), située au bas de la rue d'Isle, traversée par la route impériale n° 30. Elle est bordée d'un côté par la rue Dachery et de l'autre par la rue du Port et le boulevard du midi. Cette place, établie sur l'emplacement de l'ancienne porte d'Isle, a successivement été nommée place du duc d'Angoulême, puis place Crétet. Elle a été repavée en 1851.

CHEMIN DE ROUVROY (RUE DU). Cette rue conduit de la route du Câteau à l'embranchement de deux chemins vicinaux. Celui de Morcourt (moyenne communication n° 18) et celui de Rouvroy (petite communication n° 1^{er}) qui traverse le hameau de Remicourt.

CHEMIN DE VERMAND (RUE DU), (route vicinale n° 4). Cette rue part du carrefour du Calvaire, et faisant suite à la rue Jean de Caulaincourt, monte le Blanc-Mont où se trouvait à droite la chapelle d'Epargnemaille dont il reste encore un pan de mur. La dernière maison est Monplaisir qui se trouve à droite.

CHEVAL BLANC (COUR DU), dans le faubourg Saint-Jean. Abou-

tit à la route de Cambrai et tire son nom de l'enseigne du *Cheval Blanc*.

CHEVET (RUE DU), nom vulgairement donné à la rue du Wé, par suite de la prononciation picarde *Chvé*.

CIMETIÈRE-NOTRE-DAME (RUE DU), aujourd'hui Petite rue Notre Dame. Elle conduit de la rue d'Isle à la rue du Collège, en passant derrière la petite Notre-Dame. Son nom provient du *cimetière de la paroisse de Notre-Dame de la Gréance* qui y était situé et dont l'église, convertie en magasin, puis en salle de danse, est redevenue magasin et subsiste encore en partie.

CLOQUETTE OU CLOCHETTE (RUE DE LA), existait autrefois entre la place de Cepy et la porte St-Jean.

CLOTAIRE II (RUE), rue moderne qui conduit de la place du même nom à la place des Capucins, en longeant les murs et bâtiments de l'hospice général. — Le nom de Clotaire II lui a été donné à cause d'une pierre qui y fut trouvée en 1826. Voici l'inscription de cette pierre qui est déposée à la bibliothèque de St-Quentin :

TEXTE.	TRADUCTION.
ANNO : SEXTO : CENTN :	<i>En l'année six cent</i>
POSITUS : FUIT : HOC :	<i>fut posé ce</i>
MONUMÉTUM : PER :	<i>monument, par</i>
JUSSU... : CLOTARIUS :	<i>ordre de Clotaire</i>
FRANCORUM : REX :	<i>roi des Francs,</i>
CHILPERINI : FILIUS :	<i>fls de Chilpéric,</i>
ITER : FACIÈS : SUESIONEM :	<i>allant à Soissons,</i>
DIES : JANUARI : VISENTI :	<i>le 20^e jour de janvier (1).</i>

Ce monument a 1260 années d'existence. Il se rapporte à l'époque où Clotaire II, battu dans les plaines de la Bourgogne et poursuivi par Thierry, son cousin, roi de Bourgogne, cherchait à regagner Soissons, sa capitale. — La rue Clotaire II a été pavée en 1840.

(1) Voir le fac-simile de la pierre, p. 139 de l'Introduction.

CLOTAIRE II (PLACE). — Elle est située à l'extrémité de la rue du même nom et de la rue de l'Hôtel-Dieu, et côtoyée par la rue d'Orléans. (Voir rue *Clotaire II*). Elle a été pavée en 1840.

CLUB (RUE DU), nom donné à la rue du Palais-de-Justice en l'an VIII.

COCHERIE (RUE DE LA). — Cette rue, située derrière le Marteau d'Or, était formée d'une partie de la rue de la Poissonnerie. Delafons nous apprend que c'est là que se trouvait la *cocherie ou messagerie* qui pourvoyait la ville de marée.

COHENS (RUE DES) ou du Cuens (1399). — Elle conduit de la rue des Toiles à la rue St-André, rencontrant à une bifurcation la rue Buridan. On donne deux interprétations au mot *cohens*. L'une fait dériver le nom de cette rue des juifs qui l'habitaient et chez lesquels le mot *cohens* signifie jeunes lévites, mot qui a pu être appliqué aux enfants de chœur qui y habitaient. La seconde, qui me paraît devoir être préférée, en attribue le nom à une vieille expression, *cohens* ou *cuens*, qui signifie *comte*. Le lieu où elle est située dépendait en effet de la vicomté et faisait partie de l'ancien *Castellum* des comtes de Vermandois.

COIGNÉE (RUE DE LA), aujourd'hui rue des Plates-Pierres. Son nom lui venait de la maison de la *Coignée*, dont il est question dans une transaction du 14 octobre 1567, qui détermine l'emplacement du détroit d'Aouste. Elle a porté aussi le nom du *Puits à Part* ou *Quénée*. (Voir ce nom, et pour les enseignes de cette rue *l'Introduction*, p. 127).

COLLÈGE (RUE DU). Elle conduit de la rue d'Isle à la rue du Gouvernement. Son nom lui vient de l'établissement du *collège des Bons-Enfants de St-Quentin* qui eut lieu dans cette rue en 1527. Le collège de 1527 fut démoli en 1859. Une partie de son emplacement, n° 24, a été vendue, et l'autre partie, n° 24 bis, donnée par la ville pour la construction de l'hôtel de la sous-préfecture, qui y a été bâti en 1861. — Elle a porté le nom du *Puits de la Rose* qui lui venait du puits qui y est

situé, et celui de rue *des Liniers*, à cause du marché au lin. La rue du Collège a deux puits anciens, le *puits de la Rose*, dans un enfoncement de la rue, vis-à-vis les n^{os} 18 et 20, et le *puits Ste-Pécinne* au carrefour des rues du Collège, du Gouvernement, des Suzannes et de Ste-Pécinne. (Voir dans l'*Introduction*, p. 128, les enseignes de cette rue, et, p. 131, la porte du Collège.

COLLIETTE (IMPASSE), située sur la place St-Quentin. *Louis-Paul Colliette*, curé de Gricourt, est l'auteur des *Mémoires pour servir à l'Histoire du Vermandois*, 3 vol. in-4. 1771. C'est dans la maison qui fait le coin de cette impasse qu'est né De La Tour.

COLOMBET ou COLOMBETTE (RUE DE), aujourd'hui rue de la *Polerne*. Elle conduit de la place Foy à la rue Ste-Catherine.

COMÉDIE (RUE DE LA). Elle aboutit d'un côté à la rue St-Martin et de l'autre à la rue des Canonniers. Le nom de rue de la Comédie lui vient de la *salle de la Comédie* qui y fut bâtie en 1774 sur l'emplacement de l'ancienne halle aux laines et du corps-de-garde des bourgeois (1). L'ancienne salle de 1774 a été démolie en 1842 pour faire place à la salle actuelle, construite en 1843-1844 sur les plans de M. Guy, architecte à Caen (Calvados). La rue de la Comédie a porté anciennement les noms de rue des *Corroyeurs* et de rue de l'*Ave Maria*. En l'an VIII, on nomma la rue de la Comédie rue *Voltaire*.

CONNIVETS (RUE DES), partie de la rue du Gouvernement, conduisant de la rue Croix-Belles-Portes à l'ancienne rue du Temple. Le nom de Connivet lui vient sans doute de l'enseigne des *Connins* (petits lapins).

COPPECAIRE (RUE DU), ancienne rue tirant son nom d'un quartier nommé le *Coppecaire*, situé entre la rue d'Orléans et le boulevard St-Martin, du côté de la rue St-Louis. Le

(1) Voir dans l'*Introduction*, p. 129, les enseignes de cette rue.

quartier du Coppecaire a été détruit lors de de l'établissement du bastion St-Louis en 1624. Ce nom provient-il de deux mots du patois picard *copper*, couper, *caire*, chair ?

CORBEAUX (RUE DES). Elle conduit de la rue d'Isle à la rue du Petit-Pont.

CORDELIÈRES (RUE DES). Elle aboutit d'un côté à la rue des Canonniers et de l'autre à la rue Dachery. Son nom lui vient d'un couvent de *sœurs Clarisses ou Cordelières*, ou sœurs grises, qui y fut fondé en 1223. Depuis la révolution ce couvent a été converti successivement en magasins, ateliers d'apprêts et fabrique de tulles. — Cette rue portait anciennement le nom de rue du *Four-Lambin*, puis du *Dieu d'Amour* ou du *Petit-Paradis*, depuis la rue des Canonniers jusqu'à la rue des Brebis, et de *rue des Juifs* depuis la rue de la Prison jusqu'aux prés St-Thomas ; plus bas, *rue des Fontaines*. En l'an VIII, la rue des Cordelières fut nommée *rue des Patriotes*. — Le puits qui se trouve dans cette rue, couvert, fermé et enclavé dans le mur de la maison n° 36, en descendant à droite, se nommait autrefois le *Puits-Perdu*. Dans cette rue se trouve la *Maison de Bornival*, donnée en 1590 par Quentin Barré ; c'est aujourd'hui la *Maison de la Charité*, n° 30. Une chapelle y a été bâtie en 1855 par les soins de l'abbé Lefèvre, chapelain de la Charité, et sous la direction de M. Pinguet, architecte. Les orphelins et orphelines qui y étaient ont été transférés à l'Hôtel-Dieu le 1^{er} janvier 1845. Une société alimentaire ayant pour but la vente à prix réduit des aliments cuits y a été fondée en 1855 dans une maison bâtie sur l'emplacement de l'ancien couvent des Cordelières. (Voir, p. 129 de *l'Introduction*, les enseignes de cette rue).

CORDELIERS (RUE DES), conduit de la rue d'Isle à la rue Ste-Anne. Le nom de rue des Cordeliers lui a été donné à cause du *couvent des Cordeliers* qui y fut fondé vers l'an 1222 et dont le corps de-logis principal encore existant, est occupé par la filature de M. Guilbert. En l'an VIII, ou

la nomma rue *Rousselot*. — De La Fons nous fait **conn.**



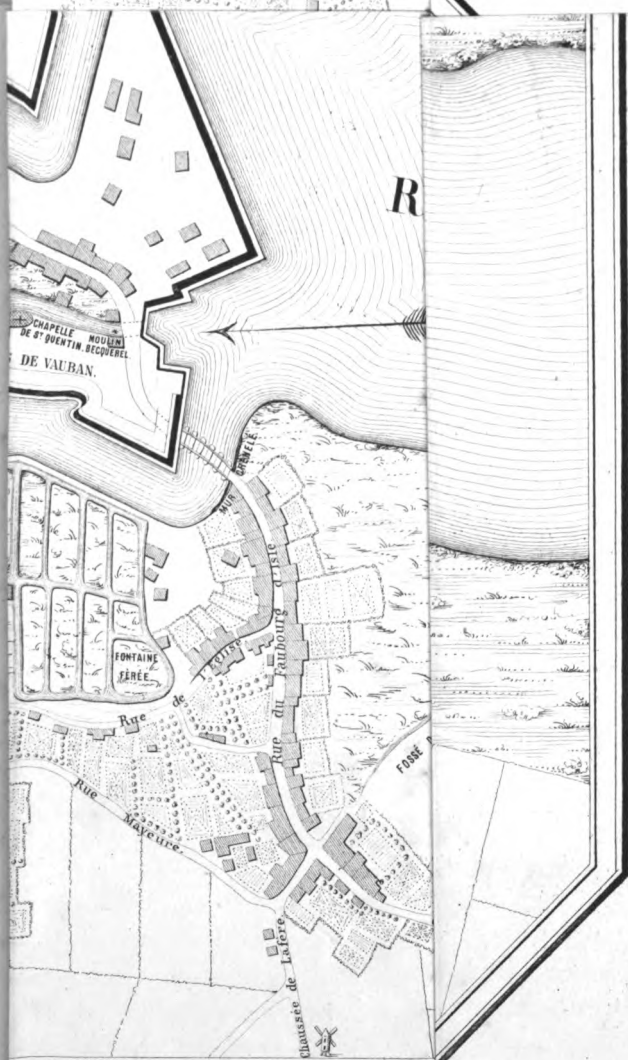
ARMES DE SAINT-SIMON.

que les seigneurs de St-Simon avaient au xv^e siècle un hôtel derrière le couvent des Cordeliers.

COSSONERIE (PLACE DE LA), aujourd'hui place du marché aux Volailles. La Cossonerie est un vieux mot qui signifie *la poulaillerie*.

COULOMBIÉ (RUE DE). Elle conduit de la rue d'Orléans à la rue Jacques Lescot. Cette rue moderne a été établie sur l'emplacement du *bastion de Coulombié* qui lui a donné son nom. Le bastion de Coulombié avait reçu ce nom en 1639 de Antoine de Clugny, seigneur de Coulombié, conseiller du roi, maître de camp d'un régiment d'infanterie, capitaine d'une compagnie de cheveu-légers, gouverneur de la ville en 1637, qui avait posé la première pierre de cet ouvrage.

COUPEMENT (RUE DU) Elle conduit de la rue Quentin-Barré à la rue Jehan-Hennuyer. La rue du Coupement est une rue nouvelle, ouverte sur l'emplacement de l'ancien *bastion du Coupement*, ainsi nommé parce que cette partie de la ville,



contenant le Tour-à-l'eau, avait été coupée et retranchée de l'ancienne enceinte de 1557.

COURRIEURS (RUE DES), ou *Corroyeurs*, ancienne rue dont il est fait mention dans un acte du 13 mai 1482. Elle paraîtrait avoir été la rue actuelle de la Comédie.

CRÉTET (RUE). Elle conduit de la digue d'Omissy à la rue Omer-Talon. Le nom de Crétet, donné d'abord à la place du Chemin de Fer, a été donné à cette rue en l'honneur de Crétet, ministre de l'intérieur, qui accompagnait le premier consul Napoléon lorsqu'il vint à St-Quentin, le 9 février 1804, pour déterminer le meilleur tracé à suivre pour le canal souterrain. Avant 1858, il existait une rue Crétet, entre la rue de l'Etat-Major dont elle était le prolongement et celle d'Omer-Talon. Elle a été supprimée en 1858.

CRÈVECŒUR (RUE DE), ancienne rue dont Colliette fait mention dans ses *Mémoires du Vermandois*, t. 3, p. 348.

CRIMÉE (RUE DE), rue nouvelle en face de la rue de Baudreuil qui conduit du boulevard Ste-Anne à la digue d'Omissy. Elle touche en passant à l'abattoir de la ville et traverse le fossé *St-Claude*. Cette rue a reçu ce nom à l'époque de la guerre de Crimée.

CRISTELERT (RUE), citée par De La Fons. Ce nom est sans doute celui de quelque bourgeois.

CROIX-BELLES-PORTES (RUE). Elle aboutit d'un côté à la rue du Gouvernement et à la rue St-Jean, de l'autre à la Grand' Place, ainsi nommée dès 1320 pour la distinguer de la rue *Belles-Portes* (alors rue St-Jean). Le nom de rue Croix-Belles-Portes lui vient de l'enseigne de la *Croix de Fer* placée à la maison formant aujourd'hui l'angle de la rue St-Jean et de la rue Croix-Belles-Portes. L'enseigne de la Croix de Fer est très ancienne puisqu'elle est mentionnée dans un acte de 1295: *super domum Johannis d'Asseigny, ante crucem de bellis portes*, etc. (Voir le dessin de cette croix, p. 132 de l'*Introduction* et les enseignes de cette rue, p. 128). — De La Fons nous fait connaître que le seigneur de Gibercourt avait son hôtel en la rue Croix-Belles-Portes, tout près de

la maison des Pourcelets. — M. Neukome, professeur et compositeur de musique, a habité la maison n° 49.

CROMMELIN (PLACE), formée du carrefour de la rue neuve St-Jean, boulevard du nord, route du Câteau, route de Cambrai et boulevard Richelieu, ainsi nommée en l'honneur d'*Armand Crommelin* qui créa à St-Quentin, en 1580, la fabrication des linons et développa dans le canton de Moy la culture du lin. Il fut ennobli par Henri IV, en 1589, pour les services qu'il avait rendus au pays.

CROZAT (RUE), nouvelle rue conduisant de la rue Dachery au boulevard du Midi et à la place Napoléon. — Louis-Antoine Crozat, baron de Thiers, commandeur des ordres du roi, propriétaire du château de Moy (1704), est l'un des premiers concessionnaires du canal de St-Quentin (1728 à qui il a laissé son nom.

DACHERY (RUE), nouvelle rue conduisant du boulevard St-Martin à la rue Josquin-des-Prés, dans le petit élang d'Isle. Cette rue, qui a été le *boulevard d'Angoulême*, puis *boulevard de Nemours*, puis *boulevard du Midi* jusqu'en 1839, vient d'être complètement modifiée; l'alignement de la partie gauche de la rue a été avancé sur l'ancien, boulevard. La pompe placée dans cette rue, près de la rue du Petit-Pont, a été établie en 1851. — Dom Luc Dachery, né à St-Quentin en 1609, est un savant bénédictin de la congrégation de St-Maur, auteur du *Spicilège*, et l'une des célébrités les plus grandes dont peut se glorifier à bon droit la ville de Saint-Quentin.

DANIEL-LEFEBVRE (RUE), citée par De La Fons.

DELAVIÈRE (PASSAGE), conduisant du boulevard Ste-Anne à la rue Poiret. — Madame Delavière, née Morel, a fondé, en 1822, l'hospice des pauvres femmes aveugles, dans sa maison située rue des Suzannes, n° 4. Cette maison a été vendue en 1845 par l'administration des hospices, et l'établissement des femmes aveugles a été centralisé à l'Hôtel-Dieu.

DE LA FONTS (IMPASSE), aboutit à la place St-André. Elle a été longtemps nommée *cul-de-sac St-André*. Le cul-de-sac St-André était situé derrière l'église de ce nom, dont les derniers vestiges se voyaient encore en 1859. — Quentin De La Fons, né à St-Quentin (1591-2), chanoine de la collégiale, curé de la paroisse St-André, a écrit *l'histoire de l'Eglise et de la ville de St-Quentin*. (Voir la notice biographique en tête du 1^{er} vol de ses Mss. que j'ai publiés en 1854).

DESILLES (RUE), aujourd'hui *rue de l'Officiel*. — Le nom de Desilles lui fut donné en l'an VIII, en l'honneur de l'acte de courage de ce gentilhomme breton à Nancy, le 31 août 1790.

DIEU-D'AMOUR (RUE DU), nom anciennement porté par la partie de la rue des Cordelières qui s'étend depuis la rue des Canonniers jusqu'à la place des Champions.

DORIGNY (RUE), aujourd'hui rue Royale. Le nom *Dorigny* lui a été donné en 1848, en l'honneur d'un des mayeurs les plus distingués de St-Quentin.

DROITS DE L'HOMME (RUE DES), nom que la rue du *Petit-Origny* a porté en l'an VIII.

DUFOUR-DENELLE (PLACE). Cette place tire son nom de M. Dufour-Denelle, Joseph-François, né à Laon en août 1764, qui vint à St-Quentin occuper la place d'organiste ; il fut depuis industriel, fonctionnaire municipal, administrateur départemental, député, 1831. Il est décédé à Saint-Quentin le 16 mai 1841.

DUPUIS (RUE), conduisant de la place Foy au boulevard St-Martin, auparavant nommée rue de la Tour Ste-Catherine. Jean-Baptiste Dupuis, négociant, a été maire de St-Quentin en 1815 et en 1828.

EGALITÉ (RUE DE L'). La rue St-André a été ainsi nommée en l'an VIII

EMMERÉ (RUE), conduit du lycée, côté de la rue Racine, à la rue des Fossés-St-Jean, en traversant la rue de Richelieu.

Elle a porté précédemment le nom de *rue Montpensier*. Claude Emmeré, né à St-Quentin en 1574, chanoine de St-Quentin, bibliothécaire de la Sorbonne, a publié plusieurs ouvrages, entre autres *Augusta Veromanduorum illustrata*, 4 vol. gr in-8. 1643.

ENFANTS DE CHŒUR (PLACE DES), située au sud de la collégiale de St-Quentin près le portail l'Amoureux. Cette place a été nommée anciennement *place des Barettes* et *place des Amoureux*. — Elle tire son nom de la maîtrise des enfants de chœur (aujourd'hui la succursale de la banque de France) qui y était établie et dont la porte d'entrée donnait sur cette place. En effet on voit encore, sur l'ancienne porte rebouchée, des attributs de musique sculptés dans la pierre. (Voir, p. 126, les enseignes des maisons de cette rue).

ENFER (RUELLE D'), au faubourg St-Jean. Elle aboutit d'un côté à la route de Cambrai (route impériale n° 44), de l'autre au chemin de Fayet (route de moyenne communication n° 10). — Elle porte le nom de ruelle d'Enfer, soit parce qu'elle était impraticable, soit à cause du feu effroyable que firent de ce point sur la ville, en 1557, les batteries de siège flamandes qui y étaient placées. Elle a été quelquefois nommée *rue de la Chapelle* dans la partie rapprochée du chemin de Vermand. Un abreuvoir qui existait au milieu de cette rue a été supprimé en 1860.

ENGHIEN (RUE D'). Ouverte après la démolition des fortifications; elle conduit de la rue Neuve-Saint-Martin au boulevard de l'Ouest. — Le nom d'Enghien lui fut donné en l'honneur de *Jean de Bourbon, duc d'Enghien*, mortellement blessé le 10 août 1557, à la bataille de Saint-Quentin, et transporté à Seraucourt, où il expira deux jours après, dans sa trentième année. Elle a été nommée depuis 1830, *rue Joinville*; en 1848, *rue Marceau*, puis dernièrement *rue Jacques Lescot*.

EPARGNEMAILLE (CHEMIN D'). Conduisant de la rue du Blanc-Mont au chemin de Vermand (route vicinale n° 4). Le nom d'*Epargnemaille* lui a été donné à cause de la chapelle de

ce nom, établie en 1140 par les religieuses de Notre-Dame de Soissons. Un pan de muraille de la chapelle subsiste encore. **ESKOKES (RUE D')**, 1248. Est-ce la *rue du Coq* traduite en patois picard, ou la *rue des Ecosais*? Serait-ce au contraire la *rue des Estoquets*, c'est-à-dire des vieilles souches servant de limites?

EST (BOULEVARD DE L'). Faisant suite au boulevard Sainte-Anne, du Sud au Nord, longeant les Champs-Élysées et conduisant au boulevard du Nord. Il a porté le nom de *boulevard de la Reine*, puis celui de *Madame la Dauphine*.

ÉTANG (RUE DE L'). Rue longeant le Marché-Franc et conduisant du boulevard Sainte-Anne à la rue Josquin-Desprez au milieu du petit étang d'Isle. — Le petit étang a été desséché en 1855 par l'établissement d'un deuxième aqueduc syphon sous le canal, et des rues y ont été tracées en 1856. — Le pont en bois qui fait communiquer la rue de Crimée avec la digue du canal a été établi en 1857.

ÉTAPE (RUE DE L'). Citée dans l'*Inventaire des surcens de l'église*, comme proche de la rue de Remicourt. Cependant les caves de l'Étape étaient sous la grand'place; c'étaient des souterrains assez vastes, creusés en partie dans le tuf et s'étendant derrière la halle aux laines (maintenant la salle de spectacle.) L'Étape servait autrefois de magasins aux vivres et fourrages, destinés aux troupes de passage; c'est de là que lui vient son nom qui figure encore sur un plan de la ville du milieu du siècle dernier. Une partie des caves de l'Étape sert maintenant de caves à l'hôtel du *Cornet d'or*.

ÉTAT-MAJOR (RUE DE L'). Conduisant du boulevard Sainte-Anne à la rue Crétet et traversant la rue Dachery. Ce nom lui vient du chemin qui passait entre le jardin de la raffinerie et les fortifications de ce côté de la ville, au pied du marais du petit étang et que l'on nommait *le chemin de l'État-Major*. On sait que l'État-Major jouissait des herbes récoltées dans les fortifications.

ÉTUVES (RUE DES). Ancienne rue citée par De La Fons comme étant la *rue de la Coignée*. C'est aujourd'hui la rue des

Plates-Pierres — Cette rue tirait son nom des *étuves* ou bains qui y étaient placés. On sait que l'usage des thermes a passé des Belges-Romains aux Belges-Francis qui eurent des étuves publiques et privées. Ces lieux destinés à la salubrité du corps devinrent des lieux de débauche et la police des villes se trouva obligée d'en arrêter les excès.

EUSÉBIE (RUE SAINTE-). Rue nouvelle dans le faubourg d'Isle, conduisant de la rue d'Ostende à la route de La Fère. — Sainte Eusébie est une dame romaine qui, au IV^e siècle, a retrouvé le corps de saint Quentin dans les eaux de la rivière de Somme et l'a enseveli sur le haut de la colline, là où est aujourd'hui l'église de saint Quentin.

ÉVÊCHÉ (RUE DE L'). Elle conduit de la rue Saint-Thomas à la rue des Oiselets. Ce nom lui vient d'une tradition populaire qui place la résidence de saint Médard, évêque du Vermandois au VI^e siècle, en la maison de cette rue n° 2 bis qui forme l'angle rentrant faisant face à la rue Saint-Thomas. — Paulet, Marc-Gaspard-Abraham, né à Saint-Quentin le 9 novembre 1769, engagé volontaire dans le régiment de Chamboran, qui parvint au grade de général et fut tué prématurément, était né dans la rue de l'Évêché. — M. Dufour-Denelle, député de Saint-Quentin en 1831, habitait la maison n° 2 occupée aujourd'hui par M. Midy, Félix. — M. Théophile Dufour, député de Saint-Quentin en 1848, reste au n° 2 *ter* de la même rue.

FALE (RUE ST-) dans le faubourg St-Martin, ou mieux *St-Phal*, du nom d'un chanoine du chapitre de St-Quentin. Elle conduit de la chaussée romaine de Vermand au chemin de Savy (vicinal n° 5).

FAUCILLES (RUE DES). Ancien nom porté par la portion de la rue des Canonniers, qui s'étend depuis la place jusqu'aux rues Saint Thomas et de la Comédie (voir rue des Canonniers).

FAUCON (RUE DU). Elle aboutit d'un côté au bas de la rue

Saint-Thomas et de l'autre au boulevard Saint-Martin, en longeant l'ancien jeu de paume, connu sous le nom de *Pré Saint-Thomas*, qui a servi de marché-franc. Elle tire son nom de la ployerie du Faucon réunie au domaine de la ville (Plan de 1764.) Elle a été pavée en partie en 1846.

FERVAQUES (RUE DE). Nom donné quelquefois à la rue du Palais de Justice après que l'abbaye de Fervaques y eût été bâtie en 1646. (Voir rue du Palais de Justice.)

FIACRE (COUR ST-). Au faubourg Saint-Jean. Aboutit à la route de Cambrai. Tire son nom de la statuette de saint Fiacre placée dans une niche au coin de cette cour.

FIZEAUX (RUE). Rue qui conduit, dans le faubourg d'Isle, de la rue Mayeure à la rue Saint-Éloy. — Étienne Fizeaux, chef d'une des principales maisons de commerce de Saint-Quentin, a été donateur en 1719 de la porte à deux vantaux de la chambre du conseil de l'hôtel de ville; il habitait *la Buerie d'Ostende*.

FLAMANDS (RUE DES). Nom anciennement porté par la rue Sainte-Anne à cause des habitants de cette nation qui vinrent s'y établir, en 1156, sous le règne de Philippe d'Alsace, comte de Flandre et du Vermandois.

FLAVIGNY (RUE DE). Rue nouvelle, dans le faubourg Saint-Jean, conduisant de la route de Cambrai à la ruelle Mulot. — Nicolas de Flavigny a été lieutenant du bailli de Vermandois à Saint-Quentin en 1476.

FLORIMONT (RUE DE). On nommait ainsi autrefois, une rue du faubourg Saint-Jean que nous croyons être aujourd'hui celle de la Petite Voirie; le nom de Florimont, qui signifie Mont fleuri, lui avait été donnée à cause des jardins de plaisance qui se trouvaient sur cette colline.

FOIN (RUE DU), aujourd'hui rue du Petit-Butin — Conduisant du haut de la rue Saint-Martin au marché couvert, en passant derrière l'hôtel de ville.

FOLIE (RUE DE LA). Petite rue du faubourg Saint-Jean aboutissant à la route de Cambrai et tirant son nom du *Jardin de la Folie*.

FONTAINE (RUE DE LA). Aboutit d'un côté à la route de La Fère et de l'autre à la grand'rue de l'ancien faubourg d'Isle, aujourd'hui rue de la Raffinerie. — Un mur de soutien y a été bâti en 1860 le long du cours d'eau de la Fontaine-Ferrée.

FONTAINES (RUE DES). Nom porté dès 1432 par la partie inférieure de la rue des Cordelières, à cause des eaux d'une fontaine qui traversaient le bas de la rue pour aller se jeter dans le fossé du Grosnard.

FOURMENTERESSE (RUE). De La Fons nous apprend que cette rue était située près du couvent des Cordeliers.

FOSSE (RUE DE LA). Elle conduit de la rue Saint-Jean à la rue des Jacobins. — Elle servait autrefois de chemin pour se rendre au cimetière des Jacobins. Elle tire son nom du fief de la fosse que la Coutrerie de Saint-Quentin donnait pour creuser les fosses des morts. — A l'angle des rues de la Fosse et Saint-Jean, n° 32, se trouvait autrefois l'hôpital de la *Charité des Pauvres*. A l'angle opposé et contre le pignon de la maison de la rue Saint-Jean n° 30, se trouvait, dans la rue de la Fosse, le puits *Binet* ou *du Taon*, cité dans plusieurs actes anciens; il est fermé depuis 1820.

FOSSÉS - SAINT - JEAN (RUE DES). Rue ouverte en 1838 pour conduire de la rue Saint-Jean au boulevard Richelieu. Le percement de la rue a été fait à la place de la maison n° 75 de la rue Saint-Jean, près de l'endroit où était autrefois un escalier nommé la *Montée Bidet* conduisant au rempart. — Cette rue a été pavée en 1839; une crèche y a été fondée en 1846.

FOULONS (RUE DES). Citée par De La Fons comme étant, au XIII^e siècle, habitée par des fabricants de draps dont les moulins à foulons se trouvaient entre la rue d'Isle et le petit pont, à l'endroit où est aujourd'hui la *rue des Blancs-Bœufs*.

FOUR-LAMBIN (RUE DU). Ancien nom de la rue des Cordelières dans le haut de la rue jusqu'à la rue de la prison. Cette partie de la rue des Cordelières a été appelée aussi rue du *Dieu d'Amour* et rue du *Petit-Paradis*. — Les anciens titres font souvent mention de fours établis dans

différents quartiers pour la commodité des habitants ; ces fours étaient banaux et appartenait au chapitre. Tels étaient même les privilèges de ce dernier, que les *fourniers* et porteurs de pains étaient exempts de toutes impositions ou charges communales. Le chapitre vendit, en 1220, la propriété de quatre fours au mayer de la ville, moyennant une rente annuelle de soixante-quinze livres parisis. Il y avait un de ces fours auprès de la *Chapelle-Ronde*, non loin de l'Eglise Sainte-Catherine ; un second était dans la rue *Bout-de-Four* et par corruption *Bouitefour*, maintenant nommée rue Sainte-Pécinne ; un troisième nommé le *Four de Hastis*, vers le haut de la rue d'Isle ; le quatrième situé faubourg de Ponthoile nommé le four *Robert de Neufvillette*. Le chapitre se réserva le four du *Camberlain* (ou du Chambellan), par corruption du *Tramberlain*. Ce four était situé près de la porte des Templiers, précisément à la place de la maison qui fait le coin du côté droit de la rue Napoléon et qui porte le n° 23 de la rue du Gouvernement. Il porta aussi le nom de *Four du Temple*, de la maison du Temple près laquelle il se trouvait. — Il paraît cependant qu'il y avait encore d'autres fours qui n'appartenaient pas au chapitre ; le seul de ceux-ci dont on sache quelque chose de positif est le *Four Lambin*, situé dans la partie supérieure de la rue des Cordelières, qui en porta aussi le nom. Dans un acte du 4 juillet 1566, il est désigné sous le nom du *Four Roger Devillers*.

FOUR-DU-TEMPLE (RUE DU). Partie de la rue du Gouvernement dans laquelle était situé, au XIII^e siècle, le *Four du Temple ou des Templiers* à la place de la maison occupée aujourd'hui par M. V. Dubois et portant le n° 23. Voir *Four Lambin*.

FOY (PLACE). La place Foy est formée du carrefour des rues d'Aumale, d'Orléans, Foy et Dupuis. Elle occupe l'emplacement d'une partie du rempart de la ville et de la tour Sainte-Catherine. Elle a porté dans l'origine le nom de *Placé Bourbon*. — La pompe qui est sur cette place a été établie en 1851.

FOY (RUE). Elle conduit de la place Foy au boulevard Saint-Martin. — Le nom de rue Foy lui a été donné en l'honneur du général Foy, député de l'Aisne de 1819 à 1824. Elle portait en 1820 le nom de rue de Nevers.

FRANÇOIS (RUE ST-) Citée par De La Fons.

FRÈREUSE (RUE) ou *des Frères*. — Elle conduit de la place des Enfants-de-Chœur à la rue du Gouvernement. — La rue Fréreuse tire son nom de l'ancienne *Porte Fréreuse*, l'une des portes de l'ancien cloître dans lequel vivaient en commun les chanoines séculiers de Saint-Quentin avant 1059. On avait consacré, à des époques différentes, la position de cette porte par une inscription et une pierre représentant trois frères ou religieux qu'on voyait encore il y a peu de temps sur les murs d'un jardin qui forme l'un de ses côtés. Les débris de ces pierres ont été déposés au musée de la ville. (Voir l'inscription page 90 de l'Introduction.) Jumentier, célèbre compositeur de musique sacrée, a demeuré dans cette rue, au n° 3, dans la maison occupée aujourd'hui par le pensionnat de M^{lle} Urier. La rue Fréreuse a été nivelée et repavée en 1854.

FRESNE (RUE AU). Citée par De La Fons.

FRESTAUS (RUE). Ancienne rue citée par Colliette, tome 3, p. 348. Frestaus nous paraît être un nom propre.

FRIPIERS (RUE DES). Nom anciennement porté par la rue du Wé.

FROMAGES (RUE DES). Elle est citée en 1340 comme conduisant de la rue de la Gréance (rue d'Isle) à la rue des Flamands (Ste-Anne). Ce doit être la rue appelée aujourd'hui d'*Yssenghein*.

FROMENTEL (RUE DU) ou *Froid Manteau*. C'est la partie supérieure de la rue Saint-Thomas depuis la rue de la Comédie jusqu'à l'église Saint-Thomas. — Cette rue tirait son nom de l'hôtellerie du *Froid Manteau*, maison qui formait l'angle de la rue avec celle des Canonniers, n° 3 bis; il existe encore sous cette maison une substruction très-ancienne d'une vaste étendue et d'une belle conservation. Ce

souterrain consiste en une salle de sept mètres de large sur seize mètres vingt-cinq centimètres de long; la voûte à ogives est soutenue par trois colonnes romanes; cette salle est entourée par un couloir de deux mètres dix centimètres de large, dont le sol est d'environ deux mètres plus bas que celui de la salle principale. Ce souterrain, qui est maintenant divisé en trois parties, sert de caves à autant de maisons des rues St-Thomas et des Canonniers.

FUMIER (RUE DU) depuis nommée *rue d'Aumale*. Elle conduit du bas de la rue des Canonniers à la place Foy. Elle recevait autrefois un des égouts de la ville qui traversait les jardins d'une partie de ses maisons. Le nom de *rue du Fumier* lui a sans doute été donné de ce qu'elle servait de réceptacle aux immondices de la ville.

GARAND (IMPASSE), aboutissant à la rue de Bagatelle. Elle tire son nom du *coulant Garand* qui prend sa source à Bagatelle et qui, après s'être réuni au Gros-Nard, traverse le canal par un aqueduc syphon pour se jeter dans la Somme. — En septembre 1678, le sieur Louis Garand, ancien ingénieur des armées du roi, demanda, en récompense de ses services, la permission d'établir à la porte Saint-Martin, au-delà des fortifications, un moulin pour lequel il obtint l'usage de quelques eaux et d'un marais appartenant au domaine. Ayant aussitôt bâti ce moulin avec ses dépendances, il le céda aux frères de l'ordre de Saint-Lazare, à la condition qu'ils le recevraient chevalier, et que, tous les ans, au jour de son décès, ils feraient célébrer une messe pour le repos de son âme. — Cette offre fut acceptée le 4 janvier 1684. Le moulin, avec la terre, ou plutôt le marais qui en dépendait, furent érigés en commanderie, dont le sieur Garand fut investi. — Cette terre, d'environ trois hectares, était nommée le *Pré-aux-Oisons*; elle prit alors le nom de *Moulin-St-Lazare*, et depuis celui de *Bagatelle*.

GAUTHIER-PIREL (RUE). Citée par De La Fons.

GÉRARD DE JUSSY (RUE). Citée par De La Fons.

GLACIS (RUE DES), conduisant du boulevard Richelieu au carrefour du chemin de Vermand. Cette rue nouvelle a été ouverte sur les glacis mêmes des fortifications.

GLATINIERS (RUE DES). Elle conduit de la rue St-Martin à la jonction des rues d'Aumale et des Canonniers. — Cette rue doit-elle son nom à une maison qu'y aurait possédé la famille de Glatigny, ou aux *glatiniers*, *sonneurs* ou *crieurs publics* qui y auraient eu leurs demeures ? Il y avait aussi à Amiens la rue de Glatigny ou Glateigny (1380).

GOVERNEMENT (RUE DU). Elle conduit de la rue Croix-Belles-Portes à la rue du Collège. — Cette rue a porté autrefois trois noms différents dans sa longueur : 1° rue du *Poids St-Remy* ou rue des *Connivets*, depuis la rue Croix Belles-Portes jusqu'à la rue des Jacobins ; 2° rue du *Temple* ou du *Four-du-Temple*, ou de la *Monnoye*, depuis la rue des Jacobins jusqu'à la rue de Remicourt ; 3° rue *Ste-Pécinne*, depuis la rue de Remicourt jusqu'à la rue du Collège. — Le nom de rue du Gouvernement lui vient de l'hôtel des gouverneurs de la ville qui y fut bâti sur l'emplacement de l'hôtel des Monnaies, de la maison du Temple et du palais qu'y avait fait élever le roi Philippe-le-Bel en 1292, après la vente par lui faite aux mayeurs et échevins de la Maison du roi, située sur la petite place St-Quentin, n° 3. — C'est dans ce palais de la rue du Gouvernement qu'il descendit en 1297 avec la reine, en revenant de Flandre. — L'ancien hôtel du Gouverneur est occupé aujourd'hui par M. Tausin qui y a fait établir un apprêt important. Il porte les n° 19 et 21 de la rue du Gouvernement. — La maison n° 7 (occupée par M. Bonnet Dorion) était anciennement l'hôtel des seigneurs de Nampcelle ; c'est ce qui résultait d'une inscription placée au-dessus de la grand' porte. (De La Fons, t. 2, p. 121.) L'hôtel des seigneurs de Marteville était situé à côté de celui des seigneurs de Nampcelle. — La maison n° 18 (occupée par M. Lehout) était anciennement le doyenné. — Le *Petit-Vermand*, maison n° 20 (aujourd'hui habitée par M. Le Camus), était la

maison de refuge de l'abbaye de Vermand. La maison de refuge de l'abbaye d'Homblières était située à côté de l'hôtel du Gouverneur, sur l'emplacement de celle qui porte aujourd'hui le n° 17. — La couterie était la maison qui porte le n° 22. — L'église Ste-Pécinne, qui a été démolie en 1796, était située au coin de la rue du Gouvernement (maison n° 63) et de celle des Suzannes. Dans cette rue se trouvait, de 1790 à 1810, le pensionnat de l'abbé Maury. Il était situé dans les maisons n° 41 et 43, vis-à-vis la rue Fréreuse. Lorsque le collège des Bons-Enfants fut fermé, pendant la Révolution, le pensionnat de l'abbé Maury le remplaça et il a fait l'éducation classique de deux générations. Depuis 1841, les sœurs de la Croix ont transféré de la rue de la Prison n° 23 et 25, dans la rue du Gouvernement n° 51 à 59, leur maison d'éducation pour les demoiselles. La chapelle des sœurs de la Croix a été bâtie en 1841 sur les plans de M. Lemaire-Dufour, architecte. — Le cercle du Commerce, auparavant rue de la Prison, n° 13, y a été transféré en 1845 dans la maison n° 5. — C'est dans la maison n° 47 qu'est né M. Charles Lemaire, maire de Saint-Quentin, Préfet de la Meuse, et auteur de plusieurs ouvrages philosophiques. — Le puits placé rue du Gouvernement, à côté de la rue Napoléon, vis-à-vis la maison n° 23, est nommé dans les anciens actes puits *Grande-Gueule*. Celui placé près la rue St-Remy, vis-à-vis le cercle du Commerce, contre la maison n° 10, a été transformé en pompe en 1857 ; il se nommait le puits du *Hallebardier*. — En l'an VIII, elle porta le nom de rue de la *Révolution*. — On appelle à Saint-Quentin faire le *tour du Gouvernement*, partir de la Grand' Place et parcourir les rues Croix-Belles-Portes, du Gouvernement, du Collège et de la Sellerie et revenir à la Grand' Place au point de départ. C'est faire le tour de l'ancienne enceinte du *Castellum*. (V. p. 95.) — La rue du Gouvernement a été relevée et nivelée en 1854-1856. (Voir, p. 128 de l'Introduction, les enseignes de cette rue.)

GRANVILLE (RUE DE). Conduit de la rue Vesoul à la petite place de

Saint-Quentin. Ce nom lui vient d'une des maisons canoniales dépendant de l'église, qui était habitée, lors du bornage fait en 1314, par *Guillaume de Granville*, chanoine, procureur de l'église. La maison de ce chanoine faisait le coin de cette rue avec la petite place Saint-Quentin, l'entrée actuelle donne sur la place, n° 4. C'est à la même époque que plusieurs des rues voisines de l'église prirent le nom des chanoines qui les habitaient.

GRANGE ST-LAURENT (RUE DE LA) ou de la *Grange des Pestiférés* ou des *Fous*. — Elle conduit de la rue St-Thomas au boulevard St-Martin. Le nom de rue de la Grange lui vient d'une maison de dépôt dans laquelle on enfermait les fous dangereux et que l'on appelait la *Grange St-Laurent*. Cette grange était située vers le milieu de la rue, à droite en descendant, à l'angle inférieur d'un renforcement qui existe encore aujourd'hui.

GRÉANCE (RUE DE LA), ancien nom donné à la partie supérieure de la rue d'Isle, à cause de l'église de Notre-Dame de la Gréance (*in Grianchia* sur la montagne), aujourd'hui la petite Notre-Dame. Le chapitre y possédait avant 1220 le *Four de Hastis* que la ville racheta moyennant une rente annuelle. On y trouve, vers le milieu du XII^e siècle, la mention de l'hôpital de la *Gréance*, de celui de *Lambais*, de celui de *Prétencourt*, de celui de *Philippe-Cakins* et d'une maison appelée la *Maison des Etats*.

GRÉNELIERS (RUE DES). Cette rue, suivant De La Fons, était située derrière les Jacobins. Dans cette rue se trouvait la maison donnée par Gossuin, le grenetier, et sa femme, en 1303, pour la fondation d'un béguinage. Si c'est la rue du Moulin, comme j'ai lieu de le croire, elle a porté aussi les noms de rue du *Béguinage*, rue du *Billon* et aujourd'hui celui de rue du *Moulin*.

GRENIER-DE-L'ŒUVRE (RUE DU). Cotoyant le côté Nord de la nef de l'église de St-Quentin. Cette rue aboutit d'un côté à la place St-André et de l'autre à la ruelle Labon. Elle tire

son nom d'un grenier appartenant à l'*œuvre* ou *fabrique* de l'église de St-Quentin.

GRENIER-AU-SEL (RUE DU), aujourd'hui rue de Vesoul. —

Dans le temps où le sel était imposé à la commune comme monopole, les magasins où on le déposait et où s'en faisait la distribution, se nommaient *greniers au sel*, et les officiers chargés d'en faire la répartition formaient une juridiction qui portait le nom de *Grenier au sel*. Le plus ancien magasin au sel était situé rue du Petit-Origny, qui portait alors le nom de rue du *Grenier-au-Sel*; il en fut depuis construit un autre faisant l'angle des rues Saint-Nicolas et de Vesoul, sur l'emplacement d'un ancien jeu de paume ou *tripot*, bâti lui-même à la place de l'ancienne chapelle Saint-Nicolas, qui avait donné son nom à l'une des deux rues qui se joignent en cet endroit. Ce magasin assez vaste, bien bâti et voûté dans toute son étendue, fut depuis exhaussé de plusieurs étages pour servir de filature. En 1855, l'institution St-Louis y a été fondée par M. l'abbé Lefebvre. Une partie de ce magasin a été convertie en chapelle pour l'usage spécial de l'institution.

GRENIERS-DU-CHAPITRE (RUE DES). Nom donné à un vaste bâtiment construit au XVIII^e siècle sur un terrain vide qui se trouvait sur la petite place St-Quentin, entre l'église et la maison des sœurs de charité. Ces greniers étaient destinés à recevoir les nombreuses redevances de l'église qui étaient en grande partie payées en nature.

GRENOUILLES (RUE AUX). Conduit de la route de Guise à des maisons particulières au faubourg d'Isle. Il y a eu plusieurs rues qui ont porté le nom de rue des Grenouilles, la rue Sainte-Catherine et une autre rue près la rue Ste-Pécinne sont ainsi nommées dans un plan de 1764. (Bail du 29 février 1668. Demileschamp).

GROS-NARD (CHEMIN DU), jadis derrière le moulin de Tour-y-Val. Le *Gros-Nard* (Gros Renard) est une source très abondante, connue dès le XII^e siècle et dont les eaux sont excellentes pour la teinturerie ou le blanchissage des tissus; elle

est située derrière les moulins de Tour-y-Val et un terrain nommé le *Jardin des Semis*.

GUINGUETTE (IMPASSE DE LA), aboutit au boulevard du Nord.

HALLE AUX GRAINS (RUE DE LA). Avant la Révolution, Saint-Quentin ne possédait pas de halle pour la vente des grains ; ils étaient vendus, les jours de marché, sur la grand'place, le long du *rang des marchands*, c'est-à-dire du rang des maisons qui s'étendent de la rue St-André à la rue des Toiles. Depuis la fermeture des paroisses, l'église Saint-Jacques, qui resta propriété communale, fut convertie en *halle aux grains*, par suite de la nécessité sentie chaque jour d'un endroit couvert consacré à cet effet. Dans le bâtiment de cette halle a été établi en 1860 la salle d'agence pour la vente des grains. — La tour de l'église Saint-Jacques a été appliquée au guet de la ville. Il s'y trouve deux cloches pour annoncer les diverses assemblées, l'arrivée des troupes et signaler les incendies.

HALLE AUX LAINES (RUELLE DE LA). C'est sur l'emplacement de cette halle et d'une petite rue qui la longeait et que l'on nommait ruelle de la *Halle aux Laines*, que fut bâtie, en 1774, une salle de spectacle, dont le rez-de-chaussée conserva la même destination pendant une quarantaine d'années. C'est là que toutes les laines vendues devaient être pesées, en présence d'officiers préposés à cet effet. Ces laines se pèsent maintenant à la halle aux grains.

HALLE AUX POIDS (PLACE DE LA). La halle destinée à servir de poids public, était située sur la petite place Saint-Quentin et formait la troisième maison à gauche en sortant de l'église ; la première était les greniers du chapitre, la deuxième, l'ancienne résidence des sœurs de la charité, la troisième, la halle aux poids. — Ces deux dernières, n^{os} 2 et 3, furent rebâties en 1838.

HALLE AUX POISSONS. — Ruelle ou passage donnant d'un

bout sur la place de l'Hôtel de Ville et de l'autre dans la rue de la Comédie, et dans laquelle se tenait le marché aux poissons; démolie en 1842 pour la nouvelle salle de spectacle.

HENNUYER (RUE JEAN-LE-), rue nouvelle, longeant l'abattoir, conduisant de la rue de Crimée à la rue du Coupement, nommée ainsi en l'honneur de Jean Hennuyer, évêque de Lizieux (1559) né à St-Quentin ou dans les environs, en 1497.

HENRI IV (PLACE DE), place en hémicycle formée par le croisement des rues St-Martin et d'Orléans. Elle est établie à l'endroit où était autrefois située la porte St-Martin.

HERVILLY (RUE D'). Cette rue moderne prend naissance au boulevard de l'ouest et aboutit à la rue de la Pomme-Rouge. Elle a pris le nom de son propriétaire.

HEUZET (RUE), rue moderne qui conduit de la rue de Coulombié à la rue Royale. Elle tire son nom de *Jehan Heuzet*, mayor de St-Quentin en 1608, 13, 17, 18, dont le portrait est au musée de St-Quentin et qui est l'ayeul de J. Heuzet, connu par son *Selectæ e profanis*.

HOLAINS (RUE DES), ancienne rue citée par De La Fons comme aboutissant à la rue des Orfèvres, et dont le nom provenait sans doute de Risée et Gausserie, puisque on l'a trouvée ainsi appelée en quelques villes.

HORDRET (RUE), conduisant de la rue Le Cat, derrière l'abattoir, à la rue Josquin-Desprez. — Louis Hordret, né à Quentin, est l'auteur de l'histoire des Droits anciens et des Prérogatives et Franchises de la ville de St-Quentin, 1781.

HOTEL-DE-VILLE (PLACE DE L'), nommée aussi *Place Royale* et *Grand'Place*, place carrée d'une superficie de 9,669 mètres carrés, située au centre de la ville de St-Quentin, dégagée par quatre larges rues placées aux quatre angles, la rue de la Sellerie, la rue Croix-Belles-Portes, la rue St-Martin et la rue des Canonniers, ornée au couchant par l'Hôtel-de-Ville (voir ma notice), au midi par la salle de spectacle, au centre par un puits très large qui remonte à 1719 et dont la monture en fer forgé ne laisse pas d'être assez remarquable. — En

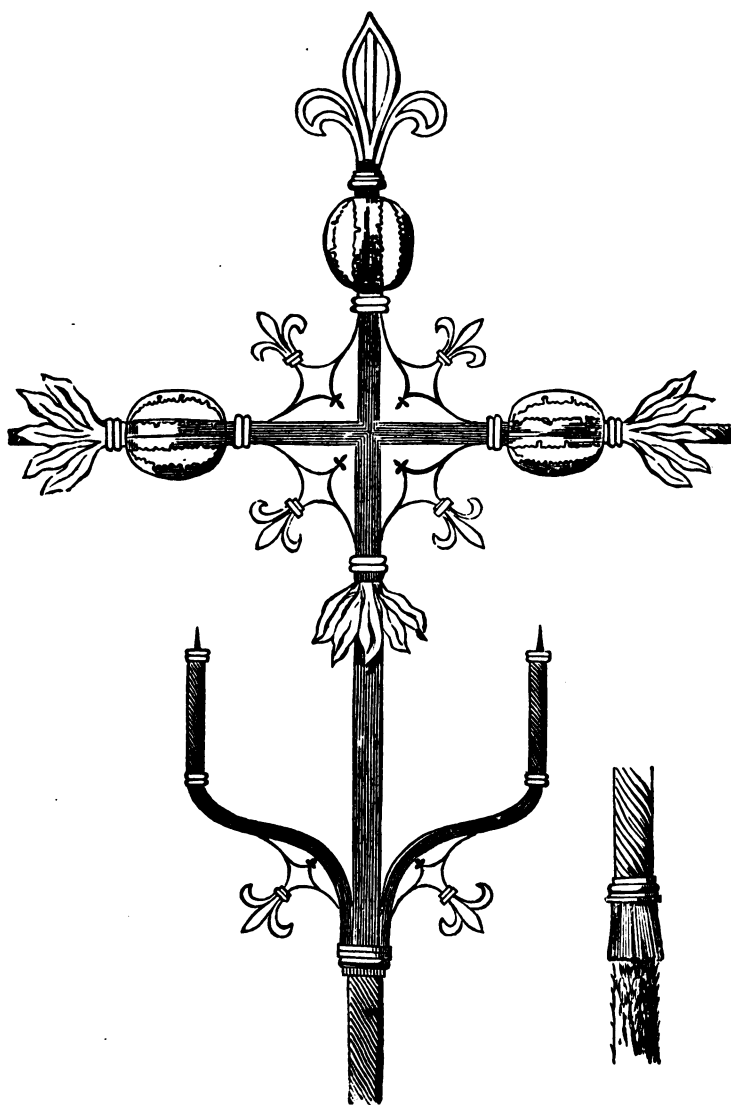
l'an VIII, elle a porté le nom de *Place de la Loi*. — Vis-à-vis le rang de maisons qui portent aujourd'hui les n^{os} 15 à 20, était située l'église St-Jacques. Ruinée et démolie en 1557, elle a été rebâtie en 1580 rue St-Jacques. Une croix de fer a été élevée sur l'emplacement du chevet de l'ancienne église. Cette croix, qu'on appelait la *Croix des Charbonniers*, a été enlevée en 1793 ; elle est placée aujourd'hui au-dessus du petit clocher de l'église de St-Quentin. — L'Hôtel-de-Ville, élégant édifice qui remonte à 1509, a été restauré en 1851, et le lourd campanile qui écrasait la façade a été



ARMES DE LA VILLE DE SAINT-QUENTIN.

diminué et revêtu de zinc en 1855. Quatre cadrans au lieu d'un y ont été établis. — C'est dans la maison n^o 21 qu'a logé Henry IV en 1590. Le premier étage de la même maison a été habité quelque temps par le général Dumoustier. Dom Luc Dachery, savant bénédictin du XVIII^e siècle, est né dans la maison n^o 6. Jean Heuzet avait fait bâtir l'ancienne maison de l'*Ange*, démolie pour faire place à la nouvelle salle de spectacle. (Voir la façade, p. 133 de l'Introduction). — C'est sur la place et dans une des maisons qui avoisinent la rue

**St-Martin qu'est né Claude Emmeré, le savant historien de
St-Quentin.**



LA CROIX^Y DES CHARBONNIERS.

(Collégiale de St-Quentin.)

HOTEL-DIEU (RUE DE L'), anciennement rue des *Caulières* ou rue du *Chaufour*. Elle conduit de la rue St-Martin à la place Clotaire II. Elle a été ainsi nommée à cause de son voisinage de l'Hôtel-Dieu. — L'Hôtel-Dieu actuel est l'ancien hôpital de Buridan (xiii^e siècle), augmenté en 1643 de sa chapelle; c'est un des plus beaux établissements de la ville. Ses bâtiments, entièrement rebâti de 1816 à 1847, à la seule exception de la chapelle, sont vastes et bien aérés. Les lits des malades sont répartis dans de grandes salles chauffées par des calorifères. — L'œuvre de la centralisation de tous les services dans l'Hôtel-Dieu, commencée en 1845, a été successivement continuée et terminée en 1848. — La rue de l'Hôtel-Dieu a été abaissée et pavée en 1850.

HUÉ (RUE DU). Voir rue du Wé. Autrement rue du Gué.

HURTEBISE (RUE). C'est le nom d'une ancienne rue de Saint-Quentin, mais dont on ne connaît plus rien à présent. Cependant d'anciens actes nous apprennent qu'elle aboutissait au district du Sénéchal. Ce district était composé de la rue du Vieux-Marché, présentement rue et place du Palais-de-Justice. Nous serions porté à croire, avec assez de vraisemblance, que ce nom fut celui de la rue des Capucins, bien avant l'établissement de ces religieux.

IMPASSES ST-ANDRÉ, — DES ARBALÉTRIERS, — DE L'ARSENAL, — BENDIER, — DES BOULOIRS, — COLLIETTE, — DE LA FONS, — GARAND, — LALLIER, — LAMBAIS, — DES ISLOTS, — DE LA GUINGUETTE, — ST-JEAN, — DU MOULIN, — DE L'ORFÈVRENERIE, — DE LA TRINITÉ, — DE LA PETITE PLACE SAINT-QUENTIN, — DES QUATRE FILS AYMOND, — DU WÉ-ST-JEAN. (Voir ces noms à leurs lettres alphabétiques).

ISABELLE DE JUSSY (RUE). Citée par De La Fons.

ISLE (RUE D'), qui conduit de la rue de la Sellerie à la place du Chemin de Fer. Elle a longtemps porté le nom de *rue de la Gréance* dans la partie haute de la rue. — En l'an VIII, elle fut nommée rue de *Thionville*. Le nom de rue d'Isle lui

vient de l'abbaye de *St-Quentin-en-l'Isle* qui y fut transportée, en 1582, du faubourg d'Isle dans une maison de refuge que les religieux y avaient déjà. La partie du bas de la rue portait, dès 1341, le nom de rue d'Isle. Dans cette rue se trouvait, avant la Révolution, l'église N.-D. de la Gréance. Cette église, mutilée et convertie en salle de danse, puis en magasin, est encore appelée la *Petite Notre - Dame*. Elle porte aujourd'hui le n° 9. Dans cette rue se trouvait encore, en 1509, l'église St-Pierre-le-Moien. De La Fons pense qu'elle était située au coin de la rue des Cordeliers et de la rue d'Isle. De La Fons nous fait aussi connaître qu'au xv^e siècle les seigneurs de Sissy y avaient un hôtel et que l'hôtel du sénéchal de Vermandois se trouvait tenant aux Cordeliers. C'est dans cette rue, au n° 1, qu'est né Vincent-Quentin Duplaquet, prêtre-chapelain de l'ordre de Malte, élu député du Tiers-Etat aux Etats-Généraux; et postérieurement Rigaut, chirurgien, surnommé le médecin des pauvres. M. Paillette, ingénieur, est né dans la maison n° 24. — M. Desains, numismate émérite et ses fils MM. Ed. Desains, professeur au lycée Bonaparte et Paul Desains, professeur à la Sorbonne, sont nés dans la maison n° 46. M. Leroux, acteur du Théâtre-Français, est né dans l'hôtel du *Lion d'or*, n° 64. — Le pavé de la rue d'Isle a été relevé et mis en chaussée une première fois en 1847; il a été relevé une seconde fois en 1853 et la pente en a été considérablement adoucie. — La maison qui porte le n° 44, occupée aujourd'hui par M. Hourtoule, est un curieux specimen de l'architecture du xvii^e siècle; elle a été bâtie par Le Nôtre, architecte du jardin des Tuileries. — La sous-préfecture de St-Quentin a été placée au n° 30 (abbaye d'Isle), lors de la création des sous-préfectures en 1810. Cette ancienne abbaye est aujourd'hui convertie en filature de coton et dirigée par M. Joly de Bammerville. La famille Macquerel de Quesmy, seigneur de Parpeville, avait également son hôtel dans la rue d'Isle. — La rue d'Isle avait autrefois trois puits situés à droite de la chaussée; ils ont été convertis en pompes

en 1852 : 1° le *puits du Cerf-Volant*, vis-à-vis la maison n° 36 ; 2° le *puits Noir*, au milieu de la rue à droite, en descendant contre la maison n° 52 ; le *puits de la Fontaine*, au bas, à droite de la rue d'Isle, vis-à-vis la maison n° 94. (Voir, p. 127 de l'Introduction, pour les enseignes de cette rue et de la rue de la Gréance).

ISSENGHEIN, ISANGRIN (RUE D'), jadis, 1340, *rue des Fromages*. Elle conduit de la rue d'Isle à la rue Ste-Anne. Elle a été quelquefois nommée par corruption *rue des Indiens*. Tire-t-elle son nom du général flamand Issengheim ou de Jérôme d'Issenghein, bourgeois de St-Quentin ? Nous ne le pensons pas, car elle est nommée d'Issenghein dès le XIII^e siècle, et le général flamand et le bourgeois de Saint-Quentin vivaient bien postérieurement. Je crois avec plus de vraisemblance qu'elle a porté le nom d'*Isangrin*, personnage si connu du *roman du Renard*. On connaît la vogue extraordinaire de ce roman qui fut telle que plusieurs personnes en firent peindre les aventures dans leurs appartements. Or, parmi les personnages qui figurent dans ce roman, un des principaux est Isangrin, représenté par un loup, qui figure un brigand des plus endurcis, larronnant le jour et la nuit. A cette époque, XIII^e siècle, et lorsque les esprits étaient sous les impressions du roman du Renard, n'a-t-on pas pu appeler *rue d'Isangrin* la rue où demeurerait un usurier ou un personnage peu estimé ?

JACOBINS (RUE DES). Conduit de la rue du Gouvernement à la place de Cepy. Elle a été appelée rue des Rosiers dans la partie qui avoisine la rue du Gouvernement. En l'an VIII, elle a porté le nom de rue de la *Marseillaise*. — Le nom des Jacobins lui vient d'un couvent de dominicains qui y fut fondé en 1221 par Jean de Barastre, doyen de St-Quentin, sur un vaste terrain servant alors de cimetière aux paroisses de St-Remy et de Notre-Dame de Labon, occupé aujourd'hui par les maisons n° 4 et 6 de la rue des Jacobins. A la fin du

même siècle, le nombre des religieux y était si considérable qu'on le nommait le *Couvent des Cent Pères*. Ce nombre fut ensuite bien réduit. Le couvent des Jacobins, vendu en 1793, fut en partie démoli de 1794 à 1796. Au xiv^e siècle, il y avait dans cette rue, non loin du couvent des Jacobins, l'hôpital des Lorges, refuge de femmes malades ou infirmes, fondé par le testament de Jean-le-Tonnelier qui, en 1536, assigna : à chaque femme *du Porchet*, six deniers ; à celles *des Lorges*, à celles *des Grenetiers* et à celles *du Roi*, trois sols à chacune. »

JACQUES (RUE ST-), anciennement rue de la Poterie ; elle conduit de la place de l'Hôtel-de-Ville à la rue de la Prison. Le nom de St-Jacques lui a été donné après l'établissement de l'église St-Jacques qui y fut bâtie en 1580. Cette église a été depuis la Révolution convertie en halle aux grains. (Voir halle aux grains.) En l'an VIII, la rue Saint-Jacques fut nommée rue de la *Loi*.

JACQUES LESCOT (RUE). Cette rue, qui date de 1820, conduit de la rue Neuve-St-Martin au boulevard de l'Ouest. Elle avait été nommée dès l'origine rue *d'Enghein* ; après 1830, rue *Joinville* ; après 1848, rue *Marceau*, et dernièrement rue *Jacques Lescot*. Jacques Lescot, avocat, maire, a été le bienfaiteur des vieux hommes en 1744. La rue Jacques Lescot a été pavée en 1834.

JEAN (RUE ST-). Elle conduit de la rue Croix-Belles-Portes à la place Lafayette. La rue St-Jean a été anciennement nommée rue *Belles-Portes* à cause de la porte St-Jean qui a longtemps porté le nom de *l'Arche de Belles-Portes*. En l'an VIII, la rue St-Jean fut appelée rue *Lilloise*. — Le nom de rue St-Jean lui vient de la paroisse qui y fut fondée en 1214 et dont l'église se trouvait à droite, sur l'emplacement occupé aujourd'hui par la maison de M. Marlier-Delacourt, n° 48. L'église St-Jean a été démolie de 1795 à 1796. Dans cette rue se trouvait, au xvi^e siècle, la maison de refuge de l'abbaye de Fervaques. On voit encore aujourd'hui dans la cave de cette maison, n° 80, cette inscription : *Françoise de*

- Balendre, abbesse de Fervaques, m'a fait faire l'an MVLII.* L'abbaye du Mont-St-Martin y avait aussi, à la même époque, sa maison de refuge qui était près de l'église St-Jean et du même rang. Le jardin de cette maison donnait dans l'impasse de la Trinité. Au XIII^e siècle, on voyait au milieu de la rue St-Jean, à gauche, vis-à-vis la rue de la Fosse, l'*Hôpital St-Jacques*, l'un des plus considérables de St-Quentin, aujourd'hui l'hôtel de la Caisse commerciale (Lécuyer et C^{ie}, n^o 23). Il était destiné à recevoir les pèlerins qui, des pays du nord, se rendaient en Galice pour visiter le tombeau de saint Jacques, patron de l'Espagne; mais, en 1696, ces sortes de pèlerinages étant presque tombés, l'hôpital fut supprimé et ses biens réunis à l'aumône commune qui se formait alors. L'église de cette maison qui, au dire des anciens, était très somptueuse, fut interdite en 1702 par l'évêque diocésain et démolie en 1758. — A l'angle de la rue de la Fosse et de la rue St-Jean existait encore un autre hôpital nommé *l'Hôpital de la Charité des Pauvres*, aujourd'hui maison n^o 32. — De la Fons nous fait connaître que les seigneurs de Fonsomme avaient, avant 1600, un hôtel dans la rue St-Jean. (Voir, p. 128 de l'Introduction, les enseignes de cette rue).
- JEAN (CUL-DE SAC ST-)**, aujourd'hui *impasse de la Trinité*. Il est situé dans le bas de la rue St-Jean entre les n^{os} 96 et 98, à droite en allant vers la place Lafayette. Il est quelquefois nommé par abréviation *rue du Sac* ou *du Sac as bèles portes*.
- JEU DE BATTOIR (RUE DU)** au faubourg d'Isle. Conduit de la route nouvelle de La Fère (impériale n^o 44) à la vieille route de La Fère. — Son nom lui vient d'un ancien jeu de battoir qui y était placé et par la suppression duquel elle a été formée, ainsi que celle appelée petite rue du Jeu de Battoir. Cette suppression eut lieu vers 1810, lors de la construction de la nouvelle route de La Fère.
- JEU-DE-PAUME (RUE DU)**. Elle conduit de la route de Paris au boulevard St-Martin. Son nom lui vient d'un jeu de paume existant en 1825 dans les fossés des fortifications, entre cette rue et celle de Vauban.

JOSQUIN DESPRÉS (RUE). Rue nouvelle qui conduit de la rue Omer-Talon au bout du petit étang d'Isle, en traversant les rues de l'Étang, de Crimée et Hordret. Elle est ainsi nommée en l'honneur de *Josquin Després*, l'un des plus célèbres compositeurs de musique du xvi^e siècle, et qui a été enfant de chœur de l'église St-Martin de Saint-Quentin.

JOINVILLE (RUE), aujourd'hui rue *Jacques Lescot*. Elle conduit de la rue Neuve-Saint-Martin (ancienne route de Paris) au boulevard de l'Ouest.

JUIFS (RUE DES), aujourd'hui rue *des Cordelières*. C'était le quartier des juifs, d'où la rue a tiré son nom. On sait qu'autrefois les juifs étaient obligés de demeurer dans les quartiers qui leur étaient assignés et qui ont conservé, dans presque toutes les villes, le nom de cette destination. (Voir rue des Cordelières).

JUMENTIER (RUE), rue moderne, ouverte en 1842 sur l'emplacement de l'ancien enclos des Capucins; elle conduit de la Place des Capucins à la petite rue Saint-Martin. — La rue Jumentier, percée en 1843, a été pavée en 1844 — L'école mutuelle Jumentier y a été bâtie et fondée par la ville en 1845. — Bernard Jumentier, maître de chapelle à l'église de St-Quentin en 1776, a composé un grand nombre de morceaux de musique sacrée, qui se trouvent manuscrits à la bibliothèque de Saint-Quentin.

LABBEY DE POMPIÈRES (RUE). Nouvelle, percée en 1842 sur l'emplacement de la maison Piot et de l'arsenal. Elle conduit de la rue Croix-Belles-Portes à la rue du Wé. Son nom lui a été donné en l'honneur de *Labbey de Pompières* (Guillaume-Xavier), député de l'Aisne de 1819 à 1830.

LABON (RUE DE) Conduit d'une porte du bas-côté de la nef de l'église de St-Quentin, du côté du Nord, à la rue du Gouvernement. Son nom lui vient de l'ancienne *église Notre-Dame La Bonne* (dont on a fait par corruption *Labon*). Cette église occupait une partie du terrain où est bâtie la grande sacristie. C'était la paroisse des anciens comtes de Vermandois.

dois ; plusieurs même y furent enterrés. Elle fut réunie en 1248 à la paroisse St-Remy, et complètement démolie en 1763, lorsqu'on bâtit la grande sacristie. Dans la rue de Labon se trouvait le bâtiment de la Procure.

LA FAYETTE (PLACE). Place circulaire, créée sur l'emplacement de la porte Saint-Jean, à la réunion des rues Saint-Jean, Royale, de Théligny, Neuve-St-Jean, des Vieux-Hommes et de la place de Cepy, dont elle forme le carrefour central. Elle a été nommée dans l'origine *place du duc de Bordeaux*, puis *place Ronde* par la population, et enfin la *place Lafayette*. Le puits qui s'y trouvait, nommé anciennement *puits de l'Arche Belle-Porte*, a été transformé en pompe en 1859.

LA FONTAINE (RUE) nouvelle rue qui conduit de la place du Lycée au boulevard Richelieu, en longeant le côté droit du lycée. Ce nom lui fut donné en l'honneur du grand fabuliste La Fontaine dont le département de l'Aisne s'honore à bon droit.

LALLIER (IMPASSE). Ouverte dans la rue des Jacobins. Au fond de cette impasse se trouve le béguinage Ste-Marguerite. Ce béguinage y fut transféré en 1843, à la suite de la vente de l'ancienne maison, située rue du Petit-Origny, 17, et de celle de St-Jacques, rue Sainte-Anne. — Maison de retraite pour les vieilles femmes dont la fondation remonte au XIII^e siècle. Catherine Lallier, femme de Loys Varlet, maire de Saint-Quentin en 1557, est la fondatrice (1570) du béguinage d'Estreillers, dit *des Bonnes-Dames*.

LAMBAIS ou LAMBAY (IMPASSE), ouverte vers le milieu de la rue d'Isle à gauche en descendant. Elle tire son nom d'Anselme Lambais, bourgeois de St-Quentin, qui fonda en 1340 l'hôpital de ce nom et lui donna sa maison située rue d'Isle, non loin de cette impasse.

LAON (RUE DE), sise au faubourg d'Isle. Colliette en fait mention dans les *Mémoires du Vermandois*, tome 3, p. 348.

LATINE (RUE), nom donné anciennement à la rue de l'*Orfèvrerie*, aujourd'hui rue *des Toiles*.

LA TOUR (RUE DE), anciennement rue *de la Vignette*, rue *de Tugny* et rue *Oysel* ou *Oiselle*. Elle conduit de la place Saint-

Quentin à la rue des Prêtres Le nom de Delatour lui a été donné en l'honneur de Maurice-Quentin *Delatour*, peintre du roi et fondateur de l'école de dessin ; il termina sa carrière dans la maison n° 2 de cette rue, sur le mur de laquelle on lit cette inscription, retrouvée en 1845 dans les magasins de l'église et transmise par les soins de la Fabrique à la ville, avec prière de la faire placer sur la maison occupée jadis par Delatour :

A. M. Q. DELATOUR
LA COMMUNE DE ST-QUENTIN
RECONNAISSANTE.

Cette pierre provenait du Monument élevé en 1793 dans l'église du ci-devant Saint-Quentin. — C'est dans la maison qui porte aujourd'hui le n° 1 qu'est né, le 11 juin 1755, Jean-Louis Poiret, célèbre naturaliste. — La succursale de la Banque de France, créée à St-Quentin, en janvier 1837, et établie d'abord rue St-Jean, a été transférée au n° 5 de cette rue en décembre 1842.

LAURENT DE LIONNE (RUE). Cette rue nouvelle, tracée dans les terrains des pépinières, forme le prolongement de la rue St-Thomas et conduit de la rue Dachery à la place Napoléon. Laurent de Lionne est l'ingénieur qui dirigea les travaux du canal souterrain de St-Quentin de 1766 à 1801. Son portrait se trouve au musée de la ville.

LAZARE (RUE ST.). C'est la ruelle qui sépare la commune de Saint-Quentin de celle du Petit-Neuville, à droite de la route de La Fère, elle conduit à la rue d'Ostende et à la limite extrême de la commune. Ce nom lui a été donné à cause de son voisinage de l'ancien hôpital St-Lazare, bâti avant 1180, sur le chemin de La Fère, à un kilomètre de St-Quentin. Quentin de La Fons croit que ce fut par une nommée Ade, enterrée dans cette maladrerie, ainsi que l'apprend cette pierre retrouvée au XVIII^e siècle : CHI GIST ADE LI HOSPITALIERE; à moins que cette épitaphe ne soit celle de *Ode* ou *Adeline Coldetor* qui, en 1165, dota cette mai-

son de quelques revenus. La destination de l'hôpital Saint-Lazare était primitivement d'y recevoir les personnes atteintes de la lèpre, et quand cette maladie fut devenue plus rare, on y reçut les pestiférés. Un arrêt du 7 août 1543 porte cependant encore que « *la ladrerie de la ville de Saint-Quentin servira désormais à nourrir et entretenir cinq malades de lèpre natifs de la ville et fauxbourgs, si tant s'en trouvait, sinon des lieux les plus prochains.* » Cette maison, après avoir été l'objet de longs débats entre le corps de ville et le commandeur de St-Lazare, fut détruite en partie par le feu du ciel qui y tomba le vendredi-saint de l'an 1621, et par un autre incendie occasionné par de la paille que l'on avait allumée dans la loge d'un soldat malade, pour la désinfecter. Enfin, en 1637, ses biens furent réunis à l'aumône commune, à la réserve des fonds nécessaires au traitement d'un prêtre et d'un chirurgien chargés spécialement de soigner les pestiférés, et de deux bedeaux pour les enterrer. Cette maison dépendait autrefois de l'abbaye d'Isle pour le temporel, et de la paroisse St-Eloi pour le spirituel, quoiqu'elle eût une église particulière dédiée à saint Gervais et saint Protas. Elle était vulgairement nommée par abréviation *St-Ladre* ; ce nom de *ladre* fut ensuite donné aux lépreux. La ferme de St-Ladre ou St-Lazare, qui s'est élevée sur les ruines de l'hospice, dont on voyait encore les vestiges en 1770, est bâtie sur une pièce de terre qui fait l'angle, du côté de la ville, des routes de La Fère et d'Essigny-le-Grand.

LE CAT (RUE). Nouvelle rue située à droite de l'abattoir qu'elle longe, conduisant de la rue de Crimée à la rue Hordret et à la cour Lenglet. La famille le Cat a tenu, aux ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles, une haute place dans l'administration de la province de Vermandois. Une demoiselle Marie le Cat avait revêtu par humilité et par dévotion les habits de béguine pour terminer sa vie en odeur de sainteté. (Voir sa pierre tumulaire page 369.)

LENGLET (COUR). Ouverte dans une propriété particulière et

qui forme le prolongement de la rue le Cat derrière l'abattoir ; elle tire son nom du propriétaire de la cour.

LE NIN (RUE). Nom donné à un ancien passage ou sentier conduisant de la rue de la Pomme-Rouge (côté gauche) à la rue de Bagatelle. Le Nin, ingénieur militaire qui fit travailler aux fortifications de la ville de 1634 à 1660, a consigné ses trouvailles et ses remarques dans un opuscule intitulé : *Antiquité de l'Auguste de Vermandois, à présent dite Saint-Quentin*, 1671.

LINIERS OU LIGNIERS (RUE DES), aujourd'hui rue du Collège. Elle tire son nom des nombreux marchands de lins qui l'habitaient en 1594, et du marché aux lins qui s'y tenait lorsque la batiste formait une des branches principales du commerce du pays. Elle a été nommée aussi *rue du Puits de la Rose*, du nom du puits qui s'y trouve.

LOI (RUE DE LA). C'est la rue *St-Jacques*, ainsi nommée en l'an VIII.

LONGUEVILLE (RUE DE). Rue ouverte depuis 1823 et qui conduit de la rue des Capucins à la rue Chanterel, en traversant la rue Royale. Elle tire son nom du *bastion de Longueville* sur lequel elle a été tracée. Son pavage commencé en 1842 a été achevé en 1860. — Une école protestante y a été bâtie en 1855 au n° 19.

LOUIS (PLACE St-). Elle est située vers le milieu de la rue Ste-Pécinne, à gauche en descendant, presque en face de la rue Brûlée. Cette place a été autrefois le grand cimetière commun de la ville, dans lequel se trouvait l'église St-Mein et St-Louis, détruite lors du siège. A côté du cimetière et au bout de la rue Boutefour, était la chapelle ronde. — En l'an VIII, la place St-Louis fut appelée *place de la Carmagnole*. La place St-Louis a été pavée en 1830 et repavée en 1858, lors du relèvement du pavé de la rue Ste-Pécinne. Le puits qui était sur cette place, nommé anciennement le *Puits Boueux*, a été converti en pompe en 1851.

LOUIS (RUE St-). Rue nouvelle, ouverte en 1823, sur l'emplacement de l'ancien *bastion St-Louis*, près la porte Saint-

Martin. Elle conduit de la place Foy à la rue du Jeu-de-Paume.

LOUIS-PHILIPPE (PLACE), aujourd'hui place du Lycée. Elle a été appelée dans l'origine *place Charles X*, puis, après 1830, *place Louis-Philippe* et *Champ de Mars*; depuis la construction du Lycée, elle a pris le nom de *place du Lycée*.

LYCÉE (PLACE DU), la même que la précédente, située vis-à-vis le lycée, au bout de la rue du Palais-de-Justice, et traversée en diagonale par la rue Royale. Cette place a été appelée primitivement *place Charles X*; après 1830, *place Louis-Philippe* et *Champ de Mars*. Depuis la construction du lycée (1855 à 1857) elle a pris le nom de *place du Lycée*. Elle a été pavée et ornée de deux squares avec trottoirs et grilles en 1858.

MACHECRIERS (RUELLE DES), c'est-à-dire des bouchers. Un cahier de l'état des charges et revenus de la ville en 1272, 6^e feuillet, fait mention des *estaus as machekriers* (1). Un acte du 19 février 1477 exprime que cette rue touchait à la rue St-Jean et à la rue de la Nef-d'Or.

MAÇONS (RUE DES). Rue nouvelle ouverte sur un terrain particulier, conduisant du boulevard de l'Ouest à la rue de la Pomme-Rouge.

MALFUSON (RUE), aujourd'hui rue *de l'Évêché*. Le nom de *Malfuson* lui avait été donné en l'an VIII, en l'honneur de l'un des frères Malfuson, parti de St-Quentin en 1792 et qui fut tué d'un boulet de canon dans la plaine de Rocoux, en face de la ville de Liège, le 27 octobre 1792. Malfuson était né dans la maison qui fait l'angle gauche de la rue de l'Évêché avec la rue des Oiselets.

MARC LENGINION (COUR), dans le faubourg Saint-Jean. Aboutit sur la gauche de la route de Cambrai; elle porte le nom de son propriétaire.

(1) Arch. de St-Quentin. Liasse 42, dossier A.

MARCHÉ-AU-LIN (PLACE DU). Nom que portait la place du Marché-Franc, avant l'établissement de ce marché de l'autre côté du boulevard.

MARCHÉ COUVERT (PLACE DU). Halle à la viande, de nouvelle création (1842). Élevé sur l'emplacement de l'ancien arsenal et de la maison Piot, agrandi en 1851. Il est aujourd'hui bordé par les rues de l'Arsenal, de Labbey de Pompières et du Petit-Origny.

MARCHÉ-FRANC (PLACE DU). Cette place, établie en 1840 sur l'emplacement de l'ancien *Couplement*, forme un rectangle bordé par le boulevard Ste-Anne à l'Est, par l'entrepôt réel de sucre indigène au Nord. Dans la partie supérieure, elle communique avec les rues d'Andelot et Ste-Anne. Au Midi elle côtoie la brasserie de M. Mairesse. Depuis dix ans, elle a été comblée et nivelée par de nombreux remblais de terre. Elle a été appelée aussi place du Marché-au-Lin à cause de la vente de cette denrée qui s'y est faite pendant un temps.

MARCHÉ-AUX-POURCEAUX (PLACE DU), 1285, aujourd'hui *place de Cepy*, située à l'extrémité de la rue des Jacobins.

MARCHÉ-AUX-VOLAILLES (PLACE DU), anciennement *place de la Cossonerie*. (Voir *Cossonerie*.) La place du Marché-aux-Volailles est située sur le côté gauche de la rue Croix-Belles-Portes, près la place de l'Hôtel-de-Ville. Elle forme un enfoncement au bout duquel se trouve la rue du Petit-Butin. (Voir, p. 126 de l'Introduction, les enseignes des maisons qui se trouvaient sur cette place).

MARGUERITE (RUE STE-), nommée *rue du Palais-de-Justice* depuis l'établissement des tribunaux dans l'ancienne abbaye de Fervaques en 1830. Elle tirait son nom de l'église Ste-Marguerite, vendue pendant la Révolution et démolie de 1794 à 1796. Cette église était établie sur l'emplacement des maisons n° 16 de la rue du Palais-de-Justice et n° 2 du Petit-Origny. La partie de la rue Sainte-Marguerite située entre la rue du Petit-Origny et la rue des Bouchers a porté, au XIII^e siècle, le nom de rue du Vieux-Marché.

MARGUERITE (PETITE RUE OU RUE STE-). Cette rue, dont

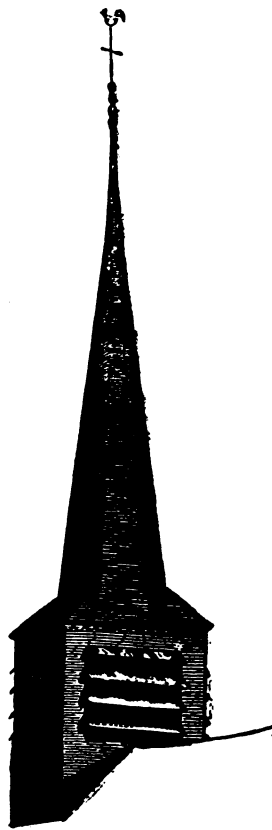
il est fait mention en 1390 et 1452, est la rue du Petit-Origny. Il y avait à cette époque dans cette rue une halle aux draps (1), et nous trouvons que plus tard (en 1583) les greniers, celliers et magasins à sel, dépendant du magasin aux munitions, y furent établis derrière l'église Sainte-Marguerite.

MARLIER (COUR). Ouverte sur un terrain particulier, conduit de la rue de la Pomme-Rouge à la rue de Bagatelle.

Elle a pris le nom de son propriétaire.

MARSEILLAISE (RUE DE LA). Voir rue des Jacobins, ainsi nommée en l'an VIII.

MARTIN (RUE ST-). Conduit de la place de l'Hôtel-de-Ville à la rue Neuve St-Martin. Elle portait le nom de *rue de la Boulangerie* ou *Quêterie*, dans la partie comprise entre la place et l'église St-Martin, et *rue St-Martin*, depuis l'église de ce nom jusqu'à la porte St-Martin. Au-delà de la porte se trouvait la *rue St-Nicaise*. En l'an VIII, la rue St-Martin porta le nom de *rue de Paris*. — Son nom lui vient de la paroisse qui y fut érigée en 1214, dont l'église était placée au coin de la petite rue de ce nom. Elle a été démolie de 1794 à 1796. Dans cette rue se trouvait aussi l'abbaye de St-Prix. (Voir ce nom.) De La Fons nous apprend que les seigneurs de Ville-



CLOCHER SAINT-MARTIN.

(1) Acquisition, 1390, d'une maison sise en la petite rue Ste-Marguerite aboutissant par derrière à la halle aux draps.

Acquisition, 1452, d'une maison sise en ruelle Ste-Marguerite au-devant de la halle aux draps.

Inventaire général de Gobinet. — Archives de l'Aisne.

cholles y avaient un hôtel au xv^e siècle. La rue St-Martin a été relevée et pavée en chaussée en 1852. Cette rue a deux puits : le premier à gauche en descendant à l'angle de la rue des Glatiniers, s'appelait le *puits de St-Prix* ; l'autre, à droite, vis-à-vis la rue de l'Hôtel-Dieu, le *puits St-Martin*. Ce dernier a été supprimé en 1858. (Voir les enseignes de cette rue, p. 129 de l'Introduction, et p. 130, le Petit Saint-Quentin maison n° 16). L'école des frères de la Doctrine chrétienne, fondée en 1851, dans la maison n° 38 de cette rue, au moyen de souscriptions particulières, a été municipalisée en 1860. C'est dans la rue Saint-Martin, n° 64, que se trouve l'entrée principale de l'Hospice général plus connu sous le nom d'Hôtel-Dieu.

MARTIN (BOULEVART ST-). Conduit de la place Dufour-Denelle à la place Tour-y-Val. Ce boulevard a été complètement repavé à neuf en 1860. Des trottoirs et égouts ont été construits en même temps. Sur ce boulevard se trouvent l'asile St-Martin, construit en 1851, et l'établissement de gaz en 1841. On y remarque aussi de grands établissements industriels, filatures, meuneries, tordoirs, etc.

MARTIN-BOULÉ (COUR). Aboutit à gauche de la route de Cambrai, dans le faubourg St-Jean, du côté opposé à l'abreuvoir. Elle a pris le nom du propriétaire de cette cour.

MAYEURE (RUE). Conduisant de la route de La Fère à la rue d'Ostende. C'est une des plus anciennes rues de St-Quentin ; elle date au moins du xiii^e siècle, puisqu'on en fait mention en 1295 en parlant de la porte Mayeure ou Mairesse, comme étant l'une des six portes de St-Quentin. La porte Mayeure devait se trouver à la jonction de la rue Mayeure et de la rue d'Ostende ; elle conduisait à Gauchy. La rue Mayeure a été en partie pavée en 1838.

MEIN (RUE ST-). Rue qui a disparu depuis longtemps. La paroisse St-Mein a été réunie à celle de St-Louis, et leur église commune, qui était dans le grand cimetière de la ville (place St-Louis), a été détruite lors du siège de 1557.

MIDI (BOULEVARD DU). Ce boulevard, qui existait sur l'emplace-

ment actuel de la rue Dachery a été transporté au centre des pépinières en 1859, et il a été remplacé par la rue Dachery ; il communique de la place du Chemin de Fer à la place de Tour-y-Val, en bordant la place Napoléon. Les rues Laurent de Lionne, Crozat et de Vicq y aboutissent.

MIRABEAU (RUE DE). Voir rue du *Petit-Origny*, ainsi nommée en 1792.

MIRACLES (COUR DES). Passage ou cour qui aboutit à la place du Palais-de-Justice. Elle renfermait autrefois de misérables mendiants qui en faisaient une véritable *cour de miracles*.

MOINE DE BEAUVAIS (RUE DU) Conduit de la rue des Prêtres à la rue Fréreuse. Son nom lui vient d'un moine de l'abbaye de Beauvais qui l'habitait en 1104, par suite d'une prébende instituée en 1076 par la comtesse de Vermandois Adèle, pour unir plus étroitement les chapitres de Beauvais et de St-Quentin. Cette prébende fut désignée depuis sous le nom de *Prébende du Moine de Beauvais*. Le premier bénéficiaire fut un moine nommé Raimbert qui colligea, dans un manuscrit fort curieux, connu sous le nom de *l'Authentique*, les actes de la passion de saint Quentin, les inventions de son corps et les miracles qui en furent la suite. Ce manuscrit, qui se trouve dans le trésor de l'église, est orné de majuscules savamment contournées, et de 30 peintures à la gouache sur parchemin, représentant les scènes du martyre de St-Quentin. — Le mont-de-piété a été établi en 1843 dans la maison de cette rue portant le n° 2, qui est celle du Moine de Beauvais. Cette maison était occupée par les sœurs de charité qui y tenaient leurs classes avant l'établissement du mont-de-piété. En l'an VIII, on la nomma rue de la *Réforme* ou des *Réformés*.

MONCHY (RUE DE). Cette rue devait, selon de La Fons, conduire du moulin Ste-Catherine à l'église Ste-Catherine ; elle est citée dans l'Inventaire général de l'Eglise en 1376, et par Colliette, tome 3, page 348.

MONNOYE (RUE DE LA), ainsi nommée dès 1400 à cause de la maison du Temple dans laquelle on battait monnaie. L'hôtel

de la monnaie est devenu ensuite l'hôtel du gouverneur de la ville pour le roi. C'est aujourd'hui un vaste établissement d'apprêt. Le chapitre possédait dans la rue de la Monnoye un four nommé *le four du Camberlain ou du Cambellan*, situé près la maison du Temple, à l'angle des rues Napoléon et du Gouvernement.

MONTMORENCY (RUE DE). Elle conduit de la rue des Capucins au boulevard de l'Ouest et à la rue Jean de Caulaincourt. La rue Montmorency a été pavée en 1856 et 1860.

MONTPENSIER (RUE), tracée après la démolition des fortifications de la ville. Elle traversait sur le plan l'emplacement du lycée; lors de la construction de ce monument, elle a été divisée en deux parties; celle de gauche a été nommée rue Chanterel, et celle de droite *rue Emmeré*. (Voir Emmeré.)

MORLAINCOURT (RUE DE). Conduit de la rue de Vesoul à la rue du Collège. Le nom de Morlaincourt remonte au *xiv^e* siècle; il lui vient de *Rigault de Morlaincourt*, chanoine qui habitait en 1354 une des maisons canoniales situées dans cette rue; celle avec laquelle on a fait les trois maisons: le n° 14 de la rue de Vesoul, le n° 2 de la rue de Morlaincourt et le n° 23 bis de la rue du Collège. — La Sous-Préfecture de St-Quentin y a été établie provisoirement de 1859 à 1862 dans la maison n° 3 formant angle avec la rue du Collège.

MOULIN (RUE DU). Elle conduit de la rue des Jacobins à la rue de Baudreuil. Au *xvi^e* siècle, un moulin à vent était établi sur le rempart vis-à-vis cette rue. C'est à l'extrémité de la rue du Moulin que l'amiral de Coligny fut, en 1557, fait prisonnier par un espagnol nommé Francisque Dias. Elle est appelée, dans les anciens actes du *xiii^e* siècle, *rue des Grénitiers*; au *xv^e*, *rue du Billon*. Le puits qui s'y trouve se nomme le puits du Billon. Il a été converti en pompe en 1857.

MOULIN STE-CATHERINE (RUE DU), ancienne rue qui a disparu et qui était située entre l'église de ce nom et la tour Ste-Catherine, sur laquelle existait un moulin à vent au

xvi^e siècle ; elle est citée dans l'Inventaire des surcens de l'église.

MOULINET (RUE DU). Voir *rue de la Nef d'or*. Elle tirait son nom de la maison *du Moulinet*.

MULOT (RUELLE). Située au faubourg Saint-Jean et conduisant de la route du Câteau à celle de Cambrai. Mulot est le nom d'un des habitants de cette rue. La moitié de la ruelle Mulot a été pavée en 1844.

MULQUINIERS (RUE DES), tisserands, fabricants de molequin (éttoffe); ancienne rue qui tirait son nom des nombreux commerçants de toiles, batistes, linons, qui y étaient établis.

NAPOLÉON (RUE). Nouvelle rue percée en partie dans les terrains de l'ancienne maison du gouverneur. Commencée en 1837 et terminée dans le délai de trois ans, moitié par M. Tausin-Héron, qui était propriétaire du terrain dont il fit don à la ville, moitié par M. Duflot-Compagnon. Elle a été pavée en 1840. Elle conduit de la rue du Gouvernement à la rue de Baudreuil et aux promenades. — M. Quentin Bauchart, conseiller d'État, habitait la maison n° 8 de cette rue lorsqu'il a été nommé député en 1848.

NAPOLÉON (PLACE). Située près le bassin du port, formant un rectangle, bordée d'un côté par le quai et de l'autre par le boulevard du Midi. Elle communique avec la rue Dachery par les rues Laurent de Lionne, Crozat et de Vicq.

NATIONALE (RUE). Voir *rue Sainte-Pécinne*. Ainsi nommée en l'an VIII.

NEF-D'OR (RUE DE LA), au xiii^e siècle *rue Nigaudin*, puis *rue du Moulinet*. Elle conduit de la rue Croix-Belles-Portes à la rue du Petit-Origny. — Son nom lui vient de la *maison de la Nef-d'Or* qui y était située dès 1477 (1). — Le puits qui se trouve dans un angle de cette rue se nommait le *puits Nigaudin*.

(1) Surcens de la ville. Archives de l'hôtel de ville de St-Quentin.

NEMOURS (PLACE DE). Elle a porté dans l'origine le nom de *Place du duc d'Angoulême*, puis après 1830 celui du *duc de Nemours*; après 1848 on lui donna le nom de *place Crétet*, et, depuis 1850, elle porte le nom de *place du Chemin de Fer* (Voir *place du Chemin de Fer*).

NEMOURS (BOULEVARD DE). Ce boulevard, appelé dans l'origine *boulevard d'Angoulême*, fut nommé, en 1830, *boulevard de Nemours*, puis *boulevard du Midi*; il a été converti en rue en 1859 et porte le nom de *rue Dachery*.

NEUVE-SAINT-MARTIN (RUE). Nouvelle rue - route ouverte en 1823 sur les anciennes fortifications; elle forme le prolongement de la rue Saint-Martin, depuis la place Henri IV jusqu'au pont de la Plume.

NEUVE-SAINT-JEAN (RUE). Nouvelle rue ouverte en 1821 sur l'emplacement des fortifications. Elle conduit de la place Lafayette à la place Crommelin.

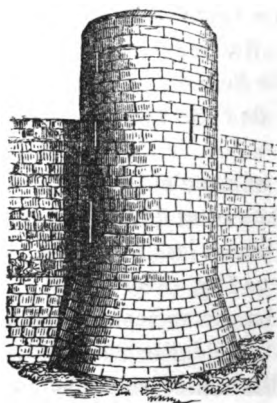
NEUVILLE (RUE DE). Ruelle qui sépare la commune de Saint-Quentin de celle de Neuville, à gauche de la route de La Fère. Elle conduit de cette route à l'ancien chemin de La Fère.

NEVERS (RUE DE), aujourd'hui *rue Foy*. Cette rue, ouverte en 1824 sur l'emplacement des fortifications démolies, fut nommée *rue de Nevers* jusqu'en 1830, époque où on lui donna le nom de *rue Foy*. (Voir *rue Foy*).

NICAISE (RUE ST-). La rue ancienne de ce nom conduisait de la porte Saint-Martin à l'église Saint-Nicaise. La rue à qui on a donné nouvellement ce nom conduit de la rue Neuve-Saint-Martin au boulevard de l'Ouest. Elle a été nivelée et pavée en 1829. Son nom lui vient de la paroisse de Saint-Nicaise dont l'église se trouvait entre cette rue et la rue Neuve-Saint-Martin. — L'église Saint-Nicaise, vendue en 1793, a été démolie de 1794 à 1796. — Le *puits Saint-Nicaise* a été converti en pompe en 1854.

NICOLAS (RUE OU PETITE RUE ST-). Elle conduit de la rue du Collège à la rue de Vesoul. Son nom lui vient d'une chapelle bâtie en 1170 sous l'invocation de Saint-Nicolas, par la mai-

son abbatale de Prémontré (1); elle est aussi appelée *rue du Sacrifice* à cause de l'*hôtellerie du Sacrifice d'Abraham* qui y était située, et *rue du Grenier-au-Sel* à cause du magasin construit, pour cette denrée, dans la maison formant l'angle des rues Saint-Nicolas et de Vesoul. En 1819 le propriétaire de la maison qui fait le coin de la rue avec celle du Collège, où elle porte les n^{os} 1 et 3, rencontra, en faisant percer une citerne dans la cour de cette maison, à sept mètres trente centimètres de profondeur, les restes d'une ancienne galerie dans laquelle étaient les ossements brûlés d'un soldat encore revêtu d'une partie de son armure. On y trouva aussi au milieu des charbons, une ancienne serrure, un fer de mulet et quelques lances de fer oxidées. — *La Tour de Prémontré*, qu'on y voyait encore



TOUR DE PRÉMONTRÉ.

en 1616, était une tour, élevée en 1348, sur les fondations d'une des tours qui défendaient l'ancien *castellum*. La rue Saint-Nicolas a été élargie en 1860, par l'achat et la démolition de la maison n^o 5 de la rue du Collège, et des maisons n^{os} 2 et 4 de la rue Saint-Nicolas.

(1) Cl. Emmeré. *Aug. Vir.* p 174.

NICOLAS (PLACE ST-). C'est le carrefour où viennent aboutir les rues Saint-Nicolas, de Vesoul et du Petit-Paris. — La place Saint-Nicolas fut nommée, en l'an VIII, *place de Gouvion*. Le puits de cette place a été converti en pompe en 1839.

NIGAUDIN (RUE). Nom que portait au XIII^e siècle la rue de la Nef-d'Or, à cause du puits Nigaudin qui s'y trouve.

NOIRMONT (CHEMIN DU). Conduit de la route vicinale n^o 4 à l'ancienne chaussée romaine de Saint-Quentin à Vermand.

NORD (BOULEVARD DU). Conduit du boulevard Richelieu et de la place Crommelin au chemin des Coutures et au boulevard de l'Est. Il avait porté dans l'origine le nom de *boulevard de Madame la Dauphine*. — Ce boulevard a été en partie pavé en 1835.

NOTRE-DAME (RUE), autrefois nommée *rue du Cimetière Notre-Dame*. — Elle conduit de la rue d'Isle à la rue du Collège. — Elle longeait le cimetière de l'église Notre-Dame de la Gréance de deux côtés. — En l'an VIII elle fut nommée *Petite rue du District*.

NOYERS (RUE DES), aujourd'hui *rue du Wé-Saint-Jean*. Collette la cite tome III, p. 348.

ŒUVRE (RUE DE L'). Conduit, en longeant le côté Nord de l'église de Saint-Quentin, de la place Saint-André à la rue de Labon. Elle tire son nom du grenier qui appartenait à l'œuvre ou fabrique de l'église de Saint-Quentin. (Voir *Grenier de l'Œuvre*).

OFFICIAL (RUE DE L'). Elle conduit de la place des Enfants de Chœur à la rue de Vesoul. Ce nom de rue de *l'Official* lui vient de la demeure de l'officier chargé de veiller à l'observance de la discipline ecclésiastique dans le chapitre. En l'an VIII on la nomma *rue Desilles*.

OISELETS (RUE DES), quelquefois nommée *rue du Blanc-Pignon*. — Elle conduit de la rue de l'Evêché à la rue de la Grange-Saint-Laurent.

OISON (RUE), dans le quartier de Pontoiles et du pré aux Oisons.

Citée par Colliette, tome 3, p. 348.

OKES (RUE DES), c'est-à-dire rue des Oies — Citée par Colliette, tome 5, p. 348.

OMISSY (RUE D'). Ancienne rue dans le quartier Saint-Jean.

— Citée par Colliette, tome 3, p. 348.

ORFÈVRERIE (RUE DE L'), précédemment nommée *rue Latine*, puis *rue du Papegay*, aujourd'hui *rue des Toiles*. — L'orfèvrerie avait acquis à Saint-Quentin, vers le milieu du xv^e siècle, une grande renommée, si nous consultons l'histoire. — Le maire et les échevins de Péronne, désireux de posséder les bonnes grâces de la comtesse d'Etampes, s'adressèrent (en 1452) aux orfèvres de Saint-Quentin à qui ils commandèrent deux bijoux pour leur *dame*. — Le premier, dit l'argentier, formait un grand gobelet ou coupe tout doré en dedans et dehors. Au-dessus du couvercle on remarquait une couronne esmaillée et sur icelle y avait un homme et une femme acolant l'un et l'autre, et, autour dudit couvert, y avait une grande couronne garnie de tourelletes. Ce gobelet était supporté par trois pilliers en façon de tourelles, et, au milieu d'ycelles, y avait trois petites tourelles qui n'allaient mie jusques en bas. Au-dessus du dict piet en montant, ledit gobelet avait vi émaux et vi pilliers, et en chacun pillier y avait une ymaige blanche, et, au-dessus de iceulx, y avait une couronne à vi. Ce joyau si précieux pour l'histoire de l'orfèvrerie au xv^e siècle, pesait quatre onces et cinq écus d'or. Sur l'autre, apprécié à deux marcs six écus d'argent, on observait au couvercle un cherche semé de flourettes émaillé de bleu et au-dessus une poirette à pointe émaillée d'azur. Le pied était armé de frasures bleuz. (*Joyeuse entrée des Rois*, chap. XI, par M. De La Fons de Mélicocq. Archives, tome 1^{er}, p. 194.)

ORFÈVRERIE (CUL-DE-SAC DE L'). Impasse aboutissant à la rue des Toiles.

ORLÉANS (RUE D'). Rue nouvelle percée sur l'emplacement du rempart Saint-Martin. — Elle conduit de la place Foy au

boulevard de l'Ouest. Elle avait reçu dans l'origine le nom de *rue de Bourbon* ; elle a été pavée en 1830, 1847, 1853.

ORLÉANS (PLACE D'). Cette place a porté le nom de *place d'Artois*, puis celui de *place d'Orléans*, et, depuis 1830, le nom de *place Dufour-Denelle*. Elle forme la jonction des boulevards de l'Ouest et de Saint-Martin avec la rue Neuve-Saint-Martin.

ORLÉANS (BOULEVARD D'), aujourd'hui *boulevard de l'Ouest*. Il a porté dans l'origine le nom de *boulevard d'Artois*, puis de *boulevard d'Orléans*, et enfin de *boulevard de l'Ouest*.

OSTENDE (RUE). Conduisant de la rue Mayeure vers Cauchy ; ainsi nommée à cause de la *buerie d'Ostende* qu'elle côtoie. La buerie d'Ostende, qui appartient aujourd'hui à M. Cordier, a été tenue précédemment par MM. Pluchart, Dubosc et Fizeaux. — Cette rue a été macadamisée en 1852.

OUEST (BOULEVARD DE L'). Conduit de la place Dufour-Denelle au rond-point, derrière la prison. Il a porté, jusqu'en 1830, le nom de *boulevard d'Artois*.

OURS (RUE AUX). Nom qu'a porté la *rue des Bouloirs*.

OYSEL ou OISELLE (RUE), aujourd'hui *rue Delatour*. — Elle conduit de la place Saint-Quentin à la rue des Prêtres ; elle a aussi porté le nom de *rue de Tugny*.

PALAIS-DE-JUSTICE (RUE DU). Conduit de la rue Saint-Martin à la place du Lycée. Elle portait au XIII^e siècle le nom de *rue du Vieux-Marché* pour la partie située entre la rue du Petit-Origny et la rue des Bouchers, et *rue Sainte-Marguerite* pour la partie qui allait de l'église Sainte-Marguerite à la rue Saint-Martin. La rue du *Vieux-Marché* tirait son nom de la porte du Vieux-Marché, une des portes de Saint-Quentin au XIII^e siècle ; et la rue Sainte-Marguerite, de l'église Sainte-Marguerite qui y avait été bâtie avant 1214, à l'angle droit de la rue du Petit-Origny. En 1646, les religieuses de Fervaques y firent édifier les superbes bâtiments qui conservèrent le nom de leur première demeure, ce qui valut à la rue d'être appelée rue

de Fervaques. — Rien ne prouve mieux l'instabilité des choses humaines que les changements de destination qu'éprouva cet établissement. Habité, dès 1648, par les religieuses Bernardines, elles y restèrent paisiblement jusqu'à la révolution de 93; abandonné à cette époque, il fut converti en hôpital militaire; évacué de ses malades, il servit de magasins, de bureaux, etc., au génie militaire; ensuite de logements particuliers, de temple protestant, et enfin de palais de justice. Toutefois, l'étendue de ses bâtiments permit encore d'y pratiquer, dans la partie supérieure de l'église, une très-belle salle. On installa encore dans Fervaques la bibliothèque de la ville, l'école de dessin, un musée, des locaux destinés aux réunions de la chambre de commerce, du comice agricole et de la société académique. — Dans une portion de l'emplacement de l'abbaye de Fervaques, du côté de la rue des Bouchers, existait anciennement une chapelle dédiée à Sainte Isabelle. — De la Fons nous fait connaître que les seigneurs de Jeancourt avaient, au xv^e siècle, un hôtel dans la rue du Palais-de-Justice. Dans la maison n° 25 de cette rue a été établi en 1858 un marché aux sucres. C'est dans cet hôtel que restait M. le comte de Pardieu, député en 1791. — Le puits qui se trouvait très-près de l'impasse des Arbalétriers, vis-à-vis la maison n° 26 de cette rue, a été converti en pompe en 1851; il se nommait anciennement le puits *Malbrasse*. C'était le plus vieux de tous les puits de la ville. — La rue du Palais-de-Justice, à travers les anciens remparts, a été percée vers le lycée, en 1834. (Voir les enseignes de cette rue, page 129 de l'Introduction.)

PALAIS-DE-JUSTICE (PLACE DU). Située au milieu de la rue de ce nom, en face l'entrée principale du palais de justice et où viennent aboutir les rues des Bouchers et des Capucins. Cette place a été rendue régulière en 1857 par l'achat et l'enlèvement fait par la ville de quatre maisons. Elle a été alors complètement repavée avec trottoirs et le sol en a été considérablement baissé. On peut estimer qu'elle est à peu près

située sur l'emplacement de la *place du Vieux-Marché* du XIII^e siècle.

PAPEGAI (RUE DU), aujourd'hui la *rue des Toiles*, portait en 1401 le nom de *rue du Papagai*, à cause de la maison de ce nom. Le Papegai était un perroquet, ou oiseau quelconque, placé en haut d'un mat, que l'on tirait à l'arc, à pied ou à cheval. Cet exercice était fort en usage sous Louis XIII.

PAPILLON (RUE JEAN). Conduisant de la rue de la Raffinerie à l'étang de haut, à gauche du chemin de fer qu'elle longe en allant vers Rouvroy. — Elle a été établie par la compagnie du chemin de fer du Nord, en remplacement d'un sentier supprimé par la voie ferrée. — Jean Papillon, né à Saint-Quentin, fut un célèbre graveur sur bois du XVIII^e siècle et l'auteur de l'application de l'impression aux papiers peints.

PARIS (RUE DE). Voir la *rue Saint-Martin*, ainsi nommée en l'an VIII.

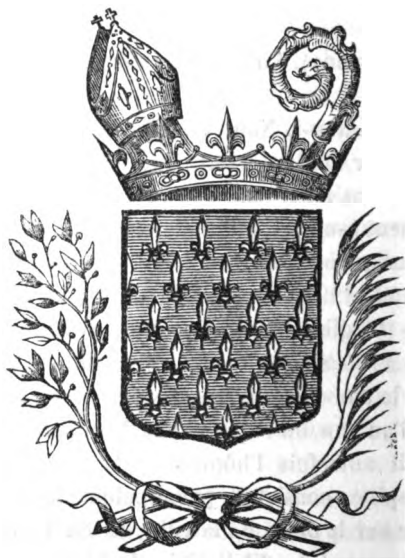
PATRIOTES (RUE DES). Voir *rue des Cordelières*, ainsi nommée en l'an VIII.

PÉCINNE (RUE SAINTE-). Nom donné improprement à la rue Boutefour, car l'église Sainte-Pécinne était, comme tous les anciens plans l'attestent, placée à l'angle des rues du Gouvernement (aujourd'hui maison n° 63), et des Suzannes, et par conséquent son nom eût dû appartenir, comme anciennement (1293), à une partie de la rue du Gouvernement. — L'église Sainte-Pécinne, vendue en 1793, fut démolie de 1795 à 1796. — La rue Sainte-Pécinne actuelle conduit de la rue du Gouvernement à la place du Marché-Franc. En l'an VIII on l'appela *rue Nationale*. — Dans cette rue existait autrefois l'hôpital de la *Croix-d'Or*. Le bien de cet hospice consistait principalement en une grande maison sise sur la place de la ville, et en trois autres plus petites, provenant des libéralités de Michel Châtelain, qui l'en dota après le sac de 1557. L'hôpital de la Croix-d'Or subsista jusqu'en 1636, et à cette époque il fut réuni à l'hôtel-Dieu. — La rue Sainte-Pécinne a été relevée, nivelée et repavée en 1854.

PETIT-BUTIN (RUE DU). Elle conduit de la rue Saint-Martin à l'ancien Marché-aux-Volailles en tournant derrière le jardin de l'Hôtel-de-Ville. — La partie de cette rue qui, de la rue Saint-Martin conduit par un petit cul-de-sac à la porte de derrière de l'Hôtel-de-Ville, portait autrefois le nom de *rue du Foin*. — Elle est nommée *ruelle Petite-Putain* dans un acte de novembre 1404 (1).

PETITE-SAINT-MARTIN (RUE). Elle conduit de la rue Saint-Martin à la rue des Capucins. Elle a été nommée anciennement *ruelle Saint-Martin*. — En l'an VIII, la rue Petite-Saint-Martin fut appelée *rue J.-J. Rousseau*.

PETIT-ORIGNY (RUE DU). Conduit de la rue du Palais-de-Justice à la rue de la Nef-d'Or, en côtoyant le marché couvert. Elle s'appelait en 1390 *Petite rue Sainte-Marguerite*, puis



ARMES DE L'ABBAYE D'ORIGNY-SAINTE-BENOÎTE.

en 1583 *rue du Grenier-au-Sel*, après qu'on y eut bâti un grenier au sel ; lorsque le magasin au sel fut transféré rue

(1) Archives de l'Aisne, Inventaire Gobinet, tome 3, p. 9.

de Vesoul, elle prit le nom de rue du *Petit-Origny*, à cause de la maison de refuge de l'abbaye d'Origny-Sainte-Benoîte. Cette maison, portant le n° 49, est occupée aujourd'hui par un pensionnat de demoiselles. — En l'an viii, elle porta le nom de *rue des Droits de l'Homme* et *rue Mirabeau*. — Dans la maison de cette rue, portant le n° 15, habitait M. Fouquier-Cholet, procureur royal, auteur de plusieurs études historiques et critiques sur Saint-Quentin. C'est aussi dans la maison n° 17 que se trouvait le béguinage Sainte-Marguerite aujourd'hui transféré impasse Lallier.

PETIT-PARADIS (RUE DU). C'est la partie de la rue des Cordelières qui s'étend depuis la rue des Canonniers jusqu'à la rue de la Prison. Elle a porté aussi le nom de *rue du Dieu d'Amour* et antérieurement elle avait celui de *rue du Four-Lambin*.

PETIT-PONT (RUE DU). Elle conduit de la rue des Plâtres-Pierres à la rue Dachery. Son nom lui vient d'un pont qui existait à son extrémité, sur un bras de la Somme, pour conduire au faubourg d'Isle. — En 1352, Gilles de Lorris, évêque de Noyon, fonda dans cette rue un hôpital destiné à y recevoir les pauvres malades; il en confia le soin à quelques religieuses Augustines sous la conduite d'une supérieure. Cette maison prit le nom de prieuré du *Petit-Pont*, à cause de son voisinage du petit pont, établi pour communiquer avec le faubourg d'Isle. — La *Maison du Petit-Pont* était située à droite en descendant, dans une espèce d'angle rentrant où se trouvait un puits; une partie des bâtiments existent encore, c'est la filature de MM. Cambronne frères. — Le *puits du Petit-Pont*, adossé contre l'ancienne église du couvent, a été supprimé en 1854.

PETIT-PARIS (RUE DU). Conduit de la rue des Toiles aux rues St-Nicolas et de Vesoul. — Ce nom de rue du Petit-Paris lui vient de la *maison du Petit-Paris* qui y était située. — La maison portant aujourd'hui le n° 14, était autrefois appelée *le Grand-Comble*. — Le puits qui se trouve au carrefour a été transformé en pompe en 1859; il se nommait anciennement

le *puits du Jeu de Paume*. (Voir p. 126 de l'Introduction, les enseignes des maisons de cette rue.)

PETITE VOIRIE (RUE DE LA). Elle forme le prolongement de la rue de Théligny au-delà du boulevard de l'Ouest, et conduit directement de ce boulevard à la route de Cambrai. Cette rue s'appelait autrefois ruelle Florimont. (Voir ce mot.)

PICARDIE (RUE DE LA). Citée dans l'inventaire des surcens de la paroisse Sainte-Pécinne.

PIERRE-AU-CANAL (RUE St-). Conduisait de la rue de la Gréance à l'église Saint-Pierre-au-Canal en 1341. Cette rue, qui a disparu avec l'église Saint-Pierre, devait être dans le bas de la rue d'Isle, à gauche. — L'église Saint-Pierre, détruite en 1557, et qui n'a pas été rebâtie, devait se trouver, comme l'indique son nom, près de l'ancien canal ouvert, au xiv^e siècle, pour séparer la ville du faubourg d'Isle.

PILIER-SAINTE-THOMAS (RUE DES). Voir *rue des Agaces*. Elle tirait son nom des contreforts de l'église Saint-Thomas.

PLAISANCE (RUE DE). Cette rue devait se trouver sur les hauteurs du faubourg Saint-Jean, du côté de la ruelle d'Enfer où était le *Jardin de Plaisance*.

PLATES-PIERRES (RUE DES). Anciennement *rue de la Coignée, rue du Puits-à-Part, rue du Bout du Monde* et *rue des Étuves*. Elle tirait son nom des pierres plates dont elle était pavée. Elle conduit de la rue des Cordelières à la rue de la Truie-qui-File et à la rue du Petit-Pont.

POIDS ST-REMY (RUE DU). Partie de la rue du Gouvernement conduisant de la rue Croix-Belles-Portes à l'ancienne rue du Temple. Elle a été aussi appelée *rue des Connivets*. (Voir le contrat d'acquisition de la maison du lieutenant à M^{re} de Marteville. — Les poinçons, matrices, étalons de poids et mesures en usage dans la ville de St-Quentin, étaient conservés dans la



CONTREFORT.

maison proche l'église St-Remy et qu'on appelait *la maison du Poids St-Remy*.

POIRET (RUE). Nouvelle rue qui descend du boulevard Ste-Anne vers le derrière de l'abattoir. Les rues et *Passage Delavière* et de *Quentin Barré* y aboutissent. — Poiret, Jean-Louis-Marie, célèbre naturaliste, voyageur en Abyssinie, auteur de plusieurs ouvrages sur la botanique, est né à St-Quentin, le 11 juin 1755.

POMME-ROUGE (RUE DE LA). Conduit du boulevard de l'Ouest au carrefour du Calvaire. Ce nom lui vient de l'enseigne de la *Pomme-Rouge* qui y pendait en 1840. Cette rue a été pavée en 1842.

PONTOILES (RUE DE). Avant 1530, c'était la rue qui s'étendait de la porte Saint Martin à la porte Pontoiles. Pontoiles (en 1290 *de Pontelevo*) nous paraît signifier le *pont aux toiles*, sans doute à cause du blanchissage des toiles qu'on pratiquait de ce côté. Aujourd'hui le nom de Pontoiles a été donné à la rue conduisant du carrefour du Calvaire à l'ancienne voie romaine de St-Quentin à Amiens. En 1166, on construisit, dans le faubourg de Pontoiles, un hôpital dont il prit le nom. Quentin De La Fons croit que c'est le même que l'hôpital de St-Nicaise, dont parle le testament de Simon-le-Tonnelier, de l'an 1356. Un ancien acte passé entre le corps de ville et les moines de St-Prix en fait encore mention, ainsi que le testament de Gilles Frémont, de l'an 1487, par lequel il donne aux *méseaux* (lépreux) de *Pontoilles* et d'*Epargnemaille*, à *chascuns cent sols*. — A la fin du XI^e siècle, il y avait dans la rue de Pontoiles l'hôpital St-Antoine, destiné au logement des pauvres pèlerins et peut-être aux malades atteints de ce que l'on appelait alors *feu Saint-Antoine*, maladie assez fréquente en ces temps pour avoir déterminé l'institution des frères hospitaliers de Saint-Antoine dont le principal devoir était de prodiguer leurs soins aux malheureux qui en étaient atteints. — L'hôpital Saint-Antoine était situé presque vis-à-vis l'hôtel-Dieu de la ville, dans la maison qui sert maintenant d'auberge et porte

encore Saint Antoine pour enseigne. Les biens qui en dépendaient ont été, au ^{xvii}^e siècle, réunis à l'aumône commune de la ville. — En 1290, Buridan, bourgeois de Saint-Quentin, fit bâtir à ses frais, au lieu même où est situé aujourd'hui le grand Hôtel-Dieu, un petit hôpital pour y retirer quelques femmes malades. — La rue de Pontoiles a été pavée en 1842.

PORT (RUE DU). Conduit de la place du Chemin de Fer au bassin du canal, en traversant le boulevard du Midi.

POTERIE OU POTIÈRE (RUE DE LA), aujourd'hui rue *St-Jacques*. Dans cette rue se trouvait l'hôpital de la Poterie d'où la rue tirait son nom. l'aul Colliette pense que l'hospice, nommé *hospitium de la Potière*, dans une transaction de l'an 1407, n'est autre que le béguinage des dames d'Etreillers, qui prit ce nom de sa situation dans la rue de la Poterie. Elle a perdu le nom de rue de la Potière pour prendre celui de St-Jacques, lorsque cette église y fut bâtie en 1580.

POTERNE (RUE DE LA), précédemment de *Colombet*. Cette rue conduit de la rue Ste-Catherine à la place Foy; elle tire son nom d'une poterne qui débouchait du rempart à la place d'Armes St-Louis.

PORTAIL (RUE DU). C'est le passage qui conduit du grand portail de l'église à la place St-Quentin. Il a été élargi en 1841 par la démolition de la *maison du Cloquemand*. Le petit bâtiment adossé au portail du côté du Midi et qui sert de maîtrise, a été bâti en 1852, et celui de l'autre côté, au nord du portail, a été bâti en 1833.

POURCELET (RUE). Il en est fait mention dans un acte du 11 février 1477. Cette rue devait être l'impasse St-André aboutissant alors par un passage vis-à-vis la rue de la Nef-d'Or, à cause de Robert Pourcelet, chanoine de l'église, qui habitait, en 1330, la maison canoniale dont on a fait depuis les maisons n^{os} 2 et 4 de la place St-André. (Voir archives de la ville de St-Quentin, liasse 1, pièce 96).

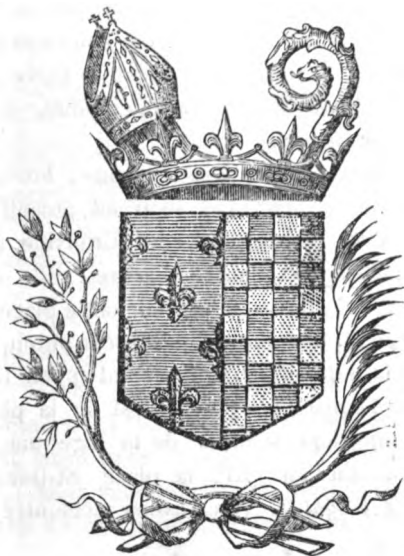
PRÉMONTRÉ (RUE DE), aujourd'hui rue de Vesoul. Cette rue tirait son nom de la maison de Prémontré établie sur l'emplacement actuel de l'institution St-Louis. — Symon

de Péronne, abbé de Prémontré, fit élever, en 1458, la tour dite de Prémontré, sur les fondations d'une des tours de la poterne de l'ancien *Castellum*, afin, dit Emmeré, de voir ce qui se passait dans les maisons voisines. Cette tour a été démolie en partie en 1669.

PRÊTRES (RUE DES). C'est la partie de la rue du Moine de Beauvais qui aboutit à la rue Delatour, ainsi nommée à cause de son voisinage de l'église. La maison n° 6 de cette rue, qui est le presbytère, a reçu, en juin 1860, monseigneur Gousset, archevêque de Reims.

PRISON (RUE DE LA). Conduit de la rue de la Sellerie à la rue des Cordelières. Dans cette rue se trouvait la maison des sœurs de la Croix, établie en 1663 dans les maisons portant aujourd'hui les n° 23 et 25 de la rue, et transférée en 1841 rue du Gouvernement, dans la maison n° 55. L'ancienne prison qui datait du xvi^e siècle, a été vendue en 1847, démolie et remplacée par la maison portant le n° 21, construite à la même époque. (Voir, p. 127 de l'Introduction, les enseignes des maisons de cette rue).

PRIX (RUE ST-). Elle conduit de la rue St-Martin par un



ARMES DE L'ABBAYE DE SAINT-PRIX

coude à la petite rue St-Martin. Cette rue, percée en 1825 par MM. Lemaire-Dufour et Gilleron, entrepreneurs, dans le jardin de l'ancienne abbaye de St-Prix, en a conservé le nom. A l'angle gauche de la rue, se trouvaient les bâtiments de l'ancienne abbaye de St-Prix transférée dans la ville de St Quentin depuis 1470. Le couvent et l'église, vendus en 1793, ont été démolis en partie de 1794 à 1795; les restes de l'église, qui se trouvaient à l'endroit où s'élève aujourd'hui la maison n° 42 de la rue St-Martin, ont été démolis en 1856.

PUITS-A - PART (RUE DU) (1401), aujourd'hui rue des *Plates-Pierres*. Elle tirait son nom (1401) du *Puits-à-Part* qui est celui situé dans un enfoncement contre le pignon de la maison n° 5.

PUITS DE LA ROSE (RUE DU) (1569). Partie de la rue du Collège, depuis la rue d'Isle jusqu'au *Puits de la Rose*, situé sur une petite place de la rue du Collège, vis-à-vis les maisons n° 18 et 20.

QUÉNÉE OU QUENINÉE (RUE DE LA), citée par de La Fons.

C'est la rue de la Coignée prononcée en patois.

QUENTIN BARRÉ (RUE). Nouvelle rue conduisant du boulevard Ste-Anne à la rue Poiret. Quentin Barré, mayor de St-Quentin (1572-1576), donataire, en 1590, de la maison *Bornival* (Voir *Bornival*).

QUENTIN (PLACE ST-). Place très ancienne, bornée au Nord par l'église de St-Quentin et le grand portail, et au Sud par la rue des Toiles, les rues Granville et Delatour. Elle a été longtemps plantée d'arbres. Elle contient une surface de 2,226 mètres. C'est sur cette place et sous ses arbres qu'avaient lieu les réjouissances publiques données par la ville à la population. Le bâtiment appelé le Chapitre, placé près de l'église, sur le côté est de la place, a servi assez longtemps aux séances de la loge maçonnique de Saint-Quentin. En l'an VIII, la place St-Quentin fut appelée *place de l'Egalité*. Nous avons démontré dans l'*In-*

troduction, pages 93 et suivantes, que sur cette place s'élevait, du ^x^e au ^{xii}^e siècle, le palais des comtes de Vermandois, palais qui, après la réunion du comté de Vermandois à la couronne, devint *Domus regis*. C'est sur cette place que, vers le milieu du ^{xii}^e siècle, quelque pieuse personne dont le nom n'est pas parvenu jusqu'à nous, ou peut-être le chapitre lui-même, fit bâtir en 1161 un hôpital destiné spécialement à recevoir les enflés et les hydropiques qui arrivaient en foule en pèlerinage au tombeau de St-Quentin, d'où il prit le nom



SAINT-QUENTIN, MARTYR.

D'après une ancienne gravure sur bois.

d'hôpital des Enflés. Il était situé auprès de l'église, à l'endroit où furent depuis les greniers du chapitre. Un acte du 4 octobre 1403 dit expressément que cet établissement était situé près de la chapelle du sépulcre, qui est celle où sont maintenant les fonts baptismaux. Une autre preuve de sa situation voisine de l'église, est un

écrit d'un sergent de la vicomté royale par lequel il reconnaît avoir mal-à-propos tiré un particulier de l'infirmierie des enflés pour le constituer prisonnier, cette infirmierie faisant partie de la juridiction de l'église. Après la destruction de cet hôpital, qui est antérieure au x^e siècle, le terrain en fut loué par le chapitre à trois particuliers qui y établirent des boutiques pour vendre des cierges aux pèlerins. Sur cette place se trouvait aussi *l'hôpital du Cloître*, construit sous le règne de Charles-le-Chauve. Selon Paul Colliette, il aurait été fondé, en 858, dans l'étendue du cloître de l'église, avec une chapelle pour la célébration de l'office, par Hildrade ou Hiltradus, chanoine de St-Quentin, jouissant d'une fortune considérable.

QUENTIN (RUE ST-). Voir rue *St-André*.

QUÊTERIE (RUE DE LA) ou *Boulangerie*. Le nom de Quêterie lui vient sans doute de ce que les nécessiteux allaient quêter, (*querere*), chercher chez les nombreux boulangers de cette rue le pain donné par la maison de charité (Voir rue *Saint-Martin*).

RACINE (RUE) qui a été diminuée de longueur par la donation que la ville a faite au lycée en 1858, de la partie du sol de cette rue et du terrain circonscrit par les rues Emmeré, Richelieu et le boulevard de ce nom. Le tronçon qui en reste conduit aujourd'hui de la place du Lycée à la rue Emmeré. La même cause qui avait fait donner le nom de La Fontaine à la rue qui touchait au lycée, du côté de l'Ouest, avait fait donner à celle du côté de l'Est le nom de Racine, une des grandes illustrations littéraires dont s'honore le département de l'Aisne.

RAFFINERIE (RUE DE LA), située au faubourg d'Isle. Elle conduit aujourd'hui de la route impériale n° 30, vis-à-vis l'entrée de la gare du chemin de fer, à la même route, en suivant en partie l'ancienne rue principale du faubourg d'Isle, chaussée qui conduisait, au siècle dernier, aux villes de La Fère et de Guise. Ce nom lui vient d'une raffinerie qui y

a été établie en 1830 dans l'ancienne filature rouge et dont le bâtiment principal était situé à l'angle de la rue vers les nos 9 et 16. La raffinerie a été démolie en 1844, et la rue pavée dans cette partie en 1838. Un asile (St-Eloi) y a été transféré en 1860 dans la maison n° 46, acquise par la ville.

RÉFORME (RUE DE LA). C'est la rue du *Moine de Beaurais* ainsi nommée en l'an VIII.

REINE (BOULEVARD DE LA), nommé dans l'origine boulevard de *Madame la Dauphine*. Il s'étendait depuis l'octroi St-Jean jusqu'au boulevard Ste-Anne ; c'est aujourd'hui le boulevard du Nord.

REMICOURT (RUE DE). Elle conduit de la rue du Gouvernement à la rue de Baudrenil. Du XIII^e au XV^e siècle, elle aboutissait à l'une des portes de la ville ; mais en 1408, la porte de Remicourt fut interdite aux voitures et fermée par une barrière. Elle devint alors poterne et elle fut supprimée lors



POTERNE DE REMICOURT.

de la construction du bastion de Remicourt en 1598. Dans la rue de Remicourt, presque à l'angle de la rue du Cou-

vernement, on voyait encore, au ^{xv}^e siècle, la *tour de Guise*, sur l'emplacement des maisons nos 4 et 3. Cette rue a été repavée en chaussée en 1854. De la Fons nous apprend que les seigneurs de Thenelles y avaient un hôtel au ^{xv}^e siècle.

RÉPUBLIQUE (RUE DE LA) C'est la rue *des Canonniers*, ainsi nommée en l'an VIII.

REMY (RUE ST-) (1471). Conduit de la place St-André à la rue du Gouvernement. Ce nom lui vient de l'église St-Remy qui y fut bâtie vers 1045, à l'endroit où se trouve aujourd'hui la maison n° 6. Cette église, vendue pendant la révolution, fut démolie de 1794 à 1796. La rue St-Remy a été repavée en 1856.

RÉVOLUTION (RUE DE LA). C'est la rue du *Gouvernement*, ainsi nommée en l'an VIII.

RICHELIEU (RUE DE). Elle conduit de la rue du Wé-St-Jean au boulevard du même nom. Son nom lui vient du *bastion de Richelieu* sur l'emplacement duquel elle a été ouverte lors de la démolition des remparts.

RICHELIEU (BOULEVARD DE) qui s'étend depuis la rue Longueville jusqu'à la place Crommelin. Ce boulevard a été pavé en partie en 1835.

RIGAUDE ou RIBAUDE (RUE), ancienne rue située au bas et à gauche de la rue St-Martin ; elle a disparu lors de la démolition des remparts. On appelait Ribands les gais compagnons du plaisir. Elle a été remplacée par la rue d'Orléans.

ROBERT D'ATHIES (RUE), citée en 1354.

ROIGNONS ou ROGNEUX (RUE DES), 1288 (1). Voir rue de Morlaincourt. On appelait jadis les galeux des *rogneux*.

ROUSSEAU (RUE J.-J.), ainsi nommée en l'an VIII. Voir *petite rue St-Martin*.

ROUSSELOT (RUE). Voir *rue des Cordeliers*, ainsi nommée en l'an VIII.

ROUTE DE CAMBRAI (RUE) (Route impériale n° 44). Elle part de la place Crommelin et traverse le faubourg St-Jean dans toute sa longueur.

(1) Inventaire des titres de l'église de St-Quentin. 1684.

ROUTE DU CATEAU (RUE), départementale n° 15. Cette rue, qui traverse une partie du faubourg St-Jean, se détache de la rue de Cambrai à la place Crommelin. Elle touche en passant le cimetière de la ville créé en 1798, agrandi en 1834 et orné d'un beau calvaire en 1854.

ROUTE DE GUISE (RUE), impériale n° 30 ; elle quitte la route de La Fère, au milieu du faubourg d'Isle, entre les n° 39 et 41, et se dirige vers le Petit-Harly, après avoir traversé l'ancienne route de La Fère.

ROUTE DE HAM (RUE). située dans le faubourg St-Martin, plus connue sous le nom de Route de Paris, (impériale n° 30). A l'angle de cette route et du vieux chemin de Vermand était placée la poste aux chevaux. La route traverse le *coulant Garand* sur le *pont de la Plume* et franchit la montagne de la *Chasse*.

ROUTE DE LA FÈRE (RUE), route impériale n° 44. Elle a été établie et redressée dans le commencement de ce siècle. Elle part de la place du Chemin de Fer, traverse le canal, la rivière de Somme, le chemin de fer de St-Quentin à Erquelines, la Fontaine-Ferrée, et monte à travers le faubourg d'Isle pour aboutir au Petit-Neuville.

ROYALE (RUE). Elle conduit de la place Lafayette au boulevard de l'Ouest. La rue Royale a été nommée rue Dorigny en 1848. Elle traverse en diagonale la place du Lycée. La rue Royale a été pavée en 1829-32-34-41. La sous-préfecture de St-Quentin y a été placée pendant dix-huit ans dans la maison portant le n° 48. C'est dans cette maison que Napoléon III a couché lorsqu'il est venu à St-Quentin, le 9 juin 1830, pour l'inauguration du chemin de fer du Nord. — M. Leproux, Jules, député en 1848, y habite la maison n° 6.

ROYALE (PLACE) *Grand'Place* ou *Place de l'Hôtel-de-Ville*. (Voir Hôtel-de-Ville). Il y avait sur la place, en 1354, une halle où se vendait du pain. Cette halle fut démolie en 1531 par ordre du chapitre. Le Corps-de-ville voulut y bâtir quelques maisons en 1639; le chapitre s'y opposa. En l'an VIII, la place Royale fut appelée *place de la Loi*. Dès avant 1214, il

y avait sur la place une église sous le vocable de St-Jacques. Cette église, dont le chevet touchait à la rue de la Sellerie, fut détruite en 1557 lors du siège et rebâtie rue de la Poterie en 1580. Sur l'un des côtés de cette place s'élève l'Hôtel-de-Ville, nommée autrefois *maison des Plaids*. Cette maison, jusqu'en 1292, servit de halle aux laines; elle fut vendue alors aux mayeurs moyennant 30 livres de rente et servit ensuite aux réunions des jurés et échevins de la commune; puis elle fut démolie en partie en 1509 et reconstruite en Hôtel-de-Ville avec la façade actuelle par les soins d'Oudard de Marle, argentier, et sur les plans de Colard Noël de Valenciennes, architecte.

ROZIER (RUE DES). Partie de la rue des Jacobins conduisant de la rue de la Fosse à la place de Cepy. Autrefois, dans les mois printanniers, on présentait des roses au chapitre. Bourgeois et manants s'acquittaient chaque année de cet hommage. On choisissait un jour d'audience en la *grand'chambre*, et ce jour-là le bourgeois qui présentait des roses en faisait, le matin, joncher presque toute la salle du chapitre. Le chapitre, ce corps si grave, avait, pour ce genre d'hommage, un fief qu'on appelait le *Rozier* et ce fief était situé dans la rue des Roziers. — M. de Chauvenet croit que c'était la rue des Rotiers, ou tisserands se servant de rots, dont on aurait fait depuis Rosiers. — Dans cette rue se trouvait, au xiv^e siècle, *l'hôpital du Porchet* ou maison de refuge pour quelques pauvres femmes.

SAC (RUE AU). C'est *l'impasse de la rue St-Jean*, aujourd'hui de la *Trinité*, nommée quelquefois par abréviation rue au Sac, au lieu de *Cul-de-Sac*.

SACRIFICE (RUE DU), aujourd'hui rue St-Nicolas. Le nom de rue du Sacrifice lui avait été donné à cause de *l'hostellerie du Sacrifice d'Abraham* qui y était située.

SAVETIERS (RUE DES). Voir rue des Carreliers.

SAVOYARDS (RUE DES TROIS), anciennement rue des *Blancs-Moinets*. Elle conduit de la rue de la Prison à la rue des

Plates-Pierres. Ce nom de rue des Trois-Savoyards lui vient d'une enseigne d'auberge, qui y est encore aujourd'hui. (Voir, p. 127 de l'Introduction, les enseignes de cette rue).

SAYETTERIE (RUE DE LA), ancienne rue qui tirait son nom de sayons ou serges de laine qu'on y fabriquait. La sayetterie a été importée à St-Quentin, comme à Amiens, au xv^e siècle, par les ouvriers sayetteurs, chassés d'Arras en 1480.

SELLERIE (RUE DE LA), anciennement rue du *Grand-Hôpital*. Elle aboutit d'un côté à la place de l'Hôtel-de-Ville et de l'autre aux rues d'Isle, du Collège et de la Prison. Ce nom de rue de la Sellerie lui vient d'une *sellerie* qui y fut établie vers le xiv^e siècle. Vers le xii^e siècle, tout le côté gauche de la rue de la Sellerie, (n^{os} impairs de 5 à 49), était formé par les vastes bâtiments du grand hôpital ou hôpital Ste-Marie qui comprenait tout l'espace circonscrit par les rues de la Sellerie, de St-Nicolas, de la Vieille-Poissonnerie et des Toiles, jusqu'à la maison n^{os} 1 et 3 de la rue du Collège, connue sous le nom de la *Petite-Notre-Dame*. Plusieurs souterrains existent encore sous cette maison (partagée maintenant en deux), particulièrement un très vaste puits maçonné en grès, à peu près sous l'angle de la maison qui fait le coin des rues de la Sellerie et de St-Nicolas. Le grand-hôpital fut complètement détruit en 1557 et ne fut jamais reconstruit. — Le puits des Quatre-Vents a été converti en pompe en 1856. Le chevet de la nouvelle église St-Jacques, rebâti en 1580, aujourd'hui transformé en halle aux grains, donne sur la rue de la Sellerie, où l'on a percé l'entrée principale. (V., p. 127 de l'Introduction, les enseignes des maisons de cette rue).

SUZANNES (RUE DES) ou plutôt *de Robert de Suzanne*. Elle conduit de la rue du Collège à la rue de Baudreuil. Ce nom de rue des Suzannes lui vient d'un béguinage qu'y fonda *Robert de Suzanne*, en 1336, dans sa propre maison située derrière l'église Ste-Pécinne et joignant le rempart. Dans cette rue on voit, au n^o 1, un terrain dépendant de l'ancienne église Ste-Pécinne dans lequel ont été ensevelis les membres de la famille d'Artois, et à droite, au n^o 4, l'ancienne

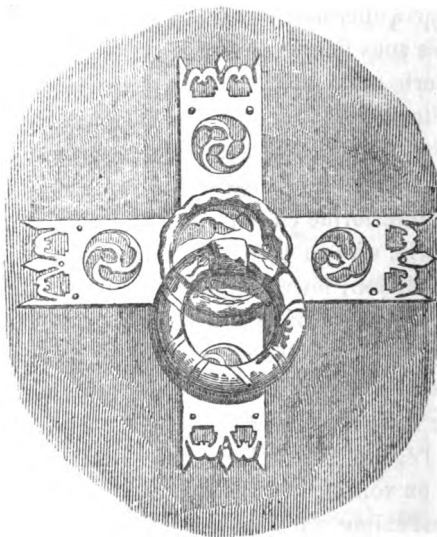
maison Delavière, consacrée par cette dame à un hospice pour les pauvres femmes aveugles. La maison a été vendue en 1848 et les vieilles aveugles transférées à l'Hôtel-Dieu. La rue des Suzannes a été pavée en 1834.

SUZANNES (PETITE RUE DES). Rue moderne qui conduit de la rue des Suzannes à la rue Charlevoix. La petite rue des Suzannes, ouverte sur un terrain particulier, qui a été ensuite abandonné à la ville par son propriétaire, M. d'Estrées, a été pavée en 1837.

TANNERIE (RUE DE LA). Mentionnée dans un acte de 1470 et dans Colliette, tome 3, p. 348. — Le nom de cette rue fait connaître qu'elle renfermait des établissements de cette nature au xv^e siècle. Elle était située dans le voisinage du grand-pont.

TEINTERIE ou TEINTURERIE (RUE DE LA). Citée par de La Fons comme située derrière l'église Sainte-Catherine, près des remparts et à la portée du Gros-Nard.

TEMPLE (RUE DU) ou du Four-du-Temple, ainsi nommée dès



HEURTOIR DE LA MAISON DU TEMPLE.

1239. C'est la partie de la rue du Gouvernement depuis la rue des Jacobins jusqu'à la rue de Remicourt ; elle tirait son nom de la *maison du Temple* qui y aurait été bâtie vers la fin du **xii^e** siècle, à l'endroit où est aujourd'hui la maison de M. Tausin et son apprêt ; à côté du Temple, le chapitre avait le *Four de Camberlain* ou mieux du *Cambellan* (1221). Lorsque l'ordre des Templiers fut supprimé en 1312, les biens de cet ordre riche et puissant passèrent aux frères hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem ; ce fut alors que le roi échangea une maison qu'il possédait rue Saint-Martin (aujourd'hui n° 53) avec la maison du Temple que lui cédèrent les hospitaliers de Saint-Jean.

THÉLIGNY (RUE DE). Rue moderne qui conduit de la place Lafayette au boulevard Richelieu. Ce nom lui a été donné en mémoire du jeune de Théligny, lieutenant de la compagnie du Dauphin, tué si malheureusement dans une sortie lors du siège de Saint-Quentin en 1557.

THIONVILLE (RUE DE). Voir *rue d'Isle*. Ainsi nommée en l'an viii à cause de la défense de Thionville que les Autrichiens avaient bombardé en 1792, pendant quarante-deux jours, sans pouvoir le prendre.

THOMAS (RUE ST-). Conduit de la rue des Canonnières à la rue Dachery. — En l'an viii, la rue Saint-Thomas fut nommée rue du *Champ de Mars*, à cause du pré Saint-Thomas situé au bas de la rue où se faisaient alors toutes les fêtes de la nation. Son nom lui vient de l'église Saint-Thomas de Cantorbery, qui y fut bâtie en 1182 à l'angle de la rue des Agaces. Cette église, vendue en 1793, a été démolie de 1794 à 1796. — La rue Saint-Thomas formait autrefois trois rues ; la première, depuis la rue des Canonnières jusqu'à la place des Champions, était nommée *rue Fromentel* ou plutôt *Froid-Mantel* ; la deuxième, depuis la place des Champions jusqu'à la rue de l'Évêché, *rue aux Cerfs* ; et enfin, depuis la rue de l'Évêché jusqu'en bas, *rue Saint-Thomas*. De La Fons nous apprend que les Seigneurs de Moy avaient un hôtel dans la rue St-Thomas au xv^e siècle. Cet hôtel était occupé,

au milieu du XVIII^e siècle, par le sieur Isaac de Brissac de Grandchamp. M. Delhorme, maire, député, 1799, habitait la maison qui, achetée par la ville, a servi de sous-préfecture de 1816 à 1840. C'est dans cette sous-préfecture que



ARMES DE MOY.

Charles X est descendu en 1827. Elle forme aujourd'hui les maisons n^{os} 13 et 13 bis de la rue Saint-Thomas, et le n^o 14 de la rue des Cordelières. M. le général Paulet habitait la maison n^o 26, aujourd'hui occupée par M. Ch. Picard. — M. Félix Le Sérurier, conseiller à la cour de cassation, et M. Josias Le Sérurier, employé supérieur au ministère des finances, sont nés dans la maison n^o 11, aujourd'hui occupée par MM. Née et C^{ie}. — La rue Saint-Thomas a deux puits : l'un, le *puits Caché*, dans une encoignure à gauche en descendant, vis-à-vis la maison n^o 37 ; l'autre, le *puits du Faucon*, dans le bas de la rue à droite près de la rue du Faucon, vis-à-vis la maison n^o 76. Ce dernier a été transformé en pompe en 1854. Cette rue a été repavée et nivelée en 1854 et 1859. (Voir, p. 129 de l'Introduction, les enseignes des maisons de cette rue).

THOMAS-CHINOLET (RUE). Citée par de La Fons.

TITERIE (RUE DE LA). Citée dans les *Mémoires du Vermandois* par Colliette, tome 3, p. 348. Cette rue tirait son nom de l'hôpital de Robert Tito. On lisait dans les registres du chapitre, à la date du 9 avril 1401, que *Loys Maréchal et Hugues Villard ont délivré à Pierre Aubin, secrétaire, vingt-quatre marcs d'argent, en déduction de quarante livres dues par l'hôpital de maître Robert Tito.*

TOILES (RUE DES). Conduit de la place de l'Hôtel-de-Ville à la Place St-Quentin. Elle a porté le nom de rue *Latine* en 1360, du *Papegay* en 1600; elle a eu le plus souvent le nom de rue de l'*Orphèverrie* à cause des ateliers d'orfèvrerie qui s'y trouvaient. Le nom de rue *des Toiles* lui vient du commerce de toiles qui s'y est fait. C'est dans la maison n° 2 de cette rue qu'est né Gabriel Delafosse, académicien, minéralogiste distingué. (Voir, p. 126 de l'Introduction, les enseignes des maisons qui se trouvaient dans cette rue).

TORDEUX (COUR). Située faubourg St-Jean et aboutissant à la route de Cambrai, dans la partie gauche; c'est la 4^e cour au-delà de la ruelle d'Enfer.

TOUQUET (RUE DU). Nom d'une rue qui se trouvait dans les environs de la rue Croix-Belles-Portes et de la rue du Gouvernement. Touquet est un vieux mot qui veut dire angle, coin de rue.

TOUR-Y-VAL (PLACE DE). Nouvelle place formée en 1859, lors de l'établissement du nouveau boulevard du Midi. La place Tour-y-Val se trouve à la rencontre du boulevard St-Martin, du boulevard du Midi et de la rue Dachery. Elle tire son nom d'une ancienne tour, Tour-y-Val (tour dans la vallée), surmontée d'un énorme cavalier sur lequel un moulin à vent était placé. Cette butte de terre était plantée de 82 arbres en 1764.

TOUR STE-CATHERINE (RUE DE LA), aujourd'hui *rue Dupuis*. Son nom lui venait de l'ancienne tour Ste-Catherine sur l'emplacement de laquelle elle avait été ouverte. Cette tour était surmontée d'une grande butte de terre sur laquelle un moulin à vent tournait encore au xvii^e siècle.

TOUSSAINT (RUE DE LA), ancienne rue conduisant à l'église de la Toussaint, supprimée en même temps que l'église de ce nom après le siège de 1557. Colliette la cite tome 3, page 348. L'église de la Toussaint, bâtie avant 1214, fut détruite lors du siège de 1557. Lors de l'établissement du marché-franc en 1841, on trouva dans le milieu de la partie consacrée aux chevaux deux pierres tumulaires qui témoignèrent que l'église de la Toussaint était située sur le *Couplement*, c'est-à-dire sur la partie retranchée de la ville après 1557. Le nom de la Toussaint a été donné de nouveau, en 1858, à une rue qui longe le côté Est du Marché-aux-chevaux et qui unit les rues de l'Abattoir et de l'Etang.

TRINITÉ (IMPASSE DE LA). Aboutit dans la rue St-Jean au bas à droite, entre les nos 96 et 98. Elle a été anciennement appelée *rue au Sac* ou *Cul-de-Sac*. Le nom moderne d'impasse de la Trinité lui a été donné à cause de la *Chapelle de la Trinité* qui y était située. Au fond de cette impasse est placée la maison des dames Augustines (Salle d'asile de l'enfance).

TRIPES ou FRIPIES (RUE AUX). Nom que portait la rue du Wé en 1482 à cause des tripiers, ou plutôt fripiers, qui l'habitaient au x^ve siècle.

TRIPOT (RUE DU), aujourd'hui *rue de Vesoul*. Elle tirait son nom d'un *jeu de paume* ou *tripot*, bâti sur l'emplacement de l'ancienne chapelle St-Nicolas, aujourd'hui institution St-Louis. On nomma longtemps rue du Tripot la partie de la rue de Vesoul qui s'étend de la rue du Petit-Paris à la rue de Granville. Le tripot fut remplacé par le grenier-au-sel qui, de la rue du Petit-Origny, y fut transporté au xvi^e siècle.

TROIS-SUISSES (RUELLE DES). Petite ruelle sise au faubourg d'Isle qui conduit de la petite rue de la Fontaine à la rue de la Raffinerie et qui tire son nom de l'enseigne des Trois Suisses qui s'y trouvait. Une chapelle a été établie dans cette rue en 1854 et un vicaire y va dire la messe tous les dimanches.

TROU-A-POURCEAU (RUE DU). Citée dans le plan de 1764.

Elle conduisait de la place des Capucins au rempart ; elle forme aujourd'hui une partie de la rue Longueville.

TRUIE-QUI-FILE (RUE DE LA). Elle conduit de la rue d'Isle à la rue des Plates-Pierres. Son nom lui vient de la maison n° 18, qui avait pour enseigne la *Truie qui file*. Nos ancêtres, fins matois, réussissaient à amener les chalands dans leur maison au moyen d'animaux en cage dont l'adresse émerveillait les passants et dont l'éducation prouvait la patience de l'industriel au xvr siècle. Cette rue a été fermée momentanément en 1845.

TUGNY (RUE DE), maintenant rue Delatour. Elle est nommée dans des anciens actes rue *Oysel*. Elle tire son nom d'un chanoine nommé *de Tugny*, qui a habité, en 1354, la maison n° 6 de cette rue, aujourd'hui occupée par M. Malézieux-Salmon.

VARLET (RUE). Rue moderne qui conduit de la rue des Vieux-Hommes au boulevard du Nord. Ce nom lui a été donné en l'honneur de Loys Varlet, écuyer, seigneur de Gibercourt, mayor de la ville, qui défendit St-Quentin avec tant de courage lors du siège de 1557. Cette rue a été pavée sur le tiers de sa longueur en 1845.

VAUBAN (RUE DE). Rue moderne qui conduit de la rue Neuve-St-Martin à la rue St-Louis. Elle a été ainsi nommée à cause du bastion de Vauban, qui lui même avait reçu le nom de ce grand ingénieur, à l'occasion de sa visite à St-Quentin, le 31 décembre 1674. La rue de Vauban a été pavée en partie en 1845.

VICQ (RUE DE). Rue formant le prolongement de la rue du Petit-Pont et conduisant de la rue Dachery à la place Napoléon. De Vicq était un ingénieur des ponts et chaussées dont le projet pour le percement et la direction du canal souterrain de St-Quentin a été adopté le 31 juillet 1802.

VESOUL (RUE DE). Conduit de la rue du Petit-Paris à la rue de Morlaincourt. Elle a porté le nom de *rue du Tripot* et de

rue de Prémontré. Le nom de Vesoul lui vient de *Richard de Vesoul*, chanoine, qui habitait, lors de l'accord de 1354, la maison voisine du grenier-au-sel, formant aujourd'hui les maisons n^{os} 2 et 4. (Voir archives, Livre rouge D, p. 226).

VIEILLE-POISSONNERIE (RUE DE LA). Conduit de la rue des Toiles à la rue du Petit-Paris. Elle doit son nom aux marchands qui vendaient du poisson dans cette rue.

VIEUX-HOMMES (RUE DES). Conduit de la place Lafayette à la rue de Baudreuil. Le nom de rue des *Vieux-Hommes* lui vient de son voisinage avec l'hospice des Vieux-Hommes qui y fut fondé en 1774 par Jacques Lescot, ancien mayor. Les vieux hommes ont été transférés à l'hospice général en 1845 et leur maison occupée par le béguinage Ste-Marguerite.

VIEUX-HOMMES (CUL-DE-SAC DES), autrefois impasse du Moulin, aujourd'hui *impasse Lallier*; elle conduit de la rue des Jacobins au béguinage Ste-Marguerite. Elle servait autrefois d'entrée à l'hospice des Vieux-Hommes, qui a été transféré à l'hospice général en juin 1845.

VIEUX-MARCHÉ (RUE DU) ou *Marché-à-Bêtes*. C'est la partie de la rue du Palais-de-Justice qui se trouve entre la rue du Petit-Origny et la rue des Bouchers. Elle conduisait au xiii^e siècle à la porte du Vieux-Marché (1). Dans cette rue il y avait autrefois un jeu de paume en la maison de défunt Hector de Ledde. Cette maison a été longtemps connue sous le nom de *Vieil Jeu de Paume*.

VIEUX-MARCHÉ (PLACE DU), ancienne place qui se trouvait au xiii^e siècle près la porte du *Vieux-Marché*. La place du Vieux-Marché devait se trouver à peu près sur l'emplacement de la place actuelle du Palais-de-Justice.

VIEUX-PORT (RUE DU). C'est l'ancien chemin de St-Prix, qui conduit du faubourg St-Martin au vieux port du canal de Picardie.

VIGNE (RUE DE LA) ou *Vignette* (1317), aujourd'hui rue des Prêtres. Elle tire son nom d'une petite vigne ou vignette qui

(1) Vingt sols parisis d'ostage sur une maison à la porte du Vieil-Marché. 1331. Inv. gén. par Gobinet. Archives de l'Aisne.

était plantée contre l'une des maisons. (Voir, p 126 de l'Introduction, les enseignes de cette rue).

VILLERET (RUE DE). Citée dans l'Inventaire général de l'église en 1303.

VISAGES (RUELLE DES). De La Fons nous apprend que c'était le nom de la rue *Brassette* au XVII^e siècle.

VIVIER (RUE DU), nouvelle rue conduisant de celle de Crinée à la rue Hordret. Elle tire son nom du vivier ou pièce d'eau vive qui se trouvait dans le voisinage de la pêcherie, dans le petit étang.

VOLTAIRE (RUE). Voir rue de la Comédie, ainsi nommée en l'an VIII.

WAGER (RUE). Elle conduit de la rue d'Isle à la rue Ste-Anne.

WALLON-DE-MONTIGNY (RUE). Rue moderne conduisant de la rue d'Orléans au boulevard St-Martin ; elle a reçu ce nom en l'honneur de *Wallon* ou *Gallon de Montigny* qui porta avec tant de gloire la bannière de France à la bataille de Bouvines en 1214. Gallon de Montigny était un chevalier du Vermandois.

WÉ (RUE DU), anciennement rue *aux Tripes* ou *aux Fripes*, (1235) ; rue *des Tripiers* ou *des Fripiers*, aboutit d'un côté aux rues du *Petit-Origny*, de la *Nef-d'Or* et de Labbey de Pompières, et de l'autre à la rue du *Wé-St-Jean*. C'est dans cette rue que fut fondé, en 1235, le premier béguinage, par Gérard de Fonsomme, sénéchal du Vermandois. Wé (ou Gué) du mot latin *Vadum*, signifie abreuvoir. On sait que du W nous avons fait le G dans certains mots.

WÉ-SAINT-JEAN (RUE DU). Conduit de la rue St-Jean à la rue des Bouchers. A l'angle de cette rue existait autrefois un abreuvoir ou *Wé* (*vadum*) encore figuré sur quelques anciens plans ; il donna son nom à cette rue, qui porta aussi celui de rue des *Noyers*. Le puits qui se trouve à gauche en entrant par la rue St-Jean se nomme le puits du Wé.



ONZIÈME SÉANCE.

(1^{er} Mai 1860.)

Présidence de M. **Duchange**, Président.

M. le président donne lecture d'une lettre de M. Nourry, dessinateur-lithographe à Paris et membre correspondant de la Société, qui rend compte de la visite qu'il vient de faire à la collection des armes et meubles appartenant à M. de Courval, et qui va être prochainement mise en vente :

MONSIEUR ,

Ainsi que vous m'en avez donné mission, j'ai été visiter l'exposition faite à l'hôtel Drouot de la belle collection d'armes offensives et défensives, de meubles en bois sculpté, de faïences italiennes et françaises, de bronze, enfin d'objets d'art et de curiosités du Moyen-Âge qui appartenaient à M. le comte de Courval. C'était le résultat de bien des années de recherches et de voyages ; un goût sûr, beaucoup de persévérance, souvent sans doute du bonheur et du hasard avaient présidé à la formation de cette collection renommée, où les chefs-d'œuvre abondent, où tout a sa valeur, où tout est bien choisi. Toutes ces merveilles de la curiosité élégante, de bon goût, qui se sont réunies avec tant de peines et si longuement, vont se disperser, dit le catalogue, parce que nos hôtels de Paris perdent de leur ampleur, « parce qu'il faut faire subir des changements indispensables dans les distributions de l'appartement de leur » propriétaire qui n'a plus assez de place pour les disposer » convenablement. » Il est certain que par les loyers qui courent, le luxe d'un musée commence à devenir assez coûteux.

Je vous ferai grâce de la nomenclature des épées italiennes,

allemandes, saxonnes, espagnoles, des dagues de Tolède et de Venise, des morions, des brassards, des gorgerins, des masses d'armes, des pistolets, des mousquets que les arquebusiers du Moyen-Age et de la Renaissance ont fondus, martelés, trempés, ciselés, gravés, ornés d'or et d'argent, couverts d'ornements plus précieux que les métaux précieux. L'armurerie des **xv^e** et **xvi^e** siècles a là des merveilles d'orfèvrerie à l'aide desquelles on eût été heureux de passer de vie à trépas, tant elles sont brillantes, élégantes, charmantes en tous points.

Vous me permettrez aussi de ne vous dire qu'un mot en passant des colliers, des escarcelles, des couteaux, des rapés à tabac, des clés ouvragées, des drageoirs en fer repoussé, des coffrets de marqueterie, des bois sculptés, des ivoires, qui rivalisent entre eux d'éclat, de travail, de formes délicates, de fini précieux, de style.

Nous passerons très-vite devant les groupes de marbre, les lampes de bronze italien, les aiguières au repoussé, les bustes, les pendules du **xvii^e** siècle, les hanaps précieux, les ustensiles d'argent ciselé, sculpté, creusé, rehaussé, niellé, filigrané.

Les faïences de Bernard de Palissy vous retiendraient bien un instant. Les maïoliques d'Urbain, de Castelli de Florence; les émaux de Limoges; les grès de Flandres et d'Allemagne; les verreries de Venise; les meubles de bois, lits sculptés, cadres de glaces, crédences, stalles, fauteuils sculptés à jour en grand relief; les étoffes, les lampas, les brocatelles, les guipures, je ne fais que vous faire défilier devant eux avec cette foule énorme qui, séduite par la réputation bien méritée de cette belle collection, et entraînée aussi par la passion du bric-à-brac qui distingue notre époque, s'entasse depuis deux jours dans la salle où sont exposés en bel ordre tous ces splendides spécimens d'un art fini, toutes ces raretés inappréciables, toutes ces séductions et tentations qui demain seront disputés avec une passion frénétique, que l'on paiera de leur poids d'or et qui rapporteront à leur ancien maître certainement vingt fois et plus ce qu'ils lui ont coûté jadis.

Dans ce catalogue de plus de deux cents numéros, j'ai

cherché pour vous ce qui vous intéressait davantage, ce que vous m'aviez chargé d'étudier plus spécialement, la fameuse arquebuse donnée par votre ville à Henri IV, son vainqueur, en 1595, après la guerre de la Ligue qui s'en alla mourir au pied de votre montagne. On voit bien que cette arquebuse, qui devrait être achetée par le Musée des Souverains, est le morceau capital de la collection, la fleur du panier; car le catalogue, qui est rédigé de main de maître, lui a consacré ses préférences. Voici ce qu'il en dit :

« 83. — Très-belle arquebuse à rouet, offerte à Henri IV,
» par la ville de Laon, en 1595, à son entrée dans cette ville,
» qu'il enleva au parti de la Ligue le 15 novembre de cette
» même année. La monture, tout en bois d'ébène incrusté
» d'ivoire, reproduit dans des médaillons enrichis d'ornements
» et d'arabesques, les principaux sujets de la mythologie,
» composés de plus de 7 à 800 figures d'hommes ou d'animaux
» découpées et gravées, et aussi bien composées et dessinées
» que finement exécutées. Chaque sujet, parfaitement rendu,
» est expliqué par quelques phrases latines depuis le chaos et
» la création de l'homme jusqu'aux mythes les plus récents à
» peu près décrits par Ovide. Sur la crosse on lit l'inscription
» et la date suivantes, qui, outre la notoriété publique, ne lais-
» sent aucun doute sur l'origine de cette pièce historique :
» *Laudunum, Victoris virtuti. 1595.* La platine, richement gra-
» vée, représente l'attaque de la ville de Laon par l'armée
» royale, qui repousse et met en fuite les Espagnols; au-de-
» dans on distingue, entre divers sujets, les armes de France.
» Cet ensemble offre un des plus intéressants spécimens de ce
» genre de travail au xvi^e siècle.

Avec cette description, il ne m'a pas été difficile de découvrir l'arquebuse en question. Elle est enfermée dans une vitrine. On ne peut donc la voir dans tous ses détails.

Comme forme, cette arme n'a rien de bien extraordinaire. Comme art, le catalogue ne peut vous donner une idée suffisante de la perfection infinie qui a présidé à l'œuvre du graveur. Vous me demandez des dessins; un mois ne suffirait pas

pour reproduire cette série de gravures de la plus grande finesse, du goût le plus exquis, qui couvrent la crosse et le bois de la carabine de myriades de petits médaillons charmants où la mythologie payenne déroule ses drames nombreux, au milieu d'ornements, de rinceaux, d'animaux, de fleurs, semés avec une prodigalité dont s'effrayerait le crayon du dessinateur. La photographie seule, et du maître le plus habile, pourrait rendre le travail minutieux et fini de la monture de cette belle arme.

Grâce à la complaisance du commissaire-priseur chargé de la vente, hier lundi matin, avant l'heure de l'exposition publique, j'ai pu me faire ouvrir la vitrine et calquer sur la platine de l'arme la scène animée du combat livré sous Laon par Henri IV aux Espagnols qu'il mit en déroute. Vous aurez par ce calque une idée de cette gravure qui lutte de détails avec ces mêlées que les Chastillons, les Israël, les Callot et tous les admirables graveurs du commencement du XVII^e siècle ont représentées autour des villes dont les sièges furent célèbres alors, La Rochelle, La Fère, Cerny sous Laon, pour ne citer que deux ou trois exemples. Autour du ressort de la batterie, l'artiste anonyme a rangé à droite une batterie faisant feu, à gauche la ville de Laon, dessous un escadron qui charge, plus loin sur la platine qui s'allonge, des cavaliers microscopiques échangent leur feu, croisent leurs sabres, se démontent, se tuent, enlèvent l'artillerie. Cette scène de carnage qui se développe sur vingt centimètres de large et quatre ou cinq de hauteur, est mouvementée, pleine de vie et de mort.

L'arquebuse de Laon aurait dû retourner à Laon. C'eût été la pièce à toujours capitale du musée. Mais elle atteindra certainement un très-haut prix. C'est aujourd'hui qu'elle se vend. Je vous ferai savoir ce qu'elle aura été payée au feu des enchères.

M. JANNETTAZ donne lecture d'un Essai sur les comédies de Demoustier, de Villers-Cotterêts, auteur des *Lettres à Émilie sur la Mythologie*.

Messieurs ,

Permettez-moi d'interrompre pendant quelques instants vos études d'histoire et d'archéologie pour vous entretenir d'un homme qui est une des gloires de ce pays. C'est encore s'occuper utilement du département où nous sommes que d'examiner les productions en tout genre de ceux qui y sont nés , surtout si elles sont estimables et qu'elles demeurent inconnues. Nous avons été gâtés par le nombre de nos chefs-d'œuvres et nous ne songeons qu'aux grands génies. Tant de sévérité me paraît une injustice : nos écrivains de second ordre sont des illustrations dont nous avons le droit d'être fiers ; soyons plus indulgents à leur égard.

Je n'ai à vous parler ni d'un utopiste dont les rêveries aient nui à l'Etat, ni d'un de ces esprits qui tendent à se singulariser par le mépris de toutes les règles du bon sens ; mais d'un spirituel auteur qui n'usa de sa plume pour médire de personne, et qui eut le courage de travailler pour ses concitoyens à une époque où chacun n'avait devant les yeux que son propre intérêt. C'est Demoustier, un aimable écrivain et un honnête homme. On est charmé de l'opposer aux Saint-Just et aux Camille Desmoulins, nés eux aussi dans ce département et voués pour toujours par un de leurs compatriotes au dégoût qu'ils méritaient. A leurs appels barbares, Demoustier répondit par de fines et douces protestations que l'on était peu préparé à recevoir, mais qu'on écouta néanmoins, un de ses détracteurs nous l'atteste. C'étaient des comédies que lui suggérait la marche des évènements politiques, et très propres à calmer les esprits. Là il donnait des leçons aux riches et aux pauvres, en ramenant les uns à la vertu par le spectacle des joies qu'elle procure, et en rappelant aux autres par des exemples naturels, vraisemblables, que la fortune n'est pas toujours en de mauvaises mains. Il montrait qu'une âme généreuse, aigrie

par le chagrin, s'oublie quelquefois jusqu'à rejeter la demande du pauvre qui implore sa pitié ; mais qu'elle se relève bientôt, honteuse de son mouvement d'humeur, plus grande, plus forte et plus disposée à faire le bien. Dans une autre pièce, il peignit avec des traits séduisants l'homme qui sait se plier à nos travers, et dont l'indulgence rétablit sans bassesse la paix à la place du trouble et de la discorde. Il ne put triompher de la violence des passions. Réduit à pratiquer ses vertus dans le silence et à se consoler avec quelques amis, il se rattacha au seul lien qui subsistât dans la société française, à l'amour proprement dit : cet amour, l'humanité ne saurait le rompre. Il le peignit avec transport, cherchant encore à réveiller ce dernier sentiment que des insensés menaçaient de briser ; il y consacra plus particulièrement presque tout le reste de ses compositions. Il avait besoin d'aimer, il aima ses semblables, et s'il poussa l'amour pour les femmes, comme l'a dit M. Sainte-Beuve, jusqu'à l'adoration et l'idolâtrie, il y apporta la pureté qui en fait l'ornement de la vie.

Demoustier apparaît aussi bien dans ses écrits qu'il se distingua parmi ses contemporains. Il y a laissé l'image fidèle de ses goûts ; il s'y est réfléchi, parce que toutes ses pensées venaient de son cœur et qu'il a exprimé ce qu'il sentait. Non qu'il faille le louer de ne s'être servi de la parole, suivant l'admirable expression de Fénelon, que pour la pensée. Ce serait un grand malheur qu'il fallût louer quelqu'un de n'avoir pas menti. Mais une foule d'auteurs, doués d'une imagination vive et même passionnée, prennent feu pour un sujet par la raison seule qu'ils l'ont entrepris ; ils croient aussi écrire selon leur cœur. Cependant leurs impressions passent et font place à de nouvelles, qui sont souvent toutes contraires. Ils flottent entre les influences diverses auxquelles ils sont exposés, et leurs écrits enthousiastes ne témoignent que du sentiment qu'ils ont éprouvé à telle ou telle époque. Ce n'est pas, Messieurs, ce qui fait un écrivain, ni ce que nous trouvons en Demoustier ; mais la marque constante de convictions profondes, et les élans ou les observations d'une âme noble et forte qui sait ce qu'elle

veut et qui le poursuit avec ardeur. Cela ne suffit pas encore : mais demander davantage, c'est demander le génie. Demoustier n'en eut pas. Ses pensées, quoique inspirées par les affections les plus pures, manquèrent ordinairement de grandeur et d'élévation. Il eut des accents éloquents. Je vous citerai même une scène sublime de l'une de ses comédies. Il eut aussi du talent, de la grâce et de l'esprit. Tous ces titres ne lui assureront pas l'immortalité, et le temps emportera ses œuvres comme il emporte celles qui ne sont pas le fruit du génie. Toutefois, on aime à le lire : ses *Lettres à Emilie* eurent un succès prodigieux. Deux de ses comédies sont restées au répertoire du Théâtre-Français, et si son nom ne peut pas vivre toujours, il doit vivre longtemps, au moins en France. Ses qualités et ses défauts furent si conformes à la nature de notre peuple, qu'une place lui appartient dans nos annales. Legouvé l'a dit sans flatterie :

Demoustier des lecteurs obtiendra le suffrage,
Tant que vivra l'esprit français.

Quoi de plus français que les sentiments empreints à chaque page de ses écrits ? L'amour de la famille, l'amour de l'ordre et l'amour de la société avec toutes ses suites, la recherche de la compagnie des femmes, l'amabilité, la galanterie, la gaieté, le désir de plaire et de briller. Pendant la Révolution où la France, près de sa ruine, dut veiller elle-même à son salut, et où presque toutes les têtes s'égarèrent, parce qu'elles n'étaient pas accoutumées à traiter les graves questions qui furent alors agitées, Demoustier ne céda pas à l'entraînement général et il conserva toutes ses qualités. On peut aisément grouper ses ouvrages, on verra qu'il ne perdit aucun des principes de l'esprit français. C'est la vertu bienfaisante et l'amabilité dans les comédies d'*Alceste à la Campagne* et du *Conciliateur*, c'est le plaisir que donne le commerce des femmes dans la comédie de la *Toilette de Julie*, dans celle des *Femmes*, dans les *Lettres à Emilie*, dans son *Cours de Morale* et dans ses *Poésies fugitives*. C'est enfin l'amour de la famille

et de l'ordre, dans la comédie du *Divorce*, dans l'opéra de l'*Amour filial* et dans le roman des *Consolations*.

Dois-je vous paraître hardi, si j'assigne un rang à Demoustier dans notre littérature ? L'originalité est un des plus grands mérites des auteurs. Vous voyez qu'il l'a possédé à plusieurs égards. Mais comment l'envie qui ne respecte pas les plus brillantes conceptions, comment le faux goût et l'impuissance qui poursuivent les plus grands hommes après leur mort, l'auraient-ils ménagé ? Le jugement de M. J. Chénier est d'une incroyable dureté. A l'en croire, Demoustier nuit plus qu'il ne sert aux lettres. Dans son tableau de la littérature française, J. Chénier a oublié, volontairement sans doute, de mentionner les *Lettres à Emilie*. En revanche, il a employé une page à l'appréciation des comédies, en ayant l'air de dire qu'il ne savait pas s'il en devait parler, et il a distribué les flatteries à des écrivains dont les noms ne sont plus connus aujourd'hui. Voici ses propres mots : « Nous serons courts en parlant de » Demoustier, car nous ne pouvons risquer son éloge. Il a » donné trois comédies en vers, *Alceste à la Campagne*, le *Con-* » *ciliateur* et *les Femmes*. La première est complètement ou- » bliée, et l'on n'a plus rien à dire sur cette faible suite du » *Misanthrope*. » Au contraire, Messieurs, il y a beaucoup à dire. Reprendre un sujet que Molière avait si supérieurement développé, était s'exposer à ce qui est arrivé. La comparaison de deux pièces dont le *Misanthrope* est l'objet, laisse l'avantage à celle de Molière et enlève le principal attrait de la seconde. Y a-t-il lieu de s'en étonner ? La création de ce personnage ridicule, malgré sa vertu, est la plus hardie et la plus belle que jamais auteur comique ait imaginée : Demoustier n'en a pas l'honneur.

Mais voici le sujet de la pièce. Le *Misanthrope* est-il incorrigible et ne peut-il revenir de ses erreurs ? Je ne sais s'il nous est impossible de dompter notre nature et s'il faut ajouter une foi trop crédule à ce fameux vers :

Chassez-le naturel, il revient au galop.

Je crois plutôt qu'un homme que sa vertu élève tant au-dessus de nous doit être capable d'un effort supérieur à notre faiblesse. Le Misanthrope se corrigera, s'il rencontre une vertu simple et sincère qui lui ouvre les yeux. Il est peut-être difficile de trouver cette vertu parfaite; il ne l'est pas de la concevoir. Nous l'admettons par cela précisément que nous appelons la brusquerie d'Alceste un défaut. Nous imaginons des êtres qui réunissent le même désir de justice et de dévouement à des dehors affables et aimables. Nous sommes autorisés à aller plus loin et à dire qu'il en existe. Le Misanthrope ne veut pas croire à leur désintéressement; il se défie de tout le monde; mais se défie-t-on de l'amour? Ce qu'il s'entêtera à ne pas reconnaître chez un homme, il le reconnaîtra chez une jeune fille qu'il adore. Quelquefois, dans le délire, il s'excitera à douter d'elle. Si cette femme est digne de lui, tôt ou tard elle le dominera et le formera. Voilà ce qu'a supposé Demoustier. Sa pièce, conçue dans cette pensée, offre un intérêt différent de celle de Molière. Si elle ne lui est pas préférable par l'art, elle jette une dernière lueur sur le caractère d'Alceste, que nous avons tant de peine à comprendre.

Un tel sujet n'aurait pu convenir à Molière qui n'a jamais eu l'intention de nous montrer ses personnages corrigés. Cependant il était digne de la scène. Et la conception d'un heureux sujet est une chose fort importante; si faible que soit la mise en œuvre, toute la pièce s'en ressent. Un grand nombre de comédies qui paraissent médiocres, bien qu'elles révèlent une certaine puissance de verve comique, seraient infiniment meilleures si elles avaient pour fonds un trait sérieux de caractère; mais on se contente le plus fréquemment d'un sujet insignifiant, plus fréquemment encore on s'en passe. Combien voyons-nous de ces pièces auxquelles on pourrait donner vingt titres différents.

Demoustier n'a pas réussi son œuvre aussi bien qu'il l'avait conçue. L'art d'un auteur comique consiste à embarrasser un personnage dans les situations plaisantes où l'entraîne son défaut, et à ne pas se perdre dans des divagations inutiles au

sujet. Demoustier a eu le très grand mérite d'éviter ce désordre d'intrigues incohérentes où l'on se jette d'ordinaire ; mais où est cette combinaison de scènes si risibles qui se succèdent presque sans interruption dans les comédies de Molière et qui toutes font jaillir un travers nouveau livré à l'ilarité des spectateurs ? Que n'a-t-il mieux mis en jeu le rôle d'Alceste ? Il fallait lui opposer, comme dans la pièce du *Misanthrope*, une réunion de ces personnages que le monde approuve, mais dont le censeur impitoyable découvre les passions ; des visages sur lesquels soient marqués les vices que la loi n'atteint pas, l'orgueil, l'égoïsme, l'hypocrisie. Rien de tout cela chez Demoustier. Un seul homme donne prise aux invectives d'Alceste contre le genre humain, et lui fournit le moyen de pester contre nos infirmités ; c'est un nommé Blonzac. Otez-le, il ne reste que M. Delaval, sa fille et un vieillard. Aussi les péripéties, les luttes ne sont pas abondantes, l'action est presque nulle. Il y a d'ailleurs une scène ennuyeuse comme les pastorales de Florian, genre faux et détestable qui séduisit trop d'esprits. Demoustier fait intervenir un paysan dont Alceste interroge la naïveté pour le surprendre dans ses discours et savoirs'il est heureux. Le paysan vante la simplicité de sa vie. L'absence des passions, l'amour de la famille sont pour lui les sources d'un bonheur que rien n'altère. Mais le bonheur de l'homme qui vit sans réflexion n'est ni vrai ni bien placé sur la scène.

La comédie d'Alceste n'en a pas moins de belles parties. Je vous en ai fait voir quelques-unes, elles ne sont pas les seules. Les deux principaux caractères, ceux de Blonzac et du *Misanthrope*, ont une grande valeur. La création du premier a échappé à Molière. Ce Blonzac est un imitateur d'Alceste ; il est misanthrope, mais il ne l'est que par circonstance. Sa seule raison de médire de la société est une vanité non satisfaite. Vous le voyez se passionner pour l'humeur singulière de celui qu'il appelle son ami ; vous l'entendez, comme lui, se plaindre, s'indigner, et vraiment son orgueil est indigné, parce qu'il croit qu'on le méprise. Plein de sa propre estime, il a demandé toutes les places et n'a rien obtenu : quelle infamie !

- « Je suis , vous le savez , neveu des Pézénas ;
- » J'ai montré ma bravoure en plus de vingt combats ;
- » Je me trouvais à tout , attaques , escalades ,
- » Surprises , campements , escarmouches , embuscades ,
- » Hormis à la retraite. On l'avait dit au roi.
- » Pour lui faire sa cour on lui parlait de moi.
- » Las enfin de servir mon ingrate patrie ,
- » Je consacre au repos le reste de ma vie ;
- » Exempt d'ambition , je brigue simplement
- » D'un très mince château l'humble gouvernement.
- » Des envieux soudain la cabale se ligue ;
- » On m'éloigne ; et le prince , obsédé par l'intrigue ,
- » Sans emploi , sans honneur , laisse dans ses Etats
- » Le dernier rejeton du sang des Pézénas. »

Une autre fois , il s'écrie en parlant de la cour :

- « Vous dites votre nom , votre rang , vos conquêtes ,
- » On ne se doute pas seulement qui vous êtes. »

Lorsque M. Delaval lui annonce qu'il va se dédire et renier Alceste , écoutez comme il s'en défend :

- « Ah ! ne le croyez pas ; de notre sympathie
 - » Le principe est fondé sur la misanthropie.
 - » Nul motif ne saurait dissoudre ce lien.
- (A Alceste.)
- » Je vous réponds de moi. Vous me connaissez bien.
- (A M. Delaval.)
- » Vous verrez si je suis constant. Oui , je défie..... »

M. Delaval lui remet alors sa nomination de gouverneur ; Blonzac devient aussitôt le fat le plus impertinent des hommes :

- « Adieu , mon cher , on m'attend à la cour.
- » Je vais pour mon départ employer tout le jour.
- » Mon rang et l'étiquette exigent ma présence ;
- » Je reviendrai ce soir. »

On devine la réponse d'Alceste :

- « Oh ! je vous en dispense. »

Rien n'est plus habile que ce contraste entre deux hommes qui semblent avoir le même défaut, mais dont l'un est à moitié fourbe et dont l'autre est sincère. Rien non plus ne fait mieux ressortir la franchise du Misanthrope qu'on pourrait soupçonner lui-même d'affectation.

Quant au personnage d'Alceste, il est moins comique, mais sa vertu éclate mieux que dans la pièce de Molière. L'Alceste de Demoustier fait rire et touche en même temps. Et ce n'est pas un fade héros de roman; c'est un personnage vrai et agissant, qui nous ravit plus encore qu'il ne nous égaie. Cette création est bien à la hauteur de la comédie, quoiqu'elle s'écarte des règles ordinaires et qu'il soit plus raisonnable de chercher la source du comique dans le rire que dans les larmes. Qui oserait blâmer les scènes si attendrissantes où se déploie la générosité d'Alceste? Où trouver quelque chose de plus beau et de plus saisissant que cet homme voulant à tout prix forcer un vieillard d'accepter sa bourse? Un pauvre est entré pour demander son appui auprès de M. Delaval chez qui il désire obtenir du travail pour lui et pour ses fils. Alceste, irrité de l'odieuse conduite de son faux ami, s'est déterminé à fuir le monde entier, même la jeune fille dont il est épris. S'adoucirait-il en faveur d'un inconnu qui probablement va tromper sa confiance? Le plus sûr moyen de prévenir une déception est de le repousser. Il renvoie le vieillard. Mais à l'instant la raison lui revient. Quelques mots de son domestique et le souvenir d'Ursule le ramènent au bien. « Un père! » s'écrie-t-il.

« Un père, et sans ressource !

» Cours après lui, Dubois ; tiens , porte-lui ma bourse.

» Va....

Mais....

Va donc....

Sachez....

Veux-tu courir, maraud ?

» Voudra-t-il ?

Cours, te dis-je, et reviens au plus tôt. »

Quel feu ! Qui a si fortement peint l'emportement de la vertu ? Avec quelle chaleur cet Alceste envoie son domestique à la recherche du vieillard ! quelle honnêteté qui ne s'épuise pas en paroles, mais qui se manifeste par des actions !

C'est une belle scène ; elle n'est rien auprès d'une autre du troisième acte. Le même vieillard reparait et s'adresse à la fille de M. Delaval. Alceste rougit d'avoir laissé échapper un malheureux. Rendu entièrement à lui-même par la présence de cette femme, modèle de douceur et d'humanité, il veut absolument venir en aide au vieillard : « Acceptez, » lui dit-il,

- « Acceptez ce présent. Sans ma fureur extrême,
- » J'aurais couru d'abord pour vous l'offrir moi-même.
- » Mais j'étais.... Pardonnez; voilà comme je suis.
- » Enfin n'en parlons plus. Prenez. »

« Je ne le puis. »

- » Et pourquoi donc ? Prenez. Quoi ? Quand je vous en presse,
- » Un présent blesse-t-il votre délicatesse ? »

-
- « Je puis par le travail adoucir ma misère,
 - » Et, pour en obtenir, je venais aujourd'hui
 - » Chez Monsieur Delaval implorer votre appui. »
 - » Certes, vous l'aurez. Mais le droit de l'opulence,
 - » Son devoir, est d'aider l'honorable indigence,
 - » De l'accabler de bien. Pourquoi me privez-vous
 - » Du droit le plus sacré, du plaisir le plus doux ?
 - » Cessez de me punir, et par pitié, de grâce,
 - » Acceptez. »

« Excusez. »

« Que faut-il que je fasse ?

- » Pour vous fléchir, faut-il me mettre à vos genoux ? »

Le vieillard ému l'arrête :

« Que faites-vous, Monsieur ? »

Alceste poursuit, et se tournant vers Ursule :

« Unissons-nous,

- » Parlez pour moi. »

On peut bien, Messieurs, dire avec Ursule : Quelle âme ! Ne semble-t-il pas que de chacun de ces vers s'échappent des traits qui nous enflamment, ou, pour parler le magnifique langage d'un poète de nos jours, que

Des larmes lentes
S'échappent en gouttes brûlantes
Sur le cœur qui les fait couler ?

Quel tableau remue plus le cœur et serait plus émouvant sur une toile que celui de la vertu riche et charitable tombant aux pieds de l'indigence noble et fière ? Il y a loin, vous le sentez, d'un pareil Alceste à l'Alceste de Molière. Pour être plus touchant, est-il moins beau ?

Efface qui voudra le reste de la pièce, voilà deux scènes assurément qui devraient être sauvées de l'oubli.

La comédie du *Conciliateur* fut jouée en 1790. C'est la meilleure des trois principales que nous analysons. Elle se rapproche de la première sans en être la suite. Alceste, corrigé, se plie aux exigences de la société ; mais sa vertu est toujours austère, et il s'en tient à garder le silence sur les maux dont il est témoin. Il n'épanche plus sa bile au-dehors, mais il la conserve intérieurement. Sa conscience proteste contre cette société qu'il subit par héroïsme, car l'héroïsme est l'élément de cette âme énergique. Il ne cesse pas de nous étonner, en se mêlant au commerce du monde ; mais, pour entraîner les hommes, il faut moins les frapper d'admiration ou de stupeur que les toucher ; il faut leur plaire par les politesses, les prévenances et les mille petits services dont l'occasion se renouvelle chaque minute. Celui qui est aimable non-seulement ne se plaint pas des travers dont nous sommes tous affligés, mais il s'y prête sans cesser d'être honnête. En même temps qu'il démasque le vice, il accueille nos défauts par un sourire ; il les combat doucement, et même il les entretient si cela est nécessaire. Ce seraient le sacrifice le plus pénible et l'héroïsme le plus grand, quoique le moins apparent, s'ils n'étaient naturels à de certains esprits nés pour faire le bonheur des autres

comme le leur. Il y a toujours parmi les hommes quelque ressentiment à calmer, quelque amitié à raffermir, quelque famille à concilier. Et que l'on pense aux haines qui s'élevèrent sans fondement sous notre première république ; que l'on pense aux malheurs produits par l'amour de dominer et de contredire, qui suscita le club des femmes et les souleva contre leurs maris ; que l'on pense enfin aux procès ridicules dont les tribunaux sont chargés, on comprendra l'utilité de la pièce que Demoustier offrit à ses contemporains.

La somme de nos défauts permettrait de faire une œuvre vraiment comique ; mais cette abondance est aussi un écueil. Il est impossible de les représenter tous, et quelque choix que l'on fasse, aucun ne nous satisfait. La critique de la société est un sujet trop vaste. La comédie doit s'attacher à la peinture d'un seul vice, dont elle épuise toutes les formes pour en donner une notion complète ; par là seulement elle acquiert de la profondeur. Si elle met ce vice en lutte avec d'autres, ceux-ci ne nous intéressent que parce qu'ils le font mieux paraître ; mais la représentation de la société demande un grand nombre de caractères ayant tous la même importance sur la scène. C'est laisser à chacun d'eux une place trop étroite, et la comédie est superficielle, elle perd sa grandeur.

Ce nouveau genre, inférieur à celui où se sont exercés tous les grands auteurs comiques, est-il à dédaigner ? Je crois que l'on peut racheter l'infériorité du sujet par des scènes plaisantes, un dialogue vif et animé, un style agréable et un enseignement moral qui se détache nettement de toute la marche de la pièce. Ces qualités sont celles de la pièce de Demoustier. Vous allez en juger vous-mêmes. Deux amis dont les habitations sont voisines se sont brouillés à propos de la distinction de leurs terres ; l'un se nomme Dorval, l'autre Mondor. L'amitié n'est pas éteinte en eux ; mais entraînés par l'orgueil ils n'ont rien voulu se céder mutuellement et s'en sont remis à la justice. Mercourt, le neveu de Dorval, entreprend de les réconcilier et d'épouser la fille de Mondor. Que d'obstacles avant d'arriver à ce double but ! Le valet de Mondor, depuis longtemps atta-

ché à Melcourt, les lui révèle tous dès le début dans une exposition excellente, dont Chénier a fait l'éloge malgré lui. Là le sujet est expliqué de la façon la plus claire. Les projets du jeune homme, la résistance que lui apporteront Mondor, sa femme, deux fats qui prétendent à la main de Lucile, et deux vieilles filles qui, privées de maris, s'acharnent après deux hommes qu'elles ont rencontrés. Aucune difficulté n'arrête Melcourt et il réussit; comme il aime tout le monde, tout le monde l'aime. Il se soumet aux tracasseries que lui causent les différents goûts de ceux avec qui il se trouve, et il ne laisse soupçonner à personne les petites répugnances qu'il est obligé de surmonter. Le personnage le moins abordable est celui dont l'affection lui est la plus nécessaire; c'est Mondor, l'ancien ami de son oncle et le père de Lucile, homme bon, mais irritable, violent. Il veut paraître fort et s'obstine à ne plus voir Dorval; il refuse tout accommodement avec lui. Sans connaître le neveu, il commande qu'on le chasse. Le nom seul de Dorval le remplit d'indignation; c'est un traître, dit-il, un homme sans foi. Melcourt se présente sous un faux nom et le flatte sur une passion innocente, sa manie d'agriculture. Dès lors, maître de lui, il le réconcilie d'abord avec sa femme. La tâche est dure, car M^{me} Mondor n'est guère plus souple que son mari. Entre eux, la guerre est continuelle; l'un refuse ce que l'autre demande. Pourquoi? Tous deux seraient également incapables de le dire. Melcourt plaît à M^{me} Mondor par son esprit et sa galanterie; puis il l'attaque par vanité. Une seule crainte l'arrête et l'empêche de souscrire à l'arrangement qui lui est proposé :

Mais on l'attribuerait à mon mari, peut-être.

Voilà bien, Messieurs, la cause de tant de discussions! Voilà, je le répète, l'idée dont l'exagération poussa les furieuses de la députation de Versailles, lorsque la tranquillité eût opéré une diversion si salutaire sur leurs maris que la même fureur aveuglait!

Il semble que les deux vieilles sœurs n'aient rien à démêler

avec Melcourt. Le nouvel amoureux de Lucile sert leurs des-seins. Elles pressentent qu'il sera seul agréé de la jeune fille et que leurs amants finiront par les imiter. Lucile leur échappant, ils se retourneront à leur tour sur les deux femmes qui les acceptent. Mais les filles de cinquante ans sont vindicatives. Gare à Lucile qui, en les priant de seconder son amour, leur a parlé du respect que son père a pour leur âge ! Elles se promettent de dévoiler ce qu'elles ont appris sur le favori de leur nièce, une petite sottise qui a l'audace de les traiter avec déférence ; mais aussi elles se prennent dans leurs pièges. Les deux sœurs qui rivalisaient à l'instant de jeunesse, de fraîcheur et de grâce, disputent maintenant, au nom de leur âge et de leur expérience, à qui parlera la première. En se traînant ainsi de dispute en dispute, elles arrivent lorsque tout est fini. Les rôles de Cléon et de Clitandre ont peu de consistance. Ces espèces de présomptueux n'ont de place que par accident dans la société, quoiqu'ils y figurent sans cesse. Leur fatuité est un amusement ; mais n'auraient-ils pas gagné à être plus comiques ? Quoi qu'il en soit, Melcourt rétablit la paix partout. Sa présence souffle, pour ainsi dire, le calme dans une société qui jusqu'alors avait vécu de discorde. On conçoit quelle est sa récompense ; celui qui rend un ami à un autre ami et qui met l'ordre dans un ménage, a certainement droit à la main de la fille de la maison.

La pièce du *Conciliateur* est jolie, parce que Melcourt est un véritable homme de bien. Ce qui plaît surtout en lui, c'est sa franchise et sa loyauté. Loin de faire bassement la cour à une servante dont il a besoin, il ne lui adresse que des compliments raisonnables et sincères. Quand elle lui écrit un billet, sans l'aveu de Lucile dont elle emprunte le nom, Melcourt lui rappelle qu'il n'est jamais donné de commettre un faux ; les plus pures intentions ne sauraient justifier un mensonge. Il n'est pas moins généreux, et ce qui est encore plus beau, il demande à être payé de retour. D'abord il a offert de céder tout le terrain en litige. Après la perte de son procès, il réclame la bienveillance de Mondor avec autant de noblesse qu'il

s'était le premier engagé. Heureux l'auteur qui fut en état de nous laisser ce portrait ! Tous les témoignages nous attestent que Demoustier s'est peint, sans y prendre garde, dans ce héros. Si les témoignages nous manquaient, la perfection, le naturel du rôle du Conciliateur suffirait encore pour nous en convaincre. Plus heureux peut-être ceux qui ont joui de son amitié !

Nous voici arrivés à la comédie des *Femmes*, qui paraît avoir révolté Chénier. Ce qu'il en dit est peu flatteur : « Un » jeune homme entouré de cinq ou six femmes qui sont aux » petits soins pour lui et qui viennent lui faire tour à tour de » tendres déclarations ; son oncle, séducteur de profession, » survient, reconnaît deux ou trois femmes qu'il a trompées » et s'explique en les persiflant. Est-ce bien dans la bonne » compagnie que Demoustier avait observé ces mœurs singu- » lières ? »

Ce jugement, Messieurs, est étrange. Qu'est-ce que la bonne compagnie qui jouit seule du triste privilège d'être livrée aux sarcasmes d'un écrivain et aux rires du public ? La scène comique ne connaît point d'autre compagnie que notre nature qui n'est pas toujours bonne ; elle se joue de tous nos défauts ; elle ne rejette que les crimes des gens abjects que la société elle-même repousse de son sein. Encore s'y exécute-t-il des tours qui devraient conduire leurs auteurs à la potence, et Molière ne donne pas sans raison le nom de pendard à tant d'ingénieux fripons vivant aux dépens de leurs maîtres. Ceux à qui l'épithète est appliquée, l'ont presque toujours bien méritée. Mais qui prend au sérieux des plaisanteries imaginées pour faire rire ? Il n'y a que les scélérats de profession, dont la vue inspirerait du dégoût et de l'horreur. Hors de cette compagnie, si c'en est une, la comédie ne fait pas de distinction entre les nombreux êtres dont la grande société humaine est composée. Elle les abandonne tous à qui sait s'en moquer. Ce reste est plein de passions. Là n'est pas le bien ; mais, sans ces défauts, de quoi se divertirait la comédie ? Ou plutôt, pourquoi un critique est-il allé reprocher à Demoustier ce

qu'il acceptait dans la pièce de *Don Juan* ? Je suppose qu'une appréciation du genre de celle de Chénier suffise pour rendre compte de la valeur d'une pièce, il sera permis de faire le même travail sur les œuvres du meilleur de nos auteurs comiques. Que voit-on dans l'*Avare* ? Un père avare, un fils prodigue qui insulte son père et qui permet qu'on le vole, une fille aussi peu respectueuse, un amant dont le rôle est de flatter la passion sordide d'un vieillard qu'il trompe, une espèce d'aventurière, une femme d'intrigue, des domestiques insolents, voilà les personnages. Le père est amoureux de la même personne que son fils ; la fille est amoureuse d'un homme qui ne craint pas de se déshonorer sous ses yeux par une adulation plus coupable que l'avarice d'Harpagon ; le fils, la fille et l'amant, irrités contre le vieillard, sont contents qu'on le vole, et on ne lui rend son trésor qu'après l'avoir fait souscrire devant le commissaire à de vilaines conditions ; voilà le sujet. En vérité, l'on est tenté de tourner contre Molière la phrase dont Chénier accable Demoustier, et de s'écrier comme lui : « Est-ce bien dans la bonne compagnie que Molière avait obtenu servé ces mœurs singulières ? » Il est inutile de poursuivre cette étude ridicule sur d'autres pièces que sur celle de l'*Avare*. Combien y en a-t-il où les personnages soient plus vertueux ? La comédie permet beaucoup de choses ; il s'y fait constamment les plus tendres déclarations, et l'on ne s'arrête pas là. Je ne m'appuierai ni sur M. Bobinet qui fait dire à un enfant, devant la comtesse d'Escarbagne, sa mère, les équivoques les plus grossières, ni sur un Arnolphe qui pose à une innocente prétendue les questions les plus malséantes, ni sur toutes les mauvaises choses dont les théâtres français et étrangers sont pleins. Ce n'est pas louer leurs auteurs que de les rappeler ; mais on n'est pas révolté par les révérences inconvenantes d'une Elise refusant le mari qui lui est destiné ; on ne l'est pas non plus par la vue d'une Isidore qui s'enfuit sous les yeux de son tuteur et aux bras de son amant, ni par celle d'une Isidore qui sort avec Clitandre de la maison de Georges Dandin, tandis que son époux y rentre. Pourquoi donc le

serait-on par la vue de quelques jeunes filles qui viennent regarder dormir un jeune homme étendu dans un fauteuil ? Il faut accepter ces caractères et ces situations, ou supprimer du coup la comédie avec Bossuet et J.-J. Rousseau qui avaient bien leurs raisons.

Je n'examinerai pas ici la valeur morale de la comédie. D'ailleurs, le plaisir qu'elle nous procure est en quelque sorte une loi qui nous l'impose. Malgré sa licence, elle est soumise à une certaine retenue. Demoustier n'en a pas dépassé les convenances. Si sa comédie eût paru choquante aux dames qui la virent jouer, elles s'en fussent plaintes à lui-même pour se venger de la satire qu'il avait faite de leur sexe, et il nous eût transmis leurs plaintes, avec la demande de cette dame qui lui dit d'un ton plein de dépit : « Vous connaissez donc bien les » femmes ? » Car les femmes n'aiment pas qu'on leur montre leurs défauts ; elles sont plus disposées à les avouer les premières, comme elles sont disposées à se venger lorsqu'on a la hardiesse de les choquer.

Demoustier les a-t-il fidèlement représentées ? Les connaissant moins encore que cet homme qui, après avoir constamment vécu auprès d'elles, les regardait comme insaisissables, je m'en rapporte aux jugements des écrivains et aux aimables vers lus dans cette assemblée. Les avis ressemblent tous à celui de Demoustier. Je dirai aussi que la comédie des *Femmes* réunit les qualités des pièces précédentes, la vérité d'expression, l'esprit, la multiplicité d'intrigues qui produit l'intérêt. Mais pourquoi ne pas ajouter qu'elle ne les vaut pas ? Elle n'a ni l'attrait constant de celle du *Conciliateur*, ni la force de celle d'*Alceste à la Campagne*. Cette fois encore le sujet est trop général. Introduire sur le théâtre la moitié du genre humain et la représenter par un groupe de défauts communs, c'est tenter une œuvre impossible. J'admets que la comédie eût encore cinq actes, cette mesure était insuffisante pour embrasser « les » détails infinis des défauts, des vertus, des ridicules et des » grâces des femmes. » On supprima deux actes avant la répétition, et il est probable qu'on fit bien. Ce que Demoustier nous

a conservé des endroits retranchés ne mérite pas nos regrets. Il manifesta pourtant dans une préface son regret pour ces passages ; un auteur aime ses œuvres. Mais qu'il y eût trois ou cinq actes, la durée était toujours trop courte. Demoustier fut obligé d'exprimer par des portraits tout ce qui n'entrait pas dans l'action. Et ce que les femmes ont de plus charmant et de plus cruel, leurs conversations qui sont les délices d'une soirée, ne peuvent être transportées sur la scène, ni séduire un public qui n'y prend pas directement part. La moitié de la pièce cependant se passe ainsi en paroles, et la justesse des caractères ne l'empêche pas d'être froide. Les types les plus importants que Demoustier a reconnus chez les femmes sont la coquetterie, la vanité, la curiosité, l'indiscrétion, la médisance. Leurs vertus sont la sensibilité, le dévouement, la compassion irréfléchie, instinctive.

- « Si d'un défaut sur vous on s'apprête à médire ,
- » Deux vertus aussitôt désarment la satire.
- » En vain on vous démasque , en vain on vous connaît,
- » Il faut vous adorer , en dépit qu'on en ait. »

L'intrigue du reste est commune. Un officier a été surpris dans un voyage par la maladie. Il est recueilli chez M^{me} de St-Clair. Là il trouve une famille composée de femmes et de jeunes filles qui disent beaucoup de mal des hommes. Sa figure et son état les encouragent à reprendre d'autres sentiments. Etourdi par la fièvre et par les caquets qui, du matin au soir, bourdonnent à ses oreilles, il demeure dans cette maison à laquelle rien de sérieux ne l'attache. Son oncle survient, reconnaît en effet deux ou trois femmes ; mais il ne s'explique pas avec elles en les persiflant ; il se justifie avec esprit, et il finit par marier son neveu avec la fille de M^{me} de St-Clair, ému lui-même de la bonté de la mère qui vient de sauver généreusement les débris de sa fortune.

Ce tissu d'événements est usé, et il l'était déjà au temps de Demoustier ; mais les scènes où toutes les femmes médisent l'une de l'autre, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus sur le théâtre,

les réponses de Germeuil à son oncle qui le gourmande sur son séjour trop prolongé dans la maison de M^{me} de St-Clair, sont d'un comique délicieux qui soutient la pièce ; elles en ont d'ailleurs assuré le succès.

Laissons de côté les autres écrits de Demoustier et rappelons seulement qu'il ne consacra pas sa plume exclusivement à son amour pour les femmes. Les titres seuls des pièces du *Divorce* et de l'*Amour filial* ne prouvent-ils pas ce que j'avais dès le commencement de ce travail ? N'étaient-ce point des protestations qu'il jetait à ses contemporains pour rétablir parmi eux la paix et l'union ? On ne peut qu'applaudir à une si louable entreprise, et les deux comédies du *Conciliateur* et d'*Alceste à la Campagne* étaient dignes d'exercer la plus heureuse influence sur les esprits, si la violence des passions eût pu recevoir un frein. J'avais à cœur, en restant impartial, de relever la gloire de Demoustier, mieux fondée sur cette partie de ses œuvres que sur les *Lettres à Emilie*. En France on recherche l'esprit. Demoustier abonde en traits saillants et ingénieux. Il y en a trop, dit-on ; non, les traces d'afféterie sont rares dans les comédies. Sans excuser des vers comme les suivants :

« Allez, perfide, et retournez encor,
» De la fille d'Hélène à la veuve d'Hector. »

ou :

« Les fleurs sur votre teint meurent à peine écloses ;
» J'y vois encor des lis , mais j'y cherche des roses. »

condamnera-t-on un livre pour quelques méchants endroits ? La dernière de ces deux détestables images était chère à Demoustier, car il l'a reproduite dans tous ses ouvrages. A l'exception de ces taches et de quelques autres, le style est simple, aisé, coulant. Vous avez même entendu de très-beaux vers. Si l'on étudie avec la même exactitude presque tous les auteurs, on trouve chez eux une foule d'imperfections ; mais une œuvre plaît quand ses mérites surpassent ses défauts.

Voilà pourquoi le public le plus intelligent accueille avec plaisir les pièces de Demoustier et pourquoi elles se soutinrent pendant longtemps au théâtre. C'est déjà une gloire assez grande, sans être la gloire sublime des écrivains de génie.

DOUZIÈME SÉANCE

(5 Juin 1860.)

Présidence de M. **Duchange**, Président.

M. FLEURY lit une notice sur l'histoire du protestantisme dans le département de l'Aisne d'après la brochure (1) que vient de publier M. le pasteur protestant O. Douen.

Nous n'allons point ici nous occuper du protestantisme au point de vue religieux et du dogme, mais seulement comme fait politique et historique en tant qu'il s'est accompli surtout dans les contrées qui forment aujourd'hui le département de l'Aisne. Ces contrées, pendant presque deux siècles, de 1512 à 1685, ont compté de nombreux adhérents de la Réforme ; elles ont été, surtout pendant le xvi^e siècle, le théâtre de luttes fréquentes, d'événements importants qui prouvent que la religion nouvelle avait des adeptes dans une grande quantité de localités où l'on ne se souvient plus, à l'heure qu'il est, que les populations aient été jadis si profondément divisées en matière de religion. L'histoire locale a oublié de nous dire

(1) *Essai historique sur les ÉGLISES RÉFORMÉES DU DÉPARTEMENT DE L' AISNE*, par O. Douen, in-8°, extrait du *Bulletin de la Société de l'histoire du Protestantisme français*.

comment se sont accomplis chez nous le progrès du culte réformé, par quels apôtres il y a été prêché et fondé, dans quels centres de population il prit racine, quelle influence exerça chez nous la révocation de l'édit de Nantes. Comme toujours elle n'a constaté que les faits de lutte et de violence.

C'est une lacune importante qu'un pasteur protestant, M. O. Douen, qui paraît appartenir à une famille de l'arrondissement de Vervins et qui exerce à Moulignon-lès-Quincy, département de Seine-et-Oise, vient de combler par la publication d'un livre plein de recherches intéressantes et consciencieuses. Nous allons le suivre pas à pas, en lui prenant la substance de son travail, en élaguant les détails que comportaient son sujet et son livre, mais qui ne sont point indispensables pour l'intelligence des faits nouveaux qu'il a mis en lumière.

C'est dans la Picardie que la Réforme prit naissance. Calvin, qui donna son nom à une religion, était né à Noyon. Robert Olivétan, qui traduisit la Bible en français, était de Noyon aussi. Ramus naquit à Cutz, village sur la situation duquel on n'est pas bien fixé, car certains écrivains croient que la patrie de Ramus est Cutz près Noyon, tandis que d'autres placent le berceau de sa naissance à Cus, petit village du Saint-Quentinois, maintenant disparu et oublié, mais qu'on retrouve encore pointé sur les cartes du XVII^e siècle. M. Desmazes, dans une étude sur Ramus, publiée dans le troisième volume de nos annales, se range à ce dernier avis.

Des papiers retrouvés à Landouzy paraissent prouver que le calvinisme pénétra dans le Laonnois de 1525 à 1530. La première église réformée aurait été Landouzy; puis viendraient celles de Gercy, de Lemé et de Guise. Dom de Lancy, prieur de Foigny, dans son *Livre de Foigny*, nous a conservé le nom de l'apôtre de la Thiérache. C'était Georges Magnier, habitant de Lemé, « homme pauvre et obscur. » Les idées nouvelles qu'il avait embrassées passionnément, il les répandait avec le même enthousiasme. Dans le livre de dom de Lancy, on voit Georges Magnier, la Bible à la main, parcourir de nuit la contrée, pénétrer dans les chaumières, réunir ses adeptes dans

les bois où l'autorité qui veille et s'effraye le poursuit, le traque, s'empare enfin de lui et le condamne aux galères où il meurt victime de son zèle et du fanatisme d'une époque qui ne connaît point encore la liberté de conscience.

Circonstance à noter, le village de Lemé où, dès la première moitié du xvi^e siècle, le calvinisme se développe et prend pied, est encore aujourd'hui l'un des principaux et très-rares centres de la religion protestante chez nous ; mais les descendants de George Magnier sont rentrés dans le giron du catholicisme.

Dom de Lancy n'a point assez d'expressions insultantes pour Magnier et ses disciples. L'apôtre est, dit-il, « un savetier de » son métier, accusé de fausse-monnaie, un homme de mau- » vaise vie. » Ceux qu'il a su gagner par ses prédications ardentes, le prieur de Foigny les appelle « les plus idiots libertins. »

Quoi qu'il en soit de ces appréciations dont nous ne pouvons ni approuver ni nier la sincérité, la Réforme gagnait du terrain dans la Thiérache, du côté de Chauny, dans le Soissonnais surtout où elle fut prêchée en 1546 par Etienne Pouillot, normand, qui, fuyant le diocèse de Meaux où la persécution sévissait contre les protestants, se fixa à Fère-en-Tardenois, y fit de nombreux disciples et fut arrêté ; transporté à Paris, il fut martyrisé et brûlé vif avec ses livres sur la tête.

Soissons compta bientôt des protestants qui durent fuir la ville en 1549 et se réfugièrent les uns à Genève, les autres au château d'Aulnois près Laon où le comte de Roucy, qui venait d'abandonner le catholicisme, leur ouvrit un refuge.

Le soissonnais Thomas de Saint-Paul, qui, avec Simon Laloé, lunetier, aussi de Soissons, s'était retiré en Suisse, retourna en France, se prit de querelle dans une auberge avec des buveurs qui blasphémaient, fut arrêté, envoyé à Paris, enfermé au Châtelet, mis à la torture qu'il supporta sans livrer le nom de ses amis, et condamné au feu. « Comme on le conduisait à la place Maubert pour y être brûlé, le prédicateur » Olivier Maillart lui offrit la vie s'il voulait abjurer. Thomas,

» ayant fait réponse qu'il aimerait mieux mourir dix mille
» fois, fut guindé en l'air, et ayant commencé d'admonester
» le peuple, le feu fut mis soudain dessous, et après qu'il
» l'eut senti, fut retiré par l'exhortation de Maillart. Puisque
» je suis en train d'aller à Dieu, répondit le martyr à son
» bourreau séducteur, remettez-moi et me laissez aller. »
Thomas de Saint-Paul n'avait que dix-huit ans quand il mourut.

En 1553, Simon Laloé rentra en France. On l'arrêta à Dijon où il répandait des livres ; il fut aussi brûlé vif. Il paraît (*Crépin*, 261) que pendant son supplice il tint des discours si touchants à son bourreau que celui-ci s'enfuit à Genève et embrassa le protestantisme.

Dormay, dans son *Histoire de Soissons*, donne quelques détails sur les progrès du calvinisme dans le Soissonnais où, en 1560, Monseigneur de Roucy fit faire « des dévotions extraordinaires pour demander à Dieu qu'il préservât son diocèse. » En 1561, les huguenots voulaient élever un prêche à Soissons. L'évêque s'y opposait énergiquement. Des désordres étaient imminents. Grâce à l'intervention du duc d'Estrées, seigneur de Cœuvres, qui tenait pour la Réforme, la querelle fut arrangée à l'amiable. Les protestants n'eurent point leur prêche à Soissons, mais à Belleu, village qui appartenait cependant à l'évêque.

Mais bientôt la ville est livrée au tumulte. On y célèbre publiquement des baptêmes, des mariages, des enterrements à « la huguenote. » Des religieux désertent leurs couvents. Des croix sont renversées. « Tous les jours, » dit Dormay, « on apprend quelque nouvelle action au préjudice de la religion catholique et à l'avantage de la Réformée qui était la religion à la mode. » L'expression est à retenir ; elle prouve qu'à Soissons le calvinisme avait un grand nombre d'adhérents. Un jour, les protestants des environs annoncent qu'ils viendront à la ville pour y faire la cène générale. Les catholiques veulent fermer les portes qui sont forcées, et la cérémonie s'accomplit chez une dame réformatrice. En 1562, quand fut révoqué l'édit de

libre exercice, rendu en janvier 1531, les protestants de Soissons furent désarmés, chassés, et on confisqua leurs biens que l'on vendit.

M. Melleville dit que Laon n'eut de protestants qu'en 1552. Cette date, si précisément affirmée, ne serait point exacte si on l'appliquait au Laonnois où il n'est pas probable que le calvinisme se soit introduit si tard, quand la Picardie, le Soissonnais et la Thiérache qui l'environnent étaient depuis si longtemps infestés par les nouvelles doctrines. D'ailleurs nous voyons Jean Macard, de Craonne, quitter sa patrie de naissance dès 1548 pour se retirer à Genève où il prêcha avec talent et où il devint ministre. M. Douen attribue les progrès du calvinisme dans Laon à l'influence de Coligny qui était gouverneur de cette ville. Le substitut du procureur du roi de Mouchy fut suspendu de sa charge pour un an et condamné à cent livres parisis d'amende envers les religieuses de l'Ave Maria, « pour avoir assisté aux conventicules et prêches faits » audict Laon et fauxbourg d'iceluy, » nous apprend le *Bulletin du Protestantisme français*. Ce n'est point assez que des magistrats embrassent et professent publiquement l'erreur ; l'abbé de Saint-Jean, Pierre Cauchon de Maupas, abjure le catholicisme et passe à la Réforme.

C'est alors que s'accomplit l'étrange évènement de la possession de Nicole de Vervins et de l'exorcisme de cette démoniaque dont les faits et gestes sont au long racontés par Boulcèse, par d'Héricourt, par Jovet, par la lettre curieuse d'un avocat de Laon à un de ses confrères de Paris, lettre inédite dont je vous donnais lecture dans une de vos dernières séances. *Le Triomphe du Sainct-Sacrement sur le Démon*, pour employer le titre du livre de Jovet, se rattache intimement à l'histoire du protestantisme dans nos contrées. Le clergé catholique crut-il réellement à la possession de Nicole par le diable que chassèrent enfin les exorcismes de l'évêque de Laon, ou inventa-t-il une absurde et impie comédie pour frapper un coup d'éclat et ramener les esprits entraînés par l'exemple de l'abbé de Saint-Jean, ainsi que le prétendirent les huguenots ? Ceux-

ci nièrent le miracle et crièrent à l'imposture et à la mauvaise foi. Des ministres vinrent à Vervins examiner Nicole. La possédée les insulta, se railla d'eux, les appela par leurs noms sans les connaître, dit Jovet; les ministres prétendirent qu'on les avait suffisamment désignés à Nicole pour qu'il n'y eût là rien que de fort ordinaire. Les calvinistes de Vervins allaient se fâcher quand on jugea prudent, dit M. Piette, d'éloigner Nicole, de la conduire à Liesse d'abord, ensuite à Pierrepont où le diable nommé *Légion* sortit d'elle, et enfin à Laon où les exorcismes furent commencés par Jean de Bourg, abbé de St-Vincent.

Ce qu'ils furent, tout le monde le sait. Ce que nous en voulons dire seulement, c'est que le miracle du repos subitement imposé à la démoniaque par l'hostie sainte fut interprété par les calvinistes de Laon, à ce que nous dit Jovet, « comme un » abus pratiqué par art magique et par des breuvages donnés » à cette créature. » Les plus ardents calomniateurs du clergé étaient l'ex-abbé de St-Jean et un médecin nommé Jean Carlier; on les voit s'agiter passionnément dans les foules et tirer un merveilleux parti d'une lettre de M. de Montmorency, gouverneur de la province au présidial de Laon, et où il disait qu'il y avait « quelque farce et jeu industrieux qui se » joue, » et où il enjoignait au procureur général de maintenir la tranquillité que « *telles mines et mystères pourroient troubler.* »

Les huguenots se remuaient et menaçaient. Jovet accuse le médecin Carlier, le ministre de Laon, celui de La Fère, les gens de l'abbé de Saint-Jean, « qui étaient les plus forts dans » la ville, » d'avoir formé même un complot contre la vie de Nicole. Des troubles étaient imminents. Il fallait en finir avec cette affaire qui devenait dangereuse, et on fixa à une date prochaine le dernier exorcisme public qui faillit devenir le signal d'une lutte entre les partisans des deux religions. Lorsque le diable, forcé par les conjurations de l'évêque, sortit du corps de Nicole avec une explosion bruyante, les huguenots refusèrent de se découvrir et de se mettre à genoux. Les catholiques se jetèrent sur eux. On se battit dans l'église. On faillit

se battre aussi dans la ville d'où l'on enleva enfin l'étrange objet de tout ce scandale dont l'histoire n'a pas le dernier mot et où les calvinistes crurent voir des intentions malveillantes contre eux.

Quoi qu'il en soit, la lettre de l'avocat de Laon nous apprend que plusieurs revinrent au catholicisme.

L'histoire de Nicole nous a montré le protestantisme se développant à Vervins. Dans le pays de St-Quentin, Jean Véron, procureur, et Albert Babinot, lecteur de la ministration, que Calvin avait connus à Poitiers, répandirent la doctrine de la Réforme. Le premier se cachait sous le nom du *Ramasseur* et le second sous celui de *Bonhomme*, et Colliette, dans ses *Mémoires pour l'histoire du Vermandois*, ne cherche pas à cacher que ces deux prédicateurs comptèrent bientôt de nombreux disciples.

Pour retracer l'histoire des progrès de la Réforme dans nos contrées, il suffira de dire qu'avant la St-Barthélemy on trouve des églises ou centres importants de huguenots à Landouzy, Lemé, Fère-en-Tardenois, Soissons, Aulnois, Laon, Le Câtelet, Vervins, La Fère, Liesse, St-Quentin, Prémont, Tupigny, Brancourt, Chauny, Crépy-sous-Laon, Ribeaupville, Wassigny, Escaufourt, Fesmy, Le Nouvion, Baulne du pays de Château-Thierry, Montcornet, Belleu, Cœuvres, La Ferté-Milon, Gercy, Guise, Leval.

La situation florissante du protestantisme en France n'était pas seulement une menace contre la religion catholique, mais un fait politique dont les conséquences s'aggravaient chaque jour. Condé et Coligny traversent la France en 1568 et sont rejoints par les troupes de la reine de Navarre devant la Rochelle. Le Poitou, le Périgord, le Quercy se prononcent. La guerre éclate. Condé tombe à Jarnac; mais Coligny survit pour perpétuer la guerre civile.

Dans nos contrées, la lutte religieuse est surtout signalée par la prise de Soissons, le 27 septembre 1567. Pendant que Condé opérait dans le sud-ouest de la France, François de Hangest, seigneur de Genlis, qui s'était converti au protestantisme dès 1560, rassemble des forces aux environs de Chauny. Des gen-

tilhommes huguenots du pays, Bouchavannes, Harcourt, Crécy, se groupent autour de lui. Il enlève Soissons par un hardi coup de main nocturne. Il faut lire dans nos annales locales le récit de ce qui se passa à Soissons, pour se faire une juste idée de ce que cette ville souffrit. La cathédrale fut violée, les églises et couvents saccagés, les reliques brûlées et leurs cendres jetées au vent. Le prêche s'installa dans l'église épiscopale.

Les calvinistes aux ordres de Genlis enlevèrent Chauny, Coucy, Vailly, brûlèrent Bruyères, saccagèrent la contrée. Ils sommèrent Laon de se rendre et incendièrent Ardon. Crépy, La Fère, St-Nicolas-aux-Bois furent ravagés. L'abbaye de Bourg-Fontaine, où les populations voisines s'étaient réfugiées et défendues, fut enlevée de haute lutte, et on passa au fil de l'épée les religieux et tous ceux qui n'avaient pu gagner l'abri de la forêt. L'église de Liesse est pillée; le feu en détruit la toiture et le clocher. Pouilly, Ribemont souffrent alors une première fois les maux affreux que ces localités endureront plus tard et plusieurs fois sous la Fronde.

L'écrivain calviniste Fromenteau, dans son *Secret des Finances de France*, nous donne une terrible statistique de ce que les guerres de religion coûtèrent au diocèse de Soissons. Il dit qu'elles ont pour cette petite portion de la France amené la mort de 12,723 personnes, savoir : « chanoines, curés et » prêtres catholiques occis et noyés 25 ; moines occis 22 ; gentillhommes catholiques occis 112 ; gentillhommes de la religion occis 155 ; soldats catholiques occis 6,500 ; soldats de la religion 5,700 ; exécutés par justice à l'occasion des troubles, » 209 ; hommes et femmes massacrés, on n'a pu encore en » retrouver le nombre ; espagnols, anglais, etc., on n'a pu retrouver l'état ; villages, bourgades et maisons 230 ; maisons détruites 700 ; femmes et filles violées, le nombre est de 30. »

Le pasteur Douen a négligé ce désolant document qui eût dû cependant figurer dans son travail sur la Réforme dans le département de l'Aisne. Si nous retrouvions des renseignements semblables et aussi précis sur le diocèse de Laon et la contrée

picarde qui dépendait de celui de Noyon, l'histoire posséderait un triste pendant au tableau tracé par les enquêtes de 1635 à 1665 sur les misères de nos pays pendant les guerres qui marquèrent la fin du règne de Louis XIII et la minorité de Louis XIV.

Un autre reproche que nous adresserons au pasteur protestant Douen, c'est d'avoir été quelque peu indulgent pour ses co-réligionnaires. Avec la *France protestante*, il affirme qu'au siège de Soissons, « *comme presque toujours*, » ils respectèrent les personnes des prêtres et laissèrent aux catholiques l'entière liberté de leur culte. Ce mot *presque toujours* reçoit un énergique démenti du passage que nous venons de citer et où le protestant Fromenteau porte à quarante-sept le nombre des chanoines, curés, prêtres et moines tués en quelques années dans le seul diocèse de Soissons. Henri Martin et Paul Lacroix, dans leur *histoire de Soissons*, citent, contre la prétendue douceur des calvinistes, ce passage d'un document du temps : « On vit près Neuilly-St-Front un prêtre lié par le corps et par » le bras sur une pièce de bois, qui était à demi-écorché et » la peau depuis le nombril rejetée sur la tête et celle des » bras sur les épaules, et si n'était pas encore mort. On en vit » deux autres, près de Coucy, liés par les mains derrière, et » par les parties honteuses élevés et attachés à des branches, » pendant à deux pieds près de terre. » Si les enquêtes et informations que Dormay, qui écrivait en 1660, dit avoir vues et consultées, existaient encore, ce ne sont pas deux faits isolés de tuerie et de cruauté que nous aurions à relever. Les protestants se soulèvent avec raison contre les persécutions et la Saint-Barthélemy que l'honnêteté publique réproouve et châtie de son horreur; mais il eût été bon aussi que leurs écrivains, surtout ceux qui appartiennent à notre époque, eussent su écouter de leur côté la voix de leur conscience et n'eussent pas craint de blâmer hautement des excès authentiquement prouvés, avancés par les leurs et que l'histoire loyalement conçue n'oserait nier.

L'édit de 1563, qui mit fin à ces désordres, accorde aux

huguenots le pardon de leurs erreurs, pourvu qu'ils se soumettent; mais il ordonne à leurs ministres de quitter la France. Si la cour, effrayée de cette guerre interminable, accorde, le 8 août, cet édit de St-Germain favorable à l'excès à la cause de la Réforme, c'est pour mieux préparer le coup terrible qui a été conseillé par la terrible Catherine de Médicis. Genlis, retiré dans ses terres, a su qu'il se préparait un complot contre le protestantisme. Il a prévenu ses voisins, les Renty, les de Mouy, les Feuquières, les La Personne, les Morvillers, les Jean d'Estrées, tous ces seigneurs huguenots du pays et dont le nombre et l'importance sont un sûr témoignage de l'envahissement de nos contrées par la religion réformée. Ainsi, l'on prêche publiquement au château de Cœuvres où le ministre Jean Hellin resta jusqu'en 1567, où Jean Dumoulin était caché au moment des massacres de la St-Barthélemy qui eurent assez d'influence sur l'amiral Jean d'Estrées pour le ramener sur l'heure au catholicisme.

Entre autres lieux où l'article 8 de l'édit de St-Germain-en-Laye autorisa les protestants à se réunir, il faut citer les faubourgs de Crépy et de Ribemont.

Genlis, qui surveillait de loin et avec tant d'attention les complots de la cour, meurt en 1569. Son frère cadet, Jean d'Ivoi, protestant aussi, est étranglé dans la citadelle d'Anvers, en 1570. Ils ne verront pas le massacre des leurs.

Maurevel a essayé, le 21 août 1572, d'assassiner Coligny dont Catherine a ordonné le meurtre, pensant frapper au cœur et à la tête la Réforme. L'amiral est pour elle le chef et l'auteur de la guerre civile et de celle qui s'apprête. Mais le signal de la grande tuerie religieuse et politique est fixé au 24 août. A une heure et demie du matin, le tocsin sonne à St-Germain-l'Auxerrois, et ses funèbres volées annoncent que va s'accomplir un forfait que les ennemis de la religion ont voulu lui imputer à mal, mais dont il ne faut faire retomber la responsabilité que sur les mœurs cruelles de l'époque et sur un fanatisme dont le principe religieux n'est pas solidaire.

L'exemple de Paris porta ses fruits. Meaux eut son massacre

le 25, La Charité le 26, Orléans le 27. Tout le mois de septembre fut ensanglanté. Si quelques villes en France peuvent se louer hautement de n'avoir pas vu couler le sang des huguenots en ces lugubres six semaines de carnage, nos contrées, grâce au maréchal de Montmorency, gouverneur de l'Île de France, et au duc de Longueville, gouverneur de la Picardie, n'eurent à déplorer que quelques faits de détail. M. Melleville constate que les calvinistes de Laon n'eurent point à essuyer de violences. De même que Jean d'Estrées, ils se convertirent de peur et jeunèrent par pénitence. Jean d'Estrées chassa le ministre Demoulin qu'une femme de la religion cacha chez elle.

Muret (canton d'Oulchy) appartenait au duc de Condé qui y reçut les calvinistes du Soissonnais. Le duc de Bouillon les accueillit à Braine et les emmena dans sa principauté de Sedan. Ce que ne dit pas M. Douen, c'est qu'un grand nombre de familles huguenotes de nos contrées passèrent alors en Allemagne, diminuant ainsi déjà le nombre des réformés chez nous, nombre qui se réduira de beaucoup encore un siècle plus tard, au moment de la révocation de l'édit de Nantes.

Si Laon ne fut point ensanglanté, l'église calviniste de Soissons eut ses martyrs. Le receveur du comté de Soissons, un nommé Gobert, destitué en 1568 et chassé comme hérétique, rentra en 1570 et fut massacré avec deux de ces co-religionnaires. Les autres furent seulement expulsés.

Un autre protestant, l'ancien président Pierre de La Place, expulsé de Paris pour ses idées religieuses, faillit être égorgé dans sa terre de Vez-en-Valois. Bouchavanne lui donna un asile à Coucy où il le cacha dans une tour du château. C'est là que de La Place écrivit, dit la *France protestante*, son livre dogmatique du *Traicté de l'excellence de l'Homme chrestien et manière de le cognoistre*.

Mais hâtons-nous de fuir ces scènes de terreur. A partir de la Saint-Barthélemy, on ne se tuera plus dans nos contrées au nom d'un Dieu qui, pendant les trente ans qu'il passa sur la terre, ne prêcha que la douceur et le pardon.

Nous avons assisté aux progrès du protestantisme chez nous. Nous avons vu ses doctrines y conquérir nobles, prêtres, bourgeois et campagnards, si bien qu'on pourrait peut-être croire à des centaines de mille de huguenots ; nous les avons vu y rassembler des armées, y conquérir des villes, en menacer d'autres, comme Laon et La Ferté-Milon.

La seconde partie de cette étude entreprise à la suite du pasteur Douen, nous va faire assister aux diverses phases d'une décadence telle que le recensement officiel de 1851 nous donnera, dans le département de l'Aisne, le chiffre de 4,824 protestants, soit calvinistes, soit luthériens, soit anglicans.

M. Douen a recueilli seulement un petit nombre de faits secondaires sur le rôle que joua dans nos contrées le protestantisme pendant les troubles religieux et politiques de la Ligue. A défaut de documents historiques, on peut affirmer que le parti considérable qui avait adopté les principes de la Réforme, parti qui devait avoir alors toute l'ardeur de la jeunesse, dut réagir énergiquement contre l'idée de la Ligue qui personnifiait le principe de l'unité religieuse et menaçait ouvertement de mort la secte opposante qui avait grandi si vite et pris des proportions si dangereuses.

Il est fâcheux que les recherches de M. Douen ne l'aient pas conduit à la découverte de faits moins connus que ceux qu'il emprunte à M. Melleville pour Laon et à M. Piette pour la Thiérache. A Laon, en 1592, les assemblées populaires demandent aux Etats la prohibition de la religion réformée, sous peine de mort. A Dizy-le-Gros, un parti de calvinistes, sorti de Reims, assiège l'église et, comme cinquante ans plus tard le fameux baron d'Erlach en Thiérache, il y brûle le curé et les habitants qui s'y étaient réfugiés. En 1590, Ambroise Bongard, seigneur de Landouzy, un calviniste, massacre un parti de ligueurs à Mondrepuis, et le sanglant théâtre de cette lutte conserve encore le surnom de la *Tuerie*. L'année suivante, à Vervins, le château des derniers Coucy, qui s'appelle encore la *Huguenoterie*, est détruit par les ligueurs.

Ces faits ne suffisent pas pour déterminer l'intensité de la

lutte entre les deux principes religieux en hostilité. Ils illuminent d'éclairs sinistres l'histoire de cette époque, mais ne la font pas suffisamment connaître. Il nous manque ce que nous avons si abondamment trouvé pour l'histoire effrayante des trente ans écoulés de 1635 à 1665, c'est-à-dire les enquêtes qui furent faites au XVII^e siècle sur la demande du pays ruiné et dans lesquelles furent constatées, années par années, jour par jour, les misères, les pillages, les massacres, les incendies, les viols, ce qu'à la honte d'un demi-siècle on peut sans crainte appeler l'abomination de la désolation. Evidemment, sous l'influence du clergé et de la noblesse qui durent alors réclamer la diminution des impôts, ces enquêtes furent faites ; cela nous paraît incontestable. Que sont-elles devenues ? Nos archives départementales n'en ont pas gardé trace. Espérons qu'un jour on les trouvera pour combler une lacune regrettable.

L'abjuration du roi Henri IV porta au protestantisme en France un coup plus funeste que la St-Barthélemy elle-même. La violence appelle la réaction, et le sang des martyrs enfante l'enthousiasme et la passion du prosélytisme. La désertion du chef sur lequel on paraissait avoir le droit de compter, ne peut produire que le découragement.

L'édit de Nantes fut moins favorable au calvinisme en réalité qu'en apparence. Il parqua la religion réformée dans une réglementation sévère au possible. Si certains gages lui furent donnés, si les huguenots obtinrent un certain nombre de places-fortes, il était dès-lors certain que la marée montante de la réaction engloutirait bientôt ces îlots épars par la France.

Les contrées qui composent le département de l'Aisne ne virent pas s'établir dans leur sein ces lieux de refuge, ou si l'on veut de concentration. Il faut croire que, dès-lors, la Réforme y avait perdu beaucoup de ses adhérents. L'édit de Nantes ne veut pas qu'il soit fait exercice de la religion réformée à une distance de Soissons moindre de deux lieues ; ce sont les termes du traité secret conclu avec le duc de Mayenne qui va passer sa

vie à Vauxbuin. Le traité secret conclu aussi pour la réduction du duc de Guise, interdit l'exercice dans les villes de Guise et de Montcornet et dans leurs faubourgs. Les protestants sont forcés partout de payer la dime aux curés catholiques. Si le roi a voulu faire acte de bon souvenir envers ses anciens co-religionnaires, sa reconnaissance a été bien affaiblie par la raison d'Etat, et il a donné le moins qu'il a pu. Pour autrement dire, il a retiré le plus qu'il a pu.

En 1562, nous avons vu le culte protestant s'exercer ouvertement dans plus de vingt-cinq villes ou bourgs qui lui servaient de centres dans toutes les parties du département de l'Aisne.

En 1603, c'est-à-dire à une distance seulement de quarante ans, il n'y a plus que cinq églises représentées par leurs pasteurs au synode de Gap : celles de Fère-en-Tardenois, de Leuilly-sous-Coucy, de Laon, de Guise et de Saint-Quentin. Encore le culte ne s'exerce-t-il pas plus régulièrement à Guise qu'à Laon ; les réformés de Laon se réunissaient à Crépy. En 1601, ceux de Marle supplient le roi qu'il leur permette de s'assembler dans la justice d'un gentilhomme voisin ; car « ils » n'avaient pas d'exercice qu'à huit lieues de chez eux. » Les réformés qui habitaient la Thiérache obtinrent la faveur, longtemps sollicitée, de se réunir au château de Gercy appartenant à un de leurs sectaires, mais à condition de ne s'y jamais trouver plus de trente à la fois et de ne plus se rassembler dans le château si la propriété venait, par une raison quelconque, à passer aux mains d'un catholique.

Les temples de Leval, dépendant de Leschelles, et celui de Moulins (arrondissement de Château-Thierry), sont successivement ouverts, fermés, tolérés et définitivement détruits.

L'exemple du roi porta, d'ailleurs, les fruits qu'on devait en attendre. D'Hurtebise, gouverneur de La Fère, et sa femme abjurent, pour ne citer qu'un exemple d'autant plus éclatant qu'il entraîna beaucoup de scandale. Le pasteur protestant qui exerçait à Laon était Samuel Desmarets, l'une des lumières de la religion réformée au XVII^e siècle. Il entretenait avec

M^{me} d'Hurtebise une longue et ardente correspondance. Il s'efforçait de la ramener à la foi abjurée ; la nouvelle convertie disait comment elle avait été amenée à sa résolution. Desmarets publia cette correspondance , et le 13 octobre 1623, au moment où il sortait de la maison d'un de ses parents, il fut frappé d'un coup de couteau en pleine poitrine. On ne put découvrir l'assassin. M. Douen dit que la justice y mit peu de bonne volonté et que « les soupçons se portèrent sur le Père d'Aubigny, » jésuite , qui s'était déjà acquis une triste réputation dans le » procès de Ravaillac. »

En 1621, lors du réveil du protestantisme, le comte de Roucy, François de la Rochefoucault, essaya de seconder, dans nos parages, le mouvement qui avait son point de départ et son centre à la Rochelle ; mais ses co-religionnaires étaient déjà trop peu nombreux dans le pays qui, d'ailleurs, n'a jamais aimé les oppositions à main armée. On désarma sans mal tous les protestants de nos villes de Laon, de La Fère, de Guise, de St-Quentin, et on les mit dans l'impossibilité de remuer, s'ils y avaient jamais pensé. Leur chef impuissant, le comte de Roucy, fut jeté à la Bastille où il languit de longues années.

Cà et là, on constate une tentative inutile de propagande. Le célèbre pasteur Jean Metayer veut rétablir, vers le milieu du ^{xvii}^e siècle, le culte à St-Quentin ; on le chasse. Il veut reconstruire à Le Hautcourt le temple qui menace ruine , — un triste présage ; — le chapitre de Noyon s'y oppose et le roi, qui est saisi de la contestation, donne droit au chapitre.

Nous passerons rapidement sur les soixante et quelques années de tranquillité à peu près complète qui s'écoulèrent pour les réformés de nos pays sous le régime à peu près protecteur de l'édit de Nantes. M. Douen a dû donner en détail les documents nombreux qu'il a rassemblés sur les pasteurs des rares temples qui subsistaient encore ; mais leur biographie n'offre pour nous que peu d'intérêt et nous donne à glaner de rares faits à peu près sans valeur. M. Douen a bien fait, à son point de vue, de ne rien omettre même de ce qui peut

nous paraître trop minutieux, au nôtre ; ces noms d'apôtres qui n'ont fait qu'entretenir une tradition tendant à s'étendre, qui ont plus souffert de l'indifférence et de l'abandon des leurs que de la persécution de leurs adversaires, ces noms de prédicateurs qui n'ont pas de notoriété pour nous, ne feraient qu'allonger inutilement cette étude. Constatons cependant ce fait relaté par M. Douen : en 1643, le seigneur de Nogentel, qui était devenu ministre dans la paroisse même dont il était seigneur, mourut dans son château. Suivant un droit ancien qu'elle croyait avoir conservé, sa famille fit peindre ses armes sur un bandeau noir apposé aux murs extérieurs de l'église ; mais cette bande, ou litre, fut effacée par un arrêt du Parlement du 17 juin 1643. Nous voyons aussi un autre noble, Jean de Proisy, seigneur de Mauregny, se faire prédicateur.

Mais le moment est venu où les calvinistes vont perdre la protection déjà trop fragile de la transaction d'Henri IV entre sa position du chef de l'opposition politique sous le nom de protestantisme, et la nécessité de chef d'une nation foncièrement catholique. A partir de 1664, par des tracasseries sans fin on prélude, dans la généralité de Soissons, à la révocation de l'édit de Nantes. Des commissions royales sont nommées pour procéder à des enquêtes sur les contraventions commises contre cet édit. Ces commissions étaient composées de nobles protestants et de fonctionnaires élevés. Jean de Proisy fut un de ces commissaires. Nicolas Desmonts, chanoine de la cathédrale de Laon, requérait. On comprend que les décisions ne furent pas souvent faciles à rendre. Les calvinistes accusèrent cependant Jean de Proisy d'avoir tourné au catholicisme afin d'avoir de l'argent pour payer ses dettes.

La commission défendit au pasteur de Beaumont, de Laon, de recevoir des pensionnaires ; à tous les protestants en général de procéder à leurs enterrements en d'autres temps que le soleil levant et le soleil couchant, de s'assembler dans les maisons particulières pour y prier et chanter des psaumes à haute voix, de façon à être entendus des voisins et passants.

Ordre leur fut donné, par un règlement général qu'elle dressa, de se découvrir devant le Saint-Sacrement, d'observer les fêtes indictes. Les ministres furent forcés de tenir régulièrement un registre de naissances, mariages et inhumations, registres qu'ils présenteraient tous les trois mois aux autorités. Ce règlement dispensait les réformés de recevoir les exhortations des prêtres catholiques pendant leurs maladies, et les ministres furent exemptés du logement des gens de guerre.

Mais si parfois les commissaires purent s'entendre, comme on vient de le voir, il y eut entre eux souvent aussi des dissensions même violentes. Nicolas Desmonts fut loin de se voir adjuger toutes ses conclusions. Il voulait faire interdire les réunions qui avaient lieu chez des particuliers, dans les environs de Guise, de La Capelle, de Vervins, au château de Gercy notamment d'où la commission vit sortir cinq à six cents personnes, quand il ne devait s'y en réunir que trente; à Coucy-la-Ville où le temple n'était qu'à cent dix pas de l'église catholique; à Crécy où l'on se rassemblait dans la ville, tandis que l'édit de Nantes n'accordait que les faubourgs.

Appelé à vider le partage, le roi, en son conseil d'Etat, donna constamment raison à l'official qui fut autorisé à faire démolir « jusqu'aux fondements » le temple de Gercy, celui de Coucy, à empêcher les habitants de Crépy de se réunir autre part que dans une maison qu'il leur désignerait. De Beaumont, ministre de Laon, reçut l'ordre d'aller se fixer à Crépy et défense de recevoir des pensionnaires.

Dès 1664, on voit déjà des protestants quitter Crépy, Lemé, Landouzy, pour aller, sans attendre l'orage qu'ils voient poindre, demander le repos et la liberté religieuse à des pays plus tolérants que la France.

Dans le diocèse de Soissons, comme dans celui de Laon, les commissions poursuivent leurs enquêtes et se partagent; le roi intervient et prend toujours parti contre les protestants dont les temples se ferment et tombent.

Ce sont les seigneurs appartenant à la religion réformée qui

donnent alors asile au culte et à la prière : Josué de Vieils-Maisons, seigneur de Saponay ; Philippe de Parenteau, seigneur du Grand-Rozoy ; le sieur de Nogentel ; à Eppes, un autre descendant des Croisés, David de Proisy ; le seigneur de Chery-lès-Rozoy qui réunit souvent chez lui jusqu'à six cents personnes arrivant de la Thiérache, des Ardenes et de la Champagne ; le comte de Roucy ; le sieur du Vez qui, pour venir en aide à ses co-religionnaires de la Thiérache, acheta la terre de Villers-lès-Guise où il fit bâtir un oratoire avec les matériaux même du temple de Gercy. A Villers-lès-Guise, on tint des assemblées où l'on compta jusqu'à quinze cents personnes.

Enfin le grand coup est frappé. Le temps est venu d'en terminer avec les attermoiemens, avec les dissimulations, avec les précautions, et le 18 octobre 1685, Louis XIV signe la révocation de l'édit de Nantes. La mesure est radicale. Tout exercice du culte réformé, même à l'intérieur de la famille, est interdit. Les ministres sont bannis. Ordre est donné aux réfugiés de rentrer ; les biens de ceux qui n'obéiront pas seront confisqués. Ceux qui essayeront de passer à l'étranger seront condamnés aux galères. Les enfants nés et à naître seront élevés dans la religion catholique. Cent ans à peu près à l'avance, le gouvernement de Louis XIV avait précédé la Terreur dans ses plus déplorables mesures de compression. Mais je n'ai point à apprécier un acte condamné maintenant sans appel possible et dont, encore une fois, il ne faut pas accuser la religion, mais une erreur humaine. Je me contente de suivre le pasteur Douen dans son douloureux récit écrit avec une modération dont il faut lui tenir compte.

Le *Refuge* et le *Désert*, tels sont les titres de deux des chapitres les plus intéressants du livre dont nous nous occupons. L'Edit de révocation est publié ; il faut abjurer ou fuir. L'émigration partielle de 1664 devient générale en 1685 et dure presque pendant quinze ans. Les protestants de Paris, de la Brie, de la Champagne, de nos cantons Picards, de la Thiérache encombrant nos routes pleines de dangers pour eux, nos

forêts alors nombreuses et dont le silence et les ténèbres leur permettent de gagner la frontière. Des relais de guides sont organisés par la contrée. On y voit circuler de nuit ces hommes dévoués qui dirigent les pas tremblants des fugitifs qu'ils conduisent vers la Hollande, d'abord en toute sécurité, bientôt à grande peine et non sans risque, parce qu'ils ont été trahis, dénoncés, dépiétés. L'autorité sait leurs noms, leurs habitudes, leur itinéraire. Elle n'a pas compris la liberté de conscience; elle ne comprend pas mieux la liberté de l'émigration. Il lui faut l'abjuration ou des victimes. Un rapport d'espion adressé au lieutenant-général de la police la Reynie est toute une restitution importante à notre histoire locale. Il faut le citer en entier.

« L'Espine dit savoir plusieurs chemins pour faire passer les
» religionnaires en Hollande, sans passer dans les villes ni
» grands chemins, et voilà de la manière qu'il en parle :

» Pour les faire sortir de Paris, c'est les jours de marché à
» minuit, à cause de la commodité des barrières que l'on ouvre plus facilement que les autres jours, et ils arrivent devant le jour proche Senlis qu'ils laissent à main gauche.
» D'autres qui vont jusqu'à Saint-Quentin, et qui n'y entrent que les jours de marché dans la confusion du moment. Et y étant, ils ont une maison de rendez-vous où ils se retirent, et où les guides les viennent prendre. Pour les faire sortir, ils s'habillent en paysans et paysannes, menant devant eux des bêtes asines. L'un des guides, qui sont ordinairement deux ou trois, passe devant, et s'il ne rencontre personne, l'autre suit; s'il rencontre du monde, l'autre qui suit voit et entend parler, et suivant ce qu'il voit ou entend de mauvais, il retourne sur ses pas trouver les huguenots, et les mène par un autre passage... et s'ils trouvent que ce sont des soldats, ils passent par argent qu'ils leur donnent; comme les passages sont gardés de huit en huit jours par de nouveaux gardes, ils sont d'autant plus faciles à corrompre.
» Lorsque les guides les viennent prendre dans les villes ou passages où sont donnés les rendez-vous, ils ne sortent que

» la nuit, et principalement quand il fait fort noir, ou lorsqu'il
» pleut bien fort, parce que cela leur fait un grand bien pour
» la conduite.

» Il dit que s'il avait vingt hommes à passer, et qu'ils fus-
» sent aux portes de Valenciennes à la brune, il les rendrait
» tous le lendemain à la porte ouvrante à Mons; que les guides
» viennent attendre les huguenots sur les chemins, et ne disent
» ni leurs noms ni leurs domiciles; que la plupart des-
» dits guides sont bandits, qui n'ont ni feu ni lieu, et se
» sont sauvés des galères, lesquels n'attendent qu'à périr pour
» vivre.

» Il assure que le petit homme (en marge : *Petit homme im-
» portant à connaître*) auquel il a parlé sur le boulevard de la
» porte Saint-Antoine, est celui qui les livre aux autres guides,
» et qu'il ne lui voulut pas dire son nom, mais qu'il l'a suivi,
» et qu'il sait la maison où il entra, où il faut passer trois por-
» tes. Que lorsqu'il lui parla, c'était pour passer une femme et
» quatre enfants, et que c'est la femme d'un cabaratier dudit
» faubourg Saint-Antoine, qui est fort grande; qu'il avait reçu
» une lettre de ce petit homme en Hollande, pour se trouver
» sur ledit boulevard, à l'heure qu'il lui avait marquée, mais
» que son nom n'y était pas, non plus que la date.

» L'Espine a parlé à une femme appelée madame Leroy,
» qui demeure rue Saint-Martin, à la *Botte*, entre un pâtis-
» sier et un rôtisseur, pour la passer en Hollande où elle a
» déjà une fille. Il y avait avec elle une autre fille qui voulait
» aussi passer avec elle, et que ladite dame Leroy a un autre
» nom qu'il croit être Bertault. Il dit aussi qu'il y a encore
» plusieurs familles de qualité dont il a connaissance, et que
» si on veut lui donner sa liberté, il ferait prendre plusieurs
» desdites familles. Il connaît plusieurs guides, entre autres
» les deux L'Espine, et un nommé Thomas. Il demande si, en
» lui accordant sa liberté à Paris, on ne le pourrait arrêter en
» s'en retournant pour autre chose dont il pourrait être
» accusé. Et si, quand un homme est condamné aux galères pour
» ce sujet, il peut en sortir en donnant 400 écus, et à qui il

» faut s'adresser pour cela. Il dit qu'un jour il trouva des huguenots sur le chemin, et que les ayant conduits jusqu'au passage de Cuverin, ils se détournèrent du chemin et se mirent dans un fond, et que lui s'était éloigné des huguenots à cause que les gardes qu'il avait appelés les étaient venus joindre. (*Depping*, p. 388).

Cent ans plus tard, la noblesse et le clergé français se sauveront de France à leur tour, exactement par le même chemin, avec les mêmes précautions, à travers les mêmes périls, comme si l'émigration de 1791 et 92 devait être une expiation de l'émigration de 1665 à 1690 ; mais l'une nous montrait des croyants s'exilant de la patrie pour sauver leur foi, tandis que l'autre nous met en présence d'hommes qui désertent leurs devoirs pour sauver leur vie.

Beaucoup de familles nobles quittèrent nos contrées à la Révocation. M. Douen nous cite les noms de Louis d'Orte, seigneur de Fontaine, de Jacques l'Aumônier, sieur de Varennes. (Il avait été tenu par Louis XIV sur les fonts de baptême) ; Frédéric-Charles de La Rochefoucauld, comte de Roucy et de Roye, qui devint grand-maréchal de Danemark, puis pair d'Irlande sous le nom de comte de Liffort ; François et Daniel de Renneval ; Nicolas de Massue, seigneur de Renneval ; les Proisy ; M. du Vez, seigneur de Villers-lès-Guise, etc., etc. A ces noms il faut joindre ceux des de Verly, des Villermont, des de Monceau, des de Travecy.

Tous les fuyards ne réussirent point à échapper aux soldats qu'on avait lancés sur leurs traces. Beaucoup d'entre eux tombèrent aux mains des poursuivants. Les hommes sont envoyés aux galères, et les femmes au couvent où l'on cherche à les pousser à l'abjuration. Une jeune fille de sept ans, Anne d'Orte, abjure à Metz dans le couvent des Ursulines, entre à Saint-Cyr en 1697 et obtient une pension de 500 livres. Madeleine l'Aumônier, sœur du seigneur de Varennes, abjure, obtient sa liberté, s'enfuit et revient à la foi protestante dans le temple de la Haye. Ainsi de Madeleine de Dampierre, arrêtée et enfermée dans un couvent de La Fère avec Marie

l'Aumônier, veuve du sieur de Parfondru; elles abjurent, essayent de sortir de France, sont reconnues et arrêtées de nouveau à Dieppe. Madeleine de Dampierre résiste à toutes les séductions, et ne pouvant la convertir, les Ursulines de Clermont la renvoient et on l'expulse de France.

Les pasteurs, chassés par l'édit, sortent aussi du royaume et, en 1686, les anciens ministres de Laon, de Coucy, de Roucy et de Gercy assistaient au synode des églises wallonnes à Rotterdam. Paul Georges, pasteur à Villers, meurt en 1689 ministre de l'église française de Cantorbéry. Daniel Maillard, ministre de Chauny, devient pasteur à Groningue, pendant que ses deux filles sont enfermées et abjurent aux Nouvelles-Catholiques de Noyon. En 1680, Samuel Métayer, pasteur de St-Quentin, dessert une église de Londres. On voit Pierre Auger, ministre de Château-Thierry, à qui l'on ne laisse emmener ni sa femme, ni ses enfants, hésiter dans sa résolution, rester, promettre de se convertir; puis, manquant à cette promesse arrachée par la violence, il s'enfuit, se réfugie à Berlin et y donne des marques publiques de son repentir.

L'industrie saint-quentinoise périclité, tant la ville et ses environs ont perdu d'ouvriers. Le Brandebourg y gagne l'introduction par eux de la fabrication de la gaze. Edimbourg vit se fonder un quartier sous le nom de quartier des Picards.

Des populations entières de cultivateurs désertèrent nos villages de la Thiérache. La colonie de Freidrichsdorff, dans les états du Landgrave de Hesse-Hombourg, fut entièrement fondée en 1687 par des réfugiés venant tous de Vervins, de Bohain, de Guise, de Proisy. Leurs descendants qu'a visités M. Weiss, auteur de *l'histoire des Réfugiés Protestants*, parlent tous le français; on enseigne le français dans leurs écoles; ils se marient exclusivement entre eux, sont sobres, honnêtes, laborieux. En 1813, la colonie de nos anciens compatriotes accueillit avec bonheur les débris de nos armées battues à Leipsick, et plusieurs de nos soldats se fixèrent dans son sein.

Dans ce village, qu'on appelle aussi la *Petite-France*, tous les noms des familles sont ceux qui figurent encore aujourd'hui sur les registres de l'état civil de nos communes du Vervinois et des environs de St-Quentin.

Si l'industrie et la culture firent là des pertes sensibles, les arts payèrent aussi leur contingent à l'émigration religieuse. La *France Protestante* cite un orfèvre de Roucy, Charles Lefèvre, qui se fixa à Berlin où s'était réfugiée une famille de graveurs aussi de Roucy, les Barbier, dont le chef et les enfants furent tour à tour graveurs des monnaies de l'électeur Frédéric-Guillaume; l'un d'eux devint un des bons peintres de porcelaine dont l'Allemagne se vante.

Jean Rousset, de Laon, tient une place illustre parmi les gens d'intelligence et de cœur qui quittèrent la France, et je n'ai pas à refaire pour vous la biographie de cet homme de lettres dont la vie vous a été si bien décrite par un de nos collègues, il y a quelques années (1). Le libraire Prosper Marchand, né à Guise, tient aussi largement sa place dans ce martyrologe des réformés qui avaient fui de nos contrées.

Si ceux-ci souffrirent cruellement du mal de la patrie absente, du moins vivaient-ils librement et loin de la contrainte et de la persécution. Ceux qui restèrent endurèrent bien d'autres maux.

Quelques dangers qu'ils courussent, ils se réunissaient dans les bois, la nuit, pour entendre les exhortations des rares ministres restés dans le pays et qui, sous divers déguisements, allaient encourager à la persévérance leurs co-religionnaires laissés à eux-mêmes. Dans ces réunions que des terreurs trop bien justifiées troublaient souvent, on priait à voix basse; on s'engageait vis à vis les uns des autres à vivre et à mourir pour sa foi, et ces actes étaient signés par toute l'assemblée. L'intendant général du Soissonnais, dans ses lettres au ministre Seignelay, parle d'une assemblée qui se tint à Landouzy en 1688 et où furent arrêtées quatre personnes du pays qui furent

(1) Jean Rousset de Laon, par M. Guillon. *Bull. de la Soc. Acad. de Laon*. T. 3.

envoyées aux galères. Jérémie Chevalier, qui parvint à échapper à la maréchaussée cernant les bois, fut condamné à mort par contumace. De 1686 à 1705, les galères du roi reçurent de nombreux protestants de nos contrées ; un pasteur de Chauny fut mis à la chaîne. Le 13 juin 1689, Seignelay écrivait à l'intendant du Soissonnais, Bossuet, de faire aux religionnaires arrêtés à Laon « leur procès suivant la rigueur des ordonnances ; » il s'agissait de deux fugitifs et de leur guide. Ce serait à douter de ces rigueurs, si les documents émanés des fonctionnaires ne venaient en témoigner authentiquement.

Les registres du bailliage de Ribemont, auxquels nous devons le récit d'un procès fait à un cadavre de protestante, nous cite aussi un exemple de rigueur exercée contre des émigrants :

« Le 20 septembre 1686, Pierre Vuateau, sergent royal, qui s'était acquis au siège de Guise en 1650 une réputation méritée, arrêta, le 20 septembre 1686, Isaac Routier, marchand tailleur et Jacques Cottin, marchand drapier et teinturier à Sedan. Ce dernier se rendait à Bohain pour aller voir Suzanne Léger sa mère et faire vendre ses biens. Il avait abjuré le 23 novembre 1685 et se disposait à aller retrouver à l'étranger son père Jean Cottin. Routier et Cottin furent incarcérés au château de Guise, par ordre du gouverneur du même jour. Ce gouverneur, Jean-Paul de Lafitte de Pelleport, écrivit, le 30 septembre, à Château-Neuf qui ordonna, le 3 octobre suivant, de leur faire leur procès selon la rigueur des ordonnances, s'ils étaient nouveaux convertis. »

M. Douen croit que les dragons du roi commirent ici ces horribles excès auxquels ils donnèrent leur nom dans les Cevennes. Le fait, dont nous ne trouvons aucune trace dans nos histoires locales, a besoin d'être plus sérieusement établi.

Cependant, une liste d'émigrés « qui se sont absentés » et que nous devons à l'obligeance de M. Matton, archiviste, nous montre les dragons à l'œuvre de poursuite. Cette liste s'exprime ainsi dans deux de ses passages : « Ils (les absents de La Capelle) eurent le temps de vendre leurs meubles ; mais leurs

» fourrages furent, par ordre du roy, abandonnés aux dragons
» envoyés à La Capelle. » — « Jacques Berthe, de La Flaman-
» grie, laboureur, arrêté par les dragons, s'évada. »

Ce qui est mieux prouvé, c'est la rigueur extrême, on peut sans hésiter dire l'horrible profanation que, suivant la volonté d'une loi inique, les magistrats commirent sur les cadavres des protestants morts dans l'exercice de la religion réformée. Votre neuvième volume, celui qui renferme les travaux du Congrès tenu à Laon par la Société des Antiquaires de Picardie, vous fournirait (1) une preuve authentique de ces déplorables excès s'ils étaient niés ou méconnus, et le procès fait au cadavre de la femme Josset, de Proisy, par le procureur du roi du présidial de Ribemont, complète les répugnants détails que nous donne le pasteur Douen sur les ignominies qui furent prodiguées aux dépouilles mortelles, et rendues respectables rien que par la mort, de Marguerite Prévôt, de Roucy; de Robert d'Olly, vicomte du Nouvion, et de Madeleine Georges, fille ou sœur du pasteur de Laon.

Quand le vicomte du Nouvion mourut à Coucy, on jeta dans un chenil son cadavre auquel la justice de Coucy fit le procès et qu'on traîna sur la claie par la ville; la tête, qui pendait entre les roulons de la charrette, battait le pavé qu'elle ensanglantait. Les vieilles blessures de ce vaillant homme de guerre se rouvrirent et de leurs lèvres sortirent les restes d'un sang dont la patrie, pour laquelle il l'avait jadis versé, eût dû être avare. On enleva les entrailles pour retarder la décomposition du corps qu'on envoya pourrir dans les fossés de la ville, ayant auprès de lui un soldat en sentinelle afin qu'on ne lui donnât point, en haine d'une justice inepte, le repos suprême et le pardon de la tombe.

L'état officiel « des biens des religionnaires et nouveaux » convertis qui se sont absentés du royaume et de ceux qui » sont morts relaps, lesquels biens ont été saisis par l'ordre » du roy, » dans les élections de Soissons, de Guise, de Laon,

(1) Tome 9 des *Bulletins de la Société académique de Laon*, p. 272 et 273.

etc, vaut les listes d'émigrés (1) sous la république de 1793. Ce sont des documents historiques qui revêtent la même valeur morale et qu'il faut flétrir de la même réprobation au nom de l'honnêteté et de la conscience publiques. Ils sont marqués au coin de la même violence et du même abus du pouvoir despotique exercé avec la même inflexibilité cruelle au nom de deux principes bien différents et qui se rencontrent dans une même haine de la liberté individuelle.

Parmi ces gens qui tremblent et se cachent, au milieu de ces assemblées sans cesse inquiètes et inquiétées, on voit circuler, non sans étonnement et admiration, des ministres qui, sortant des prisons ou menacés d'y être replongés, bravent les angoisses, la faim, les souffrances, la mort, pour prêcher leur foi : Claude Broussau, l'avocat de Toulouse, amené par le marchand thiérachien Jacques Bruman dans nos contrées qu'il ne quitta que pour aller subir le martyre à Montpellier ; Mathieu Malzac, plus tard déporté aux îles Ste-Marguerite ; Gardien Givry, né à Vervins, qui d'Angleterre revint en France en 1690, prêcha à Lemé, à St-Quentin, à Laon, à Chauny, à Noyon, à Château-Thierry, et périt dans les cachots de l'île Ste-Marguerite, pour ne citer que quelques-uns de ces hommes audacieux et convaincus.

(1) Voici l'une de ces listes que nous fournit M. Matton :

RÉFORMÉS QUI SE SONT ABSENTÉS.

Novembre 1685.

De la rue de Bohain : Jacob Battre ; Daniel Mercier et Jeanne Fourdrain, sa femme ; Jean Faury ; Isaac Loiseux ; Henri Lafaux ; Marie Lafaux ; Jeanne Desjardins.

De Vénérolles : Etienne Delacour, après avoir abjuré.

De La Capelle : Pierre, Abraham et Isaac Pain-et-Vin, marchands de chevaux ; Madeleine Villain, femme de ce dernier ; Judith Pain-et-Vin ; Jean Favereau et Abraham Bodeau, tisserands.

De La Flamengrie : Jacques Berthe, laboureur ; la veuve de Pierre de Monceau ; Daniel de Monceau et sa femme ; Abraham Barré et sa femme, Isaac Cayart, laboureur ; Pierre Vuailly, son gendre, sa femme et leur petit enfant ; les enfants de Jean Gervais.

En 1698, pour n'être plus aussi violente, la persécution n'en continue pas moins à sévir. On enferme encore aux couvents de Notre-Dame de Soissons, des Cordelières de Chauny, et aux Nouvelles-Converties, les filles des protestants, et chez les Oratoriens de Soissons leurs fils, en attendant qu'on solde leur conversion par des pensions. On voit le curé de Vauxaillon correspondre directement avec le P. La Chaize et lui dénoncer « de nouveaux catholiques de sa paroisse vivant dans le désordre, » c'est-à-dire refusant d'aller à la messe. L'intendant du Soissonnais Sanson reçoit du secrétaire d'Etat, à la date du 9 avril 1698, l'ordre de ne tolérer en France aucun religionnaire revenu, à la paix, des pays étrangers et qui n'aurait pas abjuré. Ceux qui resteront seront tenus de faire exercice de la religion catholique, de faire leur déclaration au gouverneur de la première place par où ils passent, de réitérer la même déclaration devant le juge, trois jours après leur arrivée au lieu de leur demeure, et de faire leur abjuration dans les huit jours qui suivent.

En 1700, l'intendant du Soissonnais empêche l'exécution du testament d'une protestante suisse qui avait testé en faveur de parents sortis du royaume, et le ministre d'Etat croit être très indulgent en ne faisant pas faire le procès à sa mémoire. Au mois de décembre de la même année, ordre au nom du roi est donné aux juges de Laon par l'intendant de Soissons de faire le procès à la mémoire de la femme Rousset, marchande à Laon, qui a refusé les sacrements et a déclaré vouloir mourir dans la R. P. R. On garde le corps deux mois; mais enfin, « S. M. veut bien pour cette fois, à cause du temps qu'il y a » que la chose est arrivée, épargner à la famille cette honte, » de voir traîner le corps de la défunte sur la claie. « Il faut » laisser tomber la chose sans en plus parler, » écrit le ministre à l'intendant.

Les rigueurs s'adoucissent donc; cependant une déclaration, promulguée en 1724 au nom de Louis XV, défend d'assister aux assemblées, sous peine de galères perpétuelles pour les hommes et de réclusion à perpétuité dans les couvents pour

les femmes. Si un malade a déclaré vouloir mourir dans la religion P. R., il sera banni à perpétuité avec confiscation d^e ses biens s'il revient à la santé, et s'il meurt, le procès sera fait à sa mémoire et son cadavre sera traîné sur la claie. Cette ordonnance, dont la date est une anomalie, un contre-sens historique, amène pour quelque temps une recrudescence de mesures sévères qui provoquent une nouvelle émigration de protestants hors de nos contrées. On voit dresser de nouvelles listes de suspects pour cause de religion, et de calvinistes enfermés à St-Quentin.

Maintenant les renseignements vont manquer à M. le pasteur Douen. Ils sont peu regrettables d'ailleurs, car l'époque n'est plus à la persécution, à la violence, par conséquent au drame qui va nous manquer. Le temps est venu où l'on va proclamer bien haut, trop haut le principe de la liberté de conscience que le XVIII^e siècle affectera de confondre avec la négation du principe religieux. Les assemblées continuent à Templeux, au *Désert* pour employer l'expression symbolique des adeptes dont le nombre, sinon la ferveur, est bien diminué, on le comprend facilement, si l'on se rappelle la persécution.

Vers 1769, commence la restauration du protestantisme dans le département de l'Aisne. Un consistoire se forme à Lemé, le 12 mars 1769. A peu près au même moment se relève l'église d'Hargicourt.

Ce réveil du calvinisme enfante alors des difficultés plutôt qu'une persécution. Le curé d'Hargicourt baptise un enfant protestant, malgré ses parents qui n'obtiennent point justice. Un ouvrier d'Esquehéries est condamné par la justice de Guise à payer au curé catholique un droit pour l'enterrement de sa mère inhumée cependant en terre profane ; mais ce jugement est cassé par le parlement qui condamne le curé à restituer la somme indument exigée. A Templeux, Vendeuil, Hargicourt, Nauroy, Jeancourt, la maréchaussée dissipe l'épée nue les attroupements religieux. A Esquehéries, une protestante enterrée dans sa grange est exhumée, attachée sur la claie et

emportée par un cheval qu'on excite ; mais ce sont là des manifestations isolées d'une intolérance qui a fait son temps. En 1779, un synode de ministres s'assemble librement à Bohain, et dès 1777 le culte réformé s'exerçait publiquement à Saint-Quentin et à Hargicourt ; l'opinion publique a devancé et préparé l'édit de tolérance de 1787.

C'est en 1802 (an X) qu'eut lieu la réorganisation des églises protestantes, et un décret du 24 novembre 1803 (1^{er} vendémiaire an XII) fixa l'étendue des circonscriptions consistoriales.

A dater de ce moment, ce n'est plus là de l'histoire, mais de la statistique sans grand intérêt. On se compte et l'on se trouve bien peu nombreux ; car au commencement de ce siècle on ne recensait que 4,250 protestants dans le département de l'Aisne, et aujourd'hui sur une population de 560,000 habitants, les dissidents des diverses églises ne sont encore au nombre que de 4,824, nous l'avons déjà dit.

Aussi, en terminant son livre, M. le pasteur Douen jette-t-il un regard de douleur vers le passé dont le présent diffère si profondément, et voici ce que cette comparaison lui apprend :

Avant la révocation de l'Edit de Nantes, pour ne pas remonter jusqu'au temps où la Réforme florissait, les protestants de l'Aisne étaient au moins quatre fois plus nombreux qu'ils ne sont aujourd'hui, et le protestantisme en France a reçu de la main de Louis XIV une blessure que le zèle de notre époque, reconnaît M. Douen, est loin d'avoir guérie. Michelet, dans son dernier livre, avait déjà dit que l'Edit de Nantes avait porté à la Réforme un coup plus terrible que celui de la Saint-Barthélemy. A la fin du XVII^e siècle, la Thiérache, c'est-à-dire l'arrondissement de Vervins, contenait à elle seule autant de protestants que le département de l'Aisne tout entier en a de nos jours. L'arrondissement de Laon renfermait autrefois plus de protestants que celui de Vervins, et il ne s'y en trouve plus aujourd'hui que quelques centaines. L'arrondissement de Soissons n'en a sans doute que quelques-uns ; celui de Château-Thierry en a beaucoup perdu, et M. Douen est convaincu que,

malgré les apparences, l'arrondissement de St-Quentin n'a rien gagné en nombre.

Tel est, aussi sommairement tracé que possible, le résumé du livre de M. Douen. Ecrit sagement, sans exaltation, sans parti pris, sans colère en présence des violences contre lesquelles nous nous sommes soulevé même avec plus d'indignation que lui qui était blessé cependant dans ses convictions et ses affections religieuses, pour nous c'est bien plutôt un livre d'histoire que de propagande et de dogme. Il a, pour l'homme désireux d'apprendre et de s'instruire l'avantage sérieux de renfermer en grand nombre, sur une phase non encore étudiée de notre histoire départementale, des faits jusqu'à présent inconnus, sinon dans leurs causes et leur développement général, au moins dans leurs détails locaux. Ces faits y abondent et ne sont point noyés dans les commentaires. L'auteur nous laisse libre d'en tirer nous-mêmes nos conséquences.

Les recherches auxquelles s'est livré M. Douen datent de loin et sont aussi patientes que consciencieuses. Il n'a rien négligé pour compléter son ensemble, et cependant il n'est point satisfait de son œuvre. Il était à Laon il y a quelque temps, fouillant nos archives départementales, leur demandant leurs secrets, s'enquérant près de ceux que leurs études lui désignaient comme possédant des ressources dont il tirerait parti. Nous aimons ces persistances et ces efforts de volonté qui mènent à la perfection l'œuvre entreprise et en font un monument qui date.

TREIZIÈME SÉANCE.

(19 Juin 1860.)

Présidence de **M. Duchange**, Président.

Ouvrages offerts à la Société : Nouvelles études sur les inondations, par M. Vallès, ancien vice-président, brochure envoyée par lui ; — Travail sur la betterave fermentée, par M. Gomart ; — Etude iconographique sur l'arbre de Jessé, par M. l'abbé Corblet ; — De l'Industrie dans l'Aisne, notice sur la fabrique de Roupy, par M. Ribeyre ; — La Paix et l'Opinion, par le même ; — L'Institution des petites Sœurs des Pauvres, par le même ; — Bulletin de la Société archéologique de Beziers (Hérault), 1860 ; — Revue de l'Art chrétien, trois numéros.

M. PIETTE donne une nouvelle série de notices sur les chaussées romaines dans le département de l'Aisne :

ROUTE DE CORBENY VERS NOYON,

Par les plateaux entre l'Aisne et l'Ailette.

Nous avons vu (p. 103) que Corbeny, situé sur la grande chaussée de Reims à Bavai, était, dès l'époque romaine, un lieu important dont la prédominance se perpétua sous les rois de la première et de la seconde race qui y possédèrent un palais témoin de grands événements et d'où ils datèrent quelques-uns de leurs actes.

Si Corbeny montre encore aujourd'hui les débris de la riche

abbaye qui succéda au palais des rois, les traces de l'occupation romaine, à part la chaussée, ne s'y décèlent plus à nos yeux que par des tuiles à demi-cachées sous le sol et la découverte de quelques statuettes votives, simple témoignage de la piété d'une dame romaine, qui, survivant aux révolutions des empires, s'est conservé jusqu'à nous pour nous apprendre que dans ce lieu où la religion du Christ brilla d'un si vif éclat pendant tant de siècles, d'autres populations, d'autres mœurs et même une autre religion ont eu aussi leur temps de splendeur (1).

A cette époque reculée, la chaussée de Reims à Bavai n'était pas la seule voie de communication qui traversait Corbeny ; d'autres chemins y aboutissaient également, et parmi ces derniers, il faut remarquer particulièrement celui qui, venant de Château-Porcien par Proviseux, Prouvais et Juvincourt, gagnait au-dessus de Craonne les plateaux qui forment la séparation des vallées de l'Aisne et de l'Ailette, et les suivait dans toute leur longueur de l'est à l'ouest, sans traverser aucun village, jusque aux environs de Carlepont (Oise). D. Grenier signale ce chemin dans une note de ses Mémoires manuscrits.

« Il partait, dit-il, de Craonne, passait entre Vaclerc et » Cuissy, traversait le chemin de Laon à Soissons, près de » l'Ange-Gardien, le chemin de Noyon au-dessus de Chavigny » où sont trois arbres, traversait la chaussée romaine de Sois- » sons à St-Quentin, passait entre Nampcelles et Blérancour- » delle, arrivait au-dessus de Compiègne et aboutissait à » Verbery. »

(1) Nous devons à la complaisance de M. de Courval, propriétaire des statuettes en bronze découvertes à Corbeny en 1841, la communication de l'une de celles qui représente Mercure avec ses attributs et qui était ornée d'une inscription tracée autour de son socle. Voici cette inscription :

CARANIVSA. MEL. DEO. M. V S. L. M.

qu'on peut restituer ainsi :

CARANIVSA MELIORI DEORUM MERCURIO VOTUM SOLVIT LUBENS MERENTI.

Cette note n'a point été reproduite dans l'Introduction à l'histoire générale de la Picardie publiée en 1856 par les soins de la Société des Antiquaires d'Amiens. Nous devons d'autant plus regretter cet oubli qu'à la page 462 du même ouvrage, D. Grenier, faisant faire un coude considérable à la route qui arrive de Courlandon et de Romain, vient mêler cette dernière avec celle qui nous occupe, confondant ainsi deux chaussées bien distinctes, dont l'une marche du midi vers le nord et l'autre de l'est à l'ouest. Nous reviendrons sur ce point quand nous parlerons de la voie de la Barbarie. Contentons-nous aujourd'hui de suivre la route de Corbeny vers Noyon.

En sortant de Corbeny, elle marche directement vers la hammeau de Chevreux, traverse l'ancien bourg de Craonne, dont l'église fut donnée au ix^e siècle par Charles-le-Chauve en douaire à Frédéronne sa femme, et gravit en écharpe, au nord du village, les derniers contreforts des collines qu'à défaut de masses plus hautes on appelle les montagnes du Laonnois. Une butte celtique, placée sur ces hauteurs comme une sentinelle avancée, présente un magnifique point d'observation d'où l'œil s'étend sans obstacles sur une grande étendue de la vallée d'Aisne et se perd à l'horizon lointain dans les plaines de la Champagne.

La route, marchant ensuite au centre du plateau qu'elle ne doit plus quitter jusqu'aux limites du département, laisse au pied du versant de droite les restes de l'abbaye de Vanclerc, passe sous les murs de la ferme d'Hurtebise, et à quelques mètres plus loin au pied de la *Muche au Vent*, élévation en terre admirablement placée pour observer le pays au nord et au midi, et qu'on doit faire aussi remonter aux temps gaulois (1).

1) La butte de la Muche au Vent peut avoir cinq mètres de hauteur sur soixante à soixante-dix de diamètre à sa base. C'est, dit M. Ed. Fleury qui la signale dans son *Histoire du Département de l'Aisne en 1814*, p. 309, un monument qui domine tout le pays; il semble correspondre avec d'autres tertres qui se distinguent plus ou moins visiblement sur les coteaux voisins et forment autant de postes télégraphiques au sommet desquels les populations indigènes allumaient de grands feux, signaux d'alarme annonçant l'approche de l'ennemi.

C'est autour de cette motte et de la ferme d'Hurtebise et dans la plaine qui les environne que, le 7 mars 1814, se donna la bataille de Craonne, où Napoléon I^{er} remporta son dernier succès sur les troupes des puissances coalisées contre la France.

La chaussée traverse le champ de bataille dans toute son étendue ; elle passe dans la partie méridionale du territoire de Cerny où elle coupe la voie de la Barbarie, gagne l'arbre de Cerny, laissant à droite les fermes de Malva et de Voirmont et plus loin dans la vallée, sur les bords de l'Ailette, le village de Trucy qui dispute à Droizy en Soissonnais le théâtre de la bataille de *Truciacum*, où l'armée austrasienne fut vaincue par Frédégonde en 593, bataille sanglante qui, au témoignage du diacre lombard Paul, écrivain du VIII^e siècle, laissa 30,000 morts sur le champ de carnage. Si Trucy a pour lui les historiens Daniel, D. Lelong et la plus parfaite analogie de nom, l'opinion en faveur de Droizy est appuyée par l'abbé Lebeuf, le président Hainault, les auteurs de l'Art de vérifier les dates et les historiens modernes qui se sont occupés de cette question (1).

Sans nous arrêter à discuter ces diverses opinions, dont la dernière nous paraît la plus probable, poursuivons notre course sur la chaussée par l'Épine de Chevreigny, la ferme de la Royère et l'Ange-Gardien sur la route de Laon à Soissons. Depuis Hurtebise où se trouve un chemin qui descend à droite, vers Vaclerc et Bouconville, jusqu'au point où nous arrivons, elle est appelée le *Chemin des Dames* à cause des réparations qui y furent faites sous Louis XV pour la commodité des dames de France, sœurs du roi, qui venaient souvent au château de la Bove (commune de Bouconville) visiter

(1) *Histoire de France*, par Henri Martin, t. , p.

La Villa Brennacum, par M. S. Prioux, page 20.

Mentionnons aussi l'opinion de M. Peigné-Delacour qui indique pour lieu de la bataille le village de Tracy-le-Mont (Oise), à condition toutefois qu'on placera Braisne à Bretigny. *Recherches sur Noviodunum*, p. 63.

madame de Narbonne, l'une des dames d'honneur de madame Adelaïde.

A l'Ange-Gardien, elle est recouverte par la route moderne de Laon à Soissons jusqu'au village de Laffaux, *Latofao*, lieu célèbre auquel se rattache encore le souvenir de grands faits de guerre. La plupart des historiens s'accordent pour y placer la rencontre des austro-burgondes en 596 et la bataille dans laquelle les Austrasiens, vaincus malgré leur supériorité numérique, laissèrent pour prix de la victoire le royaume de Paris au jeune fils de Frédégonde.

Un siècle à peine s'était écoulé depuis que les soldats francs tombés dans cette journée dormaient dans les champs de *Latofao*, lorsqu'en 680 les mêmes campagnes furent témoins d'un nouveau combat. Les ducs Martin et Pépin, qui voulaient renverser Ebroin, maire du palais, y furent défaits et contraints de prendre la fuite (1).

Aujourd'hui l'habitant de Laffaux, comme le laboureur de Virgile dans les plaines de Philippes, heurte avec sa charrue les vieux débris de ces grandes luttes. Tous les jours on découvre autour du village des sépultures dont l'origine remonte à l'époque des rivalités sanglantes des royaumes de Bourgogne et d'Austrasie. Les premières découvertes dont l'observation ait tenu compte datent de 1854. Les travaux de la culture mirent alors à découvert un certain nombre de sépultures, au lieu dit le *Champ des Morts*. Le 12 août 1856, on découvrit sur le même territoire, dans la direction de Margival, un nombre considérable de sarcophages en pierres; enfin, au mois de septembre de la même année, une nouvelle découverte du même genre eut lieu, non loin de la route de Soissons, sur la croupe d'un promontoire qui s'avance sur la vallée de Namp-teuil-la-Fosse. On retira des tombeaux de ces diverses nécropoles dont le nombre est encore inconnu, des vases en terre

(1) D. Calmet désigne comme lieu de la bataille Lifou près de Toul.

D. Ruinart indique Droizy, et D. Lelong Bois-Fay près du Gros-Dizy. (*Histoire du diocèse de Laon*, page 92).

gris et noirs, quelques-uns en verre, des fers de lance, des épées larges et courtes, des espèces de lames de couteaux, des plaques de ceinturons en fer et en cuivre étamé, ornées de ciselures et de têtes de clous arrondis, des fibules, des agrafes, des débris de chaînes en cuivre et des grains de colliers de formes variées et émaillés de diverses couleurs, indices évidents des arts et des usages des Francs.

La chaussée, en s'éloignant de ces lieux si désastreux pour les Austrasiens qui y furent deux fois vaincus, prend le nom de *Chemin de Noyon* ; elle s'avance au nord de Neuville, entre Terny et Lœuilly dont elle sépare les territoires, entre Crécy-au-Mont et Juvigny où Clovis avait un palais, et atteint la ferme de Montecouvé qui montre dans son voisinage des tuiles à rebords et des sarcophages. C'est dans les plaines qui environnent cette ferme que, suivant l'opinion probable de l'abbé Lebeuf et de l'abbé Biet, furent vaincus par Clovis les derniers débris des armées romaines commandées par Siagrius.

Peu après Montecouvé, le chemin de Noyon traverse la voie romaine de Soissons à Cambrai et parvient au signal du *Champ des Lattes*, dénomination dans laquelle M. Peigné-Delacour voit le souvenir d'une colonie de Lettes, *Letes*, *Leti* (1), populations barbares qui, après avoir été comme mercenaires au service de l'empire, reçurent pour récompense des terres inoccupées, sous l'obligation de les cultiver.

Elle forme ensuite la limite des territoires de Selenz et de Morsain, d'Audignicourt et de Blérancourdelle, et rejoint au-dessus de Nampcelle la voie romaine de Soissons à Amiens avec laquelle elle se dirige sur Noyon.

M. Peigné-Delacour, dans ses recherches sur *Noviodunum*, a observé et décrit avec exactitude les caractères et la direction de cette chaussée ; il en a même indiqué le tracé depuis Corbeny dans la carte jointe à son travail ; mais il lui donne une portée qui la prolonge bien au-delà du département de l'Aisne, car il la mène par Tracy-le-Mont, St-Léger, Mont-

(1) *Recherches sur la position de Noviodunum Suessionum*, p. 124.

Macq, le Mont de Noyon, Ressons-sur-Matz, etc., etc., jusqu'à Breteuil, emplacement présumé de l'antique *Bratuspantium*; c'est par là qu'il conduit l'armée de César des bords de l'Aisne à *Noviodunum* qu'il place sur le mont de Noyon.

Nous n'avons point étudié la route au-delà des limites du département de l'Aisne; néanmoins, le prolongement indiqué par M. Peigné-Delacour n'a rien qui nous surprenne.

Quant à l'emplacement de *Noviodunum* sur le mont de Noyon, au-delà de l'Oise, en dehors du diocèse de Soissons, sur la frontière des *Bellovaci*, non loin des *Ambiani*, à 70 kilomètres des bords de l'Aisne si on fait passer César à Pontarcy, et à 80 kilomètres si on lui fait franchir la rivière à Condé, nous devons avouer que nous n'avons point été convaincu par les raisons sur lesquelles le savant antiquaire appuie son opinion et que nous restons persuadé, comme beaucoup d'autres, qu'il ne faut pas chercher la ville gauloise de *Noviodunum* ailleurs qu'à Soissons même.

CHEMIN DE LA BARBARIE.

par Beauregard, Maisy, Cuissey, Cerny, Chamouille, Monthenault, Montbérault, Bruyères et Laon.

La grande carte de France, dressée par les officiers d'état-major, désigne, au midi de Reims, sous la dénomination de *Voie de la Barbarie*, une ancienne chaussée qui, venant des environs de Châlons, gagne les bords de la Vesle à Breuil, après avoir longé sur une grande étendue le massif de collines boisées connu sous le nom de montagne de Reims; elle passe au midi de Rilly, de Villers-Allerand, au nord-est d'Ecueil, de Sacy, de Ville-Domange, de Jouy, de Pargny, de Coulommès; court entre Gueux et Vrigny; traverse au sud-ouest de Muizon la grande route de Soissons à Reims, la suit un instant, s'en détache à Jonchery et, marchant entre la route et la Vesle, traverse cette rivière à Breuil, pour gagner, par Romain et la ferme de Beauregard, le département de l'Aisne dans lequel

nous la suivrons bientôt avec la même facilité que nous venons de le faire dans la Marne.

Un intérêt tout particulier se rattache à ce vieux chemin, car il n'est pas douteux que c'est la voie primitive établie entre la Champagne et le Cambresis et que son origine est antérieure à l'occupation romaine.

Le premier document écrit qui nous parle de cette route se trouve dans les œuvres d'Hincmart, archevêque de Reims, qui vivait au ix^e siècle.

Il nous apprend qu'elle dut son nom au passage de l'armée des Francs, lorsqu'après la défaite de Siagrius, Clovis marcha vers la Bourgogne afin d'arracher des mains d'Alaric le malheureux gouverneur des Romains, *transitum autem rex faciens secus Civitatem Remi, per viam quæ usque hodie propter Barbarorum per eam iter barbarica nuncupatur* (1).

Est-ce bien là l'origine du nom du chemin de la Barbarie ? Ne faut-il pas plutôt la chercher dans cette habitude qu'avaient les Romains de donner à tous les étrangers le nom de *Barbares* et à leurs œuvres celui de *Barbaricum opus*. Pline nous apprend que l'empierrement et le pavé des routes carthaginoises qui servirent de modèles aux Romains, furent longtemps appelés à Rome *pavimentum barbaricum*.

Ne pouvait-on pas supposer que c'est le souvenir de cette dénomination romaine appliquée aux travaux des étrangers qui s'est perpétuée jusqu'à nous dans le nom de la voie de la Barbarie, voie que les conquérants trouvèrent établie dans la Gaule et dont il se servirent sans y appliquer leur système de construction, se contentant d'y indiquer les distances au moyen de bornes milliaires, comme nous le verrons tout à l'heure.

D. Grenier, qui paraît avoir ignoré le nom donné à cette route, en parle néanmoins comme d'un embranchement de la grande voie militaire de Milan à Boulogne. « Nous pensons aussi, dit-il, qu'une branche de chaussée prenait vers Breuil, passait entre Courlandon et Romain, entre Maizy et Glennes, et au

(1) *Hinemari sancti Remigii. Apud Duchêne, p. 25*

- » milieu du village de Réveillon pour gagner le Pont-Arcy... ..
- » Une charte du chapitre de Laon, du mois de janvier 1211,
- » l'appelle *viam inter Glanam et Maiziacum*..... On lit encore
- » dans un autre acte du mois de février de la même année,
- » *inter Glanam et stratam que venit de Runlon*..... Après avoir
- » passé la rivière d'Aisne à Pont-Arcy, elle allait droit à la
- » ferme de Froidmont où elle faisait un coude pour aller de là
- » vers l'Ange-Gardien, maison sur le chemin de Soissons à
- » Laon (1). »

Il est évident que D. Grenier, qui n'avait pas vu les lieux, se trompe sur la direction du chemin de la Barbarie et qu'il confond en une seule et même ligne le chemin des Barbares qui marche du sud au nord, et le chemin des Dames qui va de l'est à l'ouest, à travers les plateaux qui bordent les vallées de l'Ailette et de l'Oise, depuis Corbeny jusqu'à Noyon. Le savant bénédictin a été plus exact dans une note de ses mémoires manuscrits, quand il parle d'une chaussée *qui devait se détacher de la route de Reims à Soissons, entre Fismes et Pont-Arcy, traverser l'Aisne à Maizy et la rivière d'Ailette vis-à-vis de Chamouille*. Ces indications s'appliquent à coup sûr au chemin de la Barbarie; malheureusement on ne les retrouve pas dans le chapitre des voies romaines de *l'Introduction à l'Histoire générale de la Picardie*.

M. Melleville, dans son *Dictionnaire historique du département de l'Aisne* (2), mentionne cette chaussée dont il indique exactement la direction par Maizy, Jumigny, Cerny-en-Laonnois, Chamouille, Bruyères et Laon.

M. Peigné-Delacour en parle également dans son opuscule intitulé *Recherches sur la position de Noviodunum Suessionum et de divers autres lieux du Soissonnais* (3); mais, partageant l'erreur de D. Grenier et suivant sa première indication, il fait passer le chemin de la Barbarie à Pontarcy et va le confondre

(1) *Introduction à l'Histoire générale de la Picardie*. page 462.

(2) T. II, p. 296.

(3) P. 15.

aussi aux environs de Froidmont avec la route de Corbeny vers Noyon.

Après avoir donné les indications de D. Grenier et décrit avec exactitude le chemin de Corbeny vers Noyon, il ajoute, confondant toujours deux chaussées bien distinctes, que « sa » conclusion est que l'*Iter Barbaricum* est le vieux chemin » gaulois de l'est à l'ouest ou des pays des Ardennes et des » Remi aux terres des *Bellovaques* et des *Ambiens*, et vers le » sud dans la contrée qui fut depuis nommée la Cham- » pagne (1). »

Un homme aussi recommandable par ses travaux historiques que par sa haute position, M. de Saulcy, a fait aussi mention du chemin de la Barbarie dans un mémoire sur la première campagne de César contre les Belges, inséré dans la *Revue Européenne* du 15 novembre 1859 (2). Il le dirige également sur Pont-Arcy où il place le théâtre des événements qui signalèrent l'entrée de César dans la deuxième Belgique. Suivant lui, le camp de Titurius Sabinus était à Pont-Arcy, celui de César sur la montagne de Comin, et le combat eut lieu dans la vallée qui s'étend à l'est de la montagne.

Il n'entre pas dans mon sujet de répondre au mémoire de M. de Saulcy; ce n'est pas d'ailleurs ici le lieu; mais comme toutes les fois que nos courses à travers l'ancienne Gaule nous ont amené sur des points de géographie ou d'histoire sujets à controverse, nous n'avons pas hésité à émettre notre avis, après avoir fait connaître celui de nos devanciers, nous ne croyons pas pouvoir nous dispenser de rapporter ici les principaux motifs qui nous empêchent de partager l'opinion du savant écrivain, malgré tout le talent avec lequel elle est présentée. Qu'on nous permette donc cette courte digression avant de suivre la voie de la Barbarie dans le département de l'Aisne.

La phrase des Commentaires qui a déterminé M. de Saulcy à

(1) *Supplément aux recherches sur l'emplacement de Noviodunum*, p. 3.

(2) Page 271.

placer le passage de César à Pont-Arcy est bien certainement celle-ci : *Flumen Axonam, quod est in extremis Remorum finibus, exercitum traducere maturavit*; il a vu dans ces mots *in extremis Remorum* l'extrême frontière des Remi. Là se trouvaient, sur la rive gauche de l'Aisne, les débris d'une ancienne forteresse, et sur la rive opposée une montagne de défense facile, qui ont achevé de le tromper. Nous ferons observer que César, qui venait de traverser le vaste pays des Remi, qui comprenait le département de l'Aisne, l'Ardenne et une grande partie de la Champagne, pouvait bien, à trois ou quatre lieues seulement de la frontière, se regarder comme à son extrémité. Il faut absolument que telle ait été sa pensée, sans quoi il serait de toute impossibilité d'expliquer le mouvement de l'armée romaine le lendemain du combat, mouvement qui nous est indiqué par cette autre phrase des Commentaires : *postridie ejus diei, Cesar..... in fines Suessionum, qui proximi Remis erant, exercitum duxit* (1).

Si César avait passé l'Aisne à Pont-Arcy et placé son camp sur la montagne de Comin, il est évident qu'il était non seulement sur la frontière des Suessiones, mais qu'il avait même pénétré chez eux, puisqu'il est constant que l'emplacement de Pont-Arcy leur a toujours appartenu; comment expliquer alors la marche de l'armée vers les frontières du Soissonnais ?

Il faut nécessairement reculer ce passage de quelques lieues, pour donner un sens au récit du général historien, et nous persistons à le placer dans le voisinage de Condé, au confluent de la Suippe et de l'Aisne. Pont-Arcy ne peut donc être, à nos yeux, le poste où César laissa son lieutenant Q. Titurius Sabinus à la garde de ses bagages. L'origine de ce village ne remonte pas, pour nous, au-delà des premières années du moyen-âge. Un pont construit sur ce point de la rivière d'Aisne prit son nom du village le plus voisin *pont d'Arcy*, puis *pont Arcy*; des habitations se groupèrent autour des fortifications

(1) *De Bello Gallico. Lib II.*

qui le défendaient et formèrent le village qui conserva la même dénomination.

Si l'écusson qui orne encore aujourd'hui la porte principale de Pont-Arcy n'était pas complètement mutilé, on y retrouverait, à coup sûr, les armoiries de quelque comte de Braine qui fit bâtir cette forteresse pour fermer l'entrée de ses domaines.

Ce nom qu'on écrit complaisamment *Pont Arcis* pour lui donner une physionomie plus latine, n'est jamais désigné ainsi dans les plus anciennes chartes ; c'est toujours *Pons in Ausonam* (1250), *Pons Arsus* (1261), *Pons Arsetus* (1297). Arcy est une de ces appellations de deux syllabes terminées en y, si communes dans le département de l'Aisne, telles que Acy, Bucy, Hary, Ciry, Dercy, Trucy, Gercy et tant d'autres auxquelles on est plus disposé à accorder une origine celtique qu'une étymologie latine.

Voyons maintenant si les données de César, si les détails topographiques dans lesquels il entre sur l'emplacement de son camp peuvent s'appliquer à la montagne de Comin. Il était placé, nous dit-il, sur une colline peu élevée au-dessus de la plaine, *paululum è planitie editus* ; elle était sur le devant assez étendue pour y déployer les troupes ; elle s'abaissait à droite et à gauche, se relevait légèrement vers le centre et revenait en pente douce vers la plaine (1).

Peut-on reconnaître dans cette description si nette, si précise, la montagne de Comin, montagne isolée de toute part, haute de 70 à 80 mètres au-dessus de la vallée et bordée sur tout son pourtour d'escarpements rapides qui en rendent l'accès difficile aux hommes et complètement impossible à la cavalerie, à moins de travaux considérables ? Nous n'hésitons pas à déclarer, pour notre part, que cela nous paraît de toute impossibilité. M. de Saulcy a bien compris aussi ce que le récit

(1) *Quod is collis ubi castra posita erant, paululum è planitie editus, tantum adversus in latitudinem patebat, quantum loci acies instructa occupare poterat. atque ex utràque porte lateris dejectus, et frontem leniter fastigiatus paululum ad planitiem redibat.*

de César avait d'inconciliable avec son opinion, car il convient qu'il y aura toujours une obscurité en quelque sorte impénétrable dans ces mots *paululum è planitie editus*; mais au lieu de chercher à dissiper cette obscurité, il déclare que la seule conclusion qu'on puisse tirer des expressions de César, c'est que la colline sur laquelle était posé son camp, s'étendait perpendiculairement au cours de l'Aisne et dominait le terrain compris entre la colline et la rivière (1). Cette manière de conclure, il faut le dire, fait disparaître bien des difficultés; mais nous pensons néanmoins que l'honorable président de la commission de la topographie des Gaules, qui s'est donné la peine de venir examiner la question sur les lieux, eût été plus heureux si, remontant de trois ou quatre lieues le cours de l'Aisne, il avait examiné les coteaux des environs de Guignicourt; il eût à coup sûr rencontré sur ce point un terrain plus conforme au récit de César toujours exact, il faut le reconnaître, malgré sa concision et sa rapidité (2).

Nous ne poursuivrons pas davantage l'examen du mémoire de M. de Saulcy, susceptible de bien d'autres réfutations, auquel M. Melleville a déjà répondu (3) et qui soulèvera encore, à n'en pas douter, des objections nombreuses et sérieuses; mais avant de nous éloigner des bords de l'Aisne, parcourons un instant la montagne de Comin où l'archéologue peut trouver plus d'un sujet d'étude.

D. Grenier en fait mention dans son Introduction à l'histoire générale de la Picardie, et la considère, d'après les indications d'un M. Thiébaut, contrôleur des actes à St-Quentin, comme un ancien poste militaire qui a pu servir de quartier-général aux Gaulois réunis pour s'opposer à la marche de l'armée romaine. Nous ne réfuterons pas cette opinion en contradiction flagrante avec le récit des Commentaires; mais nous signal-

(1) *Première campagne de César contre les Belges. Revue Contemporaine* du mois de juin 1859, p. 289.

(2) Voir le *Bulletin de la Société académique de Laon*, T. VII, p. 190

(3) *Bulletin de la Société académique de Laon*, T. X, p. 215.

rons à l'étude des observateurs les grottes nombreuses pratiquées dans l'épaisseur du banc de calcaire grossier qui couronne le plateau; on voit facilement que ces creutes, ainsi qu'on les nomme dans le pays, ne sont pas le résultat des travaux d'exploitation de la roche comme carrière, mais qu'elles ont été creusées tout exprès pour servir de demeure; la plupart sont de forme arrondie, sans autre jour que la porte d'entrée, toujours fort étroite; les unes ne présentent qu'une seule chambre, les autres en ont deux, quelquefois trois. Sur leurs parois intérieures, on remarque des entailles faites en forme d'armoires pour resserrer les ustensiles de ménage. C'est tout un village auquel il ne manque que ses habitants et dont on peut faire remonter l'origine, je n'ose pas dire aux premiers âges de l'humanité, mais au moins aux derniers temps qui précédèrent la conquête des Gaules par les Romains.

Les conquérants, à leur tour, occupèrent aussi la montagne de Comin, soit comme poste militaire, soit comme point d'observation. Son isolement, sa hauteur, ses pentes rapides qui en faisaient un refuge inexpugnable, ont dû nécessairement frapper leur attention et servir à leurs armées. Nous trouvons la preuve irrécusable de leur séjour dans les grosses tuiles à rebord, les poteries rouges et grises qu'on rencontre à l'extrémité sud du plateau, sur la crête qui domine le village de Bourg et la vallée d'Aisne toute entière. Nous les signalons sans craindre qu'on en tire des inductions défavorables à notre opinion; elles prouvent que les Romains ont habité ces lieux, mais elles n'infirment en rien le récit de César et l'impossibilité de l'appliquer à la montagne de Comin.

Retournons maintenant à la voie de la Barbarie que nous avons quitté à Breuil au passage de la Vesle; elle laisse Courlandon à gauche, passe tout près de Romain, monte la côte au nord du village et arrive sur les hauteurs vis à vis de la ferme de Beaurevoir où elle entre dans le département. De là elle se dirigeait vers Maizy, d'après les uns, à travers le plateau pour arriver à la grande Cavée qui est derrière le

village, d'après les autres, en longeant la limite extrême du coteau au-dessus des villages de Meurival et de Muscourt; passait devant le portail de l'église de Maizy où l'on m'affirme qu'on a retrouvé et détruit son empierrement il y a quelques années seulement, et descendait au village par la rampe en écharpe qui existe encore aujourd'hui, pour marcher ensuite directement sur Laon.

Cette direction nous est parfaitement indiquée dans une lettre de Pardulphe, évêque de Laon, adressée à Hincmart, par laquelle il lui annonce qu'il arrivera bientôt sur la montagne en suivant le chemin de la Barbarie, soit par Jonchery ou par Breuil et par Glennès (1).

Per viam justa montes Remorum quæ vocatur Barbara (debemus) ire et per joucaracum sive Broilum transire, et ita ad Glennam, inde in crastina montem ascendere speramus (2).

Si un doute pouvait s'élever sur la marche de la chaussée vers Laon, il serait levé d'une manière irrécusable par un témoin de la plus haute antiquité qui existait encore il y a quelques années dans l'église même de Maizy; c'est une borne milliaire placée près d'un des piliers de la nef, celui de droite en entrant. Dans le seul but de placer un banc, on brisa cette borne qui gênait, et le fragment jeté sur un tas de décombres dans le cimetière a été depuis recueilli par M. de Tugny, propriétaire à Beaurieux, chez lequel on peut le voir encore en ce moment et qui le destine au Musée de Soissons. Quant à la base de la colonne qui, au dire des ouvriers, était enchâssée dans un massif de grosse maçonnerie, elle a été extraite vers 1851, époque à laquelle on a refait le dallage de la nef.

(1) De ce que Pardulphe indique Glennès comme lieu de son passage, il ne faut pas en conclure que la route traversait cette localité. Glennès, situé sur la gauche de la chaussée, à mi-chemin de Reims à Laon, était le premier village du domaine de l'église de Laon, qui y possédait un collège de chanoines. L'évêque allait y prendre son gîte pour continuer le lendemain, comme il le dit, sa route vers Laon.

(2) *Hincmari opera*. T. II, p. 839.

Voici l'inscription qu'on lit distinctement sur le tronçon aujourd'hui entre les mains de M. de Tugny :

.
.
PIO AVG.....
TAN MAX....
TRIB POT XIII
IMP II COS III
P.P.... S
.

Quelque incomplète que soit cette inscription, on peut cependant l'attribuer avec quelque certitude à l'empereur Marc Aurèle Antonin, Pieux, Auguste, vainqueur des Bretons, revêtu de la puissance tribunitienne pour la treizième fois, consul pour la troisième fois. Elle remonte par conséquent à la deuxième année de son règne, c'est-à-dire à l'an 212 de l'ère chrétienne, et montre que si les Romains ne construisirent pas la voie de la Barbarie, ils lui appliquèrent au moins leur système itinérique; car on ne peut supposer que la borne de Maizy ait été apportée de fort loin. Tout porte à croire au contraire qu'elle était peut-être dans l'église à sa place primitive.

La chaussée traversait la rivière d'Aisne au gué de Maizy qui a disparu par suite des travaux nécessités par la construction du canal latéral, et arrivait au pied de Beaurieux où elle coupe la route de Neufchâtel à Soissons. Des constructions modernes établies sur ce point mirent à jour un certain nombre de sarcophages en pierre (1).

Après avoir suivi pendant quelque temps la route de Beaurieux vers Laon, elle la quitte au ruisseau du Tortoir qui descend de Cuissy et marche directement vers l'ancien monastère des Prémontrés, fondé en 1116 par le bienheureux Luc de

(1) Les civilisations diverses de la Gaule, des Romains, des Francs et du moyen-âge ont laissé des traces nombreuses dans la belle vallée de l'Aisne. Les coteaux de Pargnan, de Geny, de Paissy et de Comin, nous montrent ce

Roucy, doyen de la cathédrale de Laon. Ce n'est plus alors qu'un chemin abandonné, mais encore fort apparent, qui montre sur divers points des restes d'empierrement.

Les vieux titres de l'abbaye en font souvent mention. Une charte de l'évêque Barthélemy, de l'an 1139, par laquelle il confirme les propriétés des religieux, s'énonce ainsi : *Scilicet à pirgo Laudunensi qui est inter abbatiam et Juminiacum*. Un autre titre de 1163, signé de Gauthier, évêque de Laon, l'appelle la voie pierreuse, *viam petrosam* (1).

Elle gravissait la colline de Cuissy entre l'abbaye et le village de Jumigny; on la voit encore au-dessous de la rampe moderne, sous l'aspect d'un chemin creux. Le plateau sur lequel elle parvient alors a été occupé par les Romains dont on retrouve les traces au nord-est de Geny. M. de Tugny y a recueilli, en 1841, des tuiles, des poteries et des monnaies (2); mais c'est surtout sur les hauteurs de Bellevue (même territoire), que ces traces sont plus nombreuses. On y a découvert, en 1826, une quarantaine de tombeaux en pierres et en tuiles faisant partie d'une plus vaste sépulture; l'un d'entre eux était recouvert par un seul morceau de terre cuite, rougeâtre, assez fine, de la dimension et de la forme du cercueil, avec des bords qui

grottes curieuses qui furent les habitations des premiers hommes de la contrée. Les vestiges des temps romains sont répandus dans toute la vallée, particulièrement entre Pontavert et Rcucy et près de Concevreux. Les dernières découvertes faites au lieudit la *Butte noire*, sur le territoire de cette commune, ont produit de nombreux vestiges de constructions, des tuiles, des poteries et une grande quantité d'ustensiles en fer, un grand vase renfermant 1,200 médailles, pour la plupart à l'effigie des empereurs et des impératrices ci-après : Vespasianus, Titus, Domitianus, Nerva, Trajanus, Hadrianus, Sabina, Oëlius, Antoninus, Faustina senior, Marcus Aurelius, Faustina junior, Lucinius Verus, Lucilla, Commodus, Crispina, Septimus Severus, Julia Domna, Sev. Alexander, Julia Mammea. — MM. Fournaise, instituteur à Roucy, et Dion, concierge du château, ont formé des collections curieuses des nombreux objets d'art antiques trouvés dans le pays.

(1) *Sacri et canonici ordinis premontratis annales*. T. 1, p. 63 et 74 des Preuves.

(2) *Bulletin de la Société archéologique du département de l'Aisne*, 2^e numéro, p. 31.

retombaient un peu en contrebas et le fermaient à la manière d'une boîte (1). L'inscription suivante était répétée à plusieurs places sur la partie interne de ce couvercle :



Cette inscription en relief, et faite ainsi que son encadrement à l'aide d'un moule en creux, excita vivement l'attention des archéologues de l'époque. Les uns, dans la supposition d'une épitaphe, lui donnèrent cette explication latine, bien moins exacte qu'ingénieuse, *Intra illustris vir optimus jacet* ; les autres, la lisant à l'envers, y ont vu l'indication de la sépulture d'un Romain du nom de Jovinus. D'autres enfin, avec moins d'imagination, l'ont lue telle qu'elle est écrite, INIVOI, et l'ont considérée comme l'estampille du fabricant, opinion confirmée par les mêmes marques retrouvées depuis sur les tuiles de la villa romaine de Blanzly.

Le chemin de la Barbarie, en s'éloignant des coteaux qui bordent la vallée d'Aisne du côté du nord, passe au moulin de Paissy, contourne le village du même nom qui s'abrite en grande partie sous les roches, traverse bientôt après la voie de Corbeny vers Noyon, appelée sur ce point la route des Dames, et entre à Cerny-en-Laonnois, ancien village qui, dès les commencements du ^v^e siècle, appartenait à une dame nommée Celse, cousine de saint Remy.

Un peu avant de traverser la route des Dames, la chaussée laisse sur ses bords un lieudit *la Sence St-Emile* ; on y voit des débris de construction et une fontaine qui ne laisse plus couler ses eaux que pendant la saison des pluies. C'était là, dit-on, que s'élevait l'habitation de saint Emile, père de saint Remy ; c'est là aussi que serait né, le 13 janvier 436, l'illustre apôtre des

(1) *Annuaire du département de l'Aisne*, années 1826 et 1828.

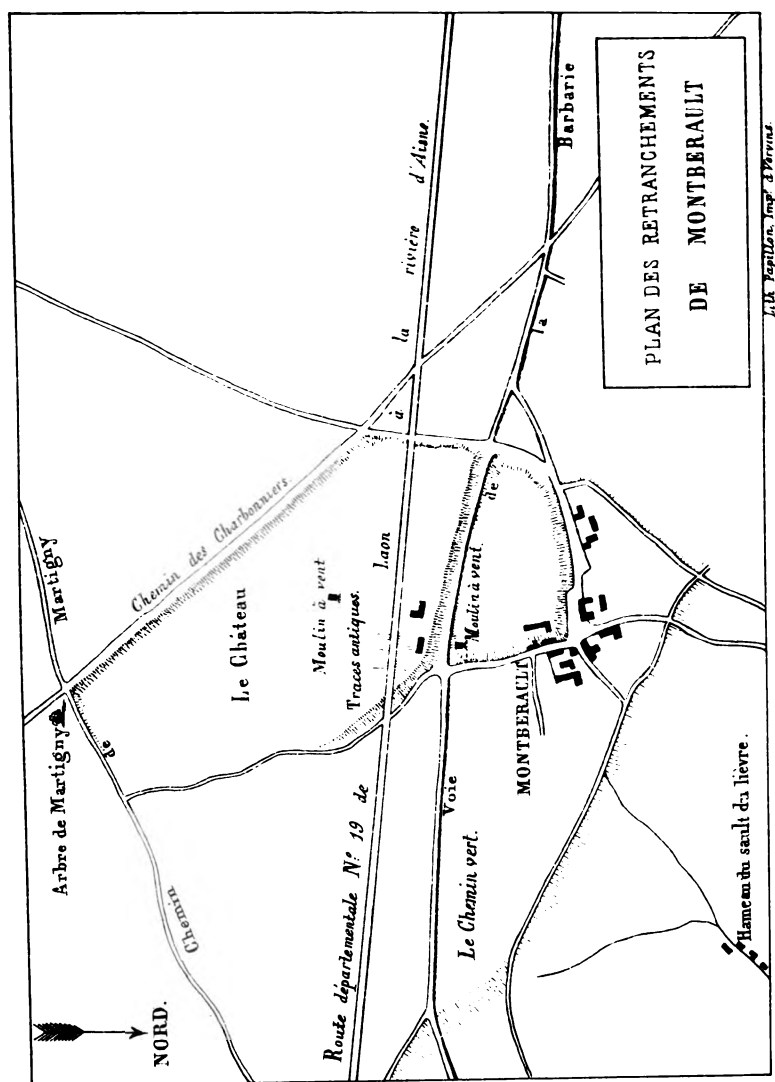
rois de France, dont les historiens placent le berceau, les uns dans le Laonnois, les autres à Laon, à Laverghy, ou à Cerny.

C'est, dit-on dans le pays, de St-Emile que saint Remy partait pour aller faire ses études à Reims, et quand il passait l'Aisne à Maizy, il lui suffisait d'étendre son manteau sur la rivière pour la franchir à pied sec. C'est auprès de la fontaine que sainte Célinie venait songer à son fils absent et que, par l'orifice d'où s'échappait l'eau vive, elle s'entretenait avec lui. Si cette naïve légende jointe à la tradition si vivace qui veut que saint Remy soit né dans le pays, n'est point une preuve, elle donne néanmoins quelque poids à l'opinion de ceux qui font naître le fameux archevêque de Reims à Cerny.

Ce village avait dans le moyen-âge des foires célèbres qui étaient encore fort fréquentées au xvi^e siècle. Dès l'année 1168, ses seigneurs jouissaient d'un droit de péage sur la chaussée ; il fut vendu à cette époque à l'abbaye de St-Jean, par Guillaume de Cerny, du consentement de sa femme et de ses enfants. Les registres de l'Hôtel-Dieu de Laon nous apprennent que le fermier du péage en 1511 se nommait Hacquinet.

La chaussée descend dans la vallée de l'Ailette par une pente assez rapide, laissant beaucoup plus haut sur sa gauche la route moderne qu'elle traverse et qu'elle garde bientôt à sa droite jusqu'aux abords de la prairie de Chamouille où elle est appelée le *Chemin Bruneau* ; c'était encore il y a vingt-cinq ans une large voirie dallée de grosses pierres que les travaux récents ont fait disparaître. Elle touche le village de Chamouille derrière lequel on la voit, complètement abandonnée et semblable à un ravin, s'élancer sur les pentes de la colline pour arriver à Monthenault ; elle passe devant le portail de l'église et gagne Montbérault, hameau dépendant de Bruyères.

Il existe au sud de ce hameau, dans l'angle formé par la route et une autre voirie gauloise, dite le *Chemin du Charbonnier*, qui vient de Nizy-le-Comte et marche vers Chavignon, des vestiges de retranchements fort considérables qui s'étendent jusqu'à l'arbre de Martigny et occupent presque toute la largeur du plateau ; ils forment une enceinte polygonale d'une conte-



nance d'environ 20 hectares, très irrégulière et fort allongée dans la direction du nord au sud. Les fossés sont encore très distincts au nord et à l'ouest; on n'en remarque pas au sud; mais le terrain sur toute cette ligne est relevé en talus d'un mètre et quelquefois de deux mètres de hauteur. A l'est, l'enceinte a disparu; on ne la retrouve qu'en se rapprochant de Montbérault où elle se présente, à l'angle nord-est, avec un relief de quatre à cinq mètres. Un long rideau qui se développe à deux ou trois cents mètres de ces retranchements, dans la direction du nord-est, du côté de Bruyères, semble avoir fait partie de l'enceinte dont il aurait alors doublé l'étendue. On ne remarque aucune trace de construction sur toute cette vaste enceinte dont le centre seul a conservé le nom de *Château*. Les seuls débris antiques qu'on y ait recueillis sont des ossements humains et quelques vases en terre noire trouvés sur la bordure, lors de la construction de la route départementale n° 19, de Laon à la rivière d'Aisne, qui parcourt sa partie septentrionale. L'histoire et la tradition ne disent rien sur l'origine de cette fortification à demi disparue; mais son étendue, sa position sur un plateau élevé, à la jonction de deux chemins gaulois, le nom Montbérault ou *Mont Beraux* dans lequel on peut voir à la rigueur la transformation du mot *Bibrax*, enfin leur distance à vingt mille mètres ou neuf lieues gauloises de la position des Romains, sur la droite de l'Aisne, entre Guignicourt et Berry-au-Bac, lui donne quelques chances pour disputer, peut-être avec avantage, l'emplacement de cet oppide rémois défendu par Iccius et que César place à huit lieues de son camp. Nous n'affirmons rien à cet égard; c'est seulement une conjecture que nous livrons à l'appréciation des savants, et en attendant que l'étude et l'observation viennent la détruire ou la confirmer, nous reprenons la voie des Barbares ou le Chemin-Vert, comme on l'appelle dans le pays.

Il passe dans le fossé même de la partie nord du camp de Montbérault, marche toujours sur la gauche de la route moderne, la traverse dans la descente de Bruyères et pénètre dans

cette petite ville par le lieudit les *Romcrets*. Bruyères, fière de ses anciennes franchises communales, montre encore avec orgueil les restes de ses remparts et de ses vieux édifices, ainsi que sa rue des Etuves, dernier souvenir des habitudes romaines conservées longtemps après l'anéantissement de la puissance des conquérants. La mention de la chaussée se retrouve souvent dans les anciennes archives de la commune; on lit ces mots dans un titre de 1252 : *Versus stratam de Brueriis apud Laon*. La bibliothèque de la ville de Laon possède une charte du mois de décembre 1292, par laquelle Philippe-le-Bel règle une contestation qui s'était élevée entre l'Evêque de Laon et le Maire et les Jurés de Bruyères, au sujet des droits de chaussées (*calceia*) à percevoir dans la traverse de la ville, droits qui existèrent pendant toute la période du moyen-âge. En l'année 1500, l'Hôtel-dieu de Laon payait « au fermier qui tient la chaussée de Bruyères, seize » deniers parisis pour les voyages du charriot du dit hostel, en » amenant tans bois que vins et autres choses. »

A peu de distance au nord de Bruyères, la vieille chaussée s'engage dans les terres à droite de la route nouvelle; elle devait arriver sur le territoire d'Ardon par la droite du monticule boisé appelée la Moncelle, en avant duquel elle a disparu; on la retrouve un peu plus loin sous le nom de *Chemin de Ste-Salaberge*. Elle marche droit au marais dont elle traversait toute la largeur jusqu'au pied de la montagne de Laon. C'est par cette voie que sainte Salaberge, fuyant la ville de Langres et les dangers de la guerre qui déchirait le royaume de Bourgogne, arriva à Laon en 638, entraînant à sa suite toute une nombreuse communauté de femmes. On sait que l'évêque Attote vint au devant d'elle accompagné de tout son clergé et d'une grande partie de la population. La chapelle de Ste-Salaberge dont on voyait encore les restes, il y a quelques années, sur la gauche du chemin, marquait sans doute le point de rencontre de la sainte et de l'évêque.

Le passage de la chaussée sur le territoire d'Ardon est constaté par des titres de la plus haute antiquité. Une charte de

l'Hôtel-dieu de Laon, de 1260, nous fait connaître que cette maison possédait des terres à Ardon près de la chaussée, *in territorio de Ardone ad calceiam* ; une autre charte du même établissement, datée de 1268, parle encore de terres *apud Ardonem juxta calceiam*. En 1313, la ville de Laon percevait un droit de pontage sur le pont d'Ardon. Des titres de 1389 et de 1394 nous apprennent que la chaussée ne s'appelait plus alors que le *Passeige* ; moins d'un siècle et demi après, en 1524, c'était le *Malpas* ou *Maupas*. Sans aucun doute, la voie antique, abandonnée, détruite en grande partie dès cette époque et remplacée déjà par le chemin qui traverse le faubourg même d'Ardon, n'était plus qu'un mauvais passage pratiqué accidentellement.

Aujourd'hui la chaussée a complètement disparu sous le marais ; mais on la retrouve pour peu que l'on creuse le sol à un mètre de profondeur ; des travaux exécutés au lit de la rivière l'ont mise à jour, il y a quelques années, dans la propriété de M. Grimblot et ont permis d'en étudier la construction. Elle se composait d'une épaisse couche de sable blanc, fin, non terreux et parfaitement homogène, sur laquelle étaient placés d'énormes blocs de grès bruts qui supportaient à leur tour le cailloutis de la chaussée ; le tout était maintenu sur les côtés, pour en empêcher l'écartement, par une espèce de pilotis de pièces de bois de chêne qui avaient acquis la consistance et la couleur de l'ébène par suite de leur séjour prolongé dans la tourbe. Ce système de construction si bien appropriée au terrain mobile des marécages doit faire supposer que les Gaulois connaissaient déjà la théorie de la singulière propriété dont jouit le sable, de rendre pour ainsi dire légères à la terre qui les porte les charges les plus lourdes, théorie que nos ingénieurs n'ont guère mis en pratique que depuis une cinquantaine d'années.

La chaussée, à sa sortie du marais, s'élevait sur la montagne de Laon par l'ancienne rampe d'Ardon qu'une rectification récente vient de faire disparaître presque entièrement sous nos yeux, malgré la profondeur de son encaissement. On ne

peut guère douter que le vaste plateau, couvert aujourd'hui par la ville, n'ait été habité dès les temps primitifs, alors que l'occupation des hauteurs était un usage commun à tous les peuples. Les Gaulois, divisés par peuplades souvent rivales les unes des autres, durent nécessairement en rechercher la possession et le séjour; son isolement les mettait à l'abri des surprises, et les roches calcaires qui couronnent son sommet leur permettaient d'y creuser avec facilité ces grottes qui leur servirent si longtemps de demeure, dont nous retrouvons encore des spécimens autour du plateau de St-Vincent et qui formèrent cette bourgade dont le nom celtique *Loomdun*, latinisé plus tard sous ceux de *Loodunum*, *Laodunum*, se transforma enfin en celui de Laon.

Les armées romaines, au moment de la conquête, se retranchèrent aussi sur cette montagne si favorable à la défense et occupèrent, particulièrement, toute la partie orientale, depuis la pointe de la citadelle jusqu'à la rue du Bourg, où un fossé profond les séparait du reste du plateau.

Leur camp devint dans la suite une ville qui, d'après certains légendaires, dut son origine à Munatius Plancus, personnage consulaire du temps d'Auguste; suivant d'autres, à un prêteur du nom de Macrobius qui commandait la province pour les Romains au milieu du iv^e siècle.

Sans attacher plus d'importance qu'elles n'en méritent à ces origines obscures que les recherches les plus sérieuses ne parviendront jamais à éclaircir, contentons-nous d'indiquer les preuves qui constatent l'occupation de notre montagne par le peuple conquérant.

Des hommes versés dans l'étude des monuments anciens ont cru reconnaître les vestiges de l'enceinte romaine dans les caractères d'une tour qui flanquait la muraille sud de la citadelle, près du fossé qui la sépare de la ville et que le génie militaire a fait disparaître en 1856. Au-dessous d'un premier revêtement en petit appareil, peu solidement établi, existait une nouvelle disposition composée de pierres plates posées de champ l'une sur l'autre, de manière à former entre elles un

angle plus ou moins ouvert. Ce genre de construction, que les Romains désignaient sous le nom d'*opus spicatum*, s'enchâssait pour ainsi dire, dans un ciment d'une grande dureté, dans lequel se remarquait un grand nombre de fragments de tuiles et de poteries concassés (1). Une muraille du même genre a été reconnue sur un des côtés de la cour de la glacière, dans l'ancien Evêché; enfin la porte d'Ardon elle-même montre aussi, dans sa partie intérieure du côté de la ville, de grandes et fortes pierres d'appareil, ornées de filets, reposant immédiatement sur la roche, et qu'on s'accorde généralement à considérer comme les restes d'un édifice romain noyé dans une construction moins ancienne. Mais ce qui plus encore que ces restes atteste d'une manière irrécusable l'occupation de la montagne dans les temps gallo-romains, c'est la prodigieuse quantité de tuiles et de débris de poteries de tout genre et de toute forme, mise à jour à différentes époques par les travaux exécutés autour de la citadelle, particulièrement en 1836 et en 1844. Malgré les bouleversements qui modifièrent si souvent et si profondément cette partie du sol de la cité laonnoise, ils apparaissent partout, dans les cours, dans les fossés, sous le gazon des glacis, et témoigneront encore longtemps de la haute antiquité de la ville de Laon, sans, malheureusement, nous éclairer sur le nom qu'elle a portée à l'époque des invasions romaines. Faut-il voir dans la ville de Laon seulement l'emplacement de la bourgade gauloise de *Loomdun*, ou bien tout à la fois celui de *Loomdun* et celui de *Bibrax*, de cet oppide fameux qui résista à l'attaque impétueuse des Gaulois confédérés marchant contre César, et que celui-ci place à 8,000 pas du camp qu'il occupait sur la rivière d'Aisne, *ab ipsis castris oppidum Remorum, nomine Bibrax, oberat millia passuum* IIX.

Un diplôme de Chilpéric I^{er}, daté de *Bibrax*, la première année du règne de ce prince, c'est-à-dire de l'an 561, semble le faire supposer; de nombreux légendaires n'en font aucun

(1) *Bulletin de la Société académique de Laon*. 1855, p. 152.

doute. Dudon de Saint Quentin, auteur de la Chronique de Normandie, l'affirme; Guibert de Nogent partage le même sentiment, ainsi que J. Robbe, connu par une méthode pour apprendre la géographie; L'Eleu, dans son histoire de la ville de Laon; D. Lelong, dans son histoire du diocèse, en sont convaincus, et M. Melleville, dans ses divers ouvrages, se montre un des plus ardents champions de cette cause.

D'autres historiens ont cherché cette ville rémoise partout ailleurs qu'à Laon. Duplessis la place dans la Bourgogne, à Beaune ou à Autun; Samson, à Fismes; Henri Estienne, à Braye-en-Laonnois; Perrot d'Ablancourt, Liébaux et Deverité, à Braine; l'abbé Lebeuf, Lemoine et Napoléon à Bièvres. D'autres enfin veulent la retrouver sur l'emplacement de Bruyères, de Berriex, ou dans les retranchements de Montbérault.

D'Expilly, après avoir longuement balancé le pour et le contre, se prononce en faveur de ceux qui distinguent Bibrax de Laon. Danville partage également cette opinion et penche vers la position de Bièvres, tout en accordant une origine celtique à la ville de Laon. M. Labour, dans ses origines des villes de Picardie, conteste aussi à Laon le nom de Bibrax; enfin, M. de Visme, appuyant son opinion sur le récit même de César et sur des raisonnements pleins de justesse, refuse également le nom de *Bibrax* à la ville dont il est l'historien.

Comme on le voit, la division des sentiments au sujet de ce point de géographie ancienne ne date point d'aujourd'hui; elle a déjà donné lieu à de nombreux mémoires, et, sans aucun doute, elle en produira encore qui très-probablement n'apporteront pas plus de lumières dans la question, ni plus de conviction chez les contestants.

Aussi nous gardons-nous bien d'aborder cette question qui du reste n'appartient pas à notre sujet; nous dirons cependant que, du camp de César que nous avons établi sur la droite de l'Aisne entre Guignicourt et Berry-au-Bac, la distance de 8,000 pas (11,850 mètres) indiquée par les Commentaires, nous conduit précisément dans le voisinage de Berriex, sur les

retranchements de Saint-Thomas que des chartes de l'abbaye de Saint-Vincent, de l'année 1213, nous désignent sous le nom de *Veteris Laudunum*. C'est là, croyons-nous d'après le récit de César, que l'emplacement de Bibrax peut être déterminé avec le plus de succès.

GRAND CHEMIN DE LAON A ARRAS.

*Par Loizy, Vivaise, Monceau-lès-Leups, Pont-à-Bucy, Nouvion-
l'Abbesse, Sery, Mézières, Ilancourt, St-Quentin, Pontruet et
Cologne.*

Le Chemin de Laon à Arras n'est en quelque sorte que la continuation du chemin de la Barbarie, route à grande portée qui, après avoir parcouru les pays des *Catalauni* et des *Remi*, s'avancait vers la mer, en passant entre les *Ambiani* et les *Nervii* et en traversant la contrée habitée par les *Atrebates* et les *Morini*.

Les registres des comptes de l'Hôtel-Dieu de Laon de l'année 1496 mentionnent cette route sous le nom de *grand chemin de Laon à Arras* et en indiquent le tracé par *Vivaise, Sery, Mézières, le Bel-Arbre entre St-Quentin et Laon, Pontruet, Coullogne, Ephey, Hendricourt et Croisille*. Les charriots de l'hospice suivaient fréquemment cette route pour transporter dans l'Artois les vins blancs et rouges du Laonnois qui avaient alors une certaine réputation.

Sinueuse dans ses détails, mais ne s'écartant pas sensiblement de la ligne droite dans son ensemble, elle présente encore aujourd'hui sur un grand nombre de points une largeur de 15 à 20 mètres; elle sert de limites séparatives à un grand nombre de territoires et forme partout la base de leurs divisions parcellaires.

Elle s'éloigne du pied de la montagne de Laon par le faubourg de St-Marcel, passe à Loizy, simple ferme qu'on croit

être le domaine de *Lauscita*, légué par sainte Geneviève à l'église de Laon. C'était autrefois une paroisse sous le vocable de St-Vincent. Son cimetière, qui couronne le sommet d'une petite butte sablonneuse, exploité depuis quelques années comme carrière, montre de nombreuses tombes en pierres.

Laissant à droite le village de Besny, la route arrive au *Mont-Fendu*, appelé aussi quelquefois le *Mont Herbert*, parce que c'est là, dit un récit plus légendaire qu'historique, que fut pendu Herbert, comte de Vermandois. On rapporte que pour ne pas être touché par la main du bourreau, le turbulent vassal de Louis d'Outremer s'avança à cheval jusqu'au pied du gibet, qu'il se passa lui-même la corde au col et que, piquant sa monture, il demeura suspendu.

Elle entre ensuite sur Vivaise dont le territoire recèle de nombreux vestiges romains; 2,000 médailles y ont été recueillies en 1834. Ce village, traversé aujourd'hui par la route, était autrefois à sept à huit cents mètres sur sa droite. L'église seule est restée sur l'emplacement du village primitif, détruit sans doute dans les guerres du xvi^e siècle.

En quittant Vivaise, on passe au pied du moulin à vent de Couvron, puis entre le village de ce nom (1) et la ferme d'Aumencourt, autrefois paroisse, dont la cure appartenait à l'abbaye de St-André du Câteau qui la donna en 1173 à St-Martin de Laon. On arrive ensuite à l'extrémité nord-est du gros village de Monceau-lès-Leups, qui montre aussi des antiquités romaines, particulièrement dans les bois de la *Queue de Monceaux*. De là, la route descend à Pont-à-Bucy, en passant à gauche d'un monticule rempli de sarcophages en pierres; elle

(1) Le sol boisé du territoire de Couvron, encore si considérable aujourd'hui, recèle de nombreuses traces antiques. On y ramasse tous les jours des monnaies romaines. Les défrichements du bois de la *Fortelle*, en 1853, ont mis à jour des débris de poteries historiques, des fragments d'amphores et des tuiles à rebords. On voyait aussi dans les bois de la *Fortelle*, entre la gare du chemin de fer et le village, des mouvements de terrain qui avaient appartenu à des retranchements considérables; ils ont disparu presque entièrement depuis dix ans à peine que le terrain est en culture.

traverse la rivière de Serre sur un vieux pont du moyen-âge et la vallée à l'aide d'un remblai de deux ou trois mètres de hauteur, percé de larges échancrures pour faciliter l'écoulement des eaux dans les inondations.

Au-delà de la vallée, elle rencontre le village de Nouvion-et-Câtillon, autrefois Nouvion-l'Abbesse, célèbre par un château-fort assiégé par Louis-le-Gros en 1112, et un couvent de femmes dépendant de l'abbaye de N.-D. de Laon. Les noms d'*Abbaye des Gris* et de *Rue du Couvent* sont les seules traces qui en restent.

Le village auquel parvient la chaussée après Nouvion-et Câtillon est celui de Renansart qui était, dès les temps éloignés, le chef-lieu d'une vicomté, consistant seulement dans la connaissance des délits, entreprises et autres forfaitures qui pouvaient avoir lieu sur tous chemins, sentiers, rues, ruelles et places publiques. Il existe aux archives du royaume (lettre P., n° 54, cote 24, section domaniale) un acte d'aveu, en parchemin, fait au mois de novembre 1395, par Raoul, seigneur d'Ernansart, de ce qu'il a, en ladite ville, tenue en fief du roi, mouvant de son château de Ribemont. On y lit: *Item, la vicomté des chemins qu'il tient en vicomté du roi notre sire sur les quels chemins il a toute justice. Item, si l'on trouve sur les dits chemins, nuelles charrues qui esboulent on amendrissent les dits chemins, ils me doivent 60 sols d'amende, etc.*

Après Renansart, la route, laissant Surfontaine à droite, arrive à Sery-Mézières, village donné en 921 par Charles-le-Chauve à l'abbaye de Maroilles, avec les cinq manses et les serfs qui le composaient. Elle traverse la vallée et la rivière d'Oise, au-delà de laquelle elle arrive à Mézières, patrie de saint Hubert qui y naquit au VII^e siècle. En 1104, Godefroy de Ribemont fit don aux moines de St-Prix du droit de vinage et de passage libre sur sa terre de Mézières. Ce nom de Mézières, *Macariæ*, comme celui d'Itancourt, *Itineris Curtis*, où nous parvenons ensuite, en marchant vers St-Quentin, indiqueraient seuls la direction de la route, si son tracé n'était pas parfaitement conservé. Après Itancourt, elle descend vers St-Ladre, en

avant de St-Quentin, où elle se confond avec le grand chemin romain de Reims à Arras, qu'elle a suivi presque parallèlement depuis le voisinage de Laon jusque ici, et qui la recouvre depuis St-Quentin jusqu'à Arras. (Voir page 153).

QUATORZIÈME SÉANCE

(31 Juillet 1860.)

Présidence de M. **Duchange**, Président.

M. FLEURY lit la dernière partie de son rapport général sur les travaux antérieurs de la Société académique de Laon (1857, 58 et 59, tom. 7, 8 et 9).

M. MATTON lit la dernière partie de son travail sur l'Autorité des Evêques de Laon.

Barthélemy avait des idées généreuses ; il désirait sincèrement le bonheur de ses vassaux et ne songeait en toutes choses qu'à faire le bien. Il eut la consolation, en quittant l'épiscopat pour aller prendre à Foigny l'habit cistercien (1151), de voir le siège épiscopal occupé par un de ceux qui l'avaient fortement secouru dans sa mission apostolique. Cette consolation fut de courte durée. Gautier, qui avait quitté l'abbaye de Saint-Martin dont il était abbé, pour la crosse épiscopale, mourut en 1153, et avec lui s'éteignit la domination des réguliers sur les séculiers.

Gautier de Mortagne qui lui succéda avait pu voir de ses propres yeux la pénurie dans laquelle se trouvait la maison

épiscopale. Il n'avait pas, comme ses prédécesseurs, l'imprévoyance de la charité ; il ne se serait pas volontiers résigné, comme eux, à manquer des choses les plus nécessaires. Chez lui le calcul refroidissait le cœur ; l'administrateur effaçait le chrétien. Il ne songeait qu'à assurer la perception ou à augmenter l'importance de ses revenus. Tous ses actes sont empreints de cette pensée temporelle à laquelle il donna, peu de temps après son élection, une regrettable solennité. On le voit, en effet, chercher à réunir à la manse épiscopale les biens qui en avaient été détachés et se plaindre, en termes très acerbés, près de son métropolitain et du pape, de ce qu'il appelait la mauvaise gestion de Barthélemy. Celui-ci apprit au fond de sa cellule de Foigny que son successeur l'accusait de dissipation. Il adressa à Samson, archevêque de Reims, une lettre très-touchante et très-digne, dans laquelle il disait qu'il n'avait détaché des domaines épiscopaux que deux charrues de terres incultes et stériles des territoires d'Anizy-le-Château et de Versigny, pour les donner aux Prémontrés, et qu'il avait augmenté les revenus de l'évêché, placés dans une fâcheuse situation lors de son avènement à l'épiscopat. On ne peut s'empêcher ici d'être contre Gauthier et pour Barthélemy.

Fallait-il, pour un léger sacrifice compensé par une administration sage et paternelle, jeter les hauts cris contre un saint homme, invoquer la protection du pape et troubler tout un ordre respectable et vénéré ? Ce fut pourtant ce que fit Gautier. Il fut, du reste, obligé de céder à des volontés équitables et plus puissantes et dut se contenter d'une somme de 300 liv., de 500 brebis, de 20 vaches, de 12 cavales et de 6 porcs que l'abbaye de Prémontré consentit à lui remettre (1158) (1).

Gautier était trop habile pour ne pas profiter de la présence du roi, auteur de cette transaction. Ce monarque, charmé de voir le prélat condescendre à ses désirs, consentit à exempter

(1) Grand cartulaire de l'évêché de Laon, f° X (1158). — *Historiens de la France*, t. 15, pages 686 à 689. — Labbe, tome X. Concil, col. 1184. *Bibliotheca præmonstratensis* p. 430. Ms de Leleu, t. 1, f° 408.

de la régle une partie du temporel de son évêché (dont les revenus étaient dissipés pendant les vacances du siège par les économes royaux). Ainsi Gautier gagnait à tout : il gagnait à réclamer; il gagnait encore à savoir céder à propos.

Le roi régla les droits de régle de la manière suivante : Les dispositions testamentaires des évêques seront exécutées s'ils meurent intestats. Leur or, leur argent et les revenus de l'année appartiendront au roi qui laissera aux gardiens des granges et aux domestiques de labour ce qui sera nécessaire pour les nourrir, eux, les sergents et les animaux. Il laissera également des grains pour ensemer les champs. Les *ministeriales* royaux ne pourront résider pendant les vacances du siège que là où il y a des châteaux-forts pour les défendre. Ils n'auront pas le droit de toucher aux biens affranchis de la régle. Le roi n'aura pas la faculté de vendre, de donner ou de diminuer le bois du Breuil. Quand la vacance aura lieu au temps de la moisson, les gardiens des granges réserveront ce qui sera nécessaire pour les semailles, la nourriture des domestiques et des troupeaux, et abandonneront le reste au roi. Si cette vacance arrive pendant les vendanges, la taille du vin et le vinage dus à l'évêché seront perçus au profit du roi. Celui-ci, pour assurer le libre exercice des franchises accordées, les fit transcrire dans son mémorial (1).

Cette transcription dispensait peut-être de l'obligation de faire confirmer à l'avenir les privilèges accordés. Dans tous les cas, c'était une utile précaution, car les rois étaient censés ignorer les actes de leurs prédécesseurs. Ils ne se croyaient obligés que lorsqu'ils approuvaient les concessions déjà faites; aussi les évêques de Laon ne manquaient-ils pas de faire reconnaître leurs privilèges et leurs franchises par les successeurs de ceux qui les leur avaient octroyés. C'est ainsi que nous voyons Philippe I^{er} (1071) et Louis-le-Gros confirmer

(1) 1158, Grand cartulaire de l'évêché de Laon, f^o 15. — Registre de Philippe-Auguste, bibl. imp., f^o 76. — Ordonnances des rois de France, t. I, p. 12. *In hæc autem memoriali regio et pro evidentia rerum in posterum et pro conservandis hujus libertatis statulum inserere dignum duximus.*

tour à tour les évêques de Laon dans leur droit d'étal sur les bouchers et poissonniers qui vendaient leurs marchandises sur les marchés de Laon, et dans la possession des domaines de Vaux et de St-Marcel. L'Eglise, pour témoigner sa reconnaissance aux rois, les associait souvent à ses prières et à ses bonnes œuvres. Celle de Laon décida qu'elle célébrerait l'obit du roi Louis-le-Gros et que, pour le repos de l'âme de ce monarque, le chapitre nourrirait trois pauvres tant que les chanoines mangeraient en commun au réfectoire (1).

Revenons maintenant à l'évêque Gautier. Sous sa main habile et ferme, les domaines épiscopaux changèrent complètement de face. Les terres en friche remises en culture, les viviers entretenus, les plantations de vignes augmentées (2), témoignaient hautement en faveur du prélat administrateur. Après l'achèvement de ces utiles travaux, Gautier s'occupa des édifices ruraux et urbains. Une magnifique tour, défendue par de larges fossés, s'éleva pour protéger le château et le domaine de Pouilly. Le palais épiscopal fut restauré. Il y établit deux chapelles nouvelles (St-Jacques et St-Nicolas) qu'il dota de ses deniers (1161). Quatre ans après, la ferme de Presles fut rétablie. Ces travaux, l'acquisition du rouage de Mons-en-Laonnois (1167), celle de la dime de Presles et d'une autre dime que possédait le vicomte Barthélemy (1168) obligèrent l'évêque Gautier d'imposer sur les habitants de ses domaines des tailles excessives. Les hommes de condition inférieure ressentirent les souffrances les plus atroces, les humiliations les plus dures ; on les traita sans pitié, au risque de les épuiser. Le despotisme sans frein qui s'appesantit sur eux leur fit désirer vivement l'intervention de l'autorité royale, protectrice des faibles, ennemie de la force brutale.

Le clergé séculier, ne sortant plus des classes inférieures, ignorait tout ce qu'elles souffraient et ne leur accordait plus facilement sa bienveillante protection. Il se montrait presque

(1) *Mémoires de Leleu*, t. 1, f^{os} 195 et 357.

(2) *Mémoires de Leleu*. t. 1, f^{os} 403, 406, 413, 421, 424.

insensible à leurs maux et laissait tomber entre les mains de la royauté le prestige et l'influence morale qui l'avaient fait grandir dans l'esprit des serfs et des affranchis. Ceux-ci appelaient de tous leurs vœux l'affermissement du pouvoir royal qui semblait comprendre leur situation et chercher à la rendre meilleure. Ce pouvoir était faible encore ; cependant il commençait à s'étendre et prenait racine partout. Il répandait çà et là des éléments de force qu'il devait plus tard ressaisir pour asseoir enfin vigoureusement son autorité sur la nation qui se formait alors.

C'est ainsi que les rois avaient établi le droit de régle qui leur procurait un double avantage. Pour le présent, il leur assurait des revenus ; pour l'avenir, il habitua les serfs des évêques à se trouver en rapport avec l'autorité royale, et à établir entre cette autorité juste et équitable et celle plus despotique des évêques suzerains, un parallèle qui devait tourner au profit de la première et en faire désirer le triomphe définitif. Que cette conduite ait eu ou non le but que nous indiquons et que les faits semblent devoir lui assigner, les hommes de corps de l'évêché, qui depuis longtemps désiraient mettre un terme à leur douleur, furent enfin favorisés par des circonstances qui les servirent à souhait.

Gautier avait élevé à son apogée la puissance épiscopale. Sa mission était remplie. Il mourut en 1174.

Cet homme à principes inflexibles s'était montré fidèle jusqu'à son dernier moment, au système qu'il s'était tracé : l'exaltation de l'autorité épiscopale et la prépondérance des séculiers sur les réguliers.

L'évêché resta vacant pendant près d'une année. Ce laps de temps permit aux serfs des domaines épiscopaux de réaliser quelques économies. Ils les offrirent au roi Louis-le-Jeune qui jouissait, en vertu du droit de régle, des revenus de l'évêché. Ils lui exposèrent combien leur sort avait été affreux et lui firent comprendre que la situation changerait à leur avantage et au sien, s'il leur accordait les franchises de Laon et de Bruyères. Un tel langage devait plaire à l'élève de Suger ;

c'était une occasion pour lui de manifester une fois de plus sa puissance et des sentiments d'humanité. Il la saisit avec empressement, de l'avis de sa femme Adèle et de son fils Philippe-Auguste, alors à peine âgé de neuf ans. Il reçut l'argent des confédérés du Laonnois comme le prix légitime et la juste indemnité de sa protection et leur donna une charte entièrement conforme à celle de Bruyères, jurant de la maintenir envers et contre tous. Il exigea qu'en reconnaissance de cette concession, chaque chef de famille de la confédération communale remit annuellement à l'évêque de Laon, pour droit de franchises territoriales (*pro beneficio pacis*), 3 sols laonnisiens, dont ils devaient s'acquitter en trois paiements égaux, aux fêtes de Toussaint, de Pâques et de St-Jean. Cette association était la conséquence nécessaire du besoin de soustraire les personnes et les biens aux conditions onéreuses d'une excessive oppression.

Montbavin, Montarcenne et Chaillevois, domaine du chapitre de Laon, se trouvaient dans l'enclave de la nouvelle commune. Ils furent exceptés de la confédération communale parce que le chapitre s'opposait formellement à l'affranchissement de ses serfs; il était trop jaloux de ses privilèges. Et comment en aurait-il pu être autrement, puisque ses membres, appartenant aux familles les plus nobles, étaient imbus des préjugés et des défauts de leur caste (1) ? L'un d'eux surtout, Roger de Rozoy, doyen de Châlons, et frère de Renaud, comte de Rozoy, se faisait remarquer par ses prodigalités et par une vive répugnance pour les serfs, qui lui paraissaient uniquement destinés à augmenter par un travail continu et sans récompense le bien-être des seigneurs. Le chapitre, qui partageait ses dédains, pensait que l'esprit entreprenant et chevaleresque de Roger pourrait faire face aux difficultés de la situation. Roger fut élu. Le nouveau prélat croyait pouvoir ébranler la résolution du roi, parce que la commune avait été établie sans que le chapitre fût même consulté. Il se rendit

(1) Grand cartulaire de l'évêché de Laon, f° 2.

à la cour où il employa vainement son éloquence et le crédit de ses parents, de ses alliés et de ses amis ; le monarque fut inflexible et conserva l'argent de la confédération communale. Celle-ci resta ce qu'elle était (2).

Roger revint à Laon, furieux de son échec et plus courroucé que jamais *contre les serfs ingrats qui cherchaient à se rebeller*. Il voulait la destruction de leur commune à quelque prix que ce fût. Il consulta son chapitre qui fut d'avis d'avoir recours au pape ; mais pour obtenir la solution désirée, il fallait dépenser beaucoup de temps et d'argent. Ces deux choses si nécessaires pour réussir manquaient à Roger. Le chapitre consentit à lui avancer 500 marcs d'argent sous des conditions aussi onéreuses que la colère du prélat était grande. Celui-ci accepta tout ce qu'on voulut lui imposer. Le chapitre exigeait que, pour sûreté de remboursement, Roger engageât ses biens et ses revenus, que Renaud, seigneur de Rozoy, son frère, se rendit caution, donnât en garantie ses domaines de Martigny et de Montloué, et jurât qu'à la première demande des chanoines, il comparaitrait en leur présence et qu'il ne quitterait la ville le jour que sous l'expresse condition d'y revenir le soir.

Alors, au lieu de solliciter près du pape, Roger, n'écoutant que ses ressentiments, résolut d'obtenir justice par la force des armes. Avec l'argent du chapitre il leva des troupes et appela à son secours son frère Renaud, Jacques d'Avesne et Hugues de Pierrepont, comte de Roucy, les trois plus riches seigneurs du diocèse après le sire de Coucy. Le prévôt de Laon, Geoffroy de Senlis, instruit de ces préparatifs, fit marcher au secours des confédérés les milices des communes voisines. Les vassaux de l'abbaye de Saint-Médard accoururent de leur côté pour obéir au roi. Toutes ces milices étaient mal armées, sans expérience militaire, sans discipline ; elles se disséminèrent dans les villages. L'évêque de Laon avait pour les combattre des troupes aguerries et bien exercées qu'il pouvait concentrer sur un point et agir là où il le jugeait convenable. Les milices

(2) *Anonymi laudunensis chronicon*.

communales devaient nécessairement succomber. Ce fut en effet ce qui arriva (1).

Pour assurer la liberté de leurs communications avec les milices communales du Soissonnais qui accouraient à leur secours, les affranchis allèrent camper dans les bois qui bordent la route de Laon à Soissons et les rivières d'Ailette et d'Ardon, entre Chivy, Chailvet et Urcel, dans le voisinage du moulin de Comporté qui appartenait alors à l'abbaye de Saint-Martin de Laon. Ils avaient sans doute choisi à dessein cette position qui plaçait entre eux et leurs adversaires deux petites rivières et leur permettait de se retirer en cas de revers sur les domaines de l'abbaye de Saint-Médard.

Ils s'étaient réunis pour se soustraire aux obligations trop onéreuses de la condition à laquelle on voulait les assujétir, ne songeant qu'à se mettre à l'abri des extorsions et des mauvais traitements; mais tous ces vilains, habitués à considérer les chevaliers comme leurs supérieurs en force, en valeur, aussi bien qu'en puissance, manquaient de la confiance en eux-mêmes qui assure et procure le succès. Ils avaient le sentiment de leur infériorité et de leur abjection, et regardaient les prérogatives des seigneurs comme des choses naturelles et sacrées. Ils craignaient ces hommes bardés de fer, habitués à manier la lance et l'épée; par-dessus tout ils redoutaient Jacques d'Avesne, Manassès, comte de Rethel, Hugues de Pierrepont et Renaud de Rozoy. Les exploits de ceux-ci dans les tournois avaient fait sur l'imagination de ceux-là une si vive impression qu'au premier choc la panique se mit aussitôt dans leurs rangs; ceux qui restèrent furent massacrés ou noyés dans la rivière qui demeura pendant plusieurs jours rougie par le sang versé. Ici, il est une chose que nous ne devons pas omettre parce qu'elle montre l'esprit des temps : ce que Jean de Guise, qui vivait au *xiv^e* siècle, déplore le plus dans le récit qu'il fait

(1) *Ex Gisleberti Montensis hannoniæ chronico, Historiens de France, t. XIII, p. 578. — Ex Chronico anonymi canonici Laudunensis, t. XIII, p. 682, A.*

des événements, ce n'est pas le carnage lui-même, mais l'audace que les deux armées montrèrent de violer l'abstinence et de manger de la viande pendant le carême (1177-8 février).

Cette défaite eut un immense retentissement et produisit un grand effroi dans le pays. Le roi, vivement indigné de la conduite de Roger de Rozoy et de ses complices, résolut de venger les milices communales dont il rassembla les débris. Il s'empara d'abord des revenus de l'évêché, se disposant à aller dévaster les terres de Hugues de Pierrepont, de Renaud de Rozoy et de Jacques d'Avesne. Il attendit l'été pour mettre ses troupes en campagne et alla enfin assiéger le château de Nizy qui appartenait au comte de Roucy. A cette nouvelle, Baudouin, comte de Hainaut, l'un des plus grands vassaux de l'empire, qui était toujours à cheval, armé et prêt à combattre, se mit à la tête de 700 chevaliers et de 60,000 hommes d'armes, et s'avança, pour aller défendre la cause de ses cousins et de ses amis, jusqu'à Etréaupont, extrême limite du comté de Guise qui relevait alors du Vermandois.

Louis-le-Jeune, apprenant que ses ennemis recevaient un si puissant secours, jugea prudent de ne rien risquer et se retira sans bruit, obligé de se contenter de la soumission de Renaud de Rozoy qui le reconnut pour son suzerain. Baudouin retourna sur ses pas (1).

La réconciliation de Roger de Rozoy fut plus difficile. Ce prélat, pour éviter la colère du monarque, se réfugia chez Gautier, évêque de Langres.

Le roi voulut le faire juger par ses pairs et par le souverain pontife. Celui-ci lui donna des commissaires (1), afin qu'il pût se défendre devant eux et se purger des nombreux crimes d'homicide qu'on l'accusait d'avoir commis à Comporté. Roger, persuadé que s'il pouvait obtenir la grâce du roi, son accommodement avec les commissaires du pape serait très-facile, engagea le comte de Hainaut, son cousin, à aller solliciter la

(1) *Historiens de France*, t. XIII, p. 578.

(1) Les évêques de Cambrai, d'Arras et de Noyon.

clémence royale. Beaudouin n'était point vassal du monarque français et n'avait aucune relation avec lui ; cependant il alla le trouver. Le roi et la reine l'accueillirent comme leur égal. Ils lui déclarèrent qu'ils pardonneraient à l'évêque Roger lorsque celui-ci aurait donné satisfaction au souverain pontife. Le prélat accepta sans la moindre inquiétude cette condition. Il savait bien que les commissaires du pape avaient intérêt à rendre une décision de nature à comprimer l'esprit d'émancipation qu'ils redoutaient autant que Roger lui-même. L'évêque comparut devant eux dans la ville de Meaux (1^{er} janvier 1179-80) et fit serment qu'il n'avait pris les armes que pour recouvrer les libertés de son église violées par les rebelles, et qu'il n'avait tué personne à la bataille de Comporté. Les commissaires acceptèrent cette satisfaction dérisoire au nom du pape Alexandre III, qui s'était d'ailleurs fortement prononcé en faveur de Roger de Rozoy contre les confédérés. Le souverain pontife avait menacé d'anathème ceux qui tenteraient de rétablir la commune du Laonnois ; il avait en outre écrit au chapitre cathédral de Laon qu'il s'opposait formellement à l'établissement des franchises qui ne pourraient plus, à l'avenir, être concédées que par le Saint-Siège ou le chapitre. Celui-ci se conformant volontiers aux désirs du Saint-Père, exigea de tout évêque et de tout chanoine, avant la prise de possession, le serment de ne point contribuer au rétablissement de la commune du Laonnois qui fut momentanément sacrifiée (1).

L'évêque élu jurait ainsi sur les saints évangiles : *Nunquam consentiam nec permittam pro posse meo communiam in Laudunesio fieri*. Le chanoine : *Quod communiam in Laudunesio pro posse meo fieri non sustinebo* (2).

Quelque temps après, le comte de Hainaut présenta l'évêque

(1) *Historiens de France*, t. XXIII, pages 578 et suivantes. M. Melleville prétend à tort que Roger de Rozoy chercha à gagner ses juges au concile de Latran, puisque ce concile a été tenu plus de deux mois après la comparution de Roger de Rozoy à Meaux, *Acta conciliorum*, tome 6, part. 2.

(2) Obituaire de l'église cathédrale de Laon. *Bibl. impériale*. f° 269.

Roger au roi qui lui pardonna, mais ne lui rendit ses biens qu'en vertu d'un mandement apostolique.

Roger avait de grands défauts ; il avait aussi de belles qualités. Il en possédait une fort rare dans tous les temps, et surtout au ^{xii}^e siècle : la reconnaissance. En 1180, il obtint la main d'Elisabeth sa cousine, fille de Beaudouin, comte de Hainaut, et de Mathilde de Vermandois, pour Philippe-Auguste à peine âgé de quinze ans. Il soutint ce monarque dans toutes ses guerres, et le comte de Hainaut dans sa lutte contre Godefroy, comte de Louvain, et Philippe, comte de Flandre (1182-1185).

La charte communale du Laonnois fut rétablie ; mais comme le roi Louis-le-Jeune avait négligé de fixer le montant de la taille annuelle, l'évêque Roger se croyait le droit de surcharger les confédérés. Ceux-ci se plaignirent vivement au roi et mirent leur prélat dans une étrange situation. Roger craignait à la fois d'exciter le peuple à une levée de boucliers et de froisser Philippe-Auguste qui protégeait ouvertement les associations communales. Il usa, pour arriver à ses fins, d'un stratagème à l'aide duquel il espérait créer un puissant ennemi à la commune qu'il détestait. Il s'en rapporta au roi pour la fixation définitive de la taille annuelle du Laonnois ; et pour l'encourager à l'établir aussi forte qu'il le désirait, il lui en offrit la moitié. Philippe-Auguste comprit parfaitement la tactique du prélat. Il vit bien le piège qu'il lui tendait et l'évita d'une manière très-habile. Ce prince, plus avide d'autorité que d'argent, renonça à la part que Roger lui offrait et réclama pour indemnité des concessions qu'on lui demandait, des sacrifices importants. Il voulait faire mouvoir directement de la couronne le domaine de La Fère qui relevait de l'évêché, nommer les douze échevins de la commune du Laonnois chargés, sous la foi du serment qu'ils prêteraient à l'évêque, au vidame, au prévôt et aux confédérés, de répartir et de lever la taille avec équité. Il exigea que ces échevins jugeassent dans les trois mois les contestations qui s'élèveraient entre l'évêque et ses censitaires ou entre ceux-ci seulement, sauf l'appel à la cour

royale. Cette cour devait départager les échevins en cas de désaccord sur les sentences à rendre (1).

Philippe-Auguste avait le génie de l'audace. En dictant ses conditions au prélat, il prouvait son intention formelle de substituer la force de son pouvoir à la faiblesse des confédérés. Roger obéit bon gré, mal gré. Agir autrement, c'eût été offenser le maître, et il n'avait garde de le faire; il aimait mieux vivre ami qu'ennemi d'un roi entreprenant et redouté. Celui-ci fixa de la manière suivante les conditions de l'évêque et de ses hommes : La taille ne pourra être imposée que pour le service de l'armée royale, pour le pape et pour la défense de l'église de Laon. Elle ne dépassera pas annuellement 900 livres parisis et 1050 muids de vin. L'évêque aura pour sa part 700 livres et 1,000 muids; son vidame, 160 livres; son prévôt, 40. Ces deux officiers se partageront 50 muids de vin. En cas de guerre, ils devront soutenir l'évêque à leurs dépens avec quatre chevaliers tant que leur part de taille pécuniaire durera. La taille en argent sera payée aux fêtes de la Toussaint; l'autre sera perçue aux vendanges. Cinq sergents du vidame, deux du prévôt en seront affranchis. Cette exemption ne sera pas accordée à d'autres personnes. Les tenanciers du Laonnois assujettis à la taille ne pourront aliéner ou engager leurs biens qu'entre eux seuls. L'évêque lui-même ne pourra affranchir ou *mettre en commune* que ceux qui auront acquitté leur part de taille. La justice du vidame contraindra au paiement les débiteurs en retard ou leurs cautions par l'incarcération des personnes ou la saisie des biens. Quand la justice laissera un délai aux débiteurs pour se libérer, l'évêque devra s'abstenir de toute rigueur et suspendre ses poursuites.

Il est évident que Philippe-Auguste s'instituait d'une manière officielle le tuteur des confédérés. Il réalisait un grand progrès au profit de son autorité, en augmentant considérablement le nombre des propriétaires d'immeubles. La charte de 1185 produisit dans le Laonnois d'immenses résultats.

(1) *Recueil des ordonnances des rois de France*, t. 1, p. 14.

Les paysans du Laonnois ont vu comment les villageois de Bruyères, Vorges, Chérêt et Valbon acquirent la liberté, s'enrichissent, se gouvernent et sont propriétaires.

La comparaison entre les maux qu'engendre la servitude et le bien-être que produit l'émancipation est facile à leur esprit. Ils commencent à comprendre ce qu'ils sont et ce qu'ils peuvent être. Le succès a couronné leurs efforts. Ils deviennent à leur tour libres de leurs corps, propriétaires, et peuvent transmettre leurs biens aux personnes de leur condition. Ils sont redevables de ces résultats à la royauté qui n'ignore pas que le pouvoir doit son origine et sa force à la propriété. Quand la possession du sol fut devenue le prix du travail, la condition de l'homme et de la terre changea. Le serf qui travaillait pour lui-même moyennant une redevance déterminée à l'avance, ayant la certitude de conserver son champ, l'améliora et le rendit plus productif. La royauté étendit sa bienveillante protection sur presque toute la partie méridionale du Laonnois et le nord du Soissonnais à l'aide des chartes communales qu'elle octroya ou qu'elle confirma. Cette extension prouve combien elle savait habilement profiter du prestige qu'elle répandait dans les esprits. Sa faveur s'étendait des petites villes aux habitants des bourgs et de simples villages. Ceux-ci, voulant devenir censitaires et maîtres de la terre qu'ils cultivaient, se juraient assistance et protection mutuelle contre les seigneurs qui cherchaient à les dépouiller ou à leur extorquer par des exactions quotidiennes tout le prix de leurs travaux.

Philippe-Auguste recueillit les fruits de sa politique à la bataille de Bouvines (25 juillet 1215). Les milices communales du Laonnois et du Soissonnais voulant prouver au monarque leur reconnaissance et défendre contre l'ennemi les terres qu'elles avaient conquises sous la protection de la royauté, combattirent avec courage et avec succès au premier rang. On peut dire qu'à dater de cette époque la nation exista. Le grand nombre des propriétaires constitua la force et l'unité du pouvoir royal, en même temps qu'il diminua l'autorité seigneuriale, parce que les hommes d'une condition inférieure com-

mencèrent à avoir une meilleure opinion d'eux-mêmes et à ne plus tant redouter ceux qui les avaient fait si souvent trembler. Ils s'instruisirent et prirent ensuite une part importante aux affaires de l'Etat, en remplissant des fonctions politiques, administratives et judiciaires.

Nous avons cru nécessaire de démontrer que le mouvement ne se borna pas seulement aux domaines de l'évêché, mais qu'il se communiqua au pays tout entier. Roger était effrayé de voir cette puissante digue que Philippe-Auguste avait créée autour de lui pour lui susciter au besoin des embarras et l'empêcher de songer à de nouvelles luttes. Il commençait à comprendre que la royauté voulait faire passer les fiefs dans l'Etat et changer complètement la condition de la société. Cette pensée le chagrinait profondément; elle aiguillonnait vivement sa haine contre ses censitaires. Ceux-ci ne déguisaient pas leur vive sympathie pour la royauté à laquelle ils devaient l'amélioration de leur situation naguère si dure et si abjecte. Ils espéraient que la protection des rois ne leur manquerait jamais; mais l'évêque Roger, leur ennemi, épiait l'occasion de leur nuire et de recouvrer ses droits. Elle se présenta en 1190, lors de la prédication de la croisade.

Chacun, pour assurer le succès de l'expédition lointaine et pleine de périls, s'imposait des sacrifices en faveur du clergé. Celui de Laon profita de cette disposition des esprits pour faire peser sur la conscience de Philippe-Auguste quelques scrupules sur la légalité de l'affranchissement des hommes du Laonnois, affranchissement qu'il prétendait contraire aux droits et libertés de l'Eglise.

Le monarque, voulant se débarrasser de ces importunités, promit solennellement que, dans l'année de son retour de la terre sainte, il agirait à la satisfaction de l'évêque et de son chapitre. Il déclara en outre que, s'il venait à mourir pendant l'expédition, la commune serait abolie pour toujours (mai 1190). Cette promesse éventuelle encouragea l'évêque et le chapitre de Laon à redoubler d'efforts auprès du roi dont la résolution commençait à faiblir, par la prévision des dangers

qu'il allait courir dans la Terre sainte. Ils lui représentèrent que son devoir l'obligeait de supprimer sans retard une institution si fatale aux libertés de l'Eglise dont il était le protecteur. Le roi céda à leurs vives instances et à celles de Gilbert et de Michel de Corbeil, doyen de Meaux, au moment où il se disposait à quitter Messine pour s'embarquer. La commune fut abolie à jamais pour le repos de l'âme de Philippe-Auguste, l'amour de Dieu, de la sainte Vierge et de la justice.

Ainsi disparut la petite république du Laonnois. Il y a tout lieu de croire que les hommes de l'évêque continuèrent à payer la taille fixée par Philippe-Auguste, et que celui-ci conserva à ses officiers les appels pour défaut de droit ou faux jugement des juridictions qui remplacèrent l'échevinage.

L'évêque choisit comme ses prédécesseurs, parmi les personnes de condition servile, des maires, des doyens, des prévôts, des échevins et des sergents pour la régie et la défense de ses domaines, la levée de la taille et l'exercice de la justice foncière. Il pouvait appeler ces officiers à son service quand bon lui semblait (1).

Quelque désavantageux que fût devenu leur sort, les censitaires s'en seraient contentés si leur implacable ennemi n'y avait ajouté de nouvelles rigueurs; mais Roger avait attendu trop longtemps sa vengeance pour ne pas la pousser jusqu'au bout. Il voulait se donner la satisfaction d'écraser de tailles ces serfs rebelles aujourd'hui rentrés sous son autorité et qui lui avaient causé tant de nuits sans sommeil. Les chanoines lui firent de sages observations sur sa conduite; mais le prélat aveuglé par la haine ne voulut pas se rendre à leurs raisons.

Rebutés par la dureté de Roger, les censitaires abandonnèrent les domaines épiscopaux pour aller habiter la terre étrangère où ils trouvaient des sentiments d'humanité et de justice. Cette émigration occasionna des difficultés continuelles entre le prélat et Enguerrand, sire de Coucy, qui la favorisait pour

(1) Grand cartulaire de l'évêché de Laon, f° 48. Brussel, t. 1^{er}, de *usu feud*, p. 432 et petit cartulaire de l'évêché de Laon, charte 64.

augmenter l'importance de ses possessions. Les deux seigneurs finirent par décider entre eux que l'émigration ne pourrait avoir lieu d'une seigneurie à l'autre que pour cause de mariage (avril 1204).

En agissant ainsi, Roger reconnaissait hautement son impopularité et semblait justifier les remontrances du chapitre. En d'autres temps, ce corps respectable eût-il été mieux écouté ? Mais il se trouvait brouillé depuis peu avec l'évêque et ne pouvait oublier les rudes coups qu'il venait de lui porter en créant l'officialité. Par là, il se voyait enlever une grande partie de son autorité sur les clercs et sur les laïques. Son chancelier était dépouillé de ses prérogatives principales.

Les ex-confédérés durent à ces événements la protection du chapitre. Celui-ci assigna Roger devant le chapitre de Reims à cause de la vacance du siège métropolitain.

La sentence ne fut rendue qu'au mois de septembre suivant. On décida, quant à la taille annuelle fixée en 1185, qu'elle serait maintenue et établie avec équité par les hommes du Laonnois, sous la foi du serment; la taille exceptionnelle, portée à un maximum de 200 livres parisis, ne devait être imposée que du consentement du chapitre de Laon.

A l'affranchissement de l'homme et de la terre que nous venons de signaler, se rattache un autre fait qui a aussi son importance et qui est comme la conséquence des deux premiers. Tant que les serfs furent des choses appartenant à leurs maîtres, il leur suffit d'avoir des noms propres au moyen desquels celui-ci put les distinguer entre eux; mais quand ils eurent acquis une personnalité distincte et le droit de transmettre leurs biens par aliénation ou par succession, il fallut consacrer l'individualité de chacun par des dénominations plus certaines et plus déterminées. Les noms se fixèrent dans les familles en même temps que la propriété. C'est ce qui explique pourquoi, jusques vers le milieu du XIII^e siècle, les hommes de corps n'étaient désignés que par leur prénom seulement suivi d'un surnom tiré soit de leur origine, soit de leur profession, soit enfin de quelque qualité, de quelque défaut physique ou

moral. Presque partout, c'est ce surnom qui est devenu le nom de famille.

Il y avait différentes nuances entre le servage et l'affranchissement dans chaque localité, et quelquefois dans une même famille. Les droits étaient plus ou moins étendus selon le caprice du seigneur. Ainsi, chose singulière chez certains individus, il n'est qu'une seule circonstance dans laquelle se manifeste l'exercice de leur volonté : c'est lorsqu'ils viennent acquiescer à leur propre aliénation faite par leur maître. D'autres jouissaient d'une liberté moins restreinte, bien que subordonnée encore à de certaines conditions, telles que le paiement des droits de morte-main, de chevage, de for-mariage, de corvée, etc., dont l'évêque de Laon leur faisait remise quand il prenait pitié de leur déplorable situation (1).

Dans la seconde moitié du XIII^e siècle, la condition des hommes de l'évêque de Laon n'était pas encore bien définie. Ils n'étaient ni libres ni serfs; mais leur sort s'améliorait par un affranchissement graduel, et ils s'avançaient peu à peu vers cette émancipation plus complète qui a été l'œuvre et la gloire des temps modernes. A cette époque, ces hommes étaient encore à moitié rivés à la glèbe et ne pouvaient qu'à grand peine se débarrasser de leurs entraves. S'ils quittaient les domaines épiscopaux pour aller habiter une terre étrangère, leurs propriétés mobilières et immobilières faisaient retour à l'évêque, à son vidame et à son prévôt, qui s'en emparaient par droit d'estrahière ou d'abandon d'héritage (2). Ces personnages tenaient beaucoup à conserver l'exercice de ce droit à cause de l'importance des revenus annuels qu'il leur assurait.

Le seigneur, abandonné pour cause de mariage, ne pouvait exercer son droit d'estrahière pendant la vie de l'émigrant. On supposait à celui-ci une arrière-pensée de retour avec sa nouvelle famille. En réalisant cette pensée, l'émigrant laissait son

(1) *Grand cartulaire de l'évêché de Laon*, f^{os} 4, 32, 40, 80.

(2) *Grand cartulaire de l'évêché de Laon*, f^{os} 26 et 27. On ne les considérait pas comme des serfs; ils n'étaient plus assujétis aux droits de morte-main et de for-mariage. *Olim*, t. 2, p. 243 (1283).

cadavre à la terre du seigneur ; et la maxime le « mort saisit le vif » recevait son effet au profit de ses enfants. En n'effectuant pas ce retour, il déshéritait sa progéniture, devenue étrangère, au profit de son ancien seigneur qu'il investissait. L'abandon était définitif. Il y avait ingratitude et forfaiture entraînant une rigoureuse punition : la déshérence et l'estrahière. On atténua peu à peu la sévérité de cette fiction qui entraînait des conséquences si fâcheuses pour les censitaires ; on se contenta de faire payer un droit de déshérence ou d'estrahière aux émigrants ou à leurs héritiers, en laissant leurs biens chargés de cens ordinaires, tels que la taille, le chevage, etc. (1).

Ce changement nécessita probablement l'abolition des droits de for-mariage et de main-morte, sans doute à cause de la difficulté de pouvoir constater d'une manière certaine le mariage ou la mort d'une personne dans une seigneurie étrangère (2).

En créant à leurs hommes cette position nouvelle, les seigneurs furent obligés d'avoir entre eux des rapports bien plus fréquents. Ces relations contribuèrent beaucoup à adoucir les mœurs, à améliorer l'état social des manants et enfin à faire sentir le besoin de l'unité. Ainsi, nous voyons l'évêque de Laon régler avec ses voisins, Enguerrand, sire de Coucy, le chapitre de Laon, et Jean, comte de Soissons, l'exercice du droit d'estrahière qui avait soulevé entre eux de vives difficultés (3).

Il fallait bien fixer les bases du mouvement que l'émigration occasionnait sans cesse ; et ici observons en passant que la faiblesse de la population, comparativement à l'étendue des domaines, fut peut-être au moyen-âge une des causes les plus sérieuses de l'affranchissement des vilains. Il est en effet bien évident que plus une terre est peuplée, plus elle est riche et puissante. De là entre les seigneurs une rivalité qui tournait à

(1) *Olim*, t. 3, p. 253. *Grand cartulaire de l'évêché de Laon*, f^{os} 15, 19 et 55.

(2) *Grand cartulaire de l'évêché de Laon*, f^o 71.

(3) *Grand cartulaire de l'évêché de Laon*, f^{os} 15, 17, 19, 26, 55.

l'avantage des classes pauvres. C'était à qui promettrait le plus de sécurité, de terres et de liberté. La population affluait là où elle trouvait un plus grand bien-être. Nous sera-t-il permis de remarquer qu'un mouvement analogue s'accomplit de nos jours? Nous voulons parler de ces départs périodiques qui dépeuplent de leurs habitants l'Irlande et l'Allemagne au profit d'une terre où ils trouvent plus d'espace et de liberté.

Quoi qu'il en soit, c'est un spectacle vraiment singulier que de voir comment, à l'époque qui nous occupe, se rapprochent peu à peu les classes les plus éloignées l'une de l'autre. Les guerres continuelles du moyen-âge avaient dépeuplé les campagnes, et les terres restées en friche ne rapportaient plus à leurs maîtres que des revenus insuffisants pour satisfaire aux exigences d'un luxe qui commençait à naître. Les seigneurs s'aperçurent qu'ils avaient besoin des vilains : afin de les attirer dans leurs domaines, les évêques et les barons, sous des redevances annuelles assez modiques, concédèrent des emplacements pour leurs mesures et leurs jardins.

Jean, comte de Soissons, comprenait peut-être mieux que tout autre les besoins de ceux qui dépendaient de lui ou des autres. Il voyait qu'il fallait conserver des ménagements envers eux, et il ne déguisait nullement l'intérêt qu'il leur portait. Aussi chacun accourait dans son comté pour s'y établir.

Le comte de Soissons se fit d'abord le protecteur officiel des nouveaux venus et soutint contre l'évêque de Laon que l'émigration ne devait pas les priver de leurs biens; mais les circonstances l'obligèrent ensuite de les abandonner à leur malheureux sort. Il y a tout lieu de croire que sa conduite lui inspira quelque regret, puisque le roi saint Louis chargea, peu de temps après, Thomas de Rigma, prévôt de la cité et de la *baillie* de Laon, de faire une enquête avec quelques prudhommes à propos des droits d'estrahère prétendus par l'évêque de Laon sur ses manants qui étaient venus habiter le comté de Soissons. Le prévôt s'adjoignit l'abbé de Vauclerc, celui de La Valroy, Usson, titulaire de la chapellenie royale de Laon, Robert de Beaulne (*Belna*) et Gilles de Comin, vassaux

du roi. Ces personnages se rassemblèrent au moulin de Comporté. Les émigrants furent entendus. Les uns, et c'était le plus grand nombre, reconnurent le droit de l'évêque; d'autres le dénièrent ouvertement. Ce désaccord nuisit à leur cause et prouva aux yeux des commissaires la légitimité des droits de l'évêque (1).

L'enquête, loin de suspendre la lutte, ne fit que l'envenimer davantage. Les vilains s'insurgèrent et s'attribuèrent des droits qui ne leur appartenaient point. Ceux d'Anizy, plus hardis que les autres, s'érigèrent en commune de leur propre autorité, sans consulter Itier, évêque de Laon. Celui-ci fut obligé, pour ne pas les exaspérer davantage, de transiger avec eux. Clément, archidiacre, et Guillaume, chantre de l'église de Laon, Pierre de Fontaine et Mathieu de Beaune, bailli de Vermandois, rédigèrent les bases de cette transaction qui contenait les dispositions suivantes :

Les habitants d'Anizy n'auront ni commune ni sceau de ville. Chaque année, le mercredi après Pâques, l'évêque de Laon choisira, parmi les personnes les plus probes et les plus fidèles d'entre eux, un maire et des échevins. Son choix ne pourra tomber en même temps sur deux frères. Ces maire et échevins ne devront aucun droit d'institution et seront assujétis aux obligations imposées aux autres personnes. Avant d'entrer en fonctions, ils prêteront serment, sans se déplacer d'Anizy, à l'évêque de Laon ou à son mandataire. Ils tiendront leurs plaids à Anizy et mettront fin aux procès qui naîtront entre les manants d'Anizy ou entre ceux-ci et les étrangers, à propos de cateux, de meubles, d'immeubles et d'injures. Le plaideur mécontent de la décision des maires et échevins s'adressera à l'évêque; celui-ci aura la faculté de les faire comparaitre devant lui ou son bailli afin que l'affaire soit plaidée de nouveau. Les concessions de terrains faites précédemment par les évêques seront respectées. Les vilains seront affranchis de taille, des plaids généraux, du for-mariage et de la main-morte. Ils

(1) *Grand cartulaire de l'évêché de Laon*. f^{os} 26, 32, 52 à 55.

seront assujétis aux corvées, au chevage et autres redevances qu'ils seront contraints de payer comme par le passé. Le marchand qui épousera une femme d'Anizy et voudra se fixer dans ce village, devra abandonner tous ses biens à ses héritiers; il aura droit à une concession de terre pour une mesure et un jardin. Les hommes ou femmes des domaines épiscopaux possédant des biens hors du territoire d'Anizy, qui, par suite de leur mariage avec des personnes de cette localité voudront y demeurer, devront vendre ces biens dans l'an et jour. Les hommes d'Anizy auront la faculté d'acquérir ou d'engager les biens enclavés dans leur territoire. Hors de ces limites, leur droit d'acquisition pourra seulement être exercé quand les biens proviendront des églises, des clercs ou des francs hommes. L'évêque pourra conduire en chevauchée les habitants d'Anizy; mais il devra les laisser retourner chez eux le même jour.

Le chapitre de Laon approuva cette transaction qui fut confirmée, au mois de mai 1279, par l'évêque Guillaume de Jaligny.

En droit, l'évêque refusait obstinément de reconnaître la commune. Il l'établissait, en fait, avec des restrictions que le temps devait effacer et anéantir peu à peu sous l'action du progrès que la civilisation réalisa insensiblement dans les esprits.

On serait souverainement injuste envers la féodalité en l'accusant de n'avoir produit que du mal dans les domaines épiscopaux. Elle créa une certaine aisance dont il faut bien lui tenir compte, en laissant aux hommes, moyennant des redevances minimales, la jouissance des droits d'usage et de pâturage très importants, et en favorisant le défrichement des forêts qui couvraient le sol (1).

Ici nous ne pouvons nous dispenser de parler de la coutume qu'avaient les seigneurs d'entretenir les haies pour forcer le gibier à fuir dans un espace de plus en plus restreint où on s'en emparait. La chasse était une magnifique récréation au

(1) *Petit cartulaire de l'évêché de Laon*, f° 21. *Grand cartulaire de l'évêché de Laon*, f°s 13, 31, 32, 46, 48, 54 à 56.

moyen-âge ; les évêques de Laon en étaient fort jaloux. Malheur à qui osait troubler le droit de garenne et de haie. Ces prélats n'avaient dans le bois de Ronceloy que le droit de *chace à la menue beste sans plus si comme au lièvre, au connin, au goupil, à l'escuruel, au cat sauvage et à la faoine*. Le droit de *hauer et chacier* la grosse bête dans le même bois était réservé au sire de Coucy qui choisissait un frère convers du diocèse de Laon pour s'en assurer la conservation (1).

Les évêques de Laon n'exerçaient pas toujours leur droit de chasse par eux-mêmes ; ils l'abandonnaient quelquefois aux manants. Ceux de Versigny pouvaient chasser sur les terres et dans les bois de leur territoire « à toutes bestes quelzconques » à chiens, à filez, à hernois et à tous autres engiens quelzconques (2). »

Ces manants et ceux des autres domaines épiscopaux jouissaient de droits et de privilèges assez importants : l'évêque de Laon et ses officiers pouvaient seuls les faire arrêter dans le pays compris entre les rivières de Serre et d'Aisne. Ils ne payaient aucun droit de chaussée à Bruyères, Vorges et Laon. Ils étaient exempts dans cette dernière ville du droit de halage. Ils avaient des châteaux-forts dans lesquels ils se réfugiaient avec leurs grains, leurs meubles et ce qu'ils avaient de plus précieux, quand la guerre éclatait. Ils faisaient le guet dans ces châteaux confiés à la garde de leurs chefs, les *majores* ou *villici*, véritables régisseurs épiscopaux (3).

En droit, les manants épiscopaux ne pouvaient aliéner leurs biens qu'aux personnes de leur condition (4) ; mais en fait ils agissaient tout autrement. Celui qui n'était pas homme de l'évêque achetait au nom d'un ami qui avait cette qualité. Celui-ci se faisait investir « et l'autre qui n'est point vestus » pour ce qu'il n'est mie de la dite condition prent tous les

(1) *Grand cartulaire de l'évêché de Laon*, f^{os} 53 et 54.

(2) Archives de l'Aisne. Évêché de Laon.

(3) *Grand cartulaire de l'évêché de Laon*, f^{os} 3 et 12.

(4) *Ordonnances des rois de France*, t. 1, p. 14 ; *Petit cartulaire de l'évêché de Laon*, ch. 112 ; *Grand cartulaire du même évêché*, f^o 80.

- » prouffis yssues et emoluments des dits heritaiges et à la sei-
- » gnourie prouffitable d'iceulx entièrement sans ce que celui
- » qui en est vestu puis prendre ès dis heritaiges qui vaille une
- » maille. »

L'entrée dans les ordres sacrés affranchissait complètement les hommes de corps et de petit chevage, tant qu'ils respectaient les obligations qui leur étaient imposées sous la foi du serment. Avant leur manumission, ils juraient à l'évêque de bien remplir leurs devoirs ecclésiastiques, de ne jamais aider de leurs conseils, de quelque manière que ce fût, soit comme avocat, soit comme procureur, soit en toute autre qualité, ceux qui agiraient ou voudraient agir contre l'église de Laon et son prélat, de n'aliéner leurs immeubles qu'aux manants des domaines épiscopaux ou à de simples artisans (*artioris conditionis*). Ils juraient en outre de reprendre leur ancienne condition s'ils venaient à manquer à leurs devoirs.

La qualité d'affranchi n'exemptait pas de la taille réelle du Laonnois. Cette taille, toujours exigible au même taux, ne dépassait guère le cens ordinaire; elle n'était avantageuse aux manants qu'en temps de paix. Quand la guerre éclatait, beaucoup de terres restaient sans possesseurs. La portion de taille qu'elles devaient retombait sur ceux qui restaient, parce qu'elles étaient censées leur appartenir en commun. Elles ne faisaient pas retour, comme biens vacants, au seigneur. Celui-ci ne pouvait dépouiller le propriétaire que lorsqu'il y avait forfaiture et confiscation. Il payait alors la taille proportionnellement aux biens réunis. Les terres vacantes étaient acensées par les officiers de l'évêque et par l'échevin sur le territoire duquel elles se trouvaient.

Chaque année, l'évêque faisait le répartition de la taille réelle entre ses domaines, puis chaque village nommait un ou plusieurs collecteurs et échevins pour en faire la perception (1). Ces échevins versaient l'argent de leurs collectes entre les mains des quatre officiers nommés par l'évêque : le doyen de

(1) *Ordonnances des rois de France*, t. 1.

Presles, le célerier d'Urcel, celui de Lizy et le doyen de Mons-en-Laonnois. Ces officiers remettaient à l'évêque, à son vidame et à son prévôt, ce qui leur revenait dans la taille, les amendes, compositions, forfaitures, aubaines, épaves et estrahières (1).

Le vidame était chargé de recueillir ce qui était dû à l'évêque. Il n'avait le droit de poursuivre les échevins, céleriers et doyens que devant le bailli du duché de Laonnois. Il ne pouvait faire contraindre au paiement que par les officiers de l'évêché sur leurs mandements ou sur ceux de l'évêché lui-même, en saisissant les biens des débiteurs retardataires, ou en exigeant d'eux des gages suffisants qu'il retenait tant que les débiteurs ne s'étaient pas complètement libérés. Il montrait une sévérité plus grande encore envers les censitaires en retard de payer les droits de meis ou hostice, « en ostant les huis » des maisons ou en prenant les biens estans sur l'héritage » pour lequel on a deffailli sans autre contrainte faire si » comme il est accoutumé et on répandait les huis sans con- » giet ils seront à l'amende de 16 s. et un denier parisis (2). »

On exigeait encore des redevances annuelles moins importantes, telles que la taille de l'Epiphanie, la taille de mai, le change, le vinage, le terrage, les *woechies*, le *laignier*, la corvée, etc. (3) Nous les rapportons ici pour mémoire ainsi que le droit de lods et ventes qu'on exigeait seulement à chaque mutation de propriété. Ces droits constituaient les plus beaux revenus des domaines de l'évêché. Ils ont été perçus avec plus ou moins de rigueur jusqu'en 1789. A cette époque, la condition des hommes, améliorée par le progrès de la raison humaine, laissait encore à désirer; mais l'élite de la nation mit un terme à des douleurs continuées de siècle en siècle et proclama enfin l'affranchissement complet des hommes

(1) *Grand cartulaire de l'évêché de Laon*, f° 48, et registre de justice du duché de Laonnois de 1400

(2) Archives de l'Aisne. Evêché de Laon.

(3) Archives de l'Aisne. Evêché de Laon.

et de la terre. C'est à cet affranchissement que la France doit aujourd'hui sa richesse et sa prospérité. Dieu veuille que ces bienfaits augmentent encore sous l'empire de nos institutions sages et progressives qui perfectionneront et couronneront tôt ou tard l'œuvre généreuse entreprise par nos pères : le bonheur du genre humain.

QUINZIÈME SÉANCE.

(25 Août 1860.)

Présidence de **M. Duchange**, Président.

M. MATTON présente des observations sur le peintre Collard, du **xiv^e** siècle, qui serait, selon lui, originaire de Cambrai.

Le même donne lecture d'un procès verbal très-curieux sur l'exorcisme de la fille Jeanne Grignon, de Guise, février 1685.

M. FLEURY dépose la copie envoyé par **M. de Lafons**, baron de Mélicocq, de documents inédits sur Laon, Crécy-sur-Serre, Crépy et Berry-au-Bac, extraits des archives de Lille et de Valenciennes, **xiv^e** et **xv^e** siècles.

LAON.

MESSAGES.

1330. A Jakemon Lalemant, envoyer à Saint-Quentin au bailli de Viermendois, le venredi devant le behourt (premier

dimanche de carême), pour le cause de Jehan de la Vakérie et les chevaus Henri qui estoient arrester à Laon, et, pour le ville escuser de chou que li gardyens de Laon estoit mens à le ville pour deffianches que Bietremus de Le Bare avoit faites au gardien et à aucuns de Laon, où se demoura VII jours, à VIII gros le jour, valent x l. III s. x d. p.

Pour II lettres obligatoires de l'official de Laon, x s. doubles III gros, val. VI s. VIII d. p.

PRÉSENS DE VIN.

1372. (V. S.) Pour XII los de vin, présentés (à Lille) à Mons. l'évesque de Laon (1), le XIII^e jour de cest mois de march, parmy portage, x l. IX s.

1382. Vin présenté à l'évêque de Laon.

CRÉCY-SUR-SERRE.

Marchand, de Crécy-sur-Serre, arrêté et mis à rançon par un habitant de Valenciennes qui avait été à la solde de la commune de Crécy à la bataille de Mauconseil (2).

SENTENCE DE BANNISSEMENT.

1371. « Nous vous disons et faisons assavoir qu'il est venu
» à le congnaissance dou prévost et des jurés, que, en cest
» mardy darrain passet, Jehans de Tier li ainsnés arretta sour
» le kemin, entre Raymes et ceste ville (Valenciennes) 1 mar-

(1) Pierre Aycelin, cardinal de Montaigu, mort en 1385. Il se rendait, par ordre du roi, auprès des cardinaux de Cantorbéry et de Beauvais, qui revenaient d'Angleterre où ils étaient allés, par ordre du pape, pour traiter de la paix entre les rois de France et d'Angleterre.

(2) *Eo deus anno (dit le continuateur de Guillaume de Nangis), MCCCLVIII fuerunt malta fortalitia ab Anglicis, ad magnum detrimentum patriæ franciæ fortiter occupatæ, ut puta nobile castrum quod dicitur Malum-Consilium, juxta civitatem noviomensem ubi fuit captus ab Anglicis episcopus dictæ urbis (Gilles de Lorris), et multi alii nobiles in conflictu (t. II, p. 278, éd. de la Soc. de l'Hist. de France).*

» kant de Crécy-sour-Sere, et là l'aresta et mist main à luy en
» disant qu'il li feroit raison où yl le tueroit, de chou que le
» ville de Crécy li devoit pour chou qu'il avoit estet leur sau-
» doyer à le bataille à Mauconseil, où yl fu pris et ranchonnés
» et mis à gehine; et pluseurs fois les avoit sommés qu'il l'en
» fesissent raison, et riens n'en voloient faire; mais yl li feroit
» avant qu'il li escapast, *car yl li estoient bien tenu de III c.*
» *florins*. Et tant le constraint pour se faire, sans justice nulle,
» qu'il li fist payer par cremeur v frans. Francois, par ma-
» nière de tenterie (1); et de chou s'est li marchans plaint.
» Pourcoy nous faisons la ci le ban : nous banissons ci à tous
» jours le dessus nommet Jehans de Tier, pour l'outraige et
» male'achon dessus ditte, et bien se warge, etc. (2). »

PHILIPPE-LE-BON, DUC DE BOURGOGNE, A CRÉCY-SUR-SERRE.

1419. (V. S.) A Huguelin Guichart et Guillaume du Castel, dit Carlin, fourrier de Monseigneur (le duc de Bourgogne), la somme de xxii fr. iiii s. p., monnoie royal, qui deue leur estoit par MDS, et laquelle ylz leur avoyent prestée et payée pour lors, tant pour faire refaire le pont de la rivière de Crécy-sour-Sere qui estoit rompu, faire nectoier l'ostel, où MDS. avoit esté logié audict lieu de Crécy, comme en aultres manières, ainsi et par la fourme et manière que cy après est déclairée : c'est assavoir, pour six poultres mises et employés en faisant ledit pont, les iiii du long, une de travers et l'autre pour les pillers du millieu de l'eaue, chascune poultre achetée le prix de xviii s. p., valent vi fr. xii s. p. — Pour iiii chevrons qui ont esté mis audit pont, chascun chevron viii s. p., valent xxxii s. — A iiii charpentiers qui ont esté chascun par trois jours à refaire ycellui pont, pour chascun desdis jours à un

(1) 1371. Et sour chou en alèrent par deviers le maison Jak Boutemonnet en cantan par manière d'asaulée, et demandèrent à Jehan Mahon, s'il voloi caroler (danser).

(2) Reg. comm., MSS. de la bibl. de Valenciennes.

chascun desdis charpentiers vi s. p., vallent iiii fr. et deml. — A xii hommes qui ont esté chascun par iii jours tant à aidier lesdis charpentiers pour porter le marien et postes, pour faire ledit pont, et une barrière outre y cellui, comme à nettoyer et mettre à point ycellui hostel de MDS. y porter tables et trétaulx, pour chascun homme iii s. iiii d. p. pour jour, valent vii fr. demy. — Pour ung chariot à iiii chevaulx qui, par deux jours entiers, a vacqué, tant à mener marien et *fiens nécessaires* pour y cellui pont, comme à aler quérir en pluseurs lieux et amener audit hostel *grant foison foeure* (paille), pour faire *lis en y cellui* et aultrement, pour chascun desdis jours xii s. p., valent xxiiii s., qui font ensamble la ditte somme de xxii fr. iiii s. p. Si comme il appert par mandement de MDS., donné en l'ost devant Crespy-en-Lannois, le premier jour de mars mil cccc et xix (1).

NOUVEAUX DOCUMENTS SUR LE SIÈGE DE CRÉPY.

1419. (V. S.) A Jehan Chappellain, pour la voiture de ces deux chars et chevaulx, d'avoir mené de la ville d'Arras devers MDS., en son ost, au siège devant Crespy-en-Laonnois, en pluseurs tonneaux, ii m. vi c. lxii livres de pouldre de canon. Sans compter les fustailles, xl fr.

A Jehan Mahault, demourant à Arras, pour cent douzaines de flesches entre lesquelles en y a xlvi douzaines *de trait d'espreuve*, au prix de viii s. la douzaine, et les autres liiii douzaines de trait commun, au prix de iiii s. la douzaine, valent xxxvi fr. et demy. — A lui, pour ii m. v c. de viretons, chascun millier au prix de x fr., val. xxv fr. — A lui, pour iii c. et demy de *demy dondaines*, au prix de 11 fr. le cent, val. vii fr. — A lui, pour iiii^{xx} xvi arcs à main, au prix de x s. la pièce, val. lx. fr. — A lui, pour iii c. lxix cordes pour lesdis arcs, au prix de ii fr. et demy le cent, val. ix fr. vi s. — A Ricardin, de Noyon, pour le salaire de iiii chevaulx et deux variés, qui

(1) Arch. gén. du Nord, reg. aux comptes de la maison de Bourgogne.

amenèrent dudit lieu d'Arras lesdittes denrées devers MS., en son ost, xx fr. Par mandement et descharge de MDS, donné à Laon, le xiii^e jour de mars mil cccc et xix (1).

Le duc prête au roi viii m. liv. tourn. pour le paiement des gens d'armes et de trait qui, au mois de février mccccxix, ont tenu le siège devant la ville de Crespy-en-Laonnoys.

A révérend Père en Dieu, MS. l'Évesque de Tournay (2), conseiller de MS. et lors son chancelier, que yl lui donna tant pour considération des grans et notables services qu'il lui avoit fait et faisoit chascun jour, et espéroit que encore deust faire ou temps à venir, comme pour lui aidier à supporter la grant et excessive despense que, adont lui convenoit faire, pour soy faire guider et conduire par gens d'armes et de trait, en venant du pays de Flandres après MDS., à Saint-Quentin, en Vermanmois, auquel temps y cellui seigneur fist mettre le siège devant Crespy-en-Laonnoys, ii c. fr. (3).

SACRE DE LOUIS XI.

Passage de Philippe-le-Bon et de son armée à Berry-au-Bac.

1461. Le duc de Bourgogne fait porter lettres closes de la ville de Hesdin à MS. le duc de Clèves, par lesquelles il lui escripvoit qu'il se préparast et mist en point et que le plus tost qu'il pourroit yl fut en sa ville de Saint-Quentin, par devers lui, pour aler au sacre du roy, nostre sire, en la ville de Rains.

Le duc envoie de Saint-Quentin un messenger avec le maréchal de Bourgogne, en la ville de *Liance* (Liesse), par devers le roy, pour aucunes choses secrètes.

(1) *Ibid.* Une cotte d'achier de Norembergh, que le duc porte journellement, coûte xxii fr. demy.

(2) Jean V de Thoisi. *Cancellarius Burgundiæ ducis constituitur anno 1449, cum annus bis mille librarum stipendio, variis. ul legationibus pro eo deus principe fungitur.* (Sanderus, *Fland. illust.*, t. iii, p. 440.)

(3) Reg. aux comptes de la maison de Bourgogne.

Le messager rapporte lettres au duc à Saint-Quentin, puis retourne vers le maréchal de Bourgogne au Bacq à-Béry.

A Lembourg, hérault d'armes de MDS., pour neuf jours entiers, commençans le III^e et finissans le XI^e jours d'aoust oudict an LXI, qu'il a vacqué à estre alé, par l'ordonnance de MDS., de la ville de Lille ès villes de Tournay, Saint-Amand, Viscongne (1), Arras, Saint-Quentin et ailleurs oudict pais d'Artois, avec et en la compagnie de maistre Artus de Bourbon et maistre Innocent de Cressy (2), maistres des requestres de l'ostel de MDS., où ycellui seigneur les a naguères envoyez pour practiquer aucuns empruntz ou nom de MDS., pour soy en aidier ou voyage qu'il a naguère fait à aler au sacre du roy, nostre sire, à Rains, cviii s (xii c. par jour.)

A Jacques Marchant, demourant à Boullongne, la somme de soixante livres dudict pris, aussi pour don à lui fait par MDS., pour estre alé, par bon commandement et ordonnance de la ville de Saint-Quentin ès villes de Saint-Denis et Paris, touchant aucunes choses pour le fait du sacre du roy, nostre sire, qui s'est derrainement fait en la ville de Rains, et, pour avoir l'extrait des hommaiges à cause des terres que MDS. tient de la couronne (3), ensemble *ung cronique historié de la généologie*

(1) Sans doute vers les abbés de ces deux riches abbayes. Vicogne fait maintenant partie de la commune de Raismes.

(2) A Cressy, pour suivant d'armes de MDS., la somme de quatre livres seize solz dudict pris, que ycellui seigneur lui a de sa grâce donné, pour une fois, pour soy aidier à desfraier de la ville de Paris, où yl a esté pour accompaignier MDS. à l'entrée du roy, nostre sire, et mesmement pour soy en retourner en la ville d'Abbeville, où yl fait sa résidence. (Arch. gén. du Nord, comptes de la maison de Bourgogne.)

(3) Le duc paya, dans cette circonstance, II c. XL l. aux huissiers d'armes et portiers du roi, et III c. LX l. à MS. de Dunois, premier chambellan de Louis XI. — A Jehan Fachier, chevaucheur de l'escuierie du roy, nostre sire, la somme de sept livres quatre solz, dicte monn., pour don à lui fait par MDS., pour son vin d'avoir alé par son commandement et ordonnance de la ville de Paris par devers le roy, nostre sire, estant lors à Estampes pour avoir les clefs de la trésorerie de la Sainte Chappelle audict lieu de Paris, lesquelles yl apporta à MDS. en ycelle ville, pour ce, par sa quittance faicte le premier jour de septembre audict an, IIII c. LXI.

des rois de France, qu'il a donné à MDS., et, mesmement, en récompensacion d'un cheval qu'il a perdu et affolé en faisant hastivement ledict voyage.

A Jehan Loir et Jehan Le Breton, demourant au Bacq-à-Béry, la somme de huit livres de XL gros, monn. dicte, que MDS. leur a donné, pour une fois, en récompensacion de certaines avoines que ycellui seigneur et ses gens ont gastées de leurs chevaulx, en passant par ycelle, pour venir au sacre du roy, nostre sire, à Rains.

Aux gens et bateleurs du Bacq-à-Béry, la somme de dix livres dudict pris, aussi pour don à eulx fait par MDS., quant yls l'ont naguère passé, ensemble ses gens et chevaulx, pour venir audict sacre.

A Jehan Malvin, maistre de la haulte euvre en la ville de Cambray, la somme de quatre livres seize solz, dicte monn., pour don que MDS. lui en a fait, quant yl est naguère venu devers lui à son mandement, pour aler avec l'armée qu'il avoit intencion mener au sacre du roy, nostre sire, pour faire justice des délinquans, et, mesmement pour soy en retourner audict lieu de Cambray (1).

Il est remis, pour faire l'objet de leurs rapports.

A M. de Vilestivaud, les *Nouvelles Etudes sur les Inondations*, par M. Vallès;

A M. Filliette, les *Petites-Sœurs-des-Pauvres*, par M. Ribeyre, et l'*Etude sur l'Arbre de Jessé*, par M. Corblet.

(1) Arch. gén. du Nord, comptes de la maison de Bourgogne.



LISTE

DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE

DE LAON.

(Année 1861.)

Bureau.

Président,	MM. DUCHANGE (✱).
Vice-Président,	ED. FLEURY (✱); réd ^r du <i>Journal de l'Aisne</i> .
Secrétaire-général,	HIDÉ, propriétaire.
Secrétaire-archiviste,	DEMILLY, chef de division à la Préfecture.
Trésorier,	VINCHON, juge de paix.
Bibliothécaire,	A. PIETTE, contrôleur des contributions directes.

Membres honoraires.

- M^r DE GARSIGNIES (✱), évêque de Soissons et Laon.
- MM. OD. BARROT (O. ✱), ancien membre du Conseil général.
- BAUCHART (Quentin) (O. ✱), conseiller d'Etat, membre du Conseil général.
- BOITELLE (O. ✱), ancien préfet du département.
- BRETAGNE, directeur des contributions directes à Auxerre.
- CAUMONT (de) (✱), président de la Société française pour la conservation des monuments historiques.
- CHAMBLAIN (O. ✱), préfet du département.
- CORBIN (✱), ancien préfet du département.
- GRELLET (✱), ancien président du Tribunal civil.

- MM. NIEUWERKERKE** (comte de) (O. ✱), membre du Conseil général,
directeur des Musées impériaux.
VALLÈS (✱), ingénieur en chef à Versailles.
WIMPFFEN (Félix de) (C. ✱), général de division.

Membres titulaires.

- MM. BATON** (abbé), curé de St-Martin.
BELLOM (✱), ingénieur ordinaire des ponts et chaussées.
BRUYANT, agent-voyer de l'arrondissement de Laon.
COURVAL (v^{te} de), membre du Conseil général.
D'ERSU (fils), maire de Chamouille.
DEVAULX, professeur au collège de Laon.
C. GOMART (✱), propriétaire à St-Quentin.
FILLETTE, économe des hospices.
JANETAZ, professeur au collège de Laon.
LEFÈVRE, notaire.
MARTIN, docteur en médecine à Laon.
MATTON, archiviste.
MELLEVILLE, propriétaire.
OYON, rédacteur de *l'Observateur de l'Aisne*.
PARIZOT (abbé), chapelain de l'hôpital.
THILLOIS, bibliothécaire de la ville.
VILESTIVAUD (de), directeur des domaines.

Membres correspondants.

- MM. BARTHÉLEMY** (Anatole de), sous-préfet de Belfort.
BARTHÉLEMY (Edouard de), auditeur au Conseil d'Etat.
BAROND, secrétaire de la Société d'émulation d'Abbeville.
BREVAL, graveur sur bois à Paris.
BONNAIRE (abbé), curé de La Selve.
BOUVENNE, artiste graveur à Paris.
CALLAY, instituteur communal à Sissonne.
CHAMPFLEURY, homme de lettres à Paris.
CORBLET (abbé), président de la Société des Antiquaires de Picardie.
DÉGIEUX, membre du Conseil général à La Fère.

- MM. DELAHÈGUE**, instituteur à Nouvion-le-Vineux.
DELBARE, propriétaire à Château-Thierry.
DE LA TOUR-DU-PIN-CHAMBLY (comte de), à Bosmont.
DEMARCY, procureur impérial à Compiègne.
DESMAZE (O. ✱), juge d'instruction à Paris.
DESTREZ, juge au tribunal civil de Beauvais.
GRÉGOIRE, propriétaire à Coucy-le-Château.
GOURMAIN (abbé), curé de Rouvroy.
GUILLON, juge à Angoulême.
LAISNÉ (O. ✱), membre du Conseil général.
LEFÈVRE (✱), commandant du génie.
LEHAULT, propriétaire à Marle.
LEROUX, docteur en médecine à Corbeny.
MARTIN, membre du Conseil général à Rozoy-sur-Serre.
MOURET, médecin à Marle.
NOURRY, artiste dessinateur à Paris.
PALANT (abbé), curé de Cilly.
PAPILLON, L., à Vervins.
PÉRIN, juge à Soissons.
PIETTE, E., à Vervins.
PLONQUET, docteur-médecin à Aï.
POQUET (abbé), doyen de Berry-au-Bac.
PRIOUX, à Paris.
RIBEYRE, rédacteur du *Journal de St-Quentin*.
TOULMON (E. de), propriétaire à Paris.
TUGNY (de), membre du Conseil général.
VIDAL DE VERNEIX (✱), propriétaire à Montluçon.



TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
<i>Compte-Rendu</i> du 10 ^e volume du Bulletin de la Société académique de Laon, par M. HIDÉ.	
<i>Rapport</i> sur la découverte d'une mosaïque romaine à Bazoches, par M. ÉD. FLEURY.	7
<i>Note</i> sur les travaux de restauration du Château de Coucy, par M. GRÉGOIRE.	23
<i>Rapport</i> sur les travaux d'extraction de la mosaïque de Bazoches, par M. ÉD. FLEURY.	30
<i>L'Administration et la Juridiction municipale de la commune de Bruyères</i> , du XII ^e au XVIII ^e siècle, par M. HIDÉ.	44
<i>Note</i> sur des objets antiques trouvés dans la Vesle et offerts par M. Barbier, agent-voyer chef, par M. ÉD. FLEURY.	76
<i>Fouilles du Tumulus de Brunehamel</i> , notice (1 ^{re} partie), par M. MARTIN.	81
<i>Les Peintures murales de l'église de Bruyères</i> , par M. HIDÉ.	94
<i>Les Retables de La Flamengrie</i> , réclamation contre la vente qui en est projetée, par M. l'abbé BATON.	100
<i>Les Travaux de la porte de Coucy</i> , note par M. ÉD. FLEURY.	103
<i>Lettre d'un avocat de Laon (1561) sur Nicole de Vervins</i>	104
<i>Les Antiquités franco-mérovingiennes de Voyenne et de Wimpy</i> , par M. PAPILLON.	109
<i>Extraits des comptes de la ville de Laon sur la royauté des Braies</i> , communication par M. MATTON.	122
<i>Dictionnaire des rues anciennes et nouvelles, places, etc., de Saint-Quentin</i> , par M. GOMART.	133

<i>Lettre sur l'arquebuse offerte par la ville de Laon à Henri IV</i> (collection de M. de Courval), par M. NOURRY.	214
<i>Essai sur les Comédies de Demoustier</i> , par M. JANNETAZ.. . . .	219
<i>Notice sur l'Histoire du Protestantisme dans le département de l'Aisne</i> , par M. ÉD. FLEURY.. . . .	236
<i>Les Voies romaines dans le département de l'Aisne</i> , par M. PIETTE :	
Route de Corbeny, vers Noyon.	266
Chemin de la Barbarie.	272
Grand chemin de Laon à Arras.	291
<i>De l'Autorité des évêques de Laon</i> , par M. MATTON.	294
<i>Documents inédits sur Laon, Crécy-sur-Serre, Crépy et Berry-au-Bac</i> , par M. DE LA FONS, BARON DE MÉLICOQ	318

DESSINS ET GRAVURES.

<i>Divers sceaux de la commune de Bruyères</i> , lithographie à la plume.
<i>Saint Éloi</i> , enseigne en plomb trouvée dans la Vesle.
<i>Saint Quentin</i> , enseigne en plomb.
<i>Détails du Portail des Amoureux à Saint-Quentin.</i>
<i>Tombe de Marie Li Chat.</i>
<i>Saint Quentin, martyr</i> , vieux bois gravé.
<i>Armes de la compagnie des Archers de Saint-Quentin.</i>
<i>Un Canonnier de Saint-Quentin.</i>
<i>Armes de la famille de Saint-Simon.</i>
<i>Armes de la ville de Saint-Quentin.</i>
<i>La Croix des Charbonniers.</i>
<i>Clocher Saint-Martin à Saint-Quentin.</i>
<i>Tour de Prémontré à Saint-Quentin.</i>
<i>Armes de l'abbaye d'Origny-Ste-Benoîte.</i>
<i>Contrefort de l'église Saint-Thomas à Saint-Quentin.</i>
<i>Armes de l'abbaye de Saint-Prix.</i>
<i>Saint Quentin, martyr</i> , d'après une ancienne gravure sur bois.
<i>Poterne de Remicourt.</i>

FIN DE LA TABLE.

